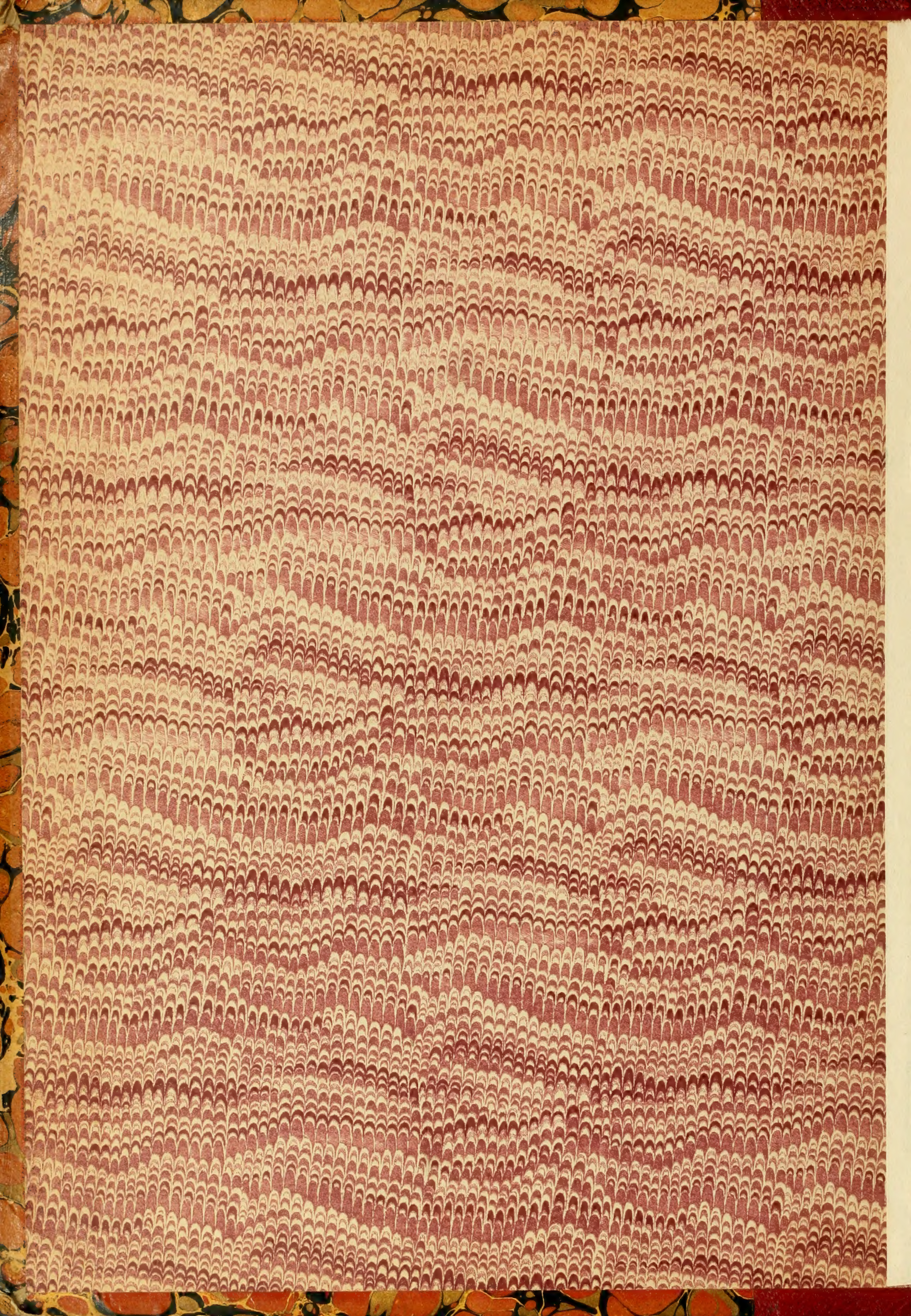
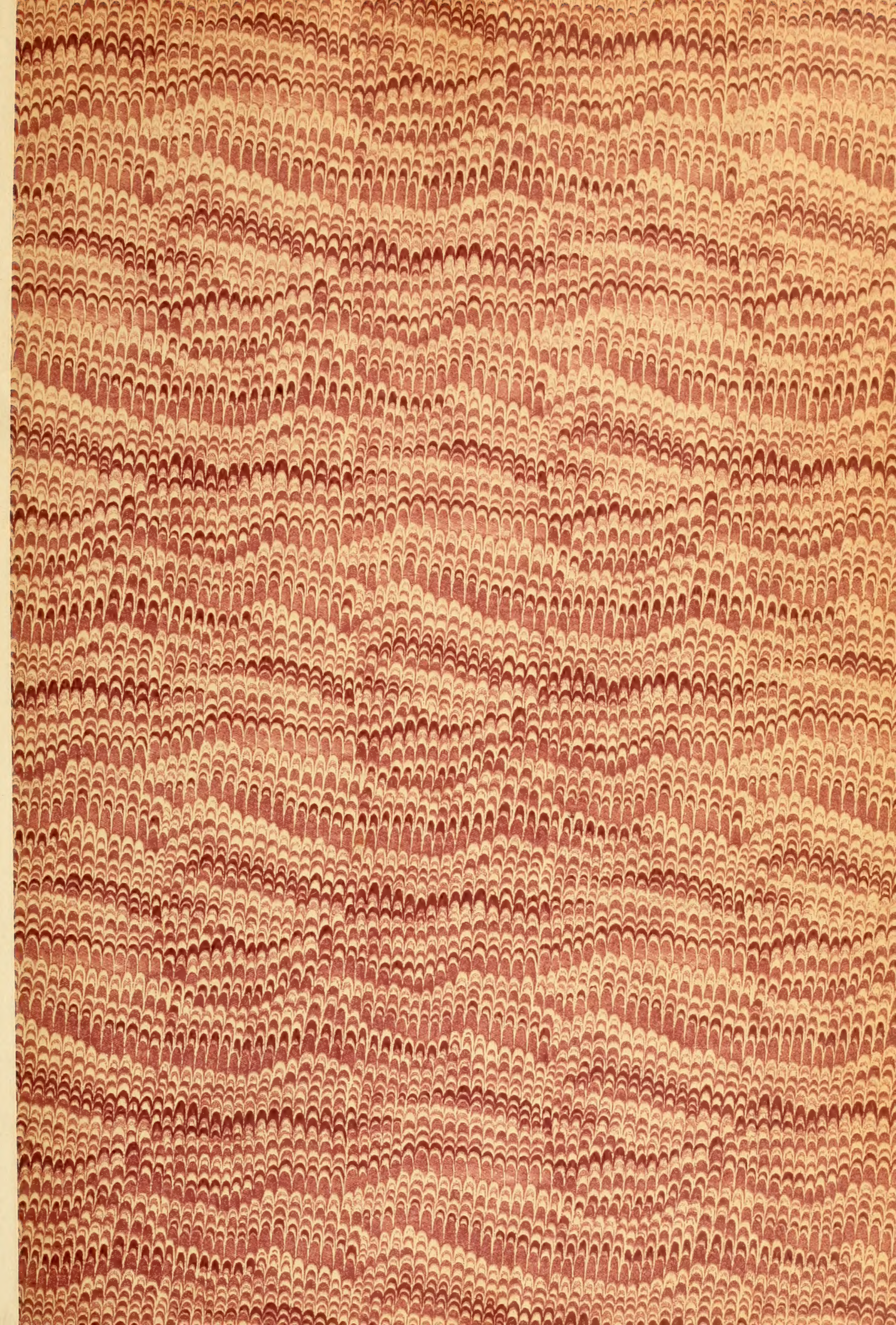

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00084336 7






Baron Roger Portalis
HONORÉ
FRAGONARD
J. Rothschild
Editeur
Paris
13 Rue des Saints-Pères 13
Draeger et Lesieur imp.

HONORÉ
FRAGONARD
SA VIE ET SON ŒUVRE

Ce titre est facultatif et destiné aux personnes qui voudront faire relier le Fragonard en deux volumes.

On pourra diviser l'ouvrage soit au chapitre cinquième (page 149), soit à partir des Catalogues, en y joignant les Planches hors texte.

BARON ROGER PORTALIS

HONORÉ FRAGONARD

SA VIE ET SON ŒUVRE



PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1889


LIBRARY
OCT 28 1968
UNIVERSITY OF TORONTO



PORTRAIT DE FRAGONARD

D'après son Dessin au Crayon noir rehaussé de Sanguine

BARON ROGER PORTALIS

HONORÉ
FRAGONARD

SA VIE ET SON ŒUVRE

210 PLANCHES ET VIGNETTES

D'APRÈS

LES PEINTURES, ESTAMPES ET DESSINS ORIGINAUX

EAUX-FORTES

PAR

LALAUZE, CHAMPOLLION, COURTRY, DE MARE, WALLET, GREUX
VEYRASSAT, BOILVIN, MONZIÈS, SALMON ET JAZINSKI

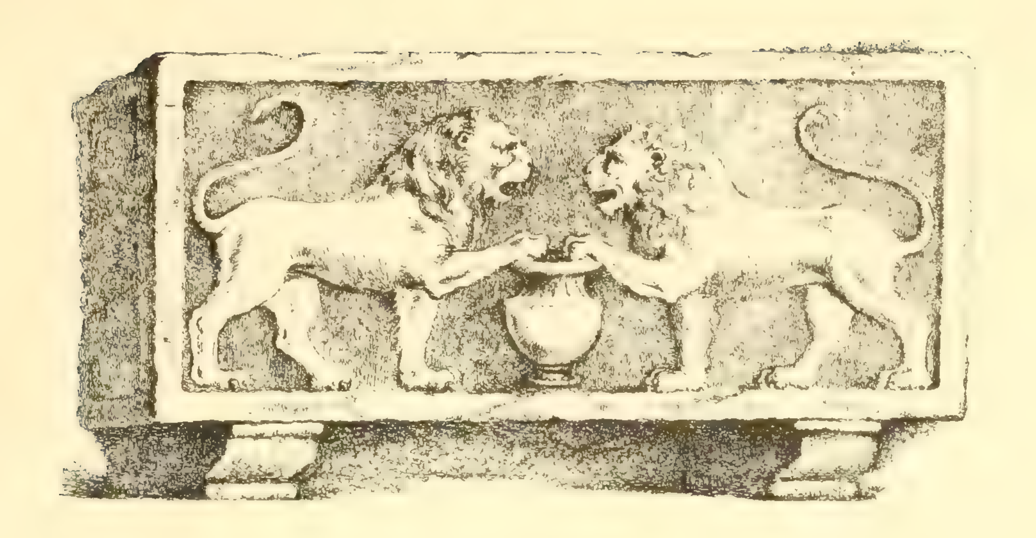


PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1889

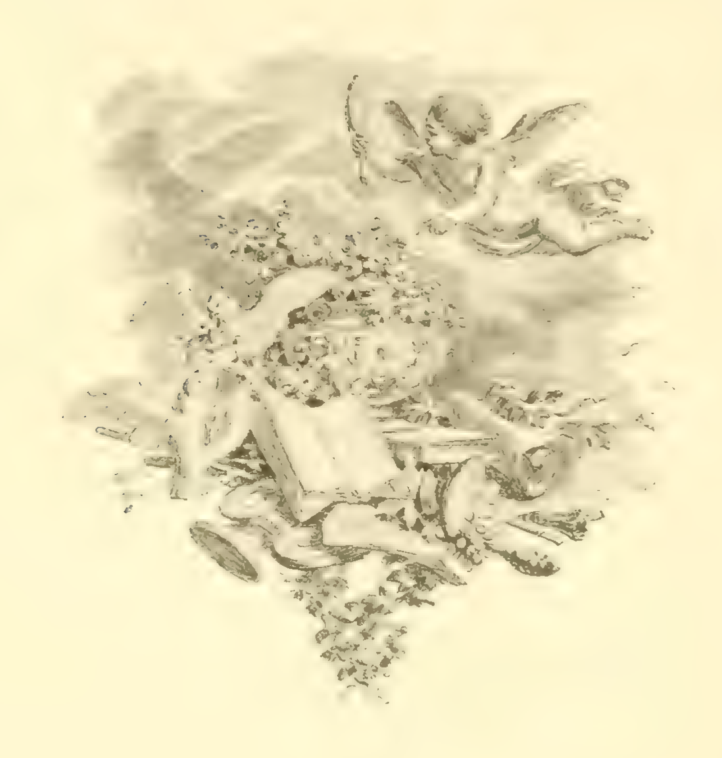


TABLE

DES ILLUSTRATIONS[1]

1. Les planches tirées hors texte sont désignées par [illegible]. Trop nombreuses pour adopter leur placement dans l'ordre des matières, nous les avons mises en face des pages dont les numéros sont composés en chiffres gras. — Néanmoins, elles peuvent être placées à côté du texte qui les mentionne, et dans ce cas, le relieur est forcé de les mettre dans l'ordre des numéros entre parenthèses [illegible]. Les différences pour chaque état sont mentionnées en petit texte après les légendes des planches.

Le verso de la Couverture, Aquarelle par [illegible], se trouve seulement dans les Portefeuilles des Exemplaires sur Parchemin et sur Japon.





AVERTISSEMENT

SANS *vouloir exagérer l'intérêt de cette Étude, nous croyons pourtant avoir apporté quelques éléments nouveaux à la Biographie du peintre Honoré Fragonard et à la description de ses œuvres. Le Carpentier, dans sa* Galerie des Peintres Célèbres *(1821), Jal dans son* Dictionnaire de Biographie et d'Histoire, *Villot dans les* Notices des Tableaux du Musée du Louvre, *Renouvier dans* l'Art pendant la Révolution, *Charles Blanc dans son* Histoire des Peintres, *ont publié sur lui de courtes notices. Des critiques d'art, parmi*

lesquels nous citerons, W. Burger (Thoré), Léon Lagrange et Paul Mantz ont apprécié le talent de l'artiste à propos de quelques-uns de ses ouvrages; mais le travail de beaucoup le plus intéressant sur Fragonard, c'est le fascicule paru chez Dentu en 1865, par lequel les frères de Goncourt continuaient leurs études sur les artistes du XVIIIe *siècle.*

S'appuyant sur des documents précis, avec une propriété remarquable de termes et un goût raffiné, ils ont, dans leur langue imagée, écrit la première monographie véritable de Fragonard et apprécié le charmant peintre comme il méritait de l'être; nous nous sommes empressé de le reconnaître en lui faisant de nombreux emprunts.

Cependant, malgré leurs consciencieuses investigations, les Goncourt n'ont pas connu plusieurs toiles importantes et beaucoup de dessins se sont retrouvés depuis leur publication. Ils ne paraissent pas s'être préoccupés de la correspondance de Natoire avec M. de Marigny qui éclaire les débuts de l'artiste lors de son séjour à Rome, et n'ont fait que signaler les importants panneaux de Grasse, sans aller les voir. Les spirituels écrivains ont eu, il est vrai, connaissance du Journal de Bergeret, mais n'ont tiré de ce curieux document qu'une note, là où nous avons cru intéressant de donner le tableau du voyage en Italie de Fragonard à la suite d'un financier. Enfin ils n'ont connu qu'une des trois séries de dessins pour les Contes de La Fontaine.

En fait de pièces inédites, nous avons eu la bonne fortune de retrouver le signalement de Fragonard dans les certificats de civisme et de résidence qui lui furent délivrés pendant la Révolution, une lettre d'Augustin de Saint-Aubin relative à la publication des Contes de La Fontaine, *l'attestation autographe touchant l'authenticité de plusieurs de ses dessins, enfin, ce qui ne manque pas d'imprévu, un lot de billets de M*^lle^ *Gérard à*

son beau-frère, billets conservés jusqu'à ces derniers temps dans la famille, à cause de leur caractère intime.

Il nous a été donné dans le cours de nos recherches de voir et de décrire bien des tableaux, peintures décoratives et dessins peu connus, des salons entiers décorés de la main de l'artiste, et souvent nous avons obtenu l'autorisation de les reproduire. Pour arriver à donner un tableau d'ensemble de l'œuvre, nous avons dressé les Catalogues des peintures, dessins et miniatures de Fragonard, avec indication des dimensions, prix de vente et possesseurs successifs, autant que cela a été possible. Nous y avons joint une Iconographie *de l'Œuvre avec mention des divers états des estampes. L'ensemble de ces recherches forme un travail absolument nouveau qui, nous l'espérons, rendra quelques services aux amateurs.*

Qu'il nous soit permis d'appeler leur attention sur la profusion des illustrations de toutes sortes qui égayent le volume et donnent une idée complète de toutes les faces de ce talent varié autant qu'agréable. Les eaux-fortes de Lalauze, Champollion, de Mare, Courtry, Boilvin, Monziès, Greux, Wallet, Louveau-Rouveyre, Salmon, Veyrassat, Jazinski, etc., les reproductions par les procédés Dujardin, Charreyre, Aron frères, et Michelet, rendent avec fidélité les plus charmantes compositions du maître dans le mode qui convient le mieux à leur genre d'exécution.

Nous tenons à adresser ici nos remercîments les plus vifs à tous les amateurs qui ont bien voulu nous aider de leur bienveillant concours : M. le baron Pichon qui nous a permis de faire des recherches dans sa collection d'anciens catalogues, M. Eudoxe Marcille, si libéral des belles choses qu'il possède, M. le baron Edmond de Rothschild qui a mis avec tant de bonne grâce à notre disposition sa belle collection de dessins et d'estampes, M. J. Doucet auquel nous devons communication des

lettres de Mlle Gérard, M. Henri Beraldi, un censeur éclairé doublé d'un collectionneur émérite, Mme la baronne de Ruble, Mme la vicomtesse de Courval, Mme E. André, Mme Charcot, le comte de Reilhac, le comte de Sinéty, le colonel comte de La Girennerie, le baron de Lauverjat, M. Malvilan (de Grasse), MM. E. Paillet, E. Durier, Magnin, Poidatz, Beurdeley, Josse, Edmond de Goncourt, Groult, Decloux, Courtin, Michel Heine, H. Michel-Lévy, H. Lacroix, Paul Chevallier, Delestre, Haro, Féral, Porquet, Bouillon, Vallas (de Roanne), Vallet (de Bordeaux), Burat, comte de Najac, marquis de Chennevières, Muhlbacher, Alexandre Dumas, Ph. Gille, Perruche de Velna (de Besançon), Lasquin, Gosselin, MM. les attachés à la Bibliothèque Nationale, la maison Ad. Braun et Cie.

Tous nous ont ouvert libéralement leurs superbes collections, ou, par leurs indications, nous ont fourni de précieux éléments pour cette publication. Qu'ils reçoivent ici l'assurance de notre vive gratitude.

BARON ROGER PORTALIS.





HONORÉ FRAGONARD

SA VIE ET SON ŒUVRE



FRAGONARD

CHAPITRE I

Coup d'œil sur la peinture française au milieu du XVIIIe siècle. — Prépondérance de François Boucher. — Influence, sur l'artiste, de son pays d'origine et de son temps. — Enfance de Fragonard. — Grasse la parfumée. — Arrivée de Fragonard à Paris. — Il est l'élève de Chardin et de Boucher et obtient le prix de Rome. — Il entre à l'École des Artistes protégés. — Départ pour Rome. — Correspondance de Natoire avec le marquis de Marigny. — Premiers essais de l'artiste. — Hubert Robert et l'abbé de Saint-Non. — La Villa d'Este. — Voyage à Naples. — Dessins d'après les tableaux des Églises et Palais d'Italie. — Retour en France par Bologne et Venise.

Par une sorte de précieux privilège, la race française possède le don de créer des œuvres, artistiques et littéraires, où

règnent l'esprit et la grâce. On peut trouver ailleurs que chez elle la grandeur des conceptions, la profondeur de la pensée, la fine peinture des sentiments, l'exécution délicate des choses, mais la réunion de ces deux qualités bien françaises, l'esprit qui amuse, la grâce qui séduit, est particulière à notre sol et semble en être le produit naturel.

Dans le seul domaine des Arts, combien d'artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, graveurs même, ont laissé des œuvres pétries de ce goût que l'on pourrait appeler national, et quel temps plus fécond que le XVIII[e] siècle, lui qui eut l'heureuse fortune de trouver à son aurore un Watteau, à son déclin un Fragonard pour le peindre! Était-il artiste mieux doué de ces qualités toutes françaises que celui qui fait l'objet de cette étude? D'autres ont eu plus de génie, Fragonard aura toujours pour son lot, l'esprit.

Ne cherchons pas en lui un novateur ou un chef d'école. L'aimable peintre n'a de prétention ni à diriger ni à enseigner. Son seul but est de plaire. En se laissant aller à sa facilité, il produit des œuvres de tous genres, gaies le plus souvent, sentimentales parfois, mais toujours d'une couleur délicate et raffinée, reflets exacts des goûts et des mœurs de son temps. Celui dont nous allons essayer de tracer le portrait arrivait à point pour être adopté par une société avide de jouissances et de plaisirs, par cette aristocratie amie des arts à laquelle plaisaient les sujets légers. Choyé par les fermiers généraux qui jetaient l'or à pleines mains pour embellir leurs demeures ou satisfaire leurs caprices, Fragonard fut aussi le pourvoyeur attitré du boudoir des femmes à la mode, le décorateur des salons de la Guimard et de la Du Barry. Il fut encore à côté de Greuze, mais avec moins de tension dramatique et d'affectation sentimentale, l'auteur d'une foule de scènes



champêtres poétiquement rendues et remplies d'un sentiment très fin de la famille. Mais s'il a compris heureusement dans les tableaux où il les amoncelle, les enfants rieurs et joufflus, c'est surtout quand il s'occupe de la femme qu'on le sent dans son élément véritable, la femme dont il trace si vivement la silhouette, dont il connaît toutes les rondeurs et toutes les souplesses. Si Boucher était le peintre des nymphes, Fragonard aura été celui de l'Amour et du Baiser.

Illustrateur de livres hors pair, plus particulièrement des Contes de La Fontaine où il se montre inimitable de verve et de gaieté, il est encore miniaturiste exquis et le graveur à l'eau-forte ne le cède chez lui ni au peintre ni au dessinateur. C'est donc une personnalité artistique très complexe et qui méritait une étude détaillée. Le succès toujours croissant de ses ouvrages, venge bien du reste Fragonard des dédains de l'École de David et de la réaction qui suivit.

Pour se rendre compte de ces organisations privilégiées, ne faut-il pas rechercher les influences diverses sous lesquelles elles se sont développées? Ainsi le pays d'origine d'un artiste influe incontestablement sur sa manière de sentir et de rendre, et souvent il lui doit son tempérament froid ou bouillant, minutieux ou large. On pourrait objecter à cette manière de voir, que Rubens, le coloriste par excellence, a respiré dans sa jeunesse les brouillards de l'Escaut, mais si le ciel gris des campagnes flamandes n'était pas fait pour égayer ses yeux, il pouvait du moins retrouver dans l'éclatante carnation des femmes de son pays, de quoi assortir les tons éblouissants de sa palette. Il n'est pas moins vrai que beaucoup de Hollandais et de Flamands, tout en restant harmonieux, ont la note triste et gardent dans leur peinture comme un reflet du ciel nuageux de leur pays. Chez les Italiens, au contraire, quelle clarté,

quels effets violents d'ombre et de soleil, comme il convient à des peintres vivant dans des contrées inondées de lumière.

Disons donc que la Provence ensoleillée, terre natale de Fragonard, n'a pas été sans influence sur son tempérament d'artiste, et qu'il a dû puiser dans les entrailles du sol, cette entraînante gaieté, cette chaleur communicative si caractéristiques dans ses ouvrages.

Une autre influence générale que tout artiste subit, et à laquelle Fragonard, particulièrement impressionnable, ne pouvait se soustraire, c'est l'influence cachée, occulte, insensible du temps dans lequel il vit, dont il subit les tendances, la manière de voir et de comprendre et qui donne une sorte de parenté à tout ce que produit une époque. Bien loin que notre artiste ait échappé à cette loi, aux conséquences inéluctables du milieu ambiant, il a été l'un des reflets les plus typiques de la société sensuelle en même temps que blasée du XVIII[e] siècle, le coryphée de la peinture française arrivée à une sorte de quintessence spirituelle et capiteuse au delà de laquelle il n'y a plus rien que la décadence... et la réaction.

Expliquons brièvement la genèse de ce talent et sa filiation dans l'École française : l'art solennel du temps de Louis XIV, la grande peinture historique et décorative de Lebrun, la manière plus tendre de Lesueur, les sérieuses compositions de Jouvenet, le classique génie du Poussin, le portraitisme de cour dont l'expression majestueuse se personnifie dans l'œuvre de Hyacinthe Rigaud, s'étaient fondus sur la fin du grand règne, en quelque chose de moins pompeux et de plus humain. Les élégances de la Régence achevaient de marier les ordonnances tourmentées des Oppenord et des Meissonnier, aux inventions de Bernard Picart et des Coypel.

Aux bacchanales que menait Gillot, à la gaieté des scènes de comédie italienne succédaient les tableaux de don Quichotte : Watteau, l'inimitable virtuose, et à sa suite Pater et Lancret, trouvaient pour rendre la grâce française, des formes pimpantes, soulignées de l'esprit de la touche et du bonheur du coup de crayon, pendant que Largillière animait d'un sourire plus aimable les belles dames de son temps. François Lemoyne[1], principal représentant de la grande peinture décorative, garde dans le siècle une importante place. Puisant ses inspirations dans l'École italienne, cet artiste prête aux déesses de son Olympe plus de moelleux et de charme, les humanise en quelque sorte, ne craignant pas de donner aux sujets les plus sérieux une suavité inconnue jusqu'à lui. Inspiré par une religion souriante, auteur à la fois de la coupole de la Chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice et du plafond du Salon d'Hercule à Versailles, Lemoyne cherche l'harmonie dans la couleur, la grâce dans l'attitude, le charme dans la composition. Il est le vrai maître de Boucher par ses exemples plus encore que par ses leçons. Le disciple va prendre et développer quelques-unes de ses qualités, mais exagérer ses défauts.

François Boucher venait à son heure, pour être le peintre des amours faciles de ce siècle voluptueux. Artiste de premier ordre, coloriste charmant, trouvant sans effort sur sa palette des harmonies délicieuses, il va placer dans des paysages de convention des bergers à l'eau de rose, des bergères enrubannées comme leurs moutons. Il y fera descendre toute une mythologie aussi gracieuse que dissolue, et sèmera dans tous les coins de ses toiles, des nuées d'Amours plus joufflus que

1. — François Lemoyne, né à Paris en 1688, mort le 4 juin 1737.

nature, transformés en anges dans les sujets religieux, le tout noyé dans les bleus célestes et les verts tendres, et représentera de préférence Vénus et son cortège de nymphes et de naïades, donnant à leurs chairs ces tons d'un rose argentin et nacré dont il a le secret.

Voilà les sujets de prédilection du temps, ceux où excelle le peintre des Grâces. Les amateurs en raffolent. La cour et la ville s'arrachent toiles et dessins, et Mme de Pompadour donne à ce talent si français la consécration suprême en se faisant peindre en pied par Boucher dans le portrait qu'il expose au Salon de 1757.

Premier peintre du roi, fournisseur attitré de modèles aux Gobelins dont il est inspecteur, décorateur officiel des palais royaux et des résidences de la favorite, au comble de la faveur, François Boucher est donc bien le chef d'école devant qui tout s'incline. Il n'a pas de peine à éclipser de Troy dont les grandes machines de l'Histoire d'Esther font mieux en tapisserie qu'en peinture, encore moins à effacer Natoire, disciple comme lui de Lemoyne, à la peinture facile, mais plate, à la couleur fade qui se donne des airs de fresque ; il succède comme premier peintre à Carle Van Loo, *le teinturier,* comme l'appelait Diderot, un artiste pourtant de grand mérite. Si son œuvre est inégal, le beau portrait qu'il a laissé de Marie Leckzinska en costume de cour, suffirait à lui assurer une place à part parmi les peintres à la couleur agréable et à la savante exécution.

Vien, aux doctrines plus sévères, le maître de Louis David, l'apôtre de l'étude de l'antique et de la nature, ne pouvait encore porter ombrage à Boucher. Quelques portraitistes très agréables, tels que Nattier, le peintre attitré de la reine et des jeunes princesses, Tocqué, Louis-Michel Van Loo, La Tour



LA FUITE A DESSEIN

D'après la Gravure au Burin de Couché.

ou Drouais qui occupent chacun une belle place dans l'art français par l'agrément de leurs ouvrages, n'étaient pas cependant pour contrebalancer son influence toute-puissante. Le naturalisme de Restout, les rondeurs banales de Noël Hallé, les mythologies de Taraval et les froides compositions de Pierre ne pouvaient non plus prétendre à lutter avec celles du dieu du jour et se contentaient de lui faire cortège. Chardin seul, ce précurseur du réalisme moderne, fidèle à la nature qu'il peint comme il la voit et dédaigneux des succès de boudoir, reste en dehors de la parabole étincelante de l'astre qui entraîne toute l'École française dans son orbite.

C'est donc au milieu de l'engouement général, amusé par la facilité décevante de cet étonnant pinceau, rassasié de chairs toujours roses et de ciels toujours bleus, la tête remplie par cette débauche de formes, que le jeune Fragonard venait chercher des exemples sinon austères du moins sérieux, demander de solides conseils, puiser ces principes qui font les grands artistes. Il veut en vain lutter! Malgré ses efforts vers une peinture plus mâle, le jeune homme se laisse détourner par cette personnalité absorbante. Peut-on s'étonner qu'il n'ait pu échapper à sa destinée, celle de verser dans les œuvres légères et les sujets scabreux? Sa préoccupation du grand art l'abandonnera bientôt. Fragonard ressentira toujours l'influence de Boucher. De plus, il se laissera charmer par la facilité des maîtres italiens de second ordre et, cire malléable, gardera leur empreinte, reflétant tour à tour Pietre de Cortone aux plafonds étourdissants ou Tiepolo aux compositions tourmentées, charmé par la fraîcheur de celles de Solimène ou bien amoureux du sourire énigmatique des vierges de Baroccio.

Plus tard, dans ses voyages de Flandre et de Hollande, il

étudiera Rembrandt en lui empruntant aussitôt ses effets violents, copiera Rubens et gardera des chaudes esquisses faites quelque chose du grand coloriste. Ce n'est pas tout. Il prendra goût au paysage précis, étudié sur nature des Ruysdaël et des Wynant; avec une remarquable facilité d'assimilation, il retracera leurs ciels fins, leurs terrains déchiquetés, leurs feuillages d'un vert profond et modifiera encore une fois, sous leur influence, sa manière de peindre.

Heureusement que Fragonard, malgré ce protéisme curieux, reste de son pays, c'est-à-dire spirituel, galant et homme de goût. Il prend ce qui lui convient de tous ces maîtres, mais en se les assimilant, il demeure français d'allure et d'exécution. Puisque nous n'avons pas craint de reconnaître cette tendance au reflet, pour tout dire, au pastiche, reconnaissons aussi qu'il conserve par quelque côté une manière à lui de rendre, et dans le faire de ses personnages et de ses animaux, une touche qui reste en quelque sorte sa signature; enfin dans ses ressouvenirs les plus singuliers, il se trouve toujours une note absolument personnelle, qui décèle irrésistiblement son auteur.

Souvent lâché dans ses amusantes esquisses d'une exécution parfois furibonde, il est précis et soigné dans ses tableaux quand il le veut, et fait preuve du goût le plus délicat. Le peintre qui a signé *l'Escarpolette, la Fuite à dessein* et tant d'autres œuvres serrées, n'a rien à envier à personne sous le rapport de la facture. D'une remarquable imagination, d'une facilité qui tenait du prodige, d'une verve inépuisable, Fragonard produit des œuvres aux colorations délicates, aux harmonies savantes, des sujets d'arrangements piquants, des portraits enlevés de verve avec une incomparable *maëstria*, et surtout une immense quantité de dessins qui font le bon-

heur des amateurs et ne constituent pas la moindre partie de son succès et de sa gloire.

En voilà plus qu'il n'en faut pour former le bagage d'un artiste digne, après un siècle écoulé, de retenir le regard, que dis-je, de justifier tous les enthousiasmes. Fragonard peut hardiment se présenter devant la postérité et ne rien craindre de son jugement définitif.

Jean-Honoré Fragonard naquit à Grasse le 5 avril 1732[1].

C'était dans une petite rue assez noire comme toutes celles de Grasse d'ailleurs, la ruelle de la Font-Neuve située près de la place aux Herbes, et dans une maison non moins sombre et d'un caractère très ancien, que le futur peintre de la lumière et de la gaieté voyait le jour. Mais si la demeure était triste, le soleil brillait tout proche avec les éblouissements qu'il répand sur une nature pittoresque. Les premières impressions se retrouvent souvent plus tard à l'état inconscient dans les conceptions de l'artiste; Fragonard gardera toujours comme une vision lointaine du spectacle qui a frappé son enfance, et nous n'hésitons pas à retrouver dans son goût de paysages aux frondaisons méridionales, dans les effets de ses tableaux aux violents parti-pris de lumière et d'ombre, comme un ressouvenir de sa ville natale et de la Provence.

Accrochée au penchant des derniers contreforts des Alpes, « retenue par sa ceinture d'orangers » sur les déclivités qui s'en vont mourir au loin dans la mer, s'épanouit Grasse la parfumée. Au-dessus, d'arides montagnes laissent sourdre

2. Voici son acte de naissance copié sur les registres de la mairie de Grasse : « Année 1732, le sixieme avril a été baptisé Jean-Honoré Fragonard, né le jour precèdent, fils de Francois, marchand, et de demoiselle Francoise Petit son épouse; le parrain sieur Jean-Honoré Fragonard, son ayeul, et la marraine demoiselle Gabrielle Petit sa tante, tous de cette paroisse; signé qui a su : Fragonard, Fragonard, Martin, curé. »

de leurs flancs des fontaines comme la Foux et la Siagne « cette nymphe à l'urne de cristal[1] » qui serpente à ses pieds. Au devant bondit tout un troupeau de collines dont les croupes ondulées semblent se presser dans un verdoyant pêle-mêle. L'olivier au feuillage argenté les couronne et de loin en loin une bastide y pique sa tache blanche. Le cactus court le long des chemins en guise de haies, les champs sont de violettes, d'anémones et de jasmins; parfois un palmier balance au vent sa couronne. Au loin une ligne bleue, qui disparaît à l'occident derrière les âpres dentelures de l'Estérel. Et couvrant tout de son manteau d'or, échauffant et vivifiant ce pays embaumé, transformant en miroir la mer lointaine, en lumière chaque maison, donnant de mystérieuses profondeurs aux ruelles étroites, égayant ces demeures hautes comme des forteresses, le roi Soleil embrase de son perpétuel baiser la ville de Grasse. Tel était le cadre dans lequel se sont écoulées les quinze premières années de l'enfant prédestiné, tel est toujours le spectacle admirable et charmant dont se rassasièrent ses yeux d'artiste.

Des renseignements recueillis par nous auprès de M. Pérolle, notaire à Grasse, allié par sa femme à la famille de Fragonard, il résulte que le père du jeune Honoré était gantier, profession qu'exerçait également dans la même ville la famille Gérard, originaire d'Avignon, qui devait tenir une si grande place dans l'existence du peintre. Par suite de quelle circonstance mit-il tout ce qu'il possédait dans l'entreprise des frères Périer dont le but était l'établissement d'une pompe à feu à Paris, nous ne saurions le dire. L'affaire échoua et François Fragonard vint dans cette ville avec sa famille, pour

1. — M. Stéphen Liégeard dans *Au Caprice de la Plume*.



essayer de sauver quelque chose de ce désastre et suivre le procès qui les ruina. D'autre part, M. Malvilan, propriétaire des panneaux décoratifs de Grasse, nous a affirmé que c'est avec M. Gérard, le père de sa future femme, que le jeune Fragonard entreprit son premier voyage à Paris, faisant la route à pied, manière fort en usage alors. Mais tout le monde s'accorde à dire que Fragonard père sauva peu de chose de ses fonds, puisqu'il dut entrer en qualité de commis chez un mercier, et mettre son fils, alors âgé de quinze à seize ans, comme petit clerc chez un notaire. Le jeune saute-ruisseau fit preuve de si peu de goût pour sa nouvelle profession et de tant de dispositions pour le dessin que, peu après, le tabellion lui-même engagea sa famille à le placer plutôt auprès d'un peintre. Sa mère le conduisit donc chez François Boucher, alors dans tout l'éclat de la renommée et du succès. N'acceptant pas les élèves auxquels il fallait donner les premiers éléments, le maître le remit à six mois, et c'est Chardin qu'il indiqua comme le plus capable de lui enseigner les bons principes. Heureux choix! Cet artiste, au talent si français, si respectueux de la nature, mit immédiatement la palette aux mains du jeune Honoré, — c'était son système, — et lui donna surtout en fait de conseils, l'exemple de sa peinture à la fois large, solide et vraie. Les Goncourt prétendent pourtant que la seule palette mise par lui dans la main du jeune homme, était la sienne, pour la charger, et que, d'ailleurs, il lui donnait seulement à copier des estampes du temps, assertion peu vraisemblable. Toujours est-il qu'Honoré ne faisant aucun progrès, Chardin dut déclarer à ses parents n'avoir rien pu obtenir de lui.

Heureusement que sans la chercher, le jeune homme, livré à lui-même, trouvait mieux sa voie. Tout en flânant, il entrait

dans les églises, regardait les tableaux et, de retour au logis, les peignait de souvenir. Au bout de six mois, il se rappela le rendez-vous assigné par Boucher et se présenta, ses essais sous le bras, au peintre de la Cour de Cythère. Il ne fut pas refusé cette fois. Flairant un talent naissant, Boucher vit aussitôt le parti qu'il pouvait en tirer, et pour lui donner de l'assurance, dit-on, employa de suite son nouvel élève à lui préparer de grands cartons décoratifs destinés à être reproduits en tapisseries à la manufacture des Gobelins. Après deux ans de cet exercice, l'époque de l'entrée en loges approchant : « Concours pour le prix! » lui aurait dit Boucher; à quoi Fragonard ayant objecté qu'il n'en avait pas le droit, n'ayant pas suivi les cours de l'Académie : « Ça ne fait rien, tu es mon élève! »

Et, de fait, en 1752, à l'âge de vingt ans, sans grande préparation, sans droits acquis, le jeune peintre brossait son sujet de concours, *Jéroboam sacrifiant aux Idoles*, et remportait haut la main le prix sur ce pauvre Gabriel de Saint-Aubin, fils du brodeur du roi, qui, du coup, en abandonna la peinture historique pour se consacrer aux amusants dessins d'actualité. Nous ne savons pas si le tableau de ce spirituel dessinateur, qu'il serait curieux de retrouver maintenant, était supérieur à celui de son heureux concurrent, nous en doutons fort, car Saint-Aubin eut toujours une manière brouillée, curieuse dans le croquis et peu propre à la peinture d'histoire. Mais nous pouvons dire que la première œuvre connue de Fragonard est déjà d'une grande harmonie et l'un des meilleurs parmi les tableaux de concours de cette période. Sa composition est bien agencée, quoique théâtrale; on y reconnait déjà le futur coloriste. La peinture, qui rappelle à la fois de Troy et Boucher, dans les gestes, les costumes et l'aspect général,

présente pourtant des notes personnelles : le groupe des thuriféraires renversés est pittoresque et par son intensité de ton, prête de l'éclat à la lumière heureusement ménagée. Beaucoup de mouvement, ce désordre amusant dans lequel il excellera, des fumées d'encens encore timides que l'on retrouvera dans maint tableau, de l'harmonie, déjà de l'habileté, enfin toutes les particularités de son futur talent sont là en germe et à l'état de promesses.

Après ce premier succès du Grand Prix, les jeunes artistes ne partaient pas alors immédiatement pour Rome. Il fallait attendre des vacances à l'Académie de France et des fonds disponibles. Insuffisamment préparé d'ailleurs au séjour en Italie, Fragonard continua à aller chez son maître Boucher, à lui brosser des cartons pour les Gobelins, forte préparation pour faire plus tard de la peinture décorative. Boucher lui procure même des travaux et des reproductions commandées de ses œuvres. Nous en avons la preuve par la copie de son tableau d'*Hercule et Omphale*, exécutée par son élève pour M. de Sireul. On la retrouve dans sa collection. Cet admirateur passionné du maître n'ayant pu avoir l'original promis à Randon de Boisset, avait dû se rabattre sur la copie de Fragonard.

On connaît un certain nombre de peintures de ce moment, alors que la manière du jeune homme est tout à fait le reflet de celle de son maître comme sujets et comme exécution. Telles sont les deux compositions bien connues, gravées par Beauvarlet en 1760, *la Bascule* et *le Colin-Maillard*. Ce sont des jeux de jeunes filles et de jeunes garçons, comme Boucher savait les disposer. C'est qu'en effet en cachant la signature, on les prendrait pour des Boucher : mêmes agencements, mêmes airs de tête. Les graveurs eux-mêmes s'y sont trompés, car les

estampes qui les reproduisent ont été signées d'abord du nom de Boucher et n'ont été restituées qu'ensuite à Fragonard. Les peintures sont décoratives, largement traitées et d'une remarquable fraîcheur de ton. Fragonard n'a plus rien alors de l'élève.

Les études que l'on trouve indiquées dans la vente après



VÉNUS ET L'AMOUR

Dessin de Fragonard d'après l'Albane.

décès du peintre Baudouin, datent aussi de cette période de transition. Ce sont des têtes de vieillards de grandeur naturelle, un *Philosophe appuyé sur sa main*, haut de trois pieds, que le catalogue qualifie de « plein de ragoût, d'une touche claire et facile, » œuvres de début que l'aimable gendre de Boucher achetait évidemment pour encourager un talent sympathique. Basan acquit à cette vente, qui eut lieu en 1770, et pour 50 livres, une *Récréation dans un Parc*, qui promettait



déjà le futur auteur de tant de vues de jardins animés de spirituelles figures.

Peu de temps avant que Fragonard obtînt le prix, le roi Louis XV venait de fonder une École destinée à permettre aux jeunes artistes de compléter leur instruction et à les mettre à même de profiter d'un séjour en Italie. Le grand prix de peinture ne donnait pas de droit, au milieu du siècle dernier, la faculté d'aller passer quatre années à Rome. Le sujet recevait une médaille d'or et s'il annonçait du talent, il obtenait, sur une supplique adressée au directeur des Bâtiments, une petite pension du Roi qui était ordinairement de 300 livres[1], et devenait *élève protégé*. Charles Coypel, à peine nommé premier peintre du Roi, pour remédier à l'insuffisante préparation de ces jeunes gens, proposa au Roi de créer une École où ne seraient admis que ceux qui auraient révélé des aptitudes aux concours des grands prix et où ils passeraient trois ans sous la surveillance d'un membre de l'Académie. Présentée par Lenormant de Tournehem, la proposition de créer six places d'élèves qui laisseraient leurs sièges aux nouveaux à mesure qu'ils partiraient pour Rome, fut adoptée par le Roi en 1748. On loua sur la place du Vieux-Louvre, au coin de la rue Fromenteau, une maison où elle fut installée. C'est là que, sous la direction de Carle Van Loo comme gouverneur et de Lépicié comme professeur d'histoire, entrait, au printemps de 1753, Honoré Fragonard, alors âgé de vingt et un ans.

Il s'y rencontrait avec Deshayes qui allait bientôt partir, avec Doyen, Brenet et Monnet, peintres, et les sculpteurs Guiard et de La Rue le jeune. Pajou et Clodion, ses autres camarades, étaient plus avancés que lui. Notre confrère Cou-

1. — Fragonard reçut la gratification de 300 livres du Roi en 1757 (Archives nationales, 0,2256, folio 360 au verso).

rajod, dans son excellent livre sur l'*École Royale des Élèves protégés,* donne la liste des travaux exposés chaque année par les élèves dans les appartements du Roi à Versailles. On y trouve l'indication du premier ouvrage qu'y exécuta Fragonard : *Psyché fait voir à ses sœurs les présents qu'elle a reçus de l'Amour.* Nous serions curieux de savoir comment le jeune homme avait compris un tel sujet. L'année suivante, le 13 avril 1755, il exposait encore à Versailles *le Sauveur lavant les pieds à ses Apôtres,* tableau qui se trouve maintenant dans la cathédrale de Grasse[1].

Fragonard ne sortit de l'École que dans l'automne de 1756. Un moment pourtant, durant son séjour, il pensa la quitter plus tôt qu'il ne s'y attendait. Une place de pensionnaire peintre était vacante à l'Académie de France. Le Directeur général fit demander à Lépicié, chargé à ce moment des fonctions de premier peintre du Roi, quel était celui des élèves qui désirait aller immédiatement à Rome, sans attendre la fin du stage réglementaire. Lépicié répondit à M. de Marigny le 10 mai 1754, que le choix pouvait seulement tomber sur les trois élèves peintres qui restaient, Fragonard depuis un an, Monnet depuis neuf mois et Brenet depuis quatre mois, mais ces trois élèves ajoutait-il, « ressentent si vivement le besoin des leçons de M. Van Loo, qu'ils supplient qu'on leur permette d'achever leur temps sous un si bon maître, afin de profiter plus efficacement du voyage d'Italie et de mieux lire dans les productions des Raphaël et des Carrache ».

Ce peu de hâte de Fragonard de quitter l'École pour *s'italianiser,* fait son éloge, comme celui de Van Loo, sous lequel

1. — Voici les dates exactes de son séjour : Fragonard (Jean-Baptiste-Honoré), de Grasse, peintre, élève de Boucher, entré à l'École le 20 mai 1753, âgé de vingt ans, après avoir obtenu le premier prix du 26 août 1752. — Sorti le 20 octobre 1756.

on n'avait pas encore dit qu'il eût travaillé; maître affectueux autant que respecté, et qui, suivant le mot de Dandré-Bardon, « vivait avec ses élèves comme avec ses enfants ». On le doit dire aussi, Van Loo, tout occupé de ses propres travaux, laissait une grande liberté à toute cette jeunesse, fermant même les yeux sur bien des escapades.

Il fallut pourtant se décider à partir, ainsi l'ordonnait M. de Marigny. Fragonard, au moment du départ, alla voir Boucher. En guise d'adieu et de viatique, le maître, logique avec sa manière et son enseignement, lui dit ce mot typique :

« Mon cher Frago, tu vas voir en Italie les ouvrages de Raphaël et de Michel-Ange ; mais je te le dis en confidence et comme ami : Si tu prends ces gens-là au sérieux, tu es un garçon f... perdu ! »

C'est donc le 20 octobre 1756, après avoir fini son temps de séjour, que Fragonard, encore peu préparé aux beautés sévères de l'art romain et muni de l'étrange bénédiction de son maître Boucher, s'acheminait à petites journées vers la Ville Éternelle. La correspondance du marquis de Marigny, directeur des Bâtiments, avec Natoire, le peintre que le jeune homme va trouver au palais Mancini où siégeait alors l'Académie de France [1], nous fournira de ses nouvelles.

Natoire [2], avec plus d'habileté que de génie, avait, pendant son séjour à Paris, décoré nombre de galeries et d'églises, depuis le Cabinet des Médailles jusqu'à la Chapelle des Enfants-Trouvés. Ses peintures qu'il envoyait régulièrement aux Salons étaient jaunâtres et blafardes, mais il était bon cour-

1. — Le palais Mancini était situé sur le Corso, au coin de la via Lata.
2. — Natoire (Charles-Joseph), né à Nîmes, le 3 mars 1700, mort à Castel-Gandolfo le 29 août 1777.

tisan et ses fades allégories sur la naissance des jeunes princes et princesses, l'avaient bien posé à la cour. On savait qu'il ambitionnait la place de directeur occupée par Jean-François



LUTTE DE JACOB AVEC L'ANGE

D'après un dessin au crayon noir.

de Troy[1]. Justement ce vieil artiste, au cœur trop jeune, s'était laissé aller à une passion sénile pour la femme d'un médecin; des scènes de jalousie avaient causé du scandale à Rome. La disgrâce ne se fit pas attendre et le Roi, sur la pro-

1. Archives Nationales : *Correspondance des Directeurs de l'Académie de France à Rome* : O[1] 1936-1942.



LE COLIN-MAILLARD

D'après la Gravure au Burin de Beauvarlet



SUZANNE ENTRE LES VIEILLARDS

D'après le dessin de Fragonard exécuté d'après Solimène

position de Lenormant de Tournehem, nomma Natoire à sa place en 1751.

A côté de lui trônait sa sœur, Jeanne Natoire, l'*illustrissima sorella,* ainsi qu'on l'appelait dans l'intimité, vieille fille sérieuse qui faisait du pastel, mais s'occupait surtout des choses matérielles de l'Académie et fort utile à sa bonne tenue. Natoire, quoique très préoccupé de ses propres travaux, et de l'affaire de son cordon de Saint-Michel, s'intéressait pourtant à ceux de ses élèves comme en témoigne sa correspondance. Catholique zélé, il se croyait en droit d'imposer le maigre le vendredi et la pratique des devoirs religieux; dans la suite, ces excès de zèle lui attirèrent des ennuis qui empoisonnèrent la fin de sa carrière.

Donc, dans la correspondance qu'il entretenait avec le directeur des Bâtiments, Natoire, en annonçant, à la date du 24 novembre 1756, l'arrivée à Rome des deux frères Brenet, l'un peintre et l'autre sculpteur, ajoute : « Ils m'ont dit que leurs trois autres confrères accompagnoient Mme Van Loo à Turin et qu'ils seroient bientôt issy. »

Dans les derniers jours de décembre en effet, Marigny se félicite d'apprendre l'arrivée des trois pensionnaires, Charles Monnet élève de Restout, qui s'est surtout fait connaître plus tard comme illustrateur de livres, le peintre Dhuez et notre Fragonard.

Au moment où celui-ci débarquait à Rome, il put encore y rencontrer sur son départ Greuze, qu'on avait par gracieuseté logé à l'Académie. Deshayes était également sur le point de finir son temps de séjour. Fragonard allait avoir pour camarades des jeunes gens qui n'ont pas acquis grande notoriété, le peintre Berrué, les sculpteurs Amans, Guiard et Bridan.

On n'a que peu de chose à dire des premiers efforts de

Fragonard : « Les nouveaux venus travaillent, écrit Natoire, et nous allons voir ce qu'ils sçavent faire. »

C'était peu sans doute, car le directeur n'ose pas envoyer leurs essais à Paris. Le 29 novembre 1757, il écrivait au marquis de Marigny :

« Approuveriez-vous que je donnasse à copier aux pensionnaires pour leurs études le beau tableau de Pietre de Cortone qui est dans l'église des Capussins représentant *Saint Paul qui recouvre la veüe*. L'autre en face dans la même église qui est le *Saint Michel* du Guide pourroit occuper un autre pensionnaire et encore un beau tableau du Caravage dans l'église neuve d'un Christ que l'on met au tombeau. Ce troisième morceau occuperoit justement nos trois jeunes peintres. Je les partagerois de façon que les trois manières différentes feroient étudier chacun dans ce qu'ils ont besoin...

« Je ne peut vous envoyer de leurs études que dans le comancement de la nouvelle année. Je leur ay fait recomancer ce qu'ils avoient déjà fait pour remplir ce devoir, les ayant trouvé trop foibles. J'espère qu'ils feront mieux et le s^r^ Brenet qui sort de sa grande maladie sera en état de faire comme les autres. »

Cependant il faut croire que, tout à ses premières émotions, Fragonard, pas plus que ses camarades, ne s'empressait de remplir ses engagements, car en réponse à Marigny qui s'inquiète des études des pensionnaires, Natoire écrivait le 15 mars 1758 :

« Je suis fâché qu'après un retard si considérable et les soins que je prends pour qu'elles soient passables, je ne vois pas encore le moment qu'elles seront terminées. La foiblesse de leurs talents est la cause de tout. Ils ne sçavent s'arrêter à aucun party et quoy que je puisse dire pour les fixer, je vois

à tout moment des changements qui me le prouvent. Je suis forcé malgré cela à les compatir par la bonne envie qu'ils ont de faire mieux qu'ils ne peuvent... Je ne négligerai rien sependant pour en tirer le meilleur party qu'il me sera possible dans l'espérance qu'il nous en viendra de plus forts et de plus dignes de faire honneur à l'École d'où ils sortent. »



DANSE DE SATYRES

D'après l'eau-forte de Fragonard.

Voilà qui n'est guère flatteur, mais ne faut-il pas être indulgent à cette jeunesse inexpérimentée? Marigny s'afflige de ces mauvaises nouvelles et du peu d'espoir que Natoire lui donne : « Je ne puis attribuer l'état de foiblesse ou est leur peinture qu'à l'envoy prématuré des élèves à Rome et peut-être à un excès d'indulgence dans la distribution des prix de Paris. Recommandés de ma part à l'Académie d'y apporter plus de sévérité! »



LES GRANDS CYPRÈS DE LA VILLA D'ESTE

Tout cela dépeint bien la période de trouble et d'irrésolution par laquelle dut passer le jeune artiste, et montre l'état d'âme où pouvait se trouver un contemporain de Mme de Pompadour, frais émoulu de l'atelier de Boucher, transporté subitement en présence des œuvres sévères dont Rome est pleine. Il est décontenancé, il ne produit rien, il a peur, et



LA PARQUE

D'après [illegible]

finit par chercher ses modèles dans les peintres de second ordre. On se rend bien compte du saisissement de Fragonard, gardant encore aux yeux la vision de bergerades dans les paysages bleutés de son maître, en face du dessin serré d'un Raphaël, des grandioses compositions d'un Michel-Ange ou devant la naïveté d'un Pérugin. Son émotion fut grande et lui fait honneur. Voici ses premières impressions telles qu'il les racontait et que les rapporte Le Noir dans

l'article de la *Biographie Universelle* : « L'énergie de Michel-Ange m'effrayait; j'éprouvais un sentiment que je ne pouvais rendre. En voyant les beautés de Raphaël, j'étais ému jusqu'aux larmes et le crayon me tombait des mains. Je restai quelques mois dans un état d'indolence que je n'étais pas le maître de surmonter, lorsque je m'attachai enfin à l'étude des peintres qui me donnaient l'espérance de rivaliser un jour avec eux, c'est ainsi que Baroccio, Pietre de Cortone, Solimène et Tiepolo fixèrent mon attention. »

Citons encore un paragraphe de la correspondance de Natoire qui peindra bien le caractère versatile et léger du jeune Fragonard, en même temps que des irrésolutions bien naturelles d'ailleurs à son âge. La lettre est datée du 30 août 1758 :

« Fragonard avec des dispositions est d'une facilité ethonante à changer de party d'un moment à l'autre, ce qui le fait opérer d'une manière inégale. Ces jeunes servelles ne sont pas aisées à conduire ; je tacheray toujours d'en tirer le meilleur party sans les trop gêner, car il faut laisser au génie un peu de liberté. »

On voit quelle sollicitude de part et d'autre, à Paris comme à Rome. On se préoccupe de ses progrès; on s'inquiète de ses aptitudes. A propos de la copie imposée au pensionnaire du Roi, Natoire juge encore assez bien son caractère, sa tendance à se contenter trop souvent de l'à peu près. Le 18 octobre 1758, il écrit à Marigny :

« Le sieur Flagonard avance celle qu'il fait d'après Pietre de Cortone aux Capucins. Ce jeune artiste a un peu de peine à peindre les chairs et à donner le vray caracterre des airs de teste. Je l'exhorte à ne point se lasser pour la retoucher de nouveau car il s'imagine déjà avoir fait tout ce qu'il faloit et tout ce qu'il pouvoit. »

Enfin après divers retards, le 22 août 1759, le Directeur annonce l'envoi attendu : « Par ce courrier vous recevrés les études des pensionnaires, qu'ils ont l'honneur de vous envoyer. Ils vous prient de leur faire grâce en faveur de l'envie qu'ils ont de faire mieux par la suitte. J'espère que vous serés content des deux académies peintes par les s[rs] Flagonard et Monet... Les trois copies sont enfin terminées. Je les envoyerai dès que je scauray qu'on peut les fier au passage de la mer. »

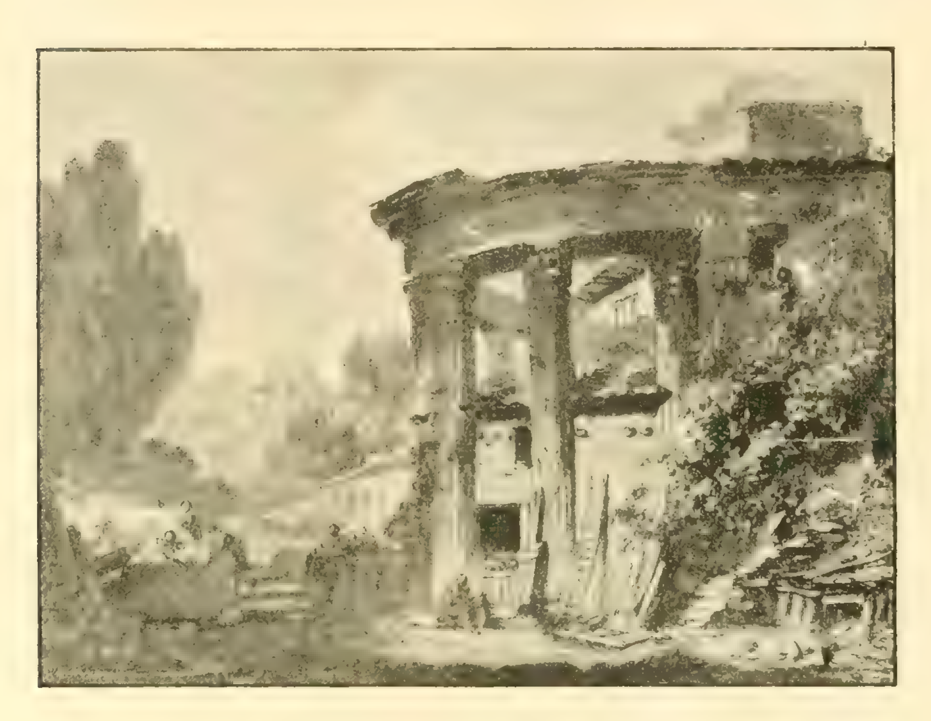
Le jugement ne se fait pas attendre. Cochin, dans son rapport officiel à M. de Marigny sur les travaux venus de Rome, se montre clairvoyant en signalant déjà des tendances à l'imitation chez l'artiste, des tons de couleur maniérés, et des demi-teintes aurores qui ne sont pas naturelles dans sa *figure académique d'homme*. Baroccio, suivant lui, est un peintre dangereux à imiter.

S'inspirant de son conseil, Marigny répondait avec justesse à Natoire à ce sujet, le 11 octobre 1759 :

« On est satisfait de l'exécution soignée et de l'étude qu'on remarque dans la figure académique d'homme peinte par le s[r] Fragonard, cependant on craint que l'excès des soins ne réfroidisse entièrement le feu que l'on connoissoit dans cet artiste. La peine s'y laisse appercevoir et l'on n'y découvre point de ces heureux laissés, ny cette facilité de pinceau qu'il portait peut-être cy devant à l'excès, mais qu'il ne faut cependant pas perdre entièrement en les rectifiant. Sa couleur ne présente point de ces tons frais, hazardés par l'enthousiasme et qui sont suivis du succès dans un artiste qui a étudié son talent et qui se livre avec connoissance aux mouvemens de son génie. Tout est fondu, tout est fini; il est tems que le sieur Fragonard prenne confiance en ses talens et que travaillant avec plus de hardiesse

il retrouve ce premier feu et cette heureuse facilité qu'il avoit et qu'il semble qu'une étude trop sérieuse a captivé presqu'au point de les détruire.

« On est très satisfait de ses desseins, ils sont purs, savans et corrects, mais ne sont-ils pas dessinés avec trop peu d'ar-



CHAUMIÈRE DANS LES RUINES D'UN TEMPLE.

D'après un dessin au bistre.

rondissement et d'effet? Ils seroient infiniment louables s'ils étoient de quelqu'un qui se destinât à la seulpture, mais un peintre doit-il oublier la couleur et l'effet même quand il dessine? »

Cependant Fragonard, arrivé au terme de son séjour normal, avait fini par se plaire à Rome. Il demanda et obtint, sur le bon rapport de Natoire, la prolongation d'une année. D'ailleurs le jugement de ses chefs lui était

favorable et les préventions du directeur de l'Académie à son endroit bien dissipées, comme il ressort des lignes suivantes, où il répond aux restrictions ci-dessus :



COLONNADE DE LA VILLA MÉDICIS

D'après Hubert Robert

7 novembre 1759 : « Il n'y a point à appréhander que le s[r] Fragonard rafroidisse le feu qu'il a naturellement pour son talent; il est vrai qu'il arrive quelquefois que pour vouloir se surpasser on se trouve au dessous de soy-même, mais je crois que celuy-ci reprendra aisément ce que la nature lui

a donné et je voy de lui des choses par intervalles qui me donnent de grandes espérances. »

Si nous sommes entré dans ces détails minutieux et peu connus, c'est pour être complet et ne négliger aucune indication pouvant faire connaître les débuts et le caractère de notre artiste. Ainsi nous signalerons encore ce qui a trait à sa copie de Pietre de Cortone, qui doit moisir maintenant dans quelque magasin du Louvre :

24 octobre 1759 : « J'ay fait rouler ces jours passés, écrit Natoire, les copies des s[rs] Monet, Fragonard et Brenet et les ai fait encaisser pour les faire aller à Civita-Vechia, où l'on m'assure qu'il y a un batiment favorable pour le passage de Marseille... Fragonard a beaucoup de talan, mais le trop de feu et peu de patiance l'emporte à ne pas travailler avec assés d'exactitude ses copies. C'est ce que vous verrés dans celle qu'il a faite d'après Pietre de Cortone. »

Voilà la mention de bons défauts. D'ailleurs on ne discute pas plus à Rome qu'à Paris les heureuses dispositions de l'artiste. Fragonard est à ce moment l'espoir de l'École. Les encouragements, l'émulation ne lui manquent pas et viennent stimuler son goût, en même temps que des éléments nouveaux entrent dans sa vie. Son camarade, le studieux Hubert Robert, arrivé depuis quelque temps à Rome avec M. de Choiseul-Stainville, est venu lui donner le coup de fouet.

Tout en prenant les conseils de Pannini, ce jeune artiste de beaucoup d'espérance avait obtenu, sur la recommandation de son protecteur, d'être logé à l'Académie, puis gratifié par Marigny, sur le bon rapport fait de lui, d'une place de pensionnaire. C'est ainsi que les jeunes gens se connurent et purent ensemble jouir de cette active flânerie de Rome, au



L'ABBÉ DE SAINT-NON

D'après l'Eau-forte gravée par lui-même.

milieu de sa population à caractère, dans les vieux palais tout peuplés de statues ou sur les ruines imposantes de l'antiquité. Robert avait un goût particulier de paysage, une manière pittoresque de le rendre bien personnelle quoique inspirée de son maître, un art de toucher spirituellement les petits personnages et le goût des effets accusés joints à une couleur harmonieuse qui n'ont pas été sans influence sur son camarade Fragonard. Seulement, comme l'ont dit les Goncourt, plus rien de majestueux dans ces paysages et ces monuments, mais aussi plus rien de triste : « Sous le badinage et la légèreté de leur étude, la ruine joue avec la verdure, la tombe antique égaye le paysage et l'archéologie ne reconnaît plus ses reliques. »

Bientôt auprès d'eux apparaît Saint-Non, et désormais ces trois amis vont être indissolublement unis dans l'histoire de l'art et de la gravure à l'eau-forte.

Nous avons esquissé déjà dans de précédents travaux cette curieuse physionomie d'artiste-amateur[1]. L'abbé Richard de Saint-Non n'était pas plus fait pour être abbé que conseiller-clerc. Sa famille lui avait pourtant acheté un siège au Parlement et fait obtenir une abbaye commendataire, ce qui n'obligeait pas à grand'chose à vrai dire. Mais un goût violent, manifesté dès l'enfance, celui des arts, lui fit abandonner de bonne heure la magistrature. Vendant sa charge et ses livres de droit, il accourut en Italie. Jeune, riche, plein d'enthousiasme, n'ayant de l'abbé que la soutane, juste ce qu'il en faut pour entrer partout à Rome, il arrivait à point pour être accueilli à bras ouverts par nos jeunes pensionnaires. C'était d'ailleurs un caractère d'une grande franchise. Il avait,

1. — *Les Dessinateurs d'Illustrations et les Graveurs du XVIIIe siècle.*

dit son biographe Brizard[1], une figure douce et animée, des manières ouvertes et prévenantes et par la largeur de ses procédés, « il gâtait les artistes ».

La correspondance de Natoire nous permet encore de



INTÉRIEUR DE PARC EN ITALIE

D'après l'eau forte de Saint-Non.

suivre avec précision les faits et gestes des nouveaux amis :

19 mars 1760 : « J'ay veu par une lettre de M. Cochin que vous trouviés bon, Monsieur, que le s^r Robert[2] accompagnat

1. — Notice sur J.-C. Richard de Saint-Non, abbé de Poultières (diocèse de Langres), par Gabriel Brizard, 1792. — In-8°.

2. — Hubert Robert, peintre de paysages, naquit à Paris le 22 mai 1733 et mourut subitement dans son atelier le 15 avril 1808. Il séjourna plus longtemps que son ami Fragonard à Rome et ne revint à Paris qu'en 1765. Il fut reçu de l'Aca-



LA COQUETTE FIXÉE

D'après la Gravure de Dambrun

M. l'abbé de Saint-Nom à Naples; outre la dousseur de ce voyage pour luy, puisqu'il ne lui en coutera rien, il trouvera de quoy faire des études qui luy seront avantageuses. Il vous ait sensiblement obligé de cette permission dont il espère retirer du fruit.

« M. de Saint-Nom compte aussi à son retour amener avec luy le s[r] Flagonard qui dans ce tems-là aura fini son terme. Il luy fera voir Venise et les autres villes ou il y aura de belles choses. Cet amateur de la peinture rendra service à cet artiste qui travaille avec succès et qui promet beaucoup. »

Le 16 avril suivant, il ajoute : « M. de Saint-Nom part demain pour Naples et amène avec lui M. Robert, pensionnaire, pour jouir de la permission que vous luy avés accordée. Il se propose d'y faire beaucoup d'études. J'en suis bien persuadé d'avance. Toute notre Académie s'occupe avec zèle et il me paroît que les bons donnent de l'émulation aux plus foibles. »

Et Marigny d'approuver ces voyages : « Ce sera un double avantage pour le s[r] Fragonard que M. l'abbé de Saint-Nom veuille bien l'emmener avec luy à son retour. Il voyagera avec un amateur et sera à portée de faire des études des beaux morceaux qui sont à Venise... »

Notre peintre ne vit donc pas Naples cette fois, mais au commencement de juin ses amis reviennent, on se retrouve à Rome, et l'on s'arrange pour passer agréablement l'été. Justement l'envoyé de Modène met à la disposition de Saint-Non la villa d'Este[1]

démie royale, nommé garde des tableaux du Roi et subit pendant la Révolution une longue détention à Saint-Lazare. Il a laissé un nombre énorme de peintures et de dessins.

1. - La villa d'Este, construite par l'architecte Pirro Ligorio, pour le cardinal Hippolyte d'Este, appartint plus tard aux ducs de Modène. Le dernier duc régnant en a fait hommage au cardinal de Hohenlohe.

qui appartient à son maître, ainsi que ses merveilleux jardins situés à l'entrée de Tivoli, et l'abbé ne veut pas y aller qu'il n'ait décidé, chose facile, son cher Frago à l'accompagner :

« M. l'abbé de Saint-Non, écrit Natoire le 27 août, est depuis un mois et demy à Tivoli avec le pensionnaire Flagonard peintre. Cet amateur s'amuse infiniment et s'occupe beaucoup. Notre jeune artiste fait de très belles études qui ne peuvent que luy aître très utilles et luy faire beaucoup d'honneur. Il a un goût très piquant pour ce genre de paysage ou il introduit des sujets champestres qui luy réussissent. Le s[r] Robert vas toujours très bien. M. Mariette est bien content de ce qu'il luy a envoyé. »

Sur l'intimité naissante des jeunes gens nous avons encore le témoignage de Brizart. Évitant la société des *monsignors*, pour lesquels il n'avait qu'une médiocre estime, Saint-Non, dit-il, leur préférait les artistes devenus ses amis et les compagnons de ses travaux ou plutôt de ses plaisirs : « Il s'applaudissait surtout d'avoir fait connaissance et lié une amitié qui ne se démentit jamais, avec deux jeunes peintres qui dès lors annonçaient le plus grand talent et qui depuis ont bien justifié ces espérances, MM. Robert et Fragonard. C'est avec eux qu'il parcourut l'Italie et qu'il moissonna les riches productions qu'étalent ces beaux climats, les arts et la nature. Il les confiait à leurs crayons. Tout payait son tribut à leur active curiosité et au lieu de froides descriptions, ils emportaient des images fidèles des lieux et des choses qui se pressaient sous leurs pas et les arrètaient si agréablement dans leurs courses.

« L'abbé de Saint-Non eut le bonheur d'habiter plusieurs mois de suite Tivoli même et dans la villa d'Este qui lui fut prêtée par l'envoyé de Modène. Ce fut une de ses plus déli-

LE TEMPLE DE VESTA A TIVOLI

cieuses jouissances. Chaque jour était marqué par la découverte d'un nouveau site, d'une beauté nouvelle et par un dessin de plus dans ses portefeuilles. Enfin il réunit une collection précieuse et après deux années de travaux qui furent pour lui deux années de ravissement et d'extase, il s'arrache avec peine à ces délicieuses contrées. »

Mais à quoi bon ces preuves de l'ardeur au travail de nos jeunes gens et de l'enthousiasme de leur ami l'abbé, elles sont inutiles. Les vrais témoignages sont ces sanguines si librement traitées, que l'on attribuerait presque indifféremment à Robert ou à Fragonard, les lavis de bistre et de sépia reproduisant les divers aspects de la villa d'Este, eaux limpides, cyprès séculaires, escaliers en perspective, tous ces dessins crayonnés en courant la campagne aux environs de Tivoli, dont l'abbé de Saint-Non nous a conservé la fleur dans ses piquantes eaux-fortes qui retracent l'un des coins les plus heureusement arrangés, pour le plaisir des yeux, de toute l'Italie.

Les principaux dessins de Fragonard, pendant cette période, restèrent entre les mains de Saint-Non, la *Vue de l'Entrée de Tivoli*, par exemple, et la *Vue prise dans les jardins de la villa d'Este*. Mariette les ayant aperçus chez lui, les appréciait ainsi :

« Je n'ai guère vu de crayon plus flatteur que le sien. Etant à Rome, il a fait quantité de veues, et surtout celles des jardins de la vigne d'Est à Tivoli, qui sont spirituellement faites et où il règne une grande intelligence. »

Ce cadre grandiose, riant et sévère à la fois, à la sombre verdure, aux fontaines d'un rocaille exubérant, l'antique Tibur chantée par Horace, avec ses fabriques pittoresques baignées par l'Anio, et surtout cette villa où Fragonard avait

passé quelques belles heures de jeunesse et d'insouciance, tout cela, nous avons voulu le revoir.

Le site est célèbre avec ses montagnes boisées aux lignes élégantes, ses cascatelles, ses grottes, la vue immense sur la campagne romaine et Rome à l'horizon. Nous avons retrouvé



LES MURS DE LA VILLA D'ESTE

D'après l'eau forte de Saint-Non.

la villa d'Este et ses ombrages touffus, telle encore que le peintre l'avait vue, avec ses frais portiques et ses escaliers moussus. Chaque coin, chaque site est un des motifs croqués par Frago. Ce sont les mêmes jeux de lumière et d'ombre sous ces allées de chênes verts; les cyprès séculaires secouent encore leurs panaches audacieux et les eaux des fontaines rustiques murmurent la même chanson. Les statues sont un

peu plus effritées peut-être, les herbes ont envahi les vasques de marbre et les pierres des bassins se sont disjointes, mais c'est toujours un spectacle mystérieux et charmant tout baigné de la belle lumière du midi. On a l'ineffable plaisir d'y surprendre le secret de l'artiste qui savait si bien rendre la



LES TERRASSES DE LA VILLA D'ESTE

D'après l'eau-forte de Saint Non.

poésie pénétrante du paysage qu'il avait devant les yeux.

On voit les trois amis, tant l'illusion est facile, descendre, le matin, à la recherche du point de vue, ou dessinant les édicules entrevus au travers du feuillage. On reconnaît la façade sévère de la villa aux fenêtres espacées, dominant les jardins en pente de toute la hauteur de ses terrasses, et l'on revit tout cela au point de n'être que médiocrement

étonné de rencontrer Robert, Frago et Saint-Non, le carton sous le bras, au détour de quelqu'un de ces escaliers qu'ils aimaient tant à reproduire.

Il se trouve beaucoup des paysages de cette première



CHARMILLES DANS UN PARC

D'après un dessin à la sanguine.

époque dans les collections particulières et surtout au Musée de Besançon. Ceux-ci font partie du legs de l'architecte Paris, un pensionnaire de l'Académie, qui les reçut de l'artiste lui-même ou les acquit dans les ventes. Beaucoup sont à la sanguine, crayon dont se servait volontiers le jeune maître ; les *Grottes de Tivoli*, la *Grande Cascade*, le *Temple de la Sibylle*, les *Grands Cyprès de la villa d'Este*, sont enlevés avec autant

de brio que de vérité... Fragonard y peignit aussi, et justement l'on retrouve dans la vente après décès de Natoire, une peinture sur toile, *Vue prise à la villa d'Est à Tivoli*, un cadeau sans nul doute fait par Fragonard à son directeur, que le catalogue qualifie ainsi :

« Ce tableau éclairé par le soleil est de la touche la plus spirituelle et d'un grand effet. »

Bien d'autres travaux furent exécutés dans le même temps par lui : ainsi Basan fit paraître une belle suite de *Différentes Vues dessinées d'après nature dans les environs de Rome et de Naples*, par Robert et Frago. Elle fut gravée avec beaucoup de goût à son retour par Saint-Non de 1761 à 1763 et témoigne de leur activité.

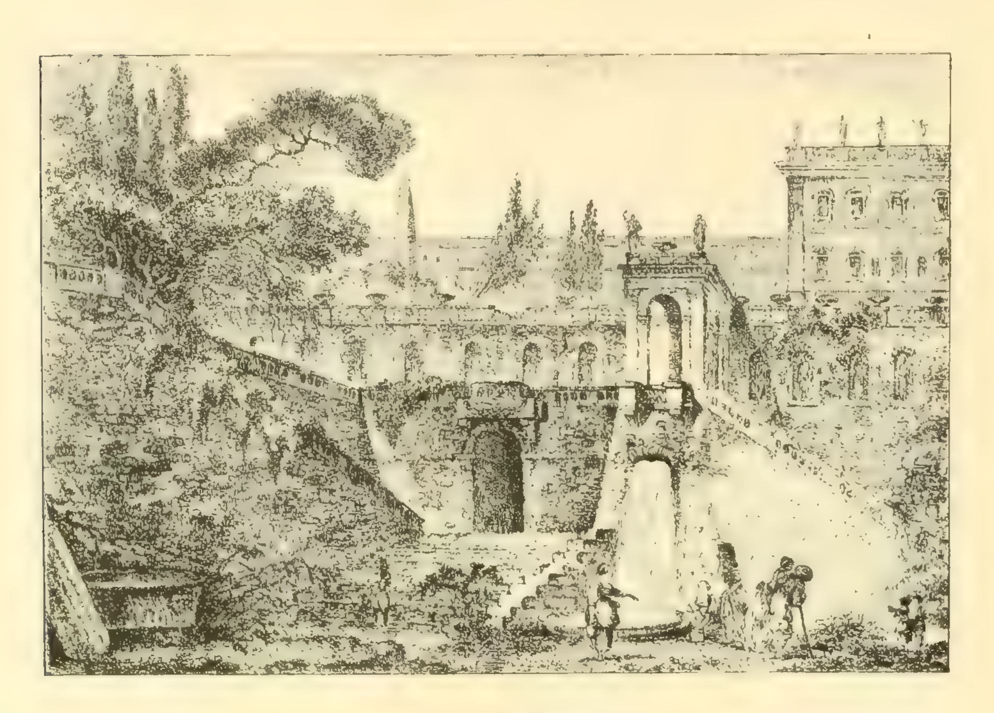
Si les sujets de dessins ne manquaient pas, leur recherche n'était pas toujours sans danger. Robert, le plus audacieux de la bande, avait failli périr en grimpant dans les ruines du Colisée, à la recherche de vues inédites. Ne s'était-il pas avisé de parier avec ses camarades de l'Académie, qu'il monterait jusqu'au faite ruiné, et alors inaccessible, en s'aidant seulement des saillies et des pierres disjointes. Il attendit la fin de la journée pour ne pas être troublé dans son escapade et gagna, au risque de se rompre le cou, cette périlleuse gageure dont le prix était six cahiers de papier à dessin. Pour marquer sa victoire, il mit en croix deux branches d'arbuste. Au lever du soleil, le crédule peuple romain était bien près de crier au miracle. Le bruit de son exploit arrivait jusqu'au Vatican et Clément XIII dut réprimander doucement le jeune homme de son imprudence.

Dans une lettre à son ami Duchesne[1], prévôt des bâtiments

1. — La correspondance de Natoire avec Duchesne a été publiée dans le tome II des *Archives de l'Art français*.

du Roi, datée du 5 février 1760, Natoire relate un autre fait qui aurait bien pu mettre en deuil l'Académie de France dont quelques membres étaient en train, et Fragonard avec eux peut-être, de dessiner dans les jardins Matteï :

« Une grande partie de cette vieille masure s'écroula, et



LA VILLA MATTEI

D'après l'eau forte de Saint-Non

dans le moment de cette chute, il y avait de nos pensionnaires, amateurs et avides de nouveautés, qui se sont trouvés presque sur le point d'être écrasés. Cela fait bien voir la *furia francese* de la jeunesse qui s'expose un peu trop sans réflexion. »

De jolies eaux-fortes de Saint-Non, retracent justement avec finesse, d'après Fragonard et Robert, les escaliers et les portiques branlants de la villa Matteï...

Cette vie de travail au grand air, libre de tout souci, n'in-



spirait pas à Fragonard le désir de revenir à Paris. Saint-Non s'apprêtait à passer la saison d'hiver à Rome et justement la pénurie du trésor royal empêchait qu'on envoyât de nou-



LE CUISINIER DE L'ACADÉMIE DE FRANCE

D'après l'eau-forte de Watelet

veaux pensionnaires. Il s'agissait donc d'obtenir une nouvelle prolongation de séjour, et Natoire proposait à Marigny de laisser quelque temps encore Monnet et Fragonard jouir de leurs chambres à l'Académie :

« Le s[r] Fragonard, peintre, ne partant qu'après l'hiver avec M. l'abbé de Saint-Non, vous demande la grâce, Monsieur, de luy continuer son logement voyant que cela ne dérangera pas celuy des autres. »

Et le 17 décembre 1760 : « Les s[rs] Monet et Fragonard ne sont pas moins sensibles de ce que vous voulés bien qu'ils restent encore à la pension. »

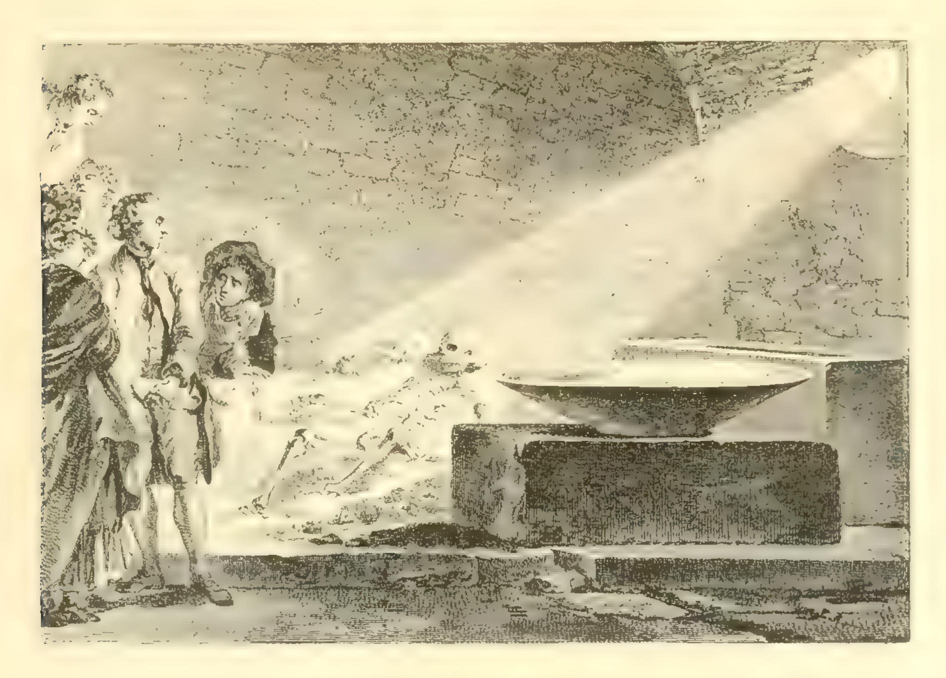
Mais les fonds sont tellement rares, que Marigny élevant des objections au sujet de la nourriture des pauvres jeunes gens, Natoire est encore obligé d'élucider ces affaires de cuisine qui priment trop souvent les questions d'art. Le 21 janvier 1761 il écrit :

« Les s[rs] Monet et Fragonard c'étoit flatté que votre bonté envers eux s'étendoit jusque à leurs continuer avec leur logement, la table et les prérogatives de pensionnaire, comme me l'avoit fait entendre M. Cochin jusques à l'arrivée des deux nouveaux qui doivent les remplacer. Cet objet seroit de bien peu de chose si vous leur accordiés, d'autant plus que la dépence n'excèderoit point le nombre de douze. »

Ni Fragonard ni Saint-Non ne s'endormaient d'ailleurs dans les délices de Rome ou de ses environs. L'abbé, dores et déjà, avait son idée, qui consistait à grouper dans des cahiers gravés à l'eau-forte par lui-même, un aperçu des plus beaux tableaux de l'Italie. Pour y arriver, il fallait des modèles, et ce sont ces copies que Fragonard avait accepté de dessiner avec sa facilité et le sommaire de son exécution. Ils parcouraient donc de compagnie tous les coins de la ville, partout où quelque toile célèbre attirait leur attention, et l'artiste en retenait immédiatement les principaux traits. On retrouve ainsi dans ces *Fragments choisis dans les peintures et les tableaux les plus intéressants des Palais et des Églises de l'Italie* qui ne

furent publiés à Paris qu'à partir de 1771, les plafonds de Carrache du palais Farnèse, ceux de Pietre de Cortone du palais Barberini, les fresques de Raphaël à la Farnésine, et tant d'autres morceaux intéressants et célèbres.

Il était nécessaire d'avoir aussi les principaux ouvrages de Naples, ce qui s'accordait tant avec le désir du peintre de ne



DÉCOUVERTE D'UN SQUELETTE DANS UN CAVEAU DE POMPEIA

D'après la gravure de Fessard.

pas revenir en France sans avoir visité cette ville, qu'avec celui de Saint-Non de lui être agréable. Le grand ouvrage du *Voyage à Naples* garde de nombreuses traces de ce séjour.

Natoire nous apprend encore cette excursion à la date du 18 mars 1761 :

« Le s[r] Fragonard est bien prest de son départ. M. l'abbé de Saint-Nom toujours porté à rendre service à ce pensionnaire, puisqu'il l'emmène avec luy, vient de l'envoyer

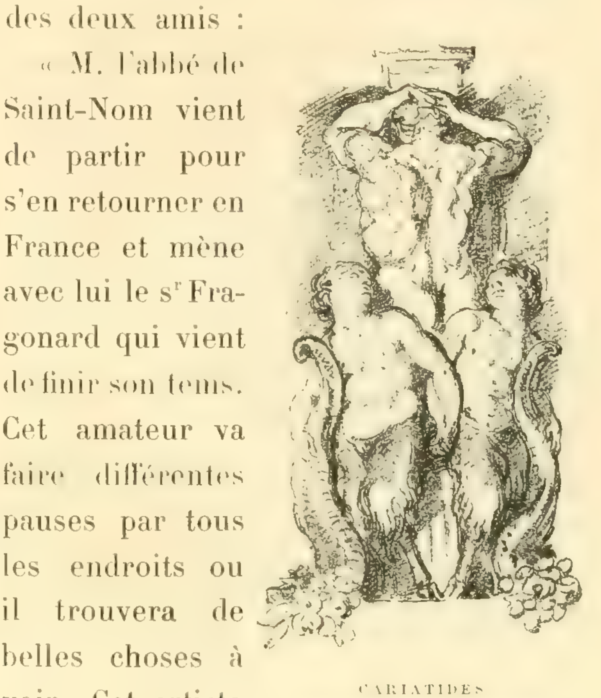
à Naples pour voir les belles choses que renferme cette ville, avant de commancer leur voyage. Cet amateur porte avec luy une quantité de joly morceaux de ce jeune artiste qui, je crois, vous feront plaisir à voir. »

Le séjour qu'il y fit fut court, un mois tout au plus; dès le 15 avril suivant, Natoire annonce le départ définitif des deux amis :



CARIATIDES
D'après un dessin au crayon.

« M. l'abbé de Saint-Nom vient de partir pour s'en retourner en France et mène avec lui le s^r Fragonard qui vient de finir son tems. Cet amateur va faire différentes pauses par tous les endroits ou il trouvera de belles choses à voir. Cet artiste qui a fait des progrès à Rome, profitera avec plaisir de cet avantage et fera encore des études partout ou ils s'arrèteront. »



CARIATIDES
D'après un dessin au crayon

Marigny répond qu'il les verra arriver avec plaisir. Et voilà nos deux jeunes gens voyageant à petites journées en *vetturino,* charmant moyen de parcourir ces pays pittoresques, qui permet de voir à loisir, de croquer ici un tableau, là un paysage. Leurs étapes nous sont connues par les dessins de Fragonard et les eaux-fortes que Saint-Non en a faites. Nous



reproduisons d'ailleurs ici quelques-unes de ces prestes études tracées à la pierre d'Italie, d'après les fresques et les tableaux des maîtres italiens et beaucoup plus consciencieuses que les aquatintes de Saint-Non ne pourraient le faire supposer. Nous voyons qu'ils s'arrêtèrent assez longtemps à Bologne. La troisième suite des *Fragments choisis*, contient quarante pièces gravées *à la manière du lavis* par le procédé expéditif de Leprince, d'après autant de dessins de Fragonard pris dans les églises de cette ville, au portique des Servites ainsi qu'aux palais Favi, Sampieri, Tanaro, etc...

La quatrième suite est consacrée aux tableaux de Naples, et la cinquième entièrement à ceux de Venise, où les deux amis passèrent la plus grande partie de l'été. C'est là qu'il prit, dans les palais, à Saint-Marc et à Saint-Roch, ces dessins serrés dont il fit plus tard lui-même quelques eaux-fortes.

Enfin, dans l'automne de l'année 1761, Fragonard, riche en projets de tableaux et plein d'illusions, revenait à Paris après cinq ans d'absence, enthousiasmé par la grande peinture et brûlant lui-même de s'y distinguer.







JEUX DE SATYRES

D'après l'eau-forte de Fragonard.

CHAPITRE II

Retour à Paris. — Tableau de *Corésus et Callirhoé*. — Opinions de Diderot, de Bachaumont, de Grimm et de Mariette. — Fragonard est agréé à l'Académie royale. — Il se consacre à la peinture de genre. — Doyen et Fragonard. — *L'Escarpolette*. — Le graveur Nicolas de Launay. — Fermiers généraux et amateurs de peinture : le marquis de Véri, La Reynière, Randon de Boisset, le prince de Conti, M. de Grammont, M. de Sireul, Varanchan de Saint-Geniès, Le Roy de Senneville, Duclos-Dufresnoy, Baudouin, etc. — *Les Baigneuses*, *la Fuite à dessein*, *le Début du Modèle*, *la Fontaine d'Amour*, *le Serment d'Amour*, *la Gimblette*, *le Baiser à la dérobée* et les tableaux des *Baisers*, *le Sacrifice de la Rose*, *le Vœu à l'Amour*, *la Toilette de Vénus*, etc. — Critique de la manière de Fragonard dans le *Dialogue sur la peinture*.

Voilà Fragonard à Paris[1] plein d'une noble et juvénile ardeur. Le premier soin d'un ancien pensionnaire du Roi, à son retour de Rome, est d'exécuter quelque tableau d'éclat.

1. — Le retour du peintre à Paris se place vers le mois d'octobre 1761. Ce qui le date, c'est un passage du *Journal de Wille*, qui, au 2 octobre, signale une visite que

afin de se faire agréer à l'Académie de Peinture, car c'est à ses Salons qu'il pourra se produire, et seuls les Académiciens agréés et professeurs ont le droit d'y exposer. Il se met à l'œuvre, sans se laisser détourner par de futiles travaux, appelle à son aide ses ressouvenirs classiques, et réunit dès lors les éléments du grand ouvrage qu'il veut présenter à l'Académie et au public.

Un sujet de genre ne peut suffire; c'est à l'histoire ou à la mythologie qu'il faut emprunter quelque dramatique épisode. Avant de trouver son affaire, Fragonard tâtonne, essaie d'un *Antiochus mourant d'amour pour Stratonice,* cherche dans le poème du Tasse; des esquisses colorées, *Renaud dans les Jardins d'Armide* et *Renaud dans la Forêt enchantée* nous le prouvent; puis sa pensée s'arrête de préférence sur les légendes grecques qui confinent à la mythologie. Le sujet qui finit par le fixer, c'est le sacrifice d'une jeune fille, c'est un dramatique épisode où il puisse, dans la pompeuse ordonnance d'un temple prêtant aux effets de lumière, placer des groupes aux colorations vives, faire ressortir la touchante victime, innocente et résignée dans ses longs voiles blancs, et frapper par l'expression des visages et la mimique des gestes. Plusieurs esquisses gouachées du *Sacrifice d'Iphygénie* témoignent de ses préoccupations et de ses recherches. Enfin, — est-ce la scène capitale de la Callirhoé du poète Roy, un opéra que l'on jouait alors, qui le décide? — mais son choix s'arrête définitivement au sujet de Corésus et la triste Iphygénie fait place à la défaillante Callirhoé, l'ordonnance du sujet restant à peu près la même.

lui fait l'abbé de Saint-Non, compagnon de voyage de Fragonard, « de retour de son voyage d'Italie depuis le commencement de la semaine. Il est toujours aimable à son ordinaire. »

LES TERRASSES DE SAINT-CLOUD

Il en fit plusieurs projets. On peut en voir au musée d'Angers une belle et chaude esquisse. Une autre dans la collection Walferdin était toute différente du tableau définitif. Enfin, il terminait l'œuvre dans l'hiver de 1764, et le 30 mars 1765, présentait aux suffrages de l'Académie Royale de peinture, son *Corésus se sacrifiant pour sauver Callirhoé*. L'Académie, heureuse de s'adjoindre un peintre qui donnait de si belles espérances, le recevait par acclamation et tout d'une voix.

On connaît le sujet : Callirhoé, désignée par le sort, va mourir, la fin de la peste d'Athènes est à ce prix; mais le grand-prêtre de Bacchus, exécuteur de la sentence, plutôt que d'immoler la jeune fille qu'il aime, se tue à sa place afin d'offrir une victime expiatoire aux Dieux.

Quoique placé bien haut dans les salles du Louvre, ce tableau produit encore grand effet et l'on peut y apprécier cette intéressante tentative de l'artiste vers le grand art. Du premier aspect se dégage une impression d'harmonie que n'atténue pas la remarquable vivacité du coloris. L'ordonnance est dramatique. Dans les esquisses qui témoignent de l'hésitation du peintre, le grand-prêtre, à peine indiqué, apparaissait en arrière et Callirhoé, encore debout, était soutenue par ses femmes. Dans la composition définitive, le sacrifice est consommé. La jeune fille, plus pâle que les roses qui couronnent son front, est tombée évanouie aux pieds du grand-prêtre qui vient de se poignarder. Par un mouvement théâtral, trop arrondi pour être juste en un pareil moment, celui-ci, auquel on a unanimement reproché de manquer de masculinité, cherche à retirer le poignard qu'il vient de se plonger dans le sein. De jeunes acolytes accourant, complètent le groupe principal, au ton un peu blafard, aux draperies un peu molles, que l'on croirait plutôt l'œuvre du sage Vien.

Au premier plan, au contraire, une femme et son enfant renversés par la terreur sur le tapis d'un rouge vif, ont plus d'énergie, mais sentent trop leur réminiscence italienne. L'ensemble est harmonieux cependant; les vapeurs et les fumées des sacrifices, au milieu desquelles apparaissent les Furies, contribuent à donner un sentiment de terreur, mais d'une terreur que l'on peut qualifier d'agréable. On a l'œil amusé, car même dans un sujet lugubre, Fragonard trouve encore moyen de flatter le regard.

Quelle fut l'opinion des critiques d'alors? Bachaumont écrit dans les *Mémoires Secrets* : « On admire en général le tableau du nouvel auteur, M. Fragonet (*sic*). L'ordonnance en est très belle. Il y a de grands effets de lumière dans cet ouvrage, mais on trouve mauvais que Corésus ne soit point assez caractérisé ni comme homme ni comme grand-prêtre. » Le clairvoyant Mariette, plutôt sympathique, sent bien que la grande peinture ne sera pas le lot du nouvel agréé. « Jamais il n'aura le pinceau de son maître Boucher, note-t-il sur son *Abecedario*. Le tableau que Fragonard a présenté à l'Académie, me le fait craindre; il est agréablement composé, mais il paraît peint avec peine. L'ordonnance a généralement plu. J'y trouve en général un faire qui vise à la manière de Bourdon. La timidité qui règne dans le caractère de cet artiste lui retient la main. Jamais content de ses productions, il efface et revient sur lui-même, ce qui est une méthode qui nuit au talent et qui peut faire tort à ce jeune peintre. J'en serais fâché, les efforts qu'il fait pour bien faire méritent un meilleur succès. »

L'excellent Wille, qui inscrit au jour le jour les menus faits artistiques dont il est témoin, note aussi son impression dans son *Journal,* à la date du 30 mars : « J'allai à l'Assemblée de l'Académie Royale. M. Frago ou Fagonard y fut agréé avec



L'AMOUR CARESSANT PSYCHÉ QUI SE REPOSE

D'après Rubens

applaudissements. Il avait exposé aux yeux de la compagnie, un très grand tableau d'histoire qui était très beau et plusieurs paysages très bien faits et bien coloriés comme aussi des desseins de diverses manières qui avaient bien du mérite. »

C'est au Salon de 1769, le 25 août, jour de la Saint-Louis, que le public fut appelé à juger l'œuvre de Fragonard. Placé près de *la Chaste Suzanne* et des *Grâces* « trop maigres » de Carle Van Loo, des peintures sentimentales de Greuze et de quelques-uns des *Ports de France* de Vernet, ce tableau fut l'événement de l'exposition. Quelques croustillantes pochades de Baudouin, nombre de tableaux de son beau-père Boucher et des paysages de Leprince, de retour de Russie, étaient parmi les morceaux intéressants de cette réunion de peintures sur laquelle Diderot a écrit son plus étincelant *Salon*.

Le critique constate qu' « après un premier tribut d'éloges payé à l'artiste, après les premières exclamations, le public a semblé se refroidir ». Puis feignant de ne pas avoir vu le tableau qui aurait été enlevé du Salon, il raconte une vision suggérée par la lecture des Dialogues de Platon, et intitule ce récit, mêlé de conversation avec Grimm, l'un des morceaux les plus originaux du grand écrivain, *l'Antre de Platon*.

Dans cette caverne donc, il assiste d'abord à des saturnales où les sexes sont confondus et les parentés aussi. Toutefois le jeune homme aux vêtements sacerdotaux qui conduit cette orgie, sollicite en vain une jeune fille qui demeure inflexible. Le Dieu du temple irrité s'écrie : Qu'elle meure ou qu'un autre meure pour elle ! Puis il décrit le temple de marbre où doit avoir lieu le sacrifice, les tapis de pourpre, la douleur du prêtre, l'entrée de la jeune fille vêtue de blanc et couronnée de roses.

Mais ce sont les personnages du tableau de Fragonard,

s'écrie Grimm! — « Si cela est, reprend Diderot, oh! le beau tableau que Fragonard a fait! » Car ce que le critique a décrit, c'est surtout le tableau qu'il aurait rêvé de voir faire au peintre. Les deux augures tombent d'accord d'ailleurs que les vêtements du grand-prêtre tiennent trop de ceux d'une femme, que les jeunes acolytes, tout charmants qu'ils soient, sont d'un sexe par trop indécis, que la victime, bien tombée, est un peu trop serrée dans le bas de ses vêtements, mais ils ont été frappés de la magie de la lumière et impressionnés d'effroi. Ils constatent que certaines têtes de vieillards et de femmes sont « faites d'humeur » et que le tableau abonde en effets de lumière et en demi-teintes, plus faciles à rêver qu'à produire.

« Enfin, ajoute Diderot, il y a des juges d'un goût sévère qui ont cru sentir dans toute la composition je ne sais quoi de théâtral qui leur a déplu. Quoi qu'ils en disent, croyez que j'ai fait un beau rêve, et Fragonard un beau tableau. Il a toute la magie, toute l'intelligence et toute la machine pittoresque. La partie idéale est sublime dans cet artiste, à qui il ne manque qu'une couleur plus vraie et une perfection technique que le temps et l'expérience peuvent seuls lui donner. »

Les pages de Diderot sont trop connues pour en extraire davantage, mais il s'y trouve à la fin, une note de Grimm, que nous reproduisons[1]. Tout en souscrivant aux éloges

1. — « Jusqu'à présent, mon cher philosophe, je vous ai laissé dire, et j'ai parlé comme il vous a plu. Vous avez bien fait de vous arrêter à ce tableau de Fragonard qui a principalement fixé l'attention du public, moins encore par son propre mérite que peut-être par le besoin que nous avons de trouver un successeur à Carle Van Loo et à Deshys. Quand on pense à cette foule de jeunes gens revenus de Rome et agréés par l'Académie, sans donner la moindre espérance, on n'en peut pas bien augurer pour la gloire de l'École française, déjà assez décriée d'ailleurs. Nous n'avons qu'un Fragonard qui promette, contre cette foule de Briard, Brenet, Lépicié, Amand,



CORÉSUS SE SACRIFIE POUR SAUVER CALLIRHOÉ

D'après la Gravure de Danzel

octroyés à Fragonard, sa méfiance lui conseille de l'attendre à une autre épreuve, sachant combien ont tourné court, qui donnaient les plus brillantes espérances.

Grimm s'est montré là perspicace à son ordinaire, car les défauts qu'il signale étaient réels, et l'espérance de posséder un futur peintre d'histoire fut rapidement déçue. Ne vaut-il pas mieux pour lui et pour nous que l'artiste ait donné sa note personnelle, qu'il ait été le Fragonard que nous aimons, au lieu d'avoir forcé sa nature, en visant à un sublime pour lequel il n'était pas fait?

En somme le *Corésus* était un succès. La critique avait été bienveillante. Diderot, le grand salonnier, l'avait proclamé « une belle chose ».

« Je ne crois pas, s'était-il écrié, qu'il y ait un peintre en Europe capable d'en imaginer autant. » On faisait crédit au jeune homme jusqu'au prochain Salon. Il semblait n'avoir qu'à chercher le succès dans la peinture d'histoire ou les sujets religieux. Le Roi, à qui le tableau appartenait déjà, avait décidé

Taraval, qui certainement ne feront jamais rien. Je ne crois pas le tableau de Fragonard sans mérite, tant s'en faut, mais il faut attendre le Salon prochain pour voir ce que cet artiste deviendra. Ce ne serait pas la première fois que nous aurions vu un peintre nouvellement arrivé de Rome et la tête pleine des richesses de l'Italie. débuter d'une manière aussi brillante, et puis s'affaiblir et s'éteindre de Salon en Salon. Ce qui me donne quelque doute sur le genie de Fragonard, c'est qu'en comparant l'effet de son tableau avec le pathétique de son sujet, je ne trouve pas qu'il y atteigne. Si la victime vous parait plutôt endormie qu'évanouie, le sacrificateur m'a paru froid et sans caractère : son sexe est aussi indécis que celui de ses acolytes; on ne sait s'il est homme ou femme, et la faute n'en est pas seulement à ses vêtements; mais à sa tête et à tout son corps. Vous avez relevé d'une manière très ingénieuse ce qui donne à toutes ces figures plutôt un air de fantômes et de spectres que de personnages réels : car enfin tout ce beau rêve que vous venez de me conter, vous l'avez fait au Salon, en contemplant le tableau de Fragonard et la plupart du temps, si je m'en souviens, j'avais le plaisir d'être à côté de vous et de vous entendre rêver tout haut. Mais comptez que votre rêve est plus beau que son tableau et que nous ne risquons rien d'attendre au Salon prochain pour prendre notre parti sur cet artiste. » (*Œuvres complètes de Diderot*, revues par Assézat et Tourneux. Paris. Garnier 1876.)

sa reproduction en tapisserie sur les métiers des Gobelins. Les encouragements ne manquaient donc pas à Fragonard, bien que le prix attribué pour son œuvre, 2400 livres, fût des plus modeste. Quels mobiles modifièrent les déterminations de l'artiste ? Peut-être, comme on l'a dit, l'idée que travailler pour le Roi, c'était travailler pour la gloire et non pour l'argent, à cause de la difficulté de se faire payer du Trésor à sec? On ne trouve, en effet, la mention du règlement de la Callirhoé que dans le Registre des ordonnances de paiement pour l'année 1773, c'est-à-dire huit années après l'avoir exposée. Peut-être aussi les sollicitations auxquelles il fut en butte et la nécessité, pour vivre, de produire des tableaux aimables et faciles à placer chez les amateurs?

D'ailleurs Fragonard semble avoir prévu cette éventualité. A ce même Salon de 1765, il montrait déjà un sujet gracieux, *l'Absence des père et mère mise à profit*. C'est un jeune garçon qui embrasse une fillette déjà grande, en train de faire jouer ses petits frères avec des chiens. Tout Fragonard est là : « Le sujet est joliment imaginé, proclame Diderot ; il y a de l'effet et de la couleur... C'est un petit tour de force que le chien blanc placé au fort de la lumière... »

Au Salon de 1767, le peintre n'exposait plus qu'une *Tête de Vieillard* et des *Groupes d'Enfants dans un Ciel*, plafond ou projet de plafond, commandé pour son hôtel par le receveur des finances Bergeret, auquel Boucher l'avait présenté. Nous en reparlons à propos des peintures décoratives. Mais cette exposition d'un artiste occupé ailleurs, provoque une désillusion dans la critique.

Diderot dit tout net : « Monsieur Fragonard, quand on s'est fait un nom, il faut avoir un peu plus d'amour-propre. Quand après une immense composition qui a excité la plus

forte sensation, on ne présente au public qu'une tête, je vous demande à vous-même ce qu'elle doit être. »

Bachaumont de son côté, tout en constatant « la réputation naissante » du jeune artiste, et trouvant que son plafond est bien dans la manière « très légère et très aërienne » qui convient au sujet, procède par insinuation malveillante :

6 septembre 1767. « Pourquoi M. Fragonard sur lequel on avait fondé de si grandes espérances au Salon dernier, dont les talens s'étaient annoncés avec un fracas bien flatteur pour son amour-propre, s'est-il arrêté tout à coup? Les délices de Capoue l'auraient-ils amolli? Encore si son réveil pareil à celui de M. Doyen, nous étonnait par un coup de tonnerre! »

Ce rapprochement avec Doyen, qui, devenu amoureux de Mlle Hus de la Comédie-Française, avait été longtemps sans rien produire, montre suffisamment par quel genre d'occupation on supposait Fragonard absorbé.

Au Salon de 1769, il n'expose plus. Désolé de cette absence qu'il n'est pas loin de considérer comme une défection, le critique, cette fois, dépasse toute mesure :

10 septembre 1769. « M. Fragonard, ce jeune artiste qui avoit donné, il y a quatre ans, les plus grandes espérances pour le genre de l'histoire, dont les talens s'étoient peu développés au Salon dernier, ne figure d'aucune façon à celui-ci. On prétend que l'appas du gain l'a détourné de la belle carrière où il étoit entré, et qu'au lieu de travailler pour la gloire et pour la postérité, il se contente de briller aujourd'hui dans les boudoirs et les garde-robes. »

Garde-robe est un peu vif! Les portraits d'acteurs et de femmes de théâtre exécutés par lui, montrent assez la nature des fréquentations du galant Frago, plus souvent alors dans les coulisses de l'Opéra que dans les couloirs de l'Académie.

Il faut pourtant que l'auteur des *Mémoires Secrets* en prenne son parti. Les encouragements, fussent-ils de Grimm ou de Diderot, ne remplissent pas la poche. Fragonard délaisse à jamais la peinture historique et académique et n'exposera plus, tout le temps que durera la monarchie. Nous voulons croire



ESSAIM D'AMOURS

Plafond pour l'hôtel de Bergeret, d'après la gravure au lavis de Saint Non

pourtant aux regrets de cette âme d'artiste qui ne dut pas sans remords abandonner ses rêves de grande peinture, mais combien il était difficile aussi, à son exubérante nature, de se tenir dans la voie sérieuse. Sollicité par les amateurs de sujets galants, Fragonard ne faisait que suivre son penchant naturel en cédant à leurs désirs.

Il était déjà très en vue comme peintre de genre, quand



LES HAZARDS HEUREUX DE L'ESCARPOLETTE

D'après la Gravure au Burin de N. de Launay

Doyen lui envoya l'amateur fantaisiste qui désirait avoir un tableau représentant *les Hazards heureux de l'Escarpolette* : l'anecdote suivante montre bien quels sujets étaient imposés alors aux artistes. C'est Collé qui l'a narrée tout au long dans son *Journal* :

« Croirait-on, me disait Doyen, que peu de jours après l'exposition au Salon de mon tableau de sainte Geneviève des Ardents, un homme de la cour m'a envoyé chercher pour m'en commander un dans le genre que je vais vous dire. Ce seigneur était à sa petite maison avec sa maîtresse, lorsque je me présentai à lui pour savoir ce qu'il me voulait. Il m'accabla d'abord de politesses et d'éloges et finit par m'avouer qu'il se mourait d'envie d'avoir, de ma façon, le tableau dont il allait me tracer l'idée.

« Je désirerais, continua-t-il, que vous peignissiez Madame (en me montrant sa maîtresse), sur une escarpolette qu'un évêque mettrait en branle. Vous me placerez de façon, moi, que je sois à portée de voir les jambes de cette belle enfant et mieux même, si vous voulez égayer davantage votre tableau.

« J'avoue, me dit Doyen, que cette proposition à laquelle je n'aurais jamais dû m'attendre, vu la nature du tableau d'où il partait pour me la faire, me confondit et me pétrifia d'abord. Je me remis pourtant assez pour lui dire presque sur le champ : Ah! Monsieur, il faut ajouter au fond de l'idée de votre tableau, en faisant voler en l'air les pantoufles de Madame, et que des Amours les retiennent. — Mais comme j'étais bien éloigné de vouloir traiter un pareil sujet, si opposé au genre dans lequel je travaille, j'ai adressé ce seigneur à M. *Fagonat* qui l'a entrepris et qui fait actuellement cet ouvrage singulier. »

Ainsi les scrupules de Doyen nous ont valu cette amu-

sante fantaisie, autrement mieux traitée qu'il n'aurait pu le faire lui-même. Son récit à Collé, qui le donne au mois d'octobre 1766, date aussi cette peinture qui nous initie à la facture très étudiée du Fragonard des premiers temps.

L'artiste a suivi le programme convenu, modifié seulement en ce que c'est une bonne pâte de mari et non un évêque, qui donne le branle à la balançoire. La pimpante jeune femme, coquettement coiffée d'un petit chapeau aux bords retroussés, se balance sous la feuillée touffue d'un parc élégant et le désordre du mouvement laisse à l'amant tapi dans l'herbe à ses pieds l'espoir, que chaque balancement réalise, des hasards heureux, d'idéales perspectives sous un frou-frouement de soie rose. L'aérienne et gracieuse personne, tout enveloppée de discrets ombrages, est bien la figure du plaisir, la vision de la jeunesse insouciante en sa fleur.

Tout le monde a d'ailleurs la scène, d'un arrangement si heureux, présente à l'esprit, telle que la gravure brillante de Nicolas de Launay l'a popularisée. C'est un des sujets les plus connus de tout le XVIIIe siècle et son débit fut, paraît-il, prodigieux. On a revu la peinture originale dans toute sa fraîcheur un peu froide, à la vente de la galerie du duc de Morny. Elle est bien de la première manière très faite du peintre. Le contraste entre le rose des jupes envolées et les tons d'un feuillage légèrement doré de l'automne est tout à fait charmant, comme aussi l'air à la fois effaré et amusé de la jeune femme. Quant aux comparses, ils n'ont que peu d'importance et sont volontairement assez effacés, bien que l'intention grivoise de l'amateur ait été soulignée comme il le désirait [1].

1. — Une très bonne répétition de *l'Escarpolette*, par Fragonard, appartient à M. le baron Edmond de Rothschild. Nous croyons avec lui que c'est d'après cette

Entraîné par son goût autant que par les sollicitations de ses contemporains, Fragonard devient dès lors le coryphée de la peinture galante. Seigneurs de la cour, gros financiers, gens de moindre importance, tous tiennent à posséder quelque œuvre brossée par son pinceau léger et demandent au peintre en réputation d'égayer leurs lambris. Le gracieux artiste, n'est, en somme, dans cette voie, que le miroir de la cour, l'écho des théâtres et des salons.

Et, à ce propos, il pourra sembler curieux de passer rapidement en revue les amateurs de tableaux de l'époque, ce qui nous renseignera en même temps sur ceux qui possédaient des Fragonard. Alors que la faveur salue l'astre naissant, M. de Julienne, l'ami de Watteau, l'amateur Gaignat, le notaire de la rue de Richelieu, et le comte de Caylus, le grand seigneur antiquaire, vont disparaître et leurs collections se disperser, mais nombreux sont les nouveaux venus qui aspirent à les remplacer; nombreux ceux qui réunissent tableaux et riches ameublements, font décorer leurs hôtels, encouragent les artistes par leurs commandes, depuis le duc de Choiseul jusqu'au duc d'Orléans dont les galeries sont demeurées célèbres.

D'abord les financiers et fermiers généraux : le fastueux Beaujon, le banquier de la cour, aux splendeurs et aux prodigalités encore proverbiales aujourd'hui, qui entassait dans ses palais les effets précieux. Après avoir vendu sa *folie,* la Folie-Beaujon, à son collègue Bergeret, receveur des finances, qui va être pour Fragonard un Mécène, il achetait en 1773, toujours dans le faubourg du Roule, l'hôtel d'Évreux, aujourd'hui

peinture que de Launay a fait son estampe. La concordance est complète et les plumes du chapeau qui ne sont pas dans le tableau ne constituent pas une objection sérieuse. De plus la gravure est bien dans le sens opposé.

l'Élysée, et y plaçait une belle collection de toiles françaises et hollandaises. — Randon de Boisset, est le type de ces fermiers



L'AMOUR

D'après la gravure en couleur de Janinet

généraux éclectiques, faisant un emploi éclairé de leur fortune en consacrant de grosses sommes à encourager les artistes. Son premier soin, en arrivant en Italie, avait été d'acheter six



tableaux à Joseph Vernet. C'était l'ami de Boucher avec lequel il voyagea en Flandre, et qui le conseilla dans l'achat de magnifiques peintures rapportées de ce pays. Il prisait fort Fragonard dont il possédait cinq toiles, *la Visitation de la Vierge* qui nous occupera plus loin, *la Sultane*, *l'Amour Vainqueur*, des *Jeunes Filles sur un lit*, et l'un de ses plus jolis paysages, ayant comme motif principal des *Vaches à l'Abreuvoir*.

L'hôtel de Blondel de Gagny, trésorier général des amortissements, d'abord à la place Royale, ensuite place Vendôme, regorgeait des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Quand on lit la description de tous les marbres, bronzes, porcelaines montées, lustres de cristaux de roche, pendules, meubles de Boulle, peintures, gouaches, pastels et dessins qu'il renfermait, on est littéralement émerveillé de tant de richesses[1]. La vente eut lieu après décès, en 1776. Nous n'y voyons pas figurer d'œuvre de Fragonard, non plus que dans la collection de son fils Blondel d'Azincourt qui consistait pourtant en dessins, car il en possédait plus de cinq cents rien que du seul François Boucher.

Le fermier général Bouret, lui, s'était plus spécialement adonné aux peintures de Le Moine dont il avait les principaux ouvrages. Chez La Live de Jully, grand amateur d'œuvres françaises, les meilleurs artistes du temps, y compris Greuze, Natoire, Boucher, Oudry, Lagrenée, Vernet, Vien, Drouais, étaient représentés par des morceaux de choix, aussi nous étonnons-nous de ne pas y rencontrer notre peintre, pas plus que chez le receveur général des domaines Poullain, dont le cabinet de la rue Chapon au Marais n'abritait guère, il est vrai, que de petits hollandais.

1. — *Dictionnaire pittoresque et historique* d'Hébert, Paris 1766, et *Guide des Amateurs à Paris*, de Thiery, 1787.

C'est pour le baron de Saint-Julien que Fragonard avait exécuté *le Colin-Maillard* et *la Balançoire*, deux de ces tableaux décoratifs où il mettait en scène des enfants avec tant de verve et de couleur. C'est pour cet amateur, dit-on, que fut faite la fameuse *Escarpolette*. Elle figure du moins dans son catalogue, en 1788.

M. de La Reynière avait, dans sa maison de la Grange-Batelière, de bons tableaux, surtout des Le Moine, des chasses de Desportes, et tout un salon décoré de paysages et d'ornements par le peintre-architecte Clérisseau. Il était l'heureux possesseur de la *Sultane appuyée sur une ottomane*, un *Frago* qui reparut plus tard à la vente du fermier général Vassal de Saint-Hubert, et de l'ardente composition du *Verrou*, tableau provenant du marquis de Véri qui l'avait commandé.

Car dans cette lutte pour le beau et le luxe, les grands seigneurs tenaient à rivaliser de magnificence et de prodigalités avec les financiers. Ainsi, ce marquis de Véri, de goût raffiné, qui demeurait rue de Verneuil, avait spécialement, comme pour *l'Escarpolette*, imposé le sujet du *Verrou* au jeune peintre : sujet passionné s'il en fût, avec le mouvement instinctif et charmant de la jeune femme sentant sa défaite prochaine et la douce violence de l'amoureux qui, de sa main libre, pousse le verrou, dernier espoir de la vertu chancelante. La gravure de Blot a popularisé cette peinture croustillante, dont on a pu voir à la vente Walferdin un dessin au lavis légèrement rehaussé de sanguine, d'une charmante et libre allure.

Par une anomalie curieuse et qui peint bien son époque, le pendant de ce tableau significatif, chez M. de Véri, se trouvait d'un genre tout autre, c'était *l'Adoration des Bergers*, œuvre importante de Fragonard, « sublime » même, si l'on en croit l'expert Paillet, affirmant dans le catalogue de vente

du marquis[1], qu'il sera vu « avec le même enthousiasme qu'il excitait chez son possesseur ». Dans cette collection également riche en Greuze, où l'on pouvait admirer sa *Malédiction Paternelle* et son *Fils Puni*, et surtout la délicieuse *Cruche Cassée*, tableaux qui sont maintenant au Louvre, se trouvaient encore de notre artiste plusieurs morceaux, des *Petites Filles jouant au cheval*, les toiles bien connues de *l'Amour Vainqueur*, et de *l'Amour-Folie*, si joliment gravées par Janinet, une *Sapho*, et quelques études ou paysages.

M. de Grammont tenait également notre peintre en haute estime et l'avait placé dans sa galerie entre Pater et Watteau. Sa *Visitation de la Vierge*, harmonieuse et lumineuse petite toile, au sujet choisi par l'amateur, passa, très admirée, de main en main et de galerie en galerie, aujourd'hui chez Randon de Boisset, demain chez le prince de Conti. Ce grand seigneur, dont la collection était riche en tableaux des trois écoles et en dessins de maîtres, avait acquis cette *Visitation*, « où Murillo semble avoir mis sa touche », pour le prix de 703 livres. Il possédait encore de Fragonard, le dessin capital du *Père de Famille*, de la vente de Bèze, et deux *Paysages*, avec animaux et figures, provenant du comte du Barry, le roué, amateur de tout ce qui était de haut goût, y compris les potiches montées et les jolies femmes.

Rien de notre artiste chez le capitaine aux gardes françaises comte de Baudouin, graveur-amateur dont la galerie était principalement composée de flamands, non plus que dans celles des ducs de Cossé, de Noailles et de La Vallière, ce dernier plutôt amateur de livres rares et de pièces de théâtre.

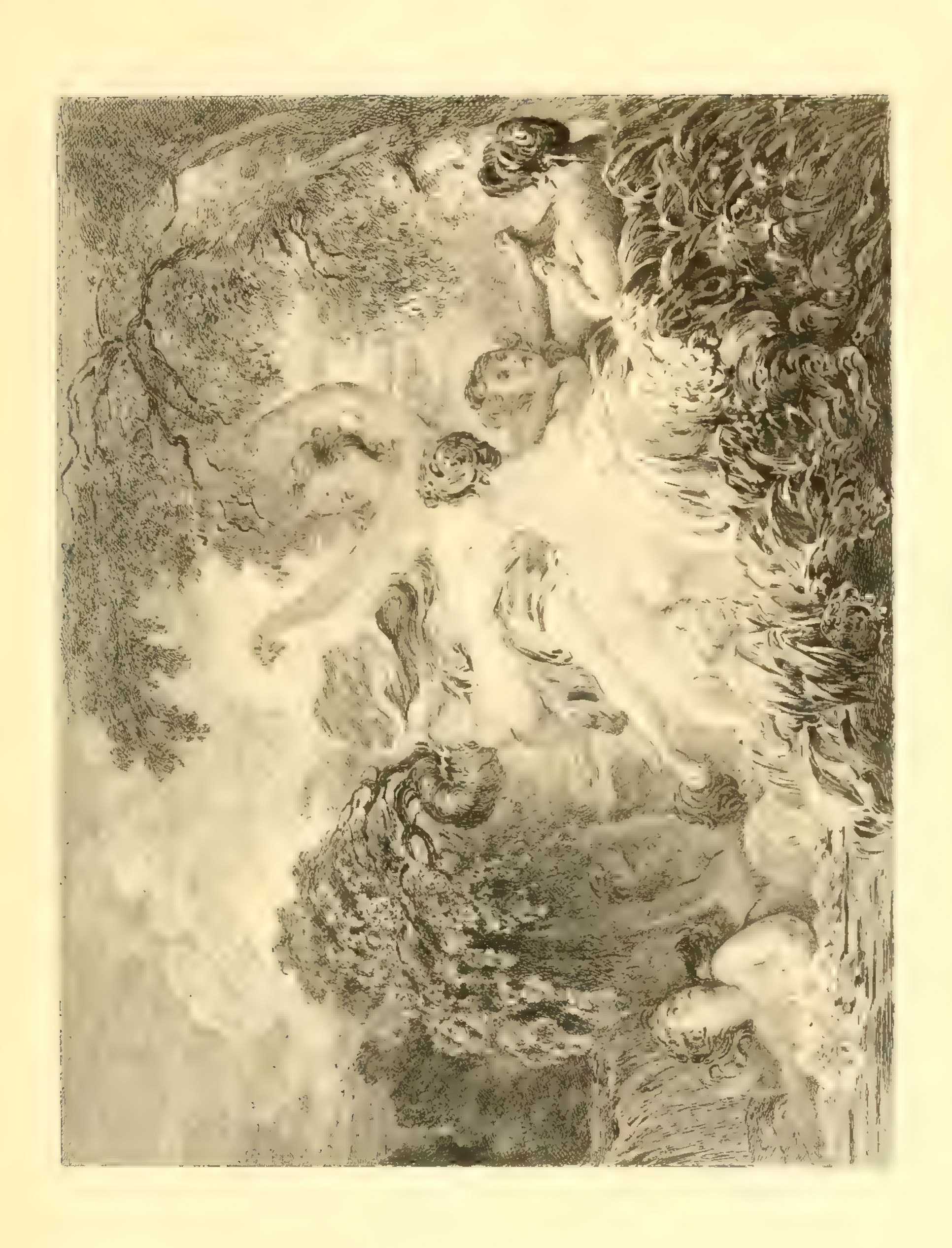
En retour, de très beaux paysages chez le duc de Chabot,

1. — La vente de la collection de tableaux du marquis de Véri eut lieu le 12 décembre 1785, dans la grande salle de l'hôtel de Bullion, rue Plâtrière.

un seigneur passionné pour les arts, qui avait installé, dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré, une sorte d'*Académie* où les gens du monde allaient dessiner. — Le duc de Praslin, le frère de Choiseul, qui réunissait pourtant, dans ses salons de la rue Bourbon, par un aimable éclectisme, l'ancien au moderne, mettant Berghem et Metzu à côté de Greuze et de Van Loo, n'y avait pas compris Fragonard. Mais Thiery dans son *Guide des Amateurs à Paris,* nous signale dans l'hôtel du comte de Vaudreuil, l'ami dévoué de la reine Marie-Antoinette, au milieu d'une magnifique collection de tableaux de l'École française un « grand et délicieux paysage de M. Fragonard », des dessins du même, et dans un boudoir de l'hôtel du baron de Bezenval, rue de Grenelle, un amusant tableau de l'artiste.

Chez M. Le Roy de Senneville, autre fermier général, en sa maison de la rue Royale, tout proche la place Louis XV, on voyait *la Visite à la Nourrice,* ou plutôt deux tableaux représentant ce gracieux sujet, car l'amateur avait voulu posséder non seulement le tableau terminé, à la touche si spirituelle, mais aussi l'esquisse harmonieuse qui en diffère un peu. Il s'y voyait encore six autres peintures de lui, paysages animés de jeunes femmes et d'animaux, plus quelques études. On trouvera dans le catalogue de la vente qui eut lieu en 1784, la description des ouvrages de Fragonard réunis par cet amateur convaincu.

M. de Sireul possédait à la butte Saint-Roch, une collection dont la perle était le portrait de La Fontaine par Largillière. C'était l'un des premiers connaisseurs de son temps en fait de dessins. Admirateur passionné de ceux de Boucher et ne pouvant avoir l'*Omphale* de ce maître, il en demandait la copie à Fragonard, placée à côté de sept têtes de jeunes filles au pastel et de dessins au bistre. Le plus beau de ceux-ci était,



suivant son catalogue, *la Peinture dédiant ses crayons à Homère, Virgile et Mécène*. Il possédait encore un petit bijou de sentiment que l'on a revu à la vente Walferdin, *Jeune fille invoquant l'Amour au pied de sa Statue*. Le comte de Merle avait pour sa part la poétique *Jeune fille accoudée lisant une Lettre*; M. de Boynes, plusieurs *Vues de Tivoli* et de la *Villa Pamphili;* enfin M. de La Tour d'Aigues, officier aux gardes françaises, possédait du maître « des paysages aux fabriques très pittoresques, spirituellement touchés ». Et puis le comte d'Orsay, le baron de Thiers, M. de Cournont, M. de Brissac, le fidèle de Mme Du Barry, le comte de Vence, le chevalier de Damery, le chevalier Lambert, possesseur d'une des répliques de *la Visitation,* qui, presque tous pouvaient montrer dans leurs galeries quelque morceau de choix de Fragonard.

L'un des amateurs les plus engoués de son talent fut sans conteste Varanchan de Saint-Geniès, fermier de la régie du tabac. Son hôtel de la place Louis-le-Grand regorgeait d'œuvres peintes et dessinées des plus piquantes, dues surtout à deux ou trois artistes de prédilection. Varanchan aimait les études, les choses librement faites. Il avait réuni chez lui de ces notes intimes, des gouaches pleines de ragoût de Baudouin, des académies de jeunes filles de Boucher, aux chairs délicieusement fraîches, égayées par de piquants rehauts de crayons de couleur, et quelques-unes des plus libres productions de Fragonard.

L'expert Paillet, qui faisait la vente de Varanchan, après décès sans doute, en 1777, caractérisait ainsi sa passion du premier jet, de la première pensée : « Cette collection, écrivait-il, paraîtra plutôt le cabinet d'un artiste opulent et de bon goût que celui d'un amateur... Si les tableaux soigneusement finis plaisent plus vulgairement, il est une certaine classe d'amateurs qui jouissent suprêmement sur un seul croquis,

ils recherchent l'âme et les pensées de l'homme de génie qu'ils savent voir et reconnaître... »

Les Baigneuses, du Louvre, que cet amateur possédait, peinture caractérisée de « composition folâtre, librement touchée et d'un excellent ton de couleur », nous confirment encore son goût du faire aisé, comme celui très caractérisé, des représentations de la femme. Les deux dessins du *Verrou* et de *l'Armoire*, très vivement traités au bistre, voisinaient chez lui avec ceux des *Jets d'eau* et du *Coucher des Ouvrières en Modes*, savoureuses pochades d'un art ultra raffiné. Mais Varanchan s'intéressait aussi aux compositions plus sérieuses de son artiste. Il avait un important dessin de sa *Callirhoé*, et même l'esquisse peinte de son *Sacrifice d'Iphygénie*, sujet qui ne fut jamais exécuté en grand, enfin plusieurs de ses plus jolis paysages.

Passons à des amateurs moins qualifiés : le notaire de la rue Vivienne, Duclos-Dufresnoy, n'avait pas eu trop mauvais goût en choisissant *la Fontaine d'Amour*. Chez Lenoir-Dubreuilh, en son hôtel de la rue Montmartre, se voyait un *Paysage* de Fragonard « éclairé par un beau soleil et d'un piquant effet ». De même chez Watelet, l'auteur du poème de la Peinture, des paysages et des ruines, à la sanguine et à l'aquarelle. Chez M. de Pille, une *Tête de jeune fille* « d'un beau ton de couleur », et chez M. de Bèze, entre autres choses, le dessin capital du *Père de Famille*.

Et puis des artistes : l'architecte Trouard, possédait l'esquisse terminée du *Corésus* et un tableau représentant, dit son catalogue de vente[1], *Deux jeunes femmes assises au pied de la statue de Vénus*, s'apprêtant à couronner de roses un

1. — La vente eut lieu en 1779.



D'autres peintures également très terminées et d'un joli sentiment, *le Chiffre d'Amour,* avec sa sentimentale promeneuse, *le Réveil de la Nature,* personnifié par une jeune femme ayant pour tout voile les vapeurs du matin, et *la Vision du Sculpteur* rêvant devant le bloc de marbre ébauché, tous ces tableaux précieusement finis marquent sa première manière.

Mais bientôt ces sujets lui semblent trop froids et trop fades. Ce qu'il faut alors à notre coureur d'aventures, tout à l'enivrement de la jeunesse, ce sont des modèles à déshabiller sur ces lits dont il sait si bien froisser la batiste; des chairs potelées à peindre sous des courtines volontiers indiscrètes; ce qui l'amuse à rendre, c'est dans *la Gimblette,* le désordre de cette fraîche enfant jouant à son réveil avec son petit chien émoustillé. Une fille d'Opéra dans son boudoir ou son protecteur dans la petite maison du faubourg, pouvaient seuls se permettre d'accrocher chez eux cette polissonnerie à sous-entendu galant. Dans la ravissante réplique de la vente Walferdin, la jeune fille, sous ses courtines mordorées, n'a pas de gimblette à donner au bichon blanc qu'elle soutient du bout de ses pieds roses, mais les colorations des chairs sont merveilleusement juvéniles et d'un ton d'aurore, l'aurore de la vie!

Le triomphe de Fragonard est encore dans l'ébauche, on pourrait dire, la débauche, des formes nues, telles qu'il nous les montre dans l'étreinte énergique de ces deux corps au dos ondoyant relevé de roses tendres, tableau connu sous le nom de *l'Instant désiré*[1] ou bien dans sa *Bacchante endormie,* de la galerie Lacaze, remarquables tous deux par la virtuosité et l'éclat de l'exécution. Dans la scène vivement

1. — Catalogué sous le titre des *Amants heureux* à la vente Walferdin.



esquissée de *la Chemise enlevée*, où l'Amour fait à une belle la niche de lui retirer tout voile, ce qui prête naturellement à un joli morceau de nu, son pinceau se meut à l'aise dans la gamme des blancs tendres et opalins. Jamais il ne se sentira plus sûr de lui qu'en peignant *les Baigneuses,* dont l'arrangement et les colorations le rapprochent de la manière de son maître, mais en plus vivant et en plus chaud. Avec ses rehauts dans les chairs et son paysage vibrant, cette peinture semble un Boucher retouché par Rubens. Qui donc a dit de ce groupe adorable de nymphes folâtrant sans gène dans les roseaux, qu'il faisait l'effet d'un monceau de fleurs où domineraient les roses, et accentuant encore la pensée, que cette peinture était fleurie et qu'elle « sentait bon »?

Le Carpentier[1] écrivait en 1821 de Fragonard qu'il fut à la fois « le Chaulieu et le Lafare de la peinture ». Il aurait pu remonter plus haut parmi les poètes qui ont chanté la beauté et l'ivresse des sens et dire qu'il en a été l'Anacréon. Fragonard a justement mis en scène le poète érotique grec dans une de ses plus heureuses conceptions, *Anacréon couronné par Vénus,* célébrant avec conviction l'ivresse et l'amour, ces deux joies des pauvres mortels.

Traité dans la gamme des tons clairs, *le Début du Modèle* était l'une des perles de cette collection formée par Walferdin, l'amateur passionné qui avait deux admirations, ou, mieux, deux cultes, Diderot, son dieu littéraire, et Fragonard, sa religion artistique. Dans cette sélection, sorte d'apothéose à la mémoire du peintre, ce tableau retenait, entre tous, le regard charmé. Imaginez tout ce que vous pouvez rêver de plus blond, de plus rose, de plus clair; pétrissez ces tons avec

1. - *Galerie des Peintres célèbres*, par Le Carpentier. Paris, 1821.

esprit, mais avec l'esprit inimitable du maître, et vous aurez l'impression ressentie. Le pinceau glisse sans appuyer sur les roses éteints du déshabillé d'atelier d'un jeune peintre occupé à soulever, du bout de son appuie-main, les derniers voiles de son modèle. Ce n'est qu'une esquisse peut-être, mais quel tableau achevé la vaudrait et comment oser désirer plus terminées ces indications qui disent tout?

Et puis le peintre était peut-être pressé d'enlever son ébauche pour vaquer à de plus douces occupations. Qui ne voudrait, en effet, reconnaître dans cette scène notre héros à la fleur de ses belles années, amoureux de la femme et s'imprégnant d'elle, afin d'en mieux rendre les contours?

Ne cherchez point, en effet, chez Fragonard, l'innocence ou la naïveté que vous pourriez rencontrer chez Greuze. On a appelé les tableaux de ce dernier des « romans muets »; ceux de Fragonard ne sont alors que des nouvelles à la main où l'action ne traîne pas. Ne lui demandez pas non plus de chasteté. C'est un sens qui lui manque. De piquants morceaux de nu rendus avec feu, de troublantes étreintes comme dans *la Fontaine d'Amour* ou *le Serment d'Amour* deux de ses compositions les plus sensuelles, voilà ce qu'il offre, et nul peintre, sauf Prudhon bientôt, ne produira plus suave impression. C'est l'ivresse de la jeunesse célébrant ses vingt ans, c'est l'éveil de l'amour sensuel, retracé par un artiste créé tout exprès pour cette voluptueuse peinture.

Rien dans son œuvre peint, n'est comparable à la délicieuse composition du *Serment d'Amour,* et ne peut mieux faire apprécier ses qualités de morbidesse amoureuse, avec un je ne sais quoi de caressant et de flou, qu'elle doit aux enchantements de la lumière concentrée sur les amoureux avec un art exquis. Ce tableau, reparu en dernier lieu à la



vente Nariskine, brille d'un éclat surnaturel. Impossible de baigner dans une atmosphère plus idéale, l'enlacement de ces deux jeunes corps assoiffés de plaisir. Impossible d'imaginer étreinte plus tendre et conviction plus forte dans ce serment d'éternelle fidélité. C'est d'un éclat voilé et d'un blond charmant. Quel magicien est donc ce peintre qui, dans une chose si simple, a su mettre tant de poésie, élever à cette hauteur le terre-à-terre d'un baiser et donner au spectateur le sentiment d'une jouissance infinie? Le graveur Mathieu a très bien rendu, à la fin du siècle dernier, la tonalité et le sentiment de cette toile avec l'harmonie de grisaille qu'elle possède.

La célèbre composition de *la Fontaine d'Amour*, plus ardente encore, peint l'élan passionné de deux amants emportés vers la source des suprêmes voluptés, représentée par la fontaine dont les ondes ne débordent la vasque que pour se renouveler sans cesse. L'univers s'écroulerait sans les émouvoir, tant ils sont occupés d'eux-mêmes. Le tableau apparaît pour la première fois, en 1807, à la vente de Villeminot, payeur général de la marine, amateur qui ne devait pas être le premier possesseur de cette ravissante chose, commandée sans doute par quelque raffiné de la cour et si moelleusement rendue par Regnault de son pointillé caressant?

Ce graveur a donné pour pendant à sa planche, *le Songe d'Amour,* d'une exécution analogue, tableau peint dans la même gamme harmonieuse. Voluptueusement endormi, un jeune guerrier voit en songe son idéal de beauté, Vénus elle-même descendant des nuages pour prêter à son rêve la consistance de la réalité. La couleur est vaporeuse, mais l'arrangement moins heureux, malgré le prestige de l'enveloppement lumineux de l'atmosphère.

Le baiser! Voilà encore l'un des sujets favoris du peintre,

la note caractéristique des compositions de son beau temps, car la caresse mutuelle de bouches jeunes et fraîches est comme une attraction involontaire pour son pinceau.

La liste est longue depuis le *Premier Baiser,* où le peintre a mis comme un frisson de bonheur, jusqu'à ce joli tableau connu par la gravure sous le nom de *Baiser à la Dérobée,* où la jeune fille est si bien embrassée entre deux portes par son entreprenant cousin. Que d'appétissantes figures aux yeux mi-clos, aux bouches gourmandes, nous montrent *le Baiser Dangereux, le Baiser Amoureux, les Baisers* de la vente Laperlier, où deux jolies têtes blondes se mangent de caresses.

Toutes les façons imaginables d'embrasser, Fragonard les passe en revue du bout de son pinceau. Encore un baiser, *l'Enjeu perdu,* où il nous montre un jeune garçon se payant à bouche que veux-tu sur la joue de la jeune fille qui refuse mollement l'enjeu qu'elle vient de perdre. Le sujet lui fut commandé en Italie par le bailli de Breteuil[1], ambassadeur de Malte à Rome, que Fragonard avait rencontré dans ses voyages.

La peinture de l'amour sous ses formes les plus raffinées, voilà son plaisir. *Le Sacrifice de la Rose* est une composition typique par la subtile recherche du sujet. Le peintre voulant rendre emblématiquement la perte de la virginité, nous montre une jeune fille pâmée, tenant encore à la main la rose qui s'évapore dans les airs au milieu de mystérieuses vapeurs. L'allégorie sourit à Frago. Il veut l'accentuer davantage, et dans un autre tableau, l'Amour, le sacrifice accompli, couvre presque de ses ailes la jeune victime renversée dans ses bras, pendant que la rose symbolique achève de se consumer sur l'autel.

Recherche alambiquée et presque ridicule, si elle n'était

1. — D'après une note du catalogue de la vente du bailli de Breteuil en 1785.



si délicieusement rendue! Mysticisme dans l'érotisme! Répétons ce joli mot des Goncourt : « Un souffle de sainte Thérèse dans une image de Parny. »

Le mot a été dit à propos de ce délicieux tableautin *le Vœu à l'Amour,* plus éthéré encore dans sa sentimentalité passionnée, d'une extrême légèreté de touche, presque d'immatérielle exécution.

« Regardez vite, de peur qu'elle ne s'évanouisse! » a-t-on dit de cette esquisse idéale. La jeune fille sorte d'apparition qui se précipite avec une telle conviction au pied de l'autel de l'Amour pour lui demander d'exaucer ses vœux, a frappé tous les écrivains d'art qui l'ont vue : « Elle vole et ne tient plus à la terre, écrivait jadis le critique Thoré; elle semble enveloppée de je ne sais quel encens qui enivre et consume, quand on se livre au fils de Vénus... Fragonard en cette simple esquisse, s'est élancé au delà des limites de la peinture et envahit le domaine de la poésie rhythmée. André Chénier eut écrit une belle pièce de vers sur ce *Vœu à l'Amour!* [1] »

Et il ajoutait que dans les lyriques grecs seuls, dans Sapho surtout, on pourrait rencontrer pareil élan d'amour! Beaucoup de ces toiles, n'étaient, ceci n'est pas un reproche, que de simples ébauches. Fragonard eut le goût de l'esquisse, que toute une classe d'amateurs réclamait. Il lui plaisait de laisser inachevée l'œuvre, sentant bien que l'ébauche enlevée de verve est souvent affaiblie par un travail trop repris, que d'heureuses colorations perdent par les retouches, et l'aisance des mouvements par des contours trop arrêtés!

Cependant, au milieu de cet engouement pour son talent, quelques notes aigres-douces s'élevaient dans le concert de

1. — *Gazette des Beaux-Arts.* Compte rendu d'une Exposition de Peintures de l'Ecole française du XVIIIe siècle, au boulevard des Italiens (1860), par W. Burger (Thoré).

louanges. L'inachevé, le vaporeux, les curiosités du pinceau de Fragonard, et surtout son succès, n'avaient pas toujours eu l'heur de plaire. Dans un de ces dialogues supposés, imaginés par un critique à propos des Expositions de peinture[1], sa manière de peindre était vivement critiquée. Dans ce dialogue, le marchand de tableaux Rémi était censé signaler à Mgr Fabretti, prélat italien, *le heurté, le roullé, le bien fouetté, le tartouillis qu'il a pu voir à Lussienne* (sic).

« Sont-ce des injures ou des éloges? » demande son interlocuteur. — Et Remi de répondre : « Comment! vous vous moquez, je crois. C'est du divin Fragonard dont je vous parle; le pinceau le plus capital selon les chefs de notre peinture. Pour celui-là rien ne lui manque. Il va paraître sous peu une dissertation dans laquelle on déduit que le divin Fragonard est un Michel-Ange et un Titien, les deux à lui tout seul. »

Voilà, au milieu d'une ironie rageuse, de bien grands noms pour de bien petites insinuations. Fragonard n'a pas la prétention de rivaliser avec les grands pontifes de la peinture. Il se contente d'être le peintre de la femme et pour rendre avec plus de saveur ses beautés, il emprunte aux maîtres, un peu trop peut-être, leurs moyens et leurs procédés ; quand il veut s'élever jusqu'au style, c'est avec le ressouvenir de leurs manières. Thoré a bien exprimé l'impression ressentie devant ces emprunts peut-être inconscients, à propos du tableau de *la Toilette de Vénus :*

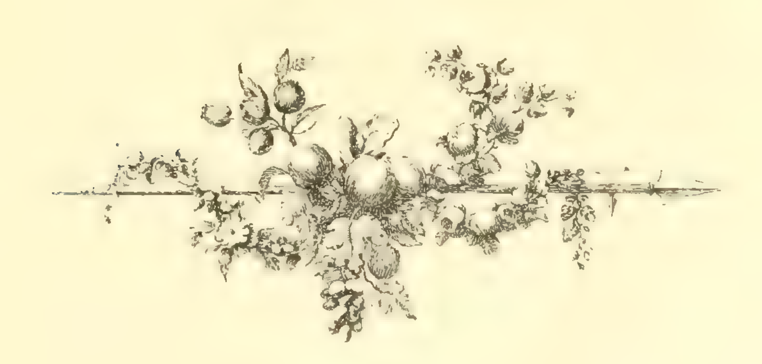
« Le voici tout rubenesque de couleur et presque florentin de tournure dans sa Vénus! Cette figure de femme est du plus beau jet de dessin, de la tête aux pieds ; ses formes allongées et élégantes, correctes de contour, distinguées aux

1. — *Dialogue sur la Peinture*, à Paris, chez Tartonillis. Salon de 1773.



extrémités, ont vraiment quelque chose du style des maîtres de Florence. Fragonard faisant songer à Michel-Ange! N'ayez pas peur : la tête ronde et sans caractère est bien du style pompadour et les petits Amours qui entourent la déesse ne descendent point de l'Olympe antique. Ils descendent des petits satyres de Rubens ou de Jordaëns tout épanouis et tout envermillonnés. Le charme de ce tableau est justement dans le contraste de tons fleuris et vaporeux avec une certaine grandeur inusitée chez les *pompadouriens*. »

Critique très fine du peintre-miroir qui a fait d'ailleurs à bien d'autres des emprunts : à Nicolas Maës, par exemple, les jeux habiles de sa lumière, dans *le Jeu de Cache-Cache*; à Terburg, dans *le Contrat*, sa robe de satin aux plis artistement cassés; à Murillo, le nuageux de ses toiles; à Luca Giordano, l'énergie de sa couleur. Quelle que soit l'habileté avec laquelle le charmant artiste s'est assimilé certaines qualités des maîtres, il ne reste pas moins toujours le Fragonard parisien et galant, le Fragonard retraçant la fête de l'amour et de la jeunesse, le Fragonard de *la Fontaine* et du *Serment d'Amour*.





LE PETIT PARC

D'après l'eau-forte de Saint-Non

CHAPITRE III

Peintures décoratives. — Plafond et dessus de portes pour l'hôtel de Bergeret. — Peintures pour le baron de Saint-Julien : *La Main chaude, le Cheval fondu.* — *La Fête de Saint-Cloud.* — Un hôtel à Paris en 1770. — Le Temple de Terpsichore et le Salon de la Guimard. — Son portrait. — Rupture de la Guimard avec Fragonard et récit de Grimm. — Trumeaux pour Louveciennes. — Mme Du Barry, Fragonard et Vien. — Les panneaux décoratifs de Grasse ou *le Roman d'Amour de la Jeunesse.* — *Les Religions du Monde* du château de Saint-Vincent.

Toutes les qualités requises pour faire un décorateur émérite, Fragonard les possédait. Pas de noir sur sa palette claire et gaie. Une nature vive le portant à l'exécution libre et rapide, à la chose enlevée au premier coup, ce qui est indispensable dans la fresque et le décor. Ne s'était-il pas écrié, rapporte Renouvier, en un jour d'enthousiasme pour sa facilité : *Je peindrais avec mon c...!* Avec cela de l'imagination, le sentiment de l'harmonie et un vrai tempérament de coloriste.

Son stage dans les ateliers des Gobelins, sous la direction de Boucher, son goût pour Solimène et Tiepolo, les études qu'il avait faites devant leurs ouvrages, avaient assoupli son talent et agrandi sa manière. Colorées comme des esquisses de Rubens, ses peintures décoratives ont souvent aussi des fraîcheurs de fresque et la gamme de leurs nuances délicates se marie bien avec les claires boiseries qui doivent les encadrer. Elles sont, dans leur libre allure, la gaieté des salons de la finance et des femmes à la mode. Sa tendance à se contenter vite aurait pu avoir de graves défauts pour un peintre moins spirituel, mais la fraîcheur de ses tons et la fougue de son exécution rendent adorable cette apparente négligence.

D'ailleurs ses premiers travaux ne portent pas trace de sa tendance à l'inachevé. Ils sont au contraire très soignés, très faits, et la remarque est surtout sensible pour son œuvre la plus importante, les panneaux de Grasse. Cette conscience dut présider aux travaux décoratifs commandés par Bergeret de Grandcour, les premiers, croyons-nous, qu'il ait eus à faire en ce genre.

Parmi les amateurs qui l'employèrent, c'est celui qui tient le plus de place dans la vie de l'artiste devenu son commensal et son ami. Bergeret, allié par sa femme à la famille des financiers Pâris, était receveur de la généralité de Montauban, et trésorier général de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis dont il était commandeur. Un manuscrit inédit[1], contenant des notices sur les *fermiers* du temps, le représente comme « un bon travailleur, assez sérieux, aisé à vivre, fort rangé, très honnête homme, nullement fier, et chargé d'une nombreuse

1. — Communiqué par M. le marquis de Biencourt.



famille qu'il élève fort bien et à laquelle, quoique veuf depuis longtemps, il est fort attaché ».

Bergeret s'était fait nommer membre honoraire amateur de l'Académie royale de Peinture et Sculpture. Il dessinait dans sa jeunesse et avait toujours conservé un goût très vif pour les tableaux. Entouré des productions les plus gracieuses de ses contemporains, c'était le vrai type du financier amateur d'art, aimant les artistes, les encourageant, les guidant même au besoin; goûtant leur esprit, le brio de leurs esquisses, le ragoût de la facture, et point bourgeois, bien qu'un peu infatué de sa grande fortune. Bergeret, dans ses salons de la rue du Temple, — car s'il acheta la Folie-Beaujon, il n'y demeurait guère, la considérant plutôt comme une maison d'été, — avait entassé des colonnes, des vases précieux, des tables de porphyre, des bronzes anciens rapportés de ses voyages. Au milieu de ces richesses se voyait la plus étonnante réunion de terres cuites de Clodion dont il prisait fort le talent.

Également passionné pour François Boucher, très épris de l'homme qu'il avait emmené avec lui en Hollande et très enthousiaste de ses œuvres, il n'avait pas réuni moins de quarante-sept morceaux peints de cet artiste et un nombre très considérable de ses plus jolis dessins. M. de Sireul seul, aurait pu rivaliser avec lui.

C'est bien probablement sous les auspices de Boucher et sur sa recommandation que Fragonard dut de connaître le fermier général amateur. Dès 1765, nous le voyons en relation avec lui puisqu'il exposait en même temps que sa Callirhoé, un paysage représentant un *Pâtre jouant de la flûte sur une butte*, que le livret du Salon mentionne comme appartenant à M. Bergeret de Grandcour.



PORTRAIT DE BERGERET

D'après la gravure de Demarteau.



Au Salon suivant, en 1767, il exposait ce que nous croyons être sa première œuvre décorative, des *Groupes d'Enfants dans le Ciel*, commandés par le même amateur pour orner le plafond de son hôtel. Exécutée, au dire de Bachaumont, d'une manière



ÉTUDE DANS LE PARC DE SAINT-CLOUD

Aquarelle.

très légère et très aérienne, cette œuvre fut violemment critiquée par Diderot, qui n'y voyait qu'une grande omelette d'enfants.

« Comme le tout ressemble à un projet de plafond ou de coupole, il faudrait le suspendre horizontalement au-dessus de sa tête et le juger de bas en haut. J'aurais attendu de cet artiste quelque effet piquant de lumière, et il n'y en a point.

Cela est plat, jaunâtre, d'une teinte égale et monotone, et peint cotonneux..... Monsieur Fragonard, cela est diablement fade. Belle omelette, bien douillette, bien jaune et bien brûlée. »

Nous ne connaissons pas l'original de ce plafond, et seulement l'esquisse fraîche de ton, mais assez insignifiante, qui figurait à la vente Walferdin. La gravure au lavis que Saint-Non a faite, donnerait mieux l'idée de ces grappes d'enfants enchevêtrés, et avec raison jugés sévèrement par Diderot.

C'est vraisemblablement dans cette période de 1766 à 1767 qu'il fit pour le même amateur quatre trumeaux représentant sous des figures de femmes, les *Allégories des Arts,* exécutées, dit le catalogue, « avec l'esprit, les grâces et la facilité ordinaires aux ouvrages de cet artiste ». La décoration du salon de Bergeret, rue du Temple, au coin du boulevard, était donc tout entière de la main de Fragonard. Fidèle à ses premiers enthousiasmes, ce fut l'abbé de Saint-Non qui racheta ces dessus de porte à la vente après décès du financier.

Vers le même temps, c'est-à-dire de 1767 à 1773, on trouve Fragonard occupé à divers travaux décoratifs[1], peignant pour le baron de Saint-Julien les compositions connues sous les noms de *la Main chaude* et *le Cheval fondu,* pleines de figures touchées avec aisance et gaieté. Ces jeux d'enfants dans des parcs aux lointains vaporeux, près de pièces d'eau transparentes, sont exquis de légèreté et de subtiles nuances. Peut-être la peinture en semblera-t-elle un peu inconsistante à quelques esprits chagrins, mais il ne faut pas oublier que les claires boiseries justifiaient, si elles n'exigeaient pas, cette absence de toute couleur sombre.

De tonalité plus vive, bien qu'extrêmement harmonieux,

1. — Ces panneaux décoratifs qui ont figuré à la vente Pereire, ornent actuellement le salon de M. le comte Pillet-Will.



est un grand panneau de plus de trois mètres de largeur, exécuté, nous ne savons pour quel amateur délicat, mais qui orne actuellement la salle à manger du Gouverneur de la Banque de France. C'est *la Fête de Saint-Cloud* tout ensoleillée avec ses massifs de verdure, ses jeux d'eau, ses parades, son théâtre de marionnettes et ses promeneurs spirituellement touchés. A gauche, Colombine adresse un boniment à la foule bariolée; au centre, des marchands de fanfreluches, des enfants tirant des macarons, tous ces groupes dominés par l'immense jet d'eau qui retombe en pluie lumineuse, en avant des grands arbres du fond noyés dans la buée d'une belle après-midi d'été.

Voilà bien la gaie représentation des fêtes d'autrefois! Cette peinture est d'exécution plus ferme que les précédentes, traitée davantage en tableau, et doit leur être antérieure. Les principaux épisodes, *la Parade* et *les Marionnettes*, très vivement traités, figuraient, détachés, à la vente Walferdin. Ces esquisses paraissent être les premières études d'après nature faites pour servir à la confection du grand panneau.

Guignol pourtant est mieux qu'une esquisse, c'est un agréable tableau. Sous les grands arbres du parc à la frondaison d'automne est installé le théâtre en coutil rayé. Une chaude lumière baigne l'auditoire, composé de femmes en parasol et d'enfants se détachant en clair sur le vert assoupi des futaies.

Il faut encore ranger parmi les toiles décoratives, celles dont Fragonard devait probablement la commande à l'abbé de Saint-Non et que le fermier général Rostin d'Ivry plaçait dans son château d'Hénonville[1], restauré vers 1770, panneaux qui

1. Une pièce de Saint-Non, gravée au lavis d'après Boucher, porte : *St Non sc. a Henonville*, 1766.

sont passés, il y a deux ans, à la vente de son descendant, le baron d'Ivry[1]. *La Collation à la Fontaine* et *le Concert dans le Parc*, furent simplement attribués à Fragonard. Bien qu'une certaine sécheresse et quelques défaillances aient pu faire naître un doute, nous nous demandons quel artiste aurait su, à cette époque, grouper ainsi les personnages et se rapprocher autant de l'habile décorateur et par la composition et par la couleur. Le financier était un délicat, comme le prouvent les beaux meubles des Gobelins et les bronzes garnissant son château ; comment y aurait-il placé des copies?

Lancé dans le monde de la haute galanterie dont les déesses aimaient à se faire élever des temples, les occasions se multipliaient pour notre artiste de les orner, bien que son caractère vif et cassant lui ait fait laisser parfois les peintures inachevées. Un salon, un boudoir peint par Fragonard, le joli rêve pour une femme à la mode, et l'agréable et artistique distraction, aux alentours de 1770, de se construire un hôtel et de le faire décorer! Gabriel père et fils ou Ledoux se chargeaient de la construction, adaptant avec goût des motifs antiques aux exigences modernes. Les boiseries étaient fouillées en ingénieuses arabesques sur les dessins de Salembier, La Londe ou de La Fosse. Pour les plafonds, on avait le mythologique Hallé, l'académique Vien ou simplement Bocquet, le décorateur des Menus. Pour les panneaux décoratifs des salons, les bergeries de Boucher, les scènes galantes de Fragonard. Dans le boudoir, des oiseaux ou des animaux de Huet, à moins de s'être adressé pour les fleurs à Bachelier, et dans la salle à manger rien de mieux que les marines de Vernet ou les paysages de Robert.

1. — Ils ont été rachetés 11 000 francs par Mme la duchesse de Montesquiou-Fezensac.



A Vassé, à Clodion, il fallait laisser le soin de sculpter les termes et les riches mascarons des cheminées de marbre bleu turquin, sur lesquels Caffieri faisait grimper ses ornements de bronze dorés au feu, pendant que Houdon ou Pajou plaçaient au-dessus le buste à la fois idéalisé et ressemblant de la maîtresse du logis. Le long des murs devaient courir des sièges du dernier goût recouverts de tapisseries tissées aux Gobelins sur des sujets de Boucher, ou travaillées à Beauvais sur les dessins d'Oudry. La fraîche toile de Jouy allait paraître, mais on tendait encore les chambres de verdures d'Aubusson peuplées de paons et de perroquets aux couleurs chatoyantes. C'était, paraît-il, à Le Carpentier qu'il fallait s'adresser pour assortir les étoffes, à Dandrillon pour poser l'or aux lambris, à Martin pour burgauter de ses vernis les panneaux des meubles. Les pendules devaient être modelées par Marin ou Falconet; les candélabres, porter la marque de Germain ou de Caffieri. Une visite à la manufacture royale de Sèvres permettait de peupler les dressoirs de tout le menu service nécessaire à cette douce existence, de porcelaines au blanc laiteux, laissant à peine désirer quelques fleurettes négligemment jetées, et de pots-pourris de ce bleu de roi intense et profond. Enfin quand Gouthière avait ciselé merveilleusement les cuivres des commodes en marqueterie de Riesener ou les bonheurs du jour et les secrétaires en bois d'amarante, de violette ou de citronnier, il ne restait plus à l'homme ou à la femme assez riches pour s'offrir toutes ces élégances, qu'à s'installer et à recevoir nombreuse et spirituelle compagnie, ce qui ne faisait pas défaut alors.

Telle est la tâche agréable qu'entreprirent à peu près au même moment Mlle Guimard et Mme Du Barry. Quelques mots sur la danseuse célèbre qui allait faire appel au talent de Fra-

gonard. La Guimard, qui devint plus tard la femme de l'auteur dramatique et directeur de théâtre, Despréaux, fut dès ses débuts très à la mode dans le public élégant [1].

« Elle est d'une légèreté digne de Terpsichore, écrit Bachaumont en mai 1762. Il ne lui manque que des grâces plus arrondies dans certaines parties... de son rôle. »

Pour bâtir sa maison, la Guimard prit Ledoux, l'architecte à la mode, qui allait construire aussi le pavillon de Louveciennes. C'est lui qui se chargeait d'élever ces jolis palais dans les quartiers neufs de la Chaussée-d'Antin. Fragonard était leur décorateur désigné. L'architecte l'indiqua-t-il, ou bien n'est-ce pas plutôt à ses relations dans les théâtres et le monde galant qu'il dut d'être choisi? Bachaumont n'avait-il pas parlé à son sujet des délices de Capoue?

Que penser des relations du peintre et de la célèbre danseuse que sa maigreur avait fait surnommer *le Squelette des Grâces?* Il est certain que vers 1770 il était du dernier bon ton d'obtenir ses faveurs. Cette *nymphe d'Opéra* était la coqueluche et la préoccupation de Paris, pour la grâce voluptueuse et la légèreté de sa danse, sa pantomime affectée mais spirituelle, son faste et ses excentricités. A l'époque où Fragonard la connut, elle était entretenue par le prince de Soubise « dans le luxe le plus élégant et le plus incroyable ». Benjamin de La Borde, l'auteur des Chansons, sous couleur de diriger ses concerts et ses représentations musicales, contribuait aussi à soutenir son train de maison et ses prodigalités. Enfin son camarade le danseur Dauberval était l'amant de cœur, ce qu'en style de coulisse d'Opéra on appelait alors un *guerluchon*.

1. Marie-Madeleine Guimard, née à Paris, le 10 octobre 1743, morte à Paris, le 14 mai 1816.

Il courut même à cette époque sur ce ménage en triple commandite une caricature figurant un concert. Le prince y jouait de la *poche*[1], Benjamin, un *balai* d'une main, marquait la mesure de l'autre, et le danseur donnait du *cor* pendant que la Guimard se balançait en cadence, un papier de musique à la main. Au bas on lisait : *Concert à trois.*

Les récits merveilleux sur la *belle damnée,* comme l'appelait Marmontel, défrayaient d'ailleurs la chronique. Elle avait trois soupers différents par semaine, l'un composé des premiers seigneurs de la cour, l'autre d'auteurs et d'artistes, « qui viennent amuser cette Muse » et où nous voulons voir Fragonard apportant la verve de son esprit et sa bonne humeur. Au troisième, véritable orgie, étaient invitées les filles les plus séduisantes, les plus lascives, « la débauche et la luxure, pour parler comme Bachaumont, y étaient portées à leur comble ».

Les parades de son théâtre de Pantin, célèbres par leur grivoiserie, n'étaient pas moins suivies. Les plus jolies filles de Paris y venaient avec leurs adorateurs, et si une honnête femme s'y glissait par curiosité, ce n'était qu'en loge grillée. Deux habitués, Carmontelle et Collé, s'étaient chargés de le fournir de pièces à double sens, et organisaient avec La Borde, qui écrivait la musique, toutes les représentations dont on s'arrachait les billets. La maîtresse du logis y faisait assez souvent entendre son organe *sépulcral* et quelquefois dansait avec Dauberval, Gardel ou Vestris, pour ses invités, *le pas de la fricassée.*

On lit dans les petites chroniques, que « leur pantomime voluptueuse excitait les sensations les plus vives et les plus

1. - *Poche* ou *pochette*, sorte de petit violon.

soutenues dans l'âme des spectateurs », ou encore qu'ils « épuisaient dans leurs mouvements, leurs attitudes et leurs entrelacements tout ce que la volupté peut désirer de plus expressif ».

Le 8 décembre 1772 eut lieu l'inauguration du nouveau théâtre de Mlle Guimard, au plafond orné de la main de Taraval, dans l'habitation qu'elle venait de se faire construire à la Chaussée-d'Antin et que l'on appela aussitôt *le Temple de Terpsichore*. Cette date nous donne à peu près celle des travaux de décoration exécutés dans l'hôtel.

C'est donc dans le courant des années 1770 à 1772, — les Goncourt donnent la date de 1773, comme celle de la rupture, — que Fragonard dut s'occuper à peindre « le salon du petit palais de volupté » de la danseuse.

« L'hôtel de Mlle Guimard est presque achevé, écrivait Grimm. Si l'amour en fit les frais, la volupté même en dessina le plan et cette divinité n'eut jamais en Grèce un temple plus digne de son culte. Le salon est tout en peintures. Mlle Guimard y est représentée en Terpsichore..., etc. »

Notre artiste en effet, à tout seigneur tout honneur, commença par le portrait de la déesse, panneau principal encastré dans les fines boiseries devant lesquelles défilait tout Paris. Ce portrait, conservé dans sa fraîcheur et sa grâce décore aujourd'hui la galerie d'un de nos collectionneurs parisiens.

C'est une délicieuse peinture, exécutée dans la gamme la plus claire, dans les tons les plus frais, et dans la manière calme et soignée dont il a usé pour les panneaux de Grasse, qu'il peignait alors pour Mme Du Barry. La danseuse est en pied, esquissant un pas, la main sur son cœur, revêtue d'un pimpant costume de bergère, son costume des *Caprices de*



Galathée peut-être. Une jupe d'un rose délicat soutient la robe à paniers bleu tendre recouverte d'une fine dentelle que parsèment des bouquets de roses. Coiffée d'un coquet chapeau, elle sourit au public. Elle n'est point jolie avec ses traits chiffonnés de femme maigre, mais elle est pire : c'est la beauté du diable. Et l'amusant détail, bien du temps : l'Amour tapi dans l'herbe la vise au pied d'une flèche, indiquant par là que ce pied qui fait tant de victimes peut aussi être blessé par l'amour.

Tout est tendre, tout est clair dans cette peinture, sans une note triste, sans une ombre, rien que de gais reflets bleus. Une vraie peinture d'Opéra, factice, harmonieuse et idéalement légère.

De quel ton transparent devait être un salon commencé dans une telle gamme? Nous avons pu le constater dans une élégante demeure parisienne [1], devant de charmants panneaux peints provenant de la démolition de l'hôtel de la Guimard. Sur des tons vert d'eau et crème, ce ne sont que trépieds, que buires, que fines guirlandes, qu'arabesques ténues dans le genre propre à Salembier, le tout supportant des médaillons en camaïeu représentant des jeux de Satyres et d'Amours. Au-dessus se jouent, dans des poses abandonnées, les corps charmants de nymphes peu vêtues, dont les carnations et les têtes rappellent en effet les types aimés de l'artiste. Ils passent pour avoir fait partie du salon même dont les boiseries furent vendues après la mort du banquier Perrégaux.

D'autres panneaux d'une ornementation analogue, ceux de Mme Denain, pourraient bien avoir la même provenance,

1. — Le salon de Mme Abel Laurent.

d'autant plus que l'un des motifs principaux représente *la Danse*, c'est-à-dire une jeune femme dansant auprès d'un satyre, vêtue seulement des replis soyeux d'une écharpe rouge. Comme pendant, l'artiste, qui passe également pour être Fragonard, lui a donné *la Marchande d'Amours*. De petits nègres enlacés servant de base à des ornements très déliés complètent cet ensemble auquel il paraît manquer un sujet principal. Ne serait-ce pas le portrait que nous avons décrit plus haut?

Sur ce portrait courut alors une histoire rapportée par Grimm. Il ne se terminait pas, les peintures traînaient en longueur. Bien qu'actif, Fragonard aimait à travailler à ses heures :

— Monsieur le peintre, ça ne finira-t-il pas? C'est impossible! lui répétait-on sans cesse. — C'est tout fini, aurait répondu le peintre fatigué des grands airs de la danseuse, et il prit la porte sans que jamais la Guimard ait pu le décider à revenir.

Il faut pourtant tenir compte aussi des récits du temps, bien invraisemblables, voulant que ce soit à la suite d'une discussion amoureuse que la brouille ait eu lieu. Mais voici l'épilogue de ses relations tourmentées avec la Guimard. Une vraie charge d'atelier, cette vengeance du peintre qui, pour se moquer de la capricieuse hétaïre, transformait d'un clin d'œil en grimace, le sourire de convention dont il l'avait ornée. Laissons conter à Grimm l'aventure et la fureur de la maîtresse du logis.

Après avoir parlé du portrait et des peintures du salon, il ajoute : « Ces tableaux n'étaient pas encore finis lorsque, je ne sais à quel propos, elle s'est brouillée avec son peintre, M. Fragonard, mais la querelle a été si vive qu'il a été ren-

voyé, et qu'on a fait marché avec un autre artiste. Depuis, curieux de savoir ce que devenait l'ouvrage entre les mains de son successeur, M. Fragonard a trouvé le moyen de s'introduire dans la maison. Il pénètre jusque dans le salon sans y rencontrer personne. Apercevant dans un coin une palette et des couleurs, il imagine sur-le-champ le moyen de se venger. En quatre coups de pinceau, il efface le sourire des lèvres de Terpsichore, et leur donne l'expression de la colère et de la fureur, sans rien ôter d'ailleurs au portrait de sa ressemblance. Le sacrilège consommé, il se sauve au plus vite, et le malheur veut que M[lle] Guimard arrive elle-même quelques moments après avec plusieurs de ses amis qui venaient juger les talents du nouveau peintre. Quelle n'est pas son indignation en se voyant défigurée à ce point! Mais plus sa colère éclate, plus la charge devient ressemblante. Que de jolies découpures pour M. Huber! Les épigrammes d'un peintre valent bien quelquefois celles d'un poète. »

On avait dû chercher un continuateur et le nouveau peintre choisi fut Louis David[1], alors âgé de vingt-cinq ans, tout à fait inconnu, auquel Ledoux voulut être utile, au moment où il venait de manquer le grand prix de Rome. David était encore sous l'influence de l'école de Boucher, bien qu'élève de Vien. Il sacrifiait volontiers aux Grâces, mais c'est une coïncidence bizarre, celle qui fit terminer au futur pontife de la réaction, une décoration artistique commencée par Fragonard. David passe même pour avoir peint la main qui tombe dans le portrait de la Guimard, c'est tout ce que nous avons pu y constater d'une autre touche.

Il vint donc trouver Fragonard avant d'accepter cette

1 — Jacques-Louis David, né à Paris le 28 août 1748, est mort à Bruxelles le 29 décembre 1825.

tâche et solliciter, en bon confrère, l'autorisation de terminer ses peintures, ce que celui-ci s'empressa de lui accorder avec une bonne grâce dont David, arrivé à la puissance, témoigna avoir gardé le souvenir. Il fit aussi un portrait de la Guimard qu'il garda pour se rappeler, en même temps qu'une protectrice généreuse, le profond changement survenu dans sa manière de peindre. La danseuse, en effet, le sachant sans argent pour concourir à nouveau pour le prix de Rome, lui fit des avances nécessaires sur les peintures qu'il devait exécuter pour elle.

On sait ce qu'il advint du fameux temple de Terpsichore. Embarrassée dans ses affaires, la Guimard eut l'idée de mettre en loterie cette demeure quasi historique, en y laissant tous ses meubles et les décorations peintes. Après bien des négociations causées par la concurrence que cela faisait à la loterie royale, la permission lui fut accordée. Le prix de chaque billet fut fixé à 120 livres et leur nombre à 2,500. Un peu avant le tirage, elle voulut y donner une dernière représentation. La Dugazon y jouait, et tout ce que la cour comptait de plus élégant tint à y assister. Enfin le tirage de la loterie eut lieu le 22 mai 1786 et il paraît que ce fut la comtesse du Lau qui gagna l'hôtel avec un seul billet.

Que sont devenues toutes ces splendeurs? Après avoir passé par différentes mains, l'hôtel devint la propriété du banquier Perrégaux. Plus tard il fut démoli, et c'est alors que les panneaux décoratifs se dispersèrent.

Pour se préparer à la peindre en pied, Fragonard dut faire un certain nombre d'études de Mlle Guimard. Le portrait à mi-corps de la collection Walferdin avait été de tout temps considéré par cet amateur comme étant celui de la danseuse, et, de fait, il y a beaucoup de ressemblance avec son grand



portrait. Celui de la galerie Lacaze est remarquablement enlevé, mais l'attribution est bien douteuse, car la femme est jolie et, de plus, tient un cahier de musique à la main. Beaucoup plus vraisemblable est le portrait de Walferdin. C'est bien toujours ce sourire engageant et de commande, cette face chiffonnée, ce nez pointu.

Une petite toile représentant la Guimard en robe et en chapeau mauves, une rose au sein, dansant un pas, s'est vendue, il y a quelque douze ans, la somme de 9600 francs à la vente de M. de La Rochebousseau; un autre portrait enfin, de dimensions plus petites, que l'on croit être aussi la Guimard existe chez M. le baron Edmond de Rothschild.

Il était, paraît-il, dans la destinée du galant, mais susceptible Fragonard, de se brouiller avec les femmes qui employaient ses talents. La chose arriva vraisemblablement encore avec Mme Du Barry, au sujet de la plus importante de ses œuvres de décoration, les magnifiques panneaux de Grasse, égarés aujourd'hui dans une lointaine petite ville et qui avaient été destinés primitivement à orner le salon principal du pavillon de Louveciennes, consacré par la favorite à recevoir son royal amant. Drouais mit notre artiste en rapport avec elle, en lui faisant faire l'acquisition d'une première série de dessus de porte pour l'ornementation de l'ancien château. La mention de cet achat se trouve ainsi relatée sur le *Mémoire des ouvrages de peinture commandés par madame la comtesse du Barry à Drouais, peintre du Roy*[1] :

« Du dimanche 24 juin 1770, livré à madame la comtesse quatre dessus de porte pour l'ancien pavillon de Louveciennes, l'un représentant *les Grâces*, l'autre *l'Amour qui embrase*

1. Ce mémoire curieux a été publié pour la première fois par M. le baron J. Pichon, dans les *Mélanges de la Société des Bibliophiles français*.

l'Univers, l'autre *Vénus et l'Amour* et l'autre *la Nuit*. Ces quatre dessus de porte, peints par Fragonard, peintre du roy. Ils ont été achetés par Madame la comtesse au sieur Drouais à qui ils appartenoient, 1 200 livres [1]. »

On sait qu'il y eut deux pavillons bien distincts dans ce petit village voisin de Marly. En 1769, le roi donna à sa maîtresse, pour en jouir sa vie durant, le château de Louveciennes, devenu vacant par la mort du jeune prince de Lamballe, fils du duc de Penthièvre. C'était une assez petite maison que le bruit *lamentable* de la machine de Marly, située dans le voisinage immédiat, ne contribuait pas à rendre fort agréable. Les travaux de restauration commencèrent en octobre 1769 sous les ordres de l'architecte Gabriel le fils, et c'est pour embellir le salon que furent achetés les trumeaux ci-dessus, charmants sans doute, mais dont nous n'avons pas retrouvé la trace. Grâce à ce premier travail, Fragonard dut d'être désigné pour une nouvelle commande, destinée cette fois au nouveau pavillon, lorsque celui-ci fut jugé indispensable.

La construction de l'élégant et célèbre édicule destiné aux collations du roi, commença le 15 septembre 1770 sous la direction de Ledoux et fut terminée au début de l'année 1772. Composé seulement d'un rez-de-chaussée orné d'un péristyle au fronton duquel se déroulait une bacchanale du sculpteur Lecomte, il ne s'y trouvait pas de chambres à coucher. On entrait dans le vestibule décoré de groupes de femmes du même artiste et de Pajou. Il ouvrait sur trois salons : celui de gauche, de forme ovale, au plafond peint par Briard, servait de salle à manger. Moreau le jeune, dans

1. — On trouve à la suite cette mention, au sujet de ces peintures : « Selon l'ordre de madame la comtesse, avoir fait remettre sur toile trois des dessus de porte ci-dessus. Les avoir ragrandis, fait reprendre et accorder les aggrandissages, argent déboursé — 420 livres. »

l'aquarelle du Louvre représentant un souper offert à Louis XV par sa maîtresse, nous en a conservé la somptueuse ordonnance.

C'est dans le grand salon du milieu ou galerie, que se trouvaient, suivant Dulaure[1], les nouveaux dessus de porte de Fragonard, travail à la rémunération duquel se rapportent deux autres payements de 1 200 livres chaque (à la date de juin et de septembre 1771), mentionnés dans les comptes que Mme Du Barry faisait régler par le banquier de la cour Beaujon, ou par son notaire maître Lepot d'Auteuil[2]. Fragonard s'y trouve en bonne compagnie, car on avait fait appel aux meilleurs artistes et metteurs en œuvre du temps.

« Rien n'est plus riche, écrivait Dulaure, rien n'est plus recherché que les meubles et les ornements de l'intérieur, les tables, les feux, les espagnolettes, les serrures, tout est d'un fini précieux et d'une délicatesse excessive. » Pajou, Vassé, Lemoine, Allegrain, Greuze, Drouais, Vernet avaient concouru à son ornementation. Dans le troisième salon, celui de droite, les panneaux furent remplis par de grandes compositions de Vien représentant *les Progrès de l'Amour dans le Cœur des Jeunes Filles*. L'artiste exposa deux d'entre elles au Salon de 1773. Ces toiles furent préférées à celles de Fragonard. Le livret de 1773 dit expressément qu'elles appartiennent à Mme la comtesse Du Barry et qu'elles sont « destinées pour Lucienne ».

Dans l'un des tableaux, deux jeunes grecques font serment de ne jamais aimer et se jurent un éternel attachement sur l'autel de l'Amitié. L'Amour sourit et favorise les vœux d'un

1. *Nouvelle Description des Environs de Paris*, par J.-A. Dulaure. Paris, Lejay, 1787.

2. Bordereaux des sommes payées pour compte de madame la comtesse Du Barry, Bibl. nat. Fonds français, 8157-8160.

jeune homme qui profite du sommeil du Temps pour y allumer son flambeau. Que ces sous-entendus alambiqués sont donc



SAPHO SOLLICITÉE PAR L'AMOUR.

D'après un dessin à la plume.

dix-huitième siècle! L'autre panneau représentait les jeunes grecques enguirlandant l'Amour endormi.

La similitude des sujets avec ceux traités par Fragonard dans les peintures décoratives actuellement à Grasse, qu'on a



toujours dit avoir été exécutées pour M[me] Du Barry en vue d'orner Louveciennes, le nombre de ces tableaux, — le cinquième n'ayant été peint que plus tard, — et leur dimension pareille ne sont pas le résultat d'une simple coïncidence. Quel est donc le motif qui leur a fait préférer ceux de Vien? Ce ne doit pas être leur infériorité, car ces belles toiles, de l'invention la plus heureuse et d'une couleur charmante ne peuvent avoir été jugées indignes du cadre recherché que nous venons de décrire. Il faut trouver ailleurs la raison de cette exclusion, la cause de ce caprice. Un motif d'argent? Mais M[me] Du Barry recevait une magnifique pension du Roy, deux à trois cent mille livres par mois, et, malgré des prétentions légitimes, nous n'admettons pas une difficulté à ce sujet. Faut-il croire à la susceptibilité du peintre fort pointilleux, assez peu courtisan et qui aurait été blessé par quelque procédé discourtois, ou plutôt, par une hypothèse qui n'a rien d'invraisemblable, à une sorte de concours entre les deux artistes, accepté par eux et dans lequel Fragonard, bien qu'il fût sur son terrain des scènes galantes, se serait vu préférer l'œuvre de son rival, dans tout l'éclat de son talent et à l'apogée de la faveur?

Joseph-Marie Vien, ne l'oublions pas, tenait alors un rang important dans l'École française; il venait d'être nommé directeur de l'École des Élèves protégés, était un fidèle des Expositions de l'Académie où il montrait en même temps que les panneaux ci-dessus[1], une Diane destinée à Trianon, et l'on peut conjecturer un encouragement venu de haut, dans le choix qui fut fait de ses peintures.

1. Les deux panneaux de Vien, appartenant à M[me] Du Barry, mesuraient 10 pieds de hauteur sur 7 à 8 de large. Nous pensons que les deux autres qui complétaient la décoration étaient de Halle et de Van Loo.

N'aurait-il pas aussi mieux saisi le goût du temps pour les sujets inspirés de l'antique et n'était-il pas plus habile peut-être à flatter les passions des hôtes du lieu et à comprendre la pensée intime de la favorite, en peignant ces jeunes grecques dans des costumes plus que légers? Ce qui le laisserait supposer, c'est, d'une part la résignation de Fragonard qui garda vingt ans ses toiles dans son atelier, sans qu'aucune trace d'indemnité payée par Mme Du Barry s'y réfère dans ses comptes[1], et d'autre part les exclamations effarées d'un public pourtant peu pudibond, à la vue des tableaux de Vien, destinés, disait-on, à ranimer dans ce boudoir voluptueux les sens blasés du vieux roi. Bachaumont se faisait l'écho de cette impression en constatant que « les nudités accumulées semblent annoncer la nécessité d'irriter les désirs d'un peuple sybarite »; ce qui amène à cette conclusion imprévue que la peinture de Fragonard fut écartée comme trop décente!

Quoi qu'il en ait été de la commande peut-être conditionnelle de Mme Du Barry et des motifs qui ont empêché de les placer dans le salon de Louveciennes, ces peintures décoratives, les plus importantes que Fragonard ait exécutées, sont maintenant reléguées au fond de la Provence, et il y a peu de temps encore, étaient tellement oubliées, que les Goncourt ne les virent pas, lorsqu'ils publièrent leur étude sur le peintre.

Deux fois nous avons fait le voyage pour les admirer, là où le sort les a jetées, et où elles sont conservées d'ailleurs avec un soin jaloux. Le site ne manque pas d'originalité. Grasse, avec sa vieille tour, ses hautes maisons et son bel horizon de collines couvertes d'oliviers, a quelque chose

1. Il convient pourtant de mentionner ce fait, signalé par Théophile Fragonard, que son grand père aurait reçu à l'époque, de Mme Du Barry, 18000 livres, à titre d'indemnité.

d'oriental. En face d'une petite place ombragée de palmiers sous lesquels on a placé le buste de l'artiste, se profile une maison modeste à l'aspect légèrement claustral, comme ensevelie sous des cyprès centenaires qui achèvent de la rendre austère et mélancolique. C'est là pourtant que l'Amour remporte son éternel triomphe, grâce au talent d'un peintre bien fait pour en rendre les effets vainqueurs, et c'est dans cette demeure que l'artiste a passé les plus mauvais jours de la Révolution, laissant comme gage de l'hospitalité reçue un ensemble d'œuvres unique.

On est introduit dans un vestibule d'où part un escalier que, pendant son séjour, le peintre couvrit d'attributs au goût du temps, faisceaux, haches, emblèmes de la Loi et de la Liberté; on y découvre même les profils de Robespierre et de l'abbé Grégoire, le tout largement traité à grands coups d'un pinceau chargé de bitume. Mais nous voici dans le sanctuaire. C'est un salon carré aux fenêtres donnant sur la campagne; un beau meuble en tapisserie de Beauvais acheté, dit-on, par Fragonard à la vente du duc de Penthièvre, accompagne sans discordance, les cinq grandes peintures sur toile de 3^{m},50 de hauteur sur 2^{m},20 à 2^{m},40 de large, sans aucun cadre et telles qu'elles furent accrochées il y aura bientôt cent ans.

A cette idylle qui se déroule devant les yeux charmés, toute formée de frais visages, de corps souples aux vêtements chatoyants s'enlevant sur des paysages aux colorations tendres, quel titre donner? Celui qu'avait choisi Vien pour les peintures qu'il exposa, rend assez bien la nature du sujet, traité *à la moderne* par Fragonard, *les Progrès de l'Amour dans le Cœur des Jeunes Filles*: meilleur encore serait celui de *Roman d'Amour de la Jeunesse*, éternel et toujours nouveau,

avec ses phases diverses de surprise, de poursuite, d'affection couronnée, de ressouvenirs délicieux, enfin d'attente et d'abandon.

La première des compositions dans l'ordre du sujet et placée à l'entrée pour qu'on la vît la première, évidemment par Fragonard lui-même, est connue sous le nom de *l'Escalade* ou *le Rendez-Vous*. Sur un tertre ou plutôt sur une terrasse ombragée de grands arbres et d'arbustes en fleur, une bergère assise, aux vêtements de ces tons pâlis chers au peintre, semble craindre qu'on la surprenne avec le jeune homme grimpé sur une échelle et qui va sauter auprès d'elle. La jeune femme, dont les traits rappellent ceux de Mme Du Barry, paraît bien un peu effarouchée, mais pas à ce point qu'elle ne puisse reconnaître dans son galant vêtu en *berger Louis XV*, c'est le cas ou jamais de le dire, le Roi dont on retrouve le



LA MAISON MALVILAN A GRASSE

D'après un croquis de l'auteur



L'ABANDON

D'après un Dessin à la Sépia

profil bourbonien. Dans ces deux figures seulement, la ressemblance a été cherchée. De grands massifs en fleur, un Amour savourant le parfum des roses épanouies, complètent cet épisode galant.

Dans *la Poursuite*, le panneau suivant, l'amoureux, une rose à la main, serre de près la même jeune fille qu'il est sur le point d'atteindre, d'autant qu'une de ses compagnes tombée à ses pieds embarrasse sa fuite. Les colorations éteintes des costumes se marient bien aux tons bleuâtres des paysages d'où se détachent des Cupidons de marbre surmontant des fontaines jaillissantes.

Le plus gracieux peut-être, de toute la série, — nous l'intitulerons *les Souvenirs*, — représente la rougissante beauté, relisant les yeux baissés, leurs lettres d'amour, tandis que, la tête appuyée sur son épaule, son jeune amant l'enlace et la contemple. De quel onctueux pinceau le peintre a caressé ce groupe adorable ! La rougeur du plaisir éclaire leurs visages, un frémissement voluptueux semble agiter leurs corps. Son émotion, triomphe de l'art, l'artiste arrive à nous la faire partager.

L'Amant Couronné, nous montre le même couple goûtant le bonheur paisible de la possession sans conteste. La jeune femme accorde à son amant la récompense de tous les vainqueurs, une couronne bien méritée, emblème de sa valeur, et pour que l'art fixe à jamais l'image d'un instant si doux, un peintre se hâte de dessiner nos amoureux.

Le cinquième panneau resté à l'état d'ébauche avancée dans une gamme de sépia relevée de notes roses, exécuté à Grasse même, dit-on, peut passer pour la moralité de la chose. Le peintre y a représenté le dénouement ordinaire des aventures amoureuses, *l'Abandon*. Au pied de la statue de l'Amour qu'elle semble encore invoquer, la belle abandonnée se désespère dans

une pose affaissée qui n'est pas sans grâce. Le dieu malin, mais impitoyable, lui montre un cadran, symbole d'un passé qui ne reviendra pas et semble lui dire que l'amour n'a qu'un temps. Bien qu'inachevée, cette figure, exécutée dans une gamme de tons fondus et pleine de sentiment, complète heureusement cette série capitale.

Des dessus de porte allégoriques en commentent aussi les épisodes, avec la figure de Cupidon comme motif principal. L'opinion du propriétaire actuel, est qu'ils ont été faits, comme le trumeau de la cheminée, sur place, pour compléter la décoration de ce salon. Deux d'entre eux, *l'Amour* et *la Folie,* sont bien connus par les gravures en couleur de Janinet datées de 1789, dont les peintures originales figurent dans des collections particulières. L'allégorie se continue sous la forme emblématique d'une colombe poursuivie par l'Amour, gisant ensuite palpitante à ses pieds, pendant qu'ailleurs la folie des sens agite ses grelots et qu'au-dessus de la cheminée une étincelante mêlée de bambins ailés forme l'apothéose même de l'Amour.

Telle est cette œuvre remarquable, la plus importante de Fragonard. Elle date de sa première manière, alors que la main du peintre ne permettait pas au pinceau toutes ses fantaisies. Il a pu peindre avec plus de finesse certains tableaux de chevalet, mettre plus de fougue dans ses portraits, plus de préciosité dans certains paysages, il n'a pas donné d'ouvrage plus soutenu : jamais il ne rendra avec plus de conviction les premiers soupirs de cœurs qui s'ignorent, et ne fera plus complètement savourer ces ardeurs de la vingtième année, poétisées par la magie du coloris.

Il faut noter encore la profondeur et la beauté des paysages, l'heureuse proportion des figures de grandeur demi-nature,



leur grâce d'attitude, leur mimique expressive. Les costumes de bergers de fantaisie, de nuances exquises, sorte de livrée galante adoptée par les peintres du temps, sont une véritable fête pour les yeux.

La maîtresse page dans l'œuvre de Fragonard, est intacte, exempte de tout heurt, pure de toute retouche, suspendue au clou où elle fut accrochée jadis, sans même la parure modeste d'une baguette dorée. Ne vaut-il pas mieux qu'elle soit restée dissimulée dans sa lointaine cachette? Qui sait si dans le pavillon de Louveciennes, elle n'aurait pas eu à subir, pendant la Révolution, d'irréparables avaries?

La légende veut que ces peintures, laissées pour compte à l'artiste, aient été déposées pendant vingt ans dans un coin de son atelier de Paris. Fragonard revint plusieurs fois dans sa ville natale où il conservait d'affectueuses relations. M. Maubert, grand-père du propriétaire actuel, avait même accepté, en 1783, d'être le parrain du fils de l'artiste, Alexandre-Évariste. Dans les plus mauvais jours de l'année 1793, Fragonard, jusque-là resté dans Paris où il exerçait les fonctions de membre du jury de peinture, éprouva le besoin de s'éloigner quelque temps. Il n'était rien moins que rassuré pour lui-même. Sa clientèle dispersée ne songeait qu'à sauver sa tête. Le peintre accepta l'invitation qui lui était faite de longue date, et vint prendre gîte avec toute sa famille, chez ses amis Maubert, dans leur pittoresque maison du bas du Cours.

Suivant la tradition conservée dans la famille, Fragonard frappé de la disposition du salon, qui se prêtait à merveille à utiliser les panneaux qu'il avait laissés à Paris, les fit rouler et expédier à Grasse. Il est présumable qu'ils furent laissés à bon compte à son hôte. Toutefois, le possesseur actuel rap-

porte volontiers que lorsqu'il était enfant, son grand-père lui recommandait bien de ne pas toucher aux peintures qu'il aurait pu détériorer par ses jeux, et s'écriait : N'y touchez pas, vous ne savez pas ce qu'elles me coûtent!

Quel que soit le prix reçu par l'artiste, ces toiles capitales sont là depuis près d'un siècle, sans autre parure que leur radieuse fraîcheur. Diverses personnes auraient, paraît-il, fait des offres considérables à leur propriétaire, M. Malvilan, mais sans succès. Le gouvernement français n'a pas été plus heureux. Souhaitons pour l'histoire de la peinture en France, que cette page importante reste chez nous et qu'un jour il soit loisible de l'admirer librement au Musée du Louvre.

M. Malvilan a pourtant consenti à laisser graver ses panneaux. Un artiste de valeur, M. Marcellin Desboutin, vient d'exécuter d'après eux de grandes pointes sèches avec une fidélité qui permet d'apprécier la grâce et la beauté des originaux[1]. On en jugera par les réductions de trois de ces planches que nous reproduisons ici.

Tout ce dont nous venons de parler ne faisait pas prévoir en Fragonard un philosophe. De la peinture philosophico-religieuse de Fragonard, cela détonne! Aussi n'est-on pas peu surpris en face des panneaux décoratifs des *Quatre Religions du Monde* à lui attribués, qui s'éloignent sensiblement de ses sujets habituels. Il s'agit de la décoration d'un cabinet du château de Saint-Vincent, situé près de Roanne en Forez.

Courtin de Saint-Vincent[2], ami de Voltaire, avait, suivant la

1. — On n'a tiré que 200 collections des cinq planches de M. Desboutin, 100 exemplaires appartiennent au propriétaire des peintures, M. Louis Malvilan, et les 100 autres au graveur. Le prix de la collection est de 500 fr.

2. — Courtin de Saint-Vincent, d'une famille originaire des environs de Paris,



tradition constante conservée dans le pays, attiré chez lui le philosophe. Voltaire aurait même fait trois fois le voyage, et ce serait pendant ses séjours que furent arrêtés dans leurs moindres détails, d'accord avec le propriétaire, les sujets curieux destinés à orner les murs de son cabinet de travail.

Nous devons l'indication de cette œuvre, à coup sûr l'une des plus originales de Fragonard, à la gracieuseté de S. A. R. le duc d'Aumale, à qui elle fut proposée. C'est une suite de quatre panneaux assez étroits de 1m,62 de hauteur sur 70 centimètres de largeur. Une rare élégance dans la partie décorative s'unit à l'étrangeté de sujets si peu familiers au peintre, mais bien placés dans le cabinet d'un philosophe de l'école de d'Alembert et des encyclopédistes. Le scepticisme du XVIIIe siècle s'y révèle par la représentation figurée sans préférence aucune des religions des quatre parties du monde, encadrées dans des ornements du plus pur style Louis XVI; *la Religion Chrétienne* ou papale, *la Religion Asiatique* ou du Grand Lama, *la Religion d'Afrique* ou de Mahomet et celle *d'Amérique* ou des Incas.

Dans la première, le Pape est porté sur la *sedia,* par un jésuite et un dominicain. A ses pieds, les peuples agenouillés, motif principal soutenu par deux figures accroupies d'homme et de femme personnifiant vaincues, l'Impiété et la Luxure. Un médaillon suspendu à des guirlandes de fleurs finement peintes et un bas-relief en soubassement figurant des scènes de martyrisation, complètent ce panneau harmonieusement exécuté sur un fond d'un gris délicat.

s'éteignit sans postérité en 1793. Quelques années auparavant, il avait marié sa nièce a Nompère de Champagny, créé sous l'Empire duc de Cadore. Il paraît que le prince de Rospigliosi, son gendre, trouvant certains détails trop réalistes, fit enlever du château de Saint-Vincent et vendre ces panneaux qui appartenaient dans ces dernieres années à M. Vallas, a Roanne.

La Religion Asiatique est plus particulièrement représentée par le Grand Lama, la figure contractée sur sa chaise percée, essayant de donner *matière* à la dévotion des Thibétains qui l'entourent. Dans le médaillon, une indienne se précipite dans le bûcher qui consume les restes de son mari. Figures allégoriques en cariatides et bas-reliefs comme dans les autres.

Le panneau de *la Religion Africaine* a été personnifié par le sultan d'Égypte ou du Maroc sur son dromadaire, escorté des ulémas portant le Coran. La sultane à genoux, figure là pour représenter l'asservissement de la femme. Au sommet, un beau jeune homme montre aux fervents le paradis de Mahomet, pendant qu'au bas un nègre asperge gravement de son urine les têtes recueillies de ses fidèles; le tout enveloppé de palmiers reliés par de légères draperies bleues.

Enfin dans *la Religion du Nouveau-Monde,* le peintre s'est attaché à reproduire les sacrifices humains des Incas ou des peuplades du Pérou, un grand-prêtre arrachant un cœur palpitant, les adorateurs de la lumière, une scène de castration et des figures accroupies analogues aux sujets.

Nous n'hésitons pas à donner à Fragonard ces curieuses peintures. On y reconnaît sa touche, son esprit, sa couleur et certains airs de tête. Les sujets sont très cherchés dans leur ingéniosité, et il faut qu'on ait absolument précisé les détails, pour lui avoir fait employer son talent à des sujets si spéciaux.

Notons encore comme peintures décoratives, des groupes d'*Amours endormis* et d'*Amours joueurs,* propriété de sir Richard Wallace. Ce ne sont, il est vrai, que de simples dessus de porte, mais très terminés et dans la manière de Boucher. On

cite aussi des panneaux décoratifs de Fragonard dans la maison qui appartenait à Denon à Chalon-sur-Saône, chez le prince de Polignac, au South-Kensington à Londres, et ailleurs, mais ce ne sont que des attributions.



ÉRUPTION DU VÉSUVE

D'après la gravure de A. de Saint-Aubin





LES BEIGNETS

D'après l'eau-forte de N. de Launay

CHAPITRE IV

Mariage de Fragonard; son influence sur ses ouvrages. — Fragonard prend ses enfants pour modèles, *l'Education fait tout*, *Dites donc s'il vous plait*, *le Petit Prédicateur*, etc... — Sujets familiers et champêtres, *la Famille du Fermier*, *l'Heureuse Fécondité*, *le Retour au Logis*, *la Visite a la Nourrice*, *la Bonne Mere*, *l'Etable*, *l'Ecurie de l'Ane*. — Greuze et Fragonard. — Tableaux religieux : *l'Adoration des Bergers*, *la Visitation*, *l'Éducation de la Vierge*. — Fragonard paysagiste s'inspire de l'Ecole hollandaise : *la Source*, *le Rocher*, *la Diligence*, etc... — Ses miniatures; Hall et Fragonard. — Portraits d'acteurs et d'actrices, *Mlle Olivier*, *Mlle Guimard*, *Diderot*, *Chardin*. — Têtes de jeunes filles. — Marguerite Gérard. — Fragonard aquafortiste, *Jeux de Satyres*, *l'Armoire*, *Fanfan jouant avec Polichinelle*, *Apothéose de Franklin*. — Le receveur des finances Bergeret. — *Le Concours* et *la Récompense*.

A force de courir les coulisses et les filles d'Opéra, d'assister aux soupers de la Guimard, ou de servir de boute-

entrain dans les salons des fermiers généraux, la lassitude était venue et, à sa suite, le désir d'une existence plus régulière, le goût du foyer et de la famille. Les hasards de la vie favorisèrent ce rêve du peintre en lui procurant une élève, Marie-Anne Gérard, sa compatriote, née à Grasse en 1751, l'aînée d'une famille de douze enfants.

Elle avait été envoyée à Paris pour gagner sa vie et fut placée d'abord chez un individu de son pays du nom d'Isnard, quelque parfumeur probablement; mais la jeune fille, sans aptitude au commerce, montrait au contraire des dispositions pour les arts en s'amusant à colorier des éventails et en s'essayant à la miniature. Le besoin d'un professeur se faisait sentir. On pensa de suite à Fragonard qui connaissait la famille Gérard, originaire d'Avignon, mais établie ensuite à Grasse comme la sienne. Avec ses traits un peu gros, ses sourcils épais, sa large bouche et sa forte carrure, ce n'était peut-être pas le type de beauté rêvé par l'artiste, mais c'était la jeunesse, la santé, l'occasion qui s'offrait d'elle-même, et il avait trente-sept ans[1].

Avec la permission de messire Chapeau, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse du peintre déjà pourvu d'un atelier au Louvre, Jean-Honoré Fragonard conduisait, le 17 juin 1769, à l'autel de Saint-Lambert de Vaugirard, Marie-Anne Gérard, âgée de dix-huit ans, également domiciliée au Louvre, ce qui est à remarquer. C'était une noce à la campagne, ainsi que le voulait l'usage pour les unions d'artistes, Vaugirard étant alors au milieu des champs.

Le peintre était assisté de son père, qualifié bourgeois de Paris et demeurant avec son fils au Louvre, et la mariée, de

1. — Son portrait se trouve au crayon et en miniature, chez M. C. Groult, et au musée de Besancon.



MADAME FRAGONARD

D'après le Dessin du Musée de Besançon

son frère Jean Gérard, également bourgeois de Paris, demeurant au Marché-Neuf. Enfin on avait emmené un ami, le prêtre Cochemer de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, et c'était encore un autre vicaire de la même paroisse, l'abbé Granchier qui donnait la bénédiction nuptiale aux époux.

Le mariage devait être décidé depuis quelque temps déjà puisque dans l'acte[1] il est fait mention d'un consentement des père et mère de la future daté de septembre précédent. Pourquoi ce retard? Mystère.

A peine mariée, Mme Fragonard recueillit chez elle la dernière de ses sœurs, Marguerite, la grâce et la gaieté de l'atelier, et bientôt son jeune frère, Henri Gérard, auquel on apprit par la suite la gravure. Il a reproduit plusieurs tableaux de Fragonard. Puis naquirent successivement une fille, Rosalie, qui donnait les plus belles espérances et mourut à la fleur de l'âge et plus tard un fils, Alexandre-Évariste, né à Grasse en octobre 1780, dont nous aurons occasion de reparler.

Dans cette situation nouvelle, pénétré de l'atmosphère familiale, les sujets choisis par le peintre semblent se modifier. Moins de femmes jetant leur bonnet de nuit par-dessus les courtines de lits en désordre, moins d'amours tirant des voiles qui ne demandent qu'à tomber, moins de gimblettes, mais des scènes d'une grâce décente où la tendresse des parents éclate en délicieux sourires au-dessus des berceaux, où le retour d'un jeune époux est fêté par une nichée de bambins joyeux. C'est la vie matérielle des champs, saine et forte, célébrée avec conviction; le sentiment, quand il s'y rencontre, y est chaste.

Fragonard retrace les calmes épisodes de la campagne. Les

1. — Voir aux pièces annexées, la copie de l'acte de mariage.

animaux et surtout les enfants y jouent un rôle prépondérant et ceux-ci donnent prétexte à un fourmillement de fraîches et riantes figures. On constate avec plaisir l'heureuse influence qu'exerce alors sur son choix la jeunesse qui se trémousse à



LA SERINETTE

D'après l'esquisse peinte de Fragonard

ses côtés. Dans ces jeunes gens qui grandissent, il faut voir son beau-frère et sa belle-sœur. Les enfants qui se roulent à terre avec les chiens du logis, sont ses propres enfants qui, dans leurs jeux, lui composent des tableaux tout faits.

Le peintre n'a qu'à regarder autour de lui pour avoir des modèles. Aussi que de toiles délicates, que de dessins gracieux où l'enfant n'a jamais été mieux compris ni plus fine-



DITES DONC, S'IL VOUS PLAIT!

D'après un dessin à la sépia.

ment rendu. Il faut reconnaître les siens dans toutes ces compositions si gaies, peintes ou dessinées : *l'Éducation fait tout*, quand ils apprennent à faire l'exercice au chien de la maison; *la Première Leçon d'Équitation*, avec son dogue familier, tout à fait dans la même note; *Dites donc, s'il vous plaît*, où la jeune mère distribue les tartines du goûter; *le Chat Emmaillotté*. Qui est cette fillette de quinze ans à l'air ingénu, *la Petite Fille aux Chiens*, dont la chemisette tombée laisse voir la gorge déjà formée? Elle joue à la maman et berce sur son sein deux petits chiens noirs ignorants de leur bonheur; encore une scène entrevue dans le demi-jour de la famille. Et *l'Enfant aux Cerises!* Et *le Petit Prédicateur!* N'est-ce pas toujours Fanfan, autrement dit Alexandre en ses premières années, monté sur un tonneau et tenant sa famille sous le charme de son babil, le même dont la jolie tête ébouriffée de chérubin eut tant de succès à la vente Walferdin sous le nom de *l'Enfant blond*[1]?

D'autres peintures de la même collection témoignent du goût de Fragonard à peindre les marmots roses, ainsi des *Jalousies de l'Enfance*, deux jumeaux se disputant les caresses de leur mère, comme des *Premières Caresses du Jour* où celle-ci reçoit les baisers de son fils à moitié nu, dans une attitude à demi penchée pleine de charme, qui fait rêver à quelque Madone italienne humanisée par un peintre français.

Quoi d'étonnant à ce que le mariage ait eu cet heureux résultat? L'auteur de *l'Escarpolette* n'y perd rien en talent et n'abandonne même pas pour cela les sujets qui plaisent aux vieux libertins. S'il fait encore *la Culbute* ou s'il ren-

1. Ce joli tableau a été acheté par Mme la vicomtesse de Courval.



LES DEUX SŒURS

D'après la Gravure au B[illegible] V[illegible]

verse galamment *le Verre d'eau*, il sacrifie davantage aux scènes familières dans la bonne acception du mot, à celles dont la famille forme le motif principal. Cette peinture honnête, constitue une phase nouvelle de son talent. Il habite la campagne l'été et ce sont les intérieurs rustiques, les cours de ferme qui lui servent alors de cadres. *La Famille du Fermier*, ornement du musée de l'Ermitage, *la Bonne Mère*, sont de charmantes peintures d'une grande fraîcheur d'impression et sans exagération sentimentale. *L'Étable* encore, aux grands bœufs blancs, ruminant dans un rayon de soleil, et sa fille de ferme puisant de l'eau d'une main distraite en songeant à ses amours. Un grain de poésie dans ce simple épisode de la vie des champs baigné d'une transparente atmosphère. Tous ces tableaux villageois, *l'Écurie de l'Ane* avec son essaim de fillettes mutines autour d'un âne gris, serviteur modeste, qui, lui aussi, est de la famille, *les Enfants du Fermier* encore, le peintre les saisit sur nature et les arrange ensuite à sa fantaisie. Est-il composition plus animée que cette *Basse-Cour*, gravée deux fois par l'abbé de Saint-Non, avec son joyeux pêle-mêle de poules, de chiens et de pigeons, et tableau plus parlant que *l'Heureuse Fécondité* et son avalanche de bébés joufflus, grimpant au giron maternel jaloux d'avoir leur part de caresses ?

« Fragonard a peint là leurs yeux de diamant noir humides. Il a su rendre cette flamme des jeunes regards, le nuage de leurs traits, leur chair douillette et la molle indécision de leurs contours. »

Tous les menus faits de la campagne, il les passe en revue : *Laveuses* au bord du ruisseau, *Étuves de Blanchisseurs* entrevues grâce aux coups de lumière éclairant ces réduits tout

remplis de mystérieuses buées, effets à la Tiepolo, mais d'un Tiepolo qui aurait fréquenté Pierre de Hooghe; *Abreuvoirs*, *Vaches passant un Gué*, *Berger courant après son Troupeau*, simples épisodes qui prennent sous sa main du relief et de



LE VERRE D'EAU

D'après la gravure de Ponce.

l'intérêt. Deux compositions se détachent par leur charme sur ce fonds de sujets champêtres : *Annette à quinze Ans*, batifolant sans malice avec un petit camarade ; *Annette à vingt Ans*, plus sérieuse, entrevoyant le mariage à travers la fraîcheur d'un premier amour, un rien de sentiment pimenté d'un grain de libertinage.

Voici l'un de ses plus gracieux tableaux, sorte d'*Heureuse*

Famille encore[1], l'un de ses plus fins par l'exécution. Dans un intérieur rustique, une jeune femme est assise auprès d'un bas-relief, sur lequel son enfant se tient, soutenu par le père; un âne, monté par un jeune homme, passe la tête à la fenêtre et un enfant lui donne à manger. Fragonard a répété plusieurs fois, avec quelques variantes, cette char-



LA BASSE-COUR

D'après l'eau-forte de Saint-Non.

mante scène, mais il n'a nulle part autant que dans ce petit cadre, soigné les expressions des figures et son harmonieuse coloration. C'est délicatement rendu et dans sa manière la plus terminée, pour quelque amateur aimant les choses très faites; car il semble que le peintre ait eu, plutôt que deux manières successives, deux publics, l'un aimant la pein-

1. — Collection Bouctot.

ture léchée, où chaque détail est caressé, le fini en un mot, et l'autre, l'esquisse enlevée au premier coup; suivant qu'il travaillait pour l'un ou l'autre, il variait son langage et la manœuvre de son pinceau.

La Jeune Mère, composition si connue par la gravure de Romanet, n'est pourtant pas une de ses meilleures toiles, malgré la fraîcheur de ses tons. Dans ce tableau où l'on a voulu, bien à tort, reconnaître la reine Marie-Antoinette entourée de ses enfants, règne une sécheresse qui n'est pas habituelle, heureusement, au peintre.

Bien qu'il sache mieux rendre les joies de la vie que ses douleurs, Fragonard n'y est cependant pas insensible, témoin la petite esquisse de *l'Enfant Mort* qui fit sensation à la vente Walferdin par l'expression de résignation navrée de la mère. La peinture n'était qu'un souffle, mais son cœur avait ce jour-là guidé son pinceau.

L'attendrissement n'est jamais long d'ailleurs chez lui. La larme est proche du sourire. Dans la gamme des émotions douces a été peint *le Contrat,* l'un des sujets les moins animés que l'artiste ait choisis. Il semble destiné à faire pardonner sans doute la vivacité du *Verrou,* tableau auquel il fait pendant. N'était la délicieuse expression des personnages, on prononcerait devant cette toile sentimentale le nom de Mlle Gérard, de froide mémoire. Dans la même note, un agréable tableautin d'une harmonie tout anglaise, *les Projets de Mariage,* ou *la Déclaration.*

Encore une page intime, *la Leçon de Musique* du Musée du Louvre, et son trio gracieux de jeunes gens : traitée en esquisse, avec ses chauds dessous de terre de Sienne, elle laisse bien surprendre les procédés du peintre qui n'aurait eu qu'à poser des glacis pour parachever son œuvre.



Fragonard réussira de même les scènes émues où les sentiments des jeunes époux s'affirment d'un regard au-dessus d'un berceau, comme *le Départ de la Nourrice*, dont on connaît un magnifique dessin, et *la Visite à la Nourrice*, qu'il peignit deux fois, le sujet lui tenant au cœur, dans la gamme assourdie d'une lumière dorée. Rousseau n'avait pas encore, par son *Émile*, modifié l'usage de mettre ses enfants en nourrice et les jeunes mères préféraient alors s'affranchir des soucis de l'allaitement. Une femme élégante, dans le tableau de Fragonard, regarde d'un air attendri son enfant qu'elle visite chez une nourrice de campagne. Une suave atmosphère toute faite de cette lumière blonde si particulière, enveloppe la scène peinte dans une pâte grasse et souple. Les personnages semblent s'agiter au travers d'une poussière d'or. Des deux *Visites à la Nourrice*, nous préférons la plus petite, à l'exécution soignée, à la lumière harmonieuse. Particularité curieuse, les deux tableaux appartenaient au siècle dernier, au même amateur, Leroy de Senneville. L'expert Paillet, dans le catalogue de sa vente, nous apprend que le sujet est tiré de la nouvelle de Saint-Lambert, *Sarah*, et ajoute pour le plus terminé des deux, cet éloge mérité, quoique marqué au coin de l'emphase du temps : « Tableau d'une harmonie de couleur admirable..., morceau d'un effet piquant et magique, d'une touche légère et spirituelle. »

On a également beaucoup remarqué de notre temps, à la vente Burat, le plus grand des deux, qui est plutôt une superbe esquisse. « Pour les yeux des coloristes, a dit Paul Mantz, ce tableau a toujours été une fête. Ils admirent les blancs de la robe jouant avec les linges d'une tonalité dorée qui recouvrent le berceau. Ils se délectent aussi bien aux libres détails

traités vivement avec la largeur de l'esquisse, qu'aux finesses des demi-teintes produites par les bords du chapeau sur le visage de la jeune mère. »

Le Retour au Logis, une composition que le maître s'est complu à multiplier aussi par la peinture et le dessin, est



ANNETTE A VINGT ANS

D'après la gravure de Godefroy.

peint dans la même note de sentimentalité douce, relevée des charmes de la couleur. Ce tableau de l'amour conjugal, Fragonard l'a enveloppé d'une lumière charmante. Le jeune père revient, mais son regard indique qu'il a quelque chose à se faire pardonner. Les enfants accourent gaiement au devant de lui. La sensible épouse l'attire à elle avec une suave expression de bonheur et de pardon, tout en le faisant caresser par

les petits bras du dernier né. Les chiens lui font fête, la jeune belle-sœur le regarde avec affection et tous les acteurs de cette scène attendrie, expriment heureusement leurs sentiments divers. Cela rappelle, mais avec plus de gaieté, *l'Accordée de Village*. Si le sujet fait penser à Greuze et aux scènes



L'HEUREUSE FÉCONDITÉ

D'après la gravure de N. de Launay.

familières qu'il aime à traiter, c'est à un Greuze moins solennel et plus amusant; Greuze, moins la larme. L'expression, il est vrai, est plus concentrée chez le maître de Tournus et l'attendrissement plus profond. Il est à fleur de peau chez l'autre. Avec Greuze aussi la forme est beaucoup plus serrée et le modelé plus étudié; chez notre Fragonard, l'exécution toujours spirituelle est superficielle comme le sentiment.

Mais si le peintre sait en mettre une pointe quand il le veut, sans exagération mélodramatique, la griserie de la jeunesse le ramène vite à ses sujets favoris. L'un de ses premiers tableaux de genre, *l'Absence des Père et Mère mise à Profit,* où le jeune voisin dérobe un gros baiser à cette grande fillette surveillant mal ses petits frères qui font des crêpes, nous en fournit la preuve. C'est qu'il aime à peindre ces jeunes gens au moment précis où les sens s'éveillent sous la poussée de la puberté. Avec quelle impudeur naïve, il les fait se culbuter sur des bottes de foin et se pincer dans les coins, dans *le Baiser à la Dérobée* ou *la Leçon de Danse.*

Les Goncourt ont originalement rendu cette propension libertine chez celui qu'ils appellent « le plus merveilleux improvisateur parmi les peintres », en faisant ce rapprochement original : « Parfois je m'imagine Fragonard sorti du même moule que Diderot. Chez tous deux pareil bouillonnement, pareille verve. Une peinture de Fragonard, ça ne ressemble-t-il pas à une page de Diderot? tableaux de famille, attendrissement de la nature, liberté d'un conte plaisant, et en tout le même ton ému et polissonnant[1]. »

Par une habituelle évolution, les peintres passaient alors avec aisance du plaisant au sévère. Fragonard, peintre religieux! Le contraste pourrait paraître au moins bizarre de voir l'auteur de *l'Escarpolette* traiter des sujets de sainteté, si l'on ne savait combien au siècle dernier on mêlait volontiers le profane au sacré. Il ne faisait en cela que suivre l'exemple de son maître Boucher qui a accommodé à sa manière la Vierge et les saints. Avec un rien, une plume, une flèche, on fait des amours de ses anges.

1. — *Journal des Goncourt.* Paris, 1887.



N'a-t-on pas dit d'un *Saint Jean-Baptiste* par trop beau, de Fragonard : « Otez lui la croix de la main, c'est Daphnis qui apparaît sous ces traits gracieusement efféminés. »

L'Éducation de la Vierge, qu'on dirait peinte sous l'inspiration de Murillo, est pourtant une toile sérieuse. Il semble que pour exprimer une impression mystique et céleste, le peintre ait volontairement laissé sa composition indécise. Ses beaux dessins préparatoires, surtout celui rehaussé de blanc que nous reproduisons, donnent la même impression. Les traits de l'enfant s'appuyant sur sa mère et semblant lui demander l'explication de quelque prophétie, sont à peine indiqués. Les molles blancheurs de la robe de la Vierge, les fumées blondes ou rougeâtres en concentrant toute la lumière sur les figures, concourent à donner à cette belle toile un éclat harmonieusement fondu qui rappelle l'École espagnole.

Cette qualité caractérisait-elle la fameuse *Nativité* ou *Adoration des Bergers*, qui fit, dit-on, courir le tout-Paris d'alors dans la galerie du marquis de Véri pour l'admirer? L'expert Paillet, dont c'était le métier de prodiguer les épithètes, la traite de « merveilleuse et sublime tout à la fois », et la considère comme l'une des plus belles compositions que la peinture ait produites en ce genre. Il soutint d'ailleurs son dire en achetant à la vente qui eut lieu en 1785, pour la somme de 9501 livres, le tableau auquel il avait octroyé des louanges comme celles-ci :

« Il est plus aisé de sentir que de rendre l'effet de ce chef-d'œuvre, dans lequel M. Fragonard semble avoir voulu prodiguer toutes les richesses d'une imagination vive et savante, chaque figure porte un caractère aussi magique que l'ensemble et l'œil sait à peine à quelle partie se fixer... »

Ce n'est guère que sur ces témoignages contemporains, un

peu hyperboliques, il faut l'avouer, que nous pouvons juger de l'une des œuvres importantes de Fragonard, car nous n'avons pas retrouvé la trace de la peinture originale. Il n'en est pas de même de *la Visitation,* autre tableau religieux d'un fini précieux, dont l'artiste a fait beaucoup de répétitions. Là se revoient ces lumières célestes, ces fumées qui tiennent le milieu entre le nuage et la vapeur de l'encens et font de la visite de sainte Élisabeth à sa fille Marie, une sorte de scène extra-naturelle. Le charme de cette petite toile est réel, et sa couleur tendre offre aussi dans sa manière comme un ressouvenir de Murillo.

Le tableau primitif avait été commandé par M. de Grammont et passa successivement par de riches cabinets, dans celui de Randon de Boisset d'abord. A sa vente, le prince de Conti le paie 7 000 livres; il reparaît encore, est acheté par le ministre de Calonne pour aller échouer à Londres en 1795, où il ne se vend plus que 2 100 francs. Est-ce le même qui se trouvait en 1787 dans la collection du chevalier Lambert? Thiéry, en le décrivant, y parle de deux Fragonard dont *la Visitation,* d'un effet et d'une magie de peinture remarquables.

Rémy, le rédacteur du catalogue Randon de Boisset, ne ménageait pas non plus l'éloge à cette petite toile si prisée, quand il disait qu'elle était « d'un mérite éminent, tant par la finesse de la touche et l'intelligence de la lumière qui est portée à la plus haute perfection ».

Toutefois la peinture religieuse n'a été qu'un simple épisode dans la production artistique de Fragonard. Beaucoup plus vaste a été sa préoccupation du paysage, mais cette fois sous l'influence des Écoles du Nord. Les Hollandais nous avaient précédés dans une façon nouvelle de voir la nature,

non pas la nature apprêtée, tirée au cordeau et plantée en quinconces par Le Nôtre ou La Quintinie, ou procédant des



LE MOULIN A VENT DE HOLLANDE

D'après un dessin à la sépia.

ordonnances classiques du Poussin, mais avec ses accidents de terrain, ses habitations rustiques, les méandres imprévus de ses ruisseaux et le désordre pittoresque des halliers et des troupeaux. Cette manière intime et familière de traiter le

paysage, Fragonard l'a cherchée et sa réussite a été aussi complète que pour les scènes de fantaisie. Beaucoup d'amateurs tenaient à en posséder un ou deux dans leurs galeries. Des indications dans le genre de celles-ci foisonnent dans les catalogues de vente du temps : « Deux paysages chauds et de bon style enrichis de figures agréables et d'animaux », ou « Paysages mêlés de ruines et ornés de figures spirituelles », ou bien encore « Baraques ajustées avec un goût plein de vérité ».

Le travail de Fragonard est alors minutieux et serré, dans *la Source,* par exemple, où les vaches viennent boire à une sorte d'abreuvoir naturel sous une roche herbue, tandis que se montre au-dessus le groupe de bergers que l'on reverra dans le tableau d'*Annette à vingt Ans*. Une autre peinture de la collection Walferdin, *le Rocher,* avec son chemin escarpé, gravi par des paysans et des bestiaux, était traité tout à fait dans le même goût et rappelait aux amateurs le faire de Berghem.

De son temps déjà on avait remarqué la tendance du peintre à s'inspirer des maîtres hollandais. On trouve dans les catalogues des mentions dans le genre de celles-ci : « Enfants couchés sur un tertre de gazon à la lisière d'un bois qui se détache sur un ciel orageux, dans la manière de Ruysdaël. » Il s'agit là du *Tertre* si précieusement travaillé. « On l'a vu souvent », écrivait aussi Le Carpentier, son biographe en 1821, « imiter Ruysdaël et d'autres peintres de cette école, à tromper. » Le même écrivain disait encore que Fragonard avait cherché à deviner le secret de Rembrandt pour « l'entente de l'effet et du clair-obscur ».

Tout cela amène à supposer un séjour de l'artiste en Hollande pour y étudier ses maîtres peintres sur place. Les



preuves de ce voyage se retrouvent d'ailleurs dans nombre de peintures et de dessins, ainsi dans la curieuse étude du *Moulin à Vent de Hollande*, se détachant avec ses colorations rouges sur un ciel gris, qui figurait à la vente de Beurnonville. Cette esquisse, où il fait penser à la fois à Peter de Hooghe et à Van der Meer de Delft, ces deux réalistes du XVIIe siècle, n'a pu être faite que d'après nature sur les bords de la Meuse ou de l'Escaut. Autre preuve péremptoire : les deux dessins de sa main qui passèrent à la vente du peintre Gros en 1778, *la Garde de Nuit* et *le Repas de la Garde bourgeoise*, et qui furent exécutés forcément devant les œuvres de Rembrandt et de Van der Helst, alors comme aujourd'hui à Amsterdam[1].

William Burger, bon juge pour tout ce qui touche de près ou de loin à l'École hollandaise, avait noté ces ressemblances à propos de certains paysages recueillis par Walferdin. *L'Abreuvoir* et *la Rentrée des Troupeaux*, aux moutons dévalant d'éboulis crayeux, le faisaient songer à Wynants; *la Pêche aux Écrevisses* et *le Troupeau qui s'abreuve* lui rappelaient la manière de Ruysdaël. Et devant ce petit tableau représentant *Trois Arbres* à la silhouette sombre se détachant sur un ciel gris laiteux, ne pourrait-on pas prononcer le grand nom d'Hobbéma.

Fragonard, au tempérament fougueux cependant, est alors recueilli devant la nature. Il se pénètre des qualités de sobriété des paysagistes du Nord, et cherche à reproduire la solidité de leurs masses de verdure, l'allure précise et vraie de leurs animaux, la légèreté de leurs ciels nuageux, enfin essaie de les égaler dans le fini de leur exécution.

1. — Ces deux dessins furent vendus, *la Garde de Nuit*, 450 livres, et *le Repas de la Garde bourgeoise*, 535 livres.

Mêmes remarques pour *l'Approche de l'Orage* ou le *Char Embourbé* de la collection Lacaze, au ciel fouetté, aux moutons en désordre, un vrai Benedetto qui aurait vu l'École anglaise. Et puisque nous sommes amené à trouver partout des parentés dans l'œuvre, il faut constater (Charles Blanc l'avait remarqué avant nous), comme un pressentiment de cette dernière École chez l'artiste. Ainsi il y a du Constable dans ce paysage de *la Diligence* qui passe sur la route cahoteuse au pied du manoir féodal s'enlevant en clair sur un ciel menaçant, et la belle aquarelle du *Temps Orageux,* première pensée du tableau, fait murmurer les grands noms d'Old Crôme et de Gainsborough.

Que dire de toutes ces ressemblances frappantes, criantes pour ainsi dire, signalées ici sans intention de déprécier l'artiste, sinon qu'elles témoignent d'une remarquable faculté d'assimilation? Sans doute, une originalité complète eût été préférable. Comme Sébastien Bourdon, ce Protée de la peinture, Fragonard eut la faculté rare de s'approprier la manière de certains maîtres, mais il est juste aussi de reconnaître que les Hollandais ont communiqué au peintre français une conscience dans le rendu qu'il n'avait pas auparavant. S'ils lui ont donné le goût du vrai, il n'y a que demi-mal. Au surplus, la variété est préférable à la fatigante uniformité de la manière; seulement dans l'espèce, ce que Fragonard gagne ainsi en œuvres curieuses, ne le perd-il pas en véritable originalité?

D'ailleurs pourquoi récriminer? A certaines colorations, à la touche des animaux, aux silhouettes des personnages, ne retrouve-t-on pas toujours le spirituel *Frago,* quand même il semble le plus éloigné de lui-même, et s'il déroute parfois l'attribution, des détails délicats révèlent aux initiés leur auteur.



Sa facilité, Fragonard l'a prouvée en abordant tous les genres avec une égale aisance : l'histoire, le paysage ou le tableau de genre. Suivant l'occasion, il fait encore une miniature ou un portrait. Il est vrai que son tempérament l'emporte quand il a une tête à peindre : sa fougue naturelle ne lui laisse pas le temps de la creuser, mais nul ne sait comme lui ébaucher une ressemblance ou tracer une tête d'enfant sur la feuille d'ivoire. Ses miniatures représentent presque toujours des fillettes ou des garçons à la mine éveillée, à la place d'yeux des escarboucles et ces teints clairs et fouettés qui font penser à la réduction d'un portrait de Greuze.

Il est curieux de mettre en parallèle deux artistes également bien doués, dont les miniatures restent comme des types parfaits du genre : Hall, le peintre minuscule des élégances féminines, minutieux interprète du moindre détail du costume, grand noueur de rubans, affectionnant les vêtements aux couleurs volontiers indécises et changeantes, vaporeux dans les cheveux, flou dans les traits du visage, mais s'inspirant toujours de la nature, et ne la perdant pas des yeux.

L'autre, Fragonard, visiblement à l'étroit dans ces petits cadres, faisant large comme inconsciemment, rendant la vivacité de l'enfance par l'esprit de la touche et l'ampleur du pinceau. Petits chefs-d'œuvre, sans nom le plus souvent, car ce sont des têtes de fantaisie : *Jeune Garçon blond à Collerette et Veste bleue* ou *Petite Fille une Fleur au Corsage*, et c'est tout comme indication; quant à la signature, elle est dans la touche.

Écoutons des juges compétents comparer les travaux des deux artistes : « Placez à côté toutes les miniatures du temps, elles pâliront, elles noirciront, elles laisseront voir le peiné de

leur travail, leur petitesse, leur minceur. Les plus brillantes, les plus fraîches, les plus libres, celles qui auront le mieux échappé à la sécheresse du métier, paraîtront des miniatures et rien que des miniatures, même celles de Hall aujourd'hui si chères, ces petites peintures égayées, vivifiées avec leurs badinages et leur pétillement si fin, leurs aiguillures de gouache, vous les verrez, malgré la science et l'esprit du travail, s'effacer devant un Fragonard. Ses petites figures se violacent, il est froid, il est menu, on ne voit plus en lui qu'un homme habile, spirituel à coups d'épingles, mais le rayonnement de la peau, l'éblouissement du teint, la lumière de la vie sur un visage, de cette vie blanche de l'enfance, pleine d'une santé d'innocence et comme baignée encore du lait qui l'a nourrie, Fragonard seul atteint cela dans ses miniatures. »

Au brillant de cette appréciation si juste vous aurez reconnu les Goncourt; mais il est nécessaire de mettre en regard ce que dit de Fragonard miniaturiste, Frédéric Villot, qui place Hall[1] au-dessus de tous ses rivaux. Il devait s'y connaître, car on prétend qu'il a fait beaucoup de miniatures dans le goût de ses deux artistes de prédilection :

« Fragonard s'est montré plein de grâce et de verve, mais dans ses délicieuses improvisations, jamais il n'a pensé à la nature, à lutter avec les difficultés de la ressemblance. Sa fantaisie seule le guide; elle lui fait trouver au bout du pinceau des touches et des tons d'une grande fraîcheur du plus piquant effet. Finir lui est impossible. Poursuivre un but, effacer, revenir sur un endroit pour approcher davantage du modèle, lui ferait perdre ses qualités; aussi ne le tente-t-il pas. Son

1. — Hall (Pierre-Adolphe), miniaturiste, né à Stockholm en 1736, mort à Liège le 15 mai 1793.

L'ouvrage fort bien fait de M. Fréderic Villot sur Hall n'a été tiré qu'à 120 exemplaires. Paris, Jouaust, 1867, in-8°.



cercle est rétréci. Ses petits pierrots aux habits blancs, aux rubans bleus, ses jeunes filles aux cheveux blonds, en manches de chemise, sont toujours les mêmes, car il les tire uniquement de son imagination. Il n'en est pas ainsi de Hall. La nature pose sans cesse devant lui, même quand il fait des têtes de fantaisie. Représenter physiquement et moralement son modèle, est sa constante préoccupation... »

Il y aurait à répondre à ce jugement de Villot, que la miniature était une distraction pour Fragonard, que ses ouvrages en ce genre ont une fluidité, une fraîcheur souvent absente dans ceux de Hall, tout précieux qu'ils soient, mais il faut bien lui accorder que les miniatures de Fragonard sont de fantaisie et non des portraits.

Quant à celles que l'on doit attribuer plutôt à Mme Fragonard, Villot croit toute confusion impossible. D'après lui, les retouches de Fragonard se voient sur les miniatures de sa femme, comme celles données aux tableaux de Mlle Gérard, et se reconnaissent aussi facilement que les parties corrigées par Prudhon dans les peintures de Mlle Mayer. A la vente d'un de leurs fidèles, le marquis de Véri, se trouva, sous le nom de Mme Fragonard, un lot de « huit miniatures très précieuses et touchées avec toute la légèreté et toute la grâce possibles; elles représentent des têtes de jeunes filles et de jeunes garçons, toutes d'une vérité et d'une fraîcheur qui ne laissent rien à désirer. Elles seront vendues par couples ».

Aussi croyons-nous que les unes et les autres ont plus d'un lien de parenté entre elles et il y a des chances pour que bon nombre de celles qui passent pour être uniquement du maître, doivent la lumière à cette collaboration conjugale. En définitive, ce sont toujours des *Fragonard*.

A toutes ces têtes roses et joufflues, ébauchées du bout de

son facile pinceau, l'artiste ne devait attacher aucune importance. En attachait-il beaucoup même à des portraits plus grands? En tout cas, il les faisait vite et à bon compte. Hall, dont nous venons de parler, qui fut un de ses grands admirateurs et conservait dans son cabinet beaucoup d'œuvres de Fragonard, note dans son inventaire : « Une tête d'après moi dans le temps qu'il faisait des portraits au premier coup pour un louis. »

Fragonard a trop de fougue pour s'astreindre au terre à terre d'une ressemblance, au calme que demande l'étude de la figure humaine. La peinture de portrait chez lui touche presque à la violence. C'est du Franz Hals enragé! N'y cherchez pas le serré du dessin d'un Holbein, ou la tenue sévère d'un Van Dyck. Pour de l'éclat, de la facilité et de la patte, il en a, et à revendre. Impossible de lui reprocher de chercher la ressemblance dans les petits détails. Le détail, il l'a en horreur, et c'est dans une belle pâte fluide et rutilante qu'il noie les traits de ses modèles par un large maniement de pinceau.

Sont-elles des portraits ces études endiablées de gens de théâtre de la galerie Lacaze? Un homme en costume jaune à crevés rouges, la plume à la main, caractérise *l'Inspiration*. Un autre, très spirituel de facture, jouant de la guitare, figure *la Musique*. On lit au dos de la toile : *Portrait de M. de La Bretèche, peint par Fragonard en 1769 en une heure de temps.* Comme virtuosité, c'est étonnant et c'est peut-être ressemblant; mais peut-on appeler cela un portrait? Une gracieuse jeune femme au teint limpide, dans sa robe mordorée à collerette, un cahier de romances à la main, personnifie *le Chant,* enfin une étude de jeune homme complète cette ornementation, car c'en devait être une : Fragonard n'est là qu'un



LA CHEMISE ENLEVÉE

D'après la Gravure de Guersant

décorateur. Ses prétendus portraits, tous quatre de pareille dimension, sont des dessus de porte.

Plus étudiés, plus solides étaient les deux beaux portraits d'un *Acteur* et d'une *Cantatrice*, très remarqués quand ils passèrent en vente à Paris, en janvier 1884[1]. Rien de moins banal que ces peintures enlevées d'enthousiasme, l'homme surtout au visage échauffé par les feux de la rampe, au teint usé par le fard, et la jeune femme, Mlle Olivier, ou Mlle Laguerre, jolie blonde tenant un cahier de musique de sa fine main gantée de blanc, d'une extrême élégance dans sa robe de soie grise, ornée de la grande collerette que Fragonard met si volontiers au cou de ses modèles. Si celui-ci est plus discret dans sa facture distinguée, le premier, le portrait d'acteur, est, dans sa superbe allure et dans sa virtuosité, non seulement un morceau précieux de l'œuvre de Fragonard, mais aussi dans l'histoire du portrait en France, en ce qu'il marque l'extrême limite du beau dans la fougue, enfin le dernier degré de la recherche de la vie dans la violence de l'exécution.

Ces peintures arrachèrent des exclamations admiratives aux critiques : « Ah! les beaux portraits! s'écriait l'un deux. Quelle franchise! Quelle hardiesse de touche! Quelle furie d'exécution! Quelle puissance de coloris! C'est du Franz Hals et du bon, avec la grâce raffinée et l'esprit endiablé du XVIIIe siècle. Les têtes seules sont finies et le reste du corps n'est qu'ébauché, mais l'ébauche chez Fragonard était chaude, avec une verve, une fougue, une crânerie tout à fait supérieure. »

Lancé dans le monde du théâtre, surtout dans sa jeunesse, l'artiste eut l'occasion d'y peindre quelques-unes de

1. Ces deux portraits faisaient partie de la collection de M. Vallet, conservateur du Musée de Bordeaux. Ils ont été vendus 16 900 et 25 000 francs.

ses étoiles, c'est ainsi que l'on connaît de lui le portrait de *la Duthé*. Il semble avoir été fort ami de *Mlle Olivier*, qu'il a représentée, soit en buste au pastel, soit dessinée à la sanguine, dans le rôle de Chérubin. Nous croyons aussi la reconnaître dans la blonde jeune femme en costume de théâtre qui figure dans plusieurs collections.

Quant aux nombreux portraits de *la Guimard,* car Fragonard a fait passer la célèbre danseuse sous plusieurs aspects à la postérité, ils sont peints également avec cette même ardeur chatoyante. Contrairement à l'anecdote « de la grimace », elle sourit dans l'exemplaire de la collection Walferdin, serrée dans son corsage aux vives couleurs, comme aussi dans le beau portrait en pied, en costume de bergère, l'ornement du salon de son hôtel. Ici Fragonard est plus sage, et n'y perd aucune de ses qualités, ni son élégance, ni sa fraîche harmonie, ni son esprit.

Lorsqu'il veut étudier une figure amoureusement, en caresser les chairs nacrées, il n'a pas son pareil. Les deux charmantes *Études de Jeunes Filles,* exposées rue de Sèze dans l'hiver de 1883-1884[1], en sont la preuve. Rien de plus délicat. Jamais pareille fraîcheur d'épiderme; et quels tons à la Rubens : « Pour l'éclat des carnations et la limpidité des reflets, écrivait à leur sujet Paul Mantz, elles ont l'air de se souvenir du maître d'Anvers, bien que la moindre touche ait le piquant de la grâce française. »

S'il fallait choisir de la jeune fille à la fanchon blanche ou de celle aux rubans ponceaux, grand serait notre embarras. Qu'importe! Les deux têtes sont exquises; c'est la jeunesse dans tout son velouté!

1. Ces peintures appartiennent à Mme la Baronne Nathaniel de Rothschild.

A placer sur la même ligne une autre étude de jeune fille d'une qualité remarquable, *la Rêveuse*, de la vente d'Ivry, qu'un amateur enthousiaste n'a pas craint de couvrir d'or[1]. A quoi songe la gracieuse fille blonde au regard si doux sous son chapeau de paille doublé de soie verte? Quelle vision entrevue fait clignoter ces jolis yeux baignés dans la demi-teinte? Diderot seul aurait pu l'imaginer et nous le dire en son langage imagé.

Notre artiste est sous le charme on le sent, quand il peint ces frais minois de jeunes filles. Il s'en trouve ainsi toute une série dans son œuvre, qui lisent, qui rêvent, qui vous regardent en dessous avec le plus provocant des sourires. La *Jeune Fille brune* au ruban rouge que nous reproduisons ici n'est pas la moins charmante.

Parmi les portraits d'hommes de Fragonard, il faut noter en première ligne la belle esquisse du paradoxal Diderot. Est-ce pour lui marquer sa reconnaissance de l'éblouissante description destinée plus sûrement que la peinture elle-même à faire passer la *Callirhoé* de l'artiste à la postérité? Les procédés usités aujourd'hui étaient-ils déjà en usage alors entre peintre et critique? Toujours est-il que Fragonard bien inspiré ce jour-là devant cette tête intelligente, en a rendu avec feu les grands traits. Diderot disait n'avoir jamais été réussi que par un pauvre diable de dessinateur nommé Garand. Nous voulons voir pourtant un *Diderot* bien ressemblant dans ce morceau de choix, ornement actuel de la galerie Daupias à Lisbonne.

Un autre portrait frappant par la beauté de son exécution, se trouve à Grasse à côté de la grande œuvre décorative de

1. — *La Rêveuse* a été vendue 36000 francs en 1884.

Fragonard. Dans la maison, la tradition constante veut qu'il représente *Chardin*, son premier maître[1], mais alors un Chardin jeune, coiffé d'un bonnet posé en arrière, sans perruque et cheveux ras, aux traits énergiques et osseux, au nez proéminent, à la physionomie sympathique. Quel que soit le modèle, c'est un type affectionné du peintre et qu'on rencontre souvent dans son œuvre.



LE PRINCE DE CONDÉ Ier DU NOM

D'après la gravure de Miger.

Par exemple, ce qui se comprend moins, ce sont les portraits des *Princes de la Maison de Bourbon*, placés dans les collections du château de Chantilly. Qu'on imagine de petites peintures sèches et froides, copiées sans conviction sur des originaux plus anciens, mais, chose curieuse, de manière à jouer la peinture ancienne. Avouons notre déception : ce sont des Fragonard sans en être, œuvre du charmant peintre suivant

1. — Ce tableau se trouve à Grasse dans la chambre à coucher de M. Malvilan.





AU GÉNIE DE FRANKLIN

D'après un dessin à la sépia.

la tradition qui les lui donne, mais où l'on ne retrouve aucune de ses qualités habituelles. Le graveur Miger, dans les reproductions qu'il a exécutées pour le livre de Desormeaux, l'*Histoire des Princes de la Maison de Bourbon*, a tiré tout le parti possible de ces faibles peintures.

Enfin dans les portraits dessinés, il faut en venir à ceux de sa famille qui, dispersés, ont été collectionnés avec un soin passionné chez un de ses grands admirateurs[1]. Là on peut la voir toute réunie, *Mme Fragonard* avec ses gros traits communs, sa sœur *Marguerite Gérard*, plus fine et plus jolie, *Rosalie Fragonard*, physionomie intéressante et triste, *Alexandre-Évariste* son frère, et dans cet ensemble unique, plusieurs portraits de *Fragonard* par lui-même au crayon, mais pas un Fragonard jeune. Le portrait du Louvre, qu'il faut mentionner, est bien lourd avec sa tête énorme. Aussi la représentation la plus intime se voit dans le portrait de Fragonard que possède Mme Kestner. L'artiste est assis près d'une table, vêtu de noir, bas de soie, jabot blanc, des cartons à dessin à ses pieds. La tête coiffée de cheveux blancs se détache colorée, animée par les yeux noirs observateurs. Avec son air de bonté et de finesse, cette peinture soignée rappellerait le faire de Mlle Gérard. C'est la même expression que dans la miniature d'elle qui a servi à Le Carpentier pour graver son portrait à l'eau-forte; aussi la croyons-nous l'auteur de cette jolie toile.

La jeune artiste connaissait bien son modèle. Elle était venue de bonne heure s'installer au Louvre pour amuser et bercer la petite Rosalie. Elle avait quatorze ans; l'atmosphère parisienne la forma rapidement. D'abord rude et noire

1. — M. C. Groult.

comme sa sœur, elle devint belle en devenant femme, telle nous la montre un charmant portrait au crayon de la main de son beau-frère, fait quand elle avait vingt ans. C'est alors une grande jeune fille très formée : « Les plus beaux yeux noirs, l'ovale le plus pur, un dessin de figure romain, la faisaient comparer à une tête de Minerve, et dans les premières années qui suivirent la mode pour les femmes de ne plus porter de poudre, elle faisait sensation au théâtre avec le style de sa beauté[1]. »

Et par une heureuse chance, il se trouve que cette belle-sœur du peintre, que ce bouton de rose sur le point d'éclore, a des dispositions pour la peinture. Elle regarde, elle étudie, son goût se forme aux côtés de son beau-frère, au milieu de cette multitude d'ébauches et de dessins; Fragonard lui donne des leçons dont la meilleure est encore son exemple et la pousse vers la gravure.

La jolie pièce, *le Chat Emmaillotté*, est sortie de cette collaboration. La jeune fille signe de confiance : *Première planche de Mlle Gérard, âgée de 16 ans, 1778*. Nous voulons croire que les dessous sont de la débutante, mais l'amusant pointillage des chairs, mais l'excellent dessin, mais la naïveté savante des physionomies, qui a pu les rendre, sinon Fragonard. Au bas d'une autre eau-forte, une allégorie *Au Génie de Franklin*, d'un assez lourd dessin, on trouve encore cette mention : *Gravé par Marguerite Gerard, à l'âge de seize ans, en 1778. Hommage à mon Maître et bon ami Frago.*

Mais il faut avouer que si la vocation de la jeune fille s'accuse, elle ne lui prend ni sa facilité ni sa prestigieuse exécution. Son travail reste peiné, laborieux, tel qu'il paraîtra

1. — Goncourt. *L'Art au XVIIIe siècle.*

plus tard dans ses froids dessins pour les *Liaisons Dangereuses*, de Choderlos de Laclos. Il existe pourtant une bien adorable pièce signée d'elle, enlevée avec autant de relief que d'esprit *Monsieur Fanfan jouant avec Monsieur Polichinelle et Compagnie*. Fanfan, c'est le jeune fils de Fragonard en petite chemisette, la bonne figure réjouie, traînant un pantin qu'un roquet essaie d'attraper. C'est la nature prise sur le vif, c'est l'eau-forte maniée comme seuls les artistes créateurs peuvent le faire. Il faut le dire avec les Goncourt, dans ce charmant travail en commun, le maître apportait non seulement ses conseils, mais ses retouches, et parfois, comme en cette occasion, tout son talent. L'élève croyait avoir fait cette délicieuse gravure et le maître la lui faisait signer pour l'en convaincre. La petite supercherie ne put tenir longtemps et quand la planche appartint à Naudet, l'éditeur effaça le nom de l'apprentie pour y rétablir celui de Fragonard, son véritable auteur.

C'était d'ailleurs un excellent aquafortiste que Fragonard, plein de ragoût, comme on disait alors, et nous regrettons bien qu'il n'ait pas davantage exploité ce côté particulier de son talent. En Italie, auprès de l'abbé de Saint-Non, il avait été amené à lui donner quelques exemples, à lui montrer comment on troussait une Vue de Parc, comment on massait du bout d'une fine pointe d'aiguille des charmilles et des broussailles, et Saint-Non avait remarquablement profité de la leçon en copiant cette pièce si finement égratignée du *Petit Parc*.

L'abbé ne demandait pas que des paysages à ses amis, mais aussi réclamait d'eux, on se le rappelle, des croquis de tout ce qu'on voyait ensemble d'intéressant dans les églises et dans les palais en fait de tableaux et de statues. Et Fragonard de passer de Raphaël au Guerchin, de croquer Pietre



JEUNE FILLE SOMMEILLANT

de Cortone et le Guide, les traitant un peu cavalièrement, il faut bien l'avouer. D'après ces dessins crayonnés à la hâte, le maître a fait mordre quelques planches à l'eau-forte. *La Vision de Saint Marc* de Lanfranc est une des meilleures parmi les quatorze pièces gravées par lui d'après Ricci, A. Carrache, Tiepolo, Tintoret, et dont plusieurs portent la date de 1764.



LA VISION DE SAINT MARC
D'après l'eau-forte de Fragonard

Le procédé importe peu au véritable artiste : Fragonard prend la pointe et, du premier coup, il produit des ouvrages parfaits, ses *Jeux de Satyres*, qui sont un peu antérieurs, on peut lire sur l'une des planches la date de 1763. C'est donc de retour à Paris, par délassement en quelque sorte et pour complaire à son ami Saint-Non, qu'il a griffonné si délicatement les quatre petites Bacchanales que celui-ci a copiées. Tout le monde connaît ces enlacements gracieux de satyres et de nymphes se nouant et se dénouant amoureusement, d'où s'exhale comme un parfum antique. Celle-ci danse avec son faunin au son de la cithare, celle-là chevauche un de ses compagnons à pieds de bouc, pendant que deux autres forcent leur

compagne à prendre pour siège « par un écart de volupté » leur bras nerveux enlacés. Et tout cela fait d'une pointe d'aiguille spirituelle, avec son entourage de feuillages et de roseaux, s'inspire des beaux temps de l'art grec et a fait dire « qu'on croirait retrouver des pierres gravées, ramassées dans la grotte des nymphes où se baignait Chloé ».

Négligeons quelques eaux-fortes sans grande importance de Fragonard (on en trouvera l'indication dans l'Iconographie de l'œuvre de l'artiste), *les Traitants* où l'on croit voir le portrait du banquier Thélusson, *les Femmes à Cheval*, pour arriver à son morceau capital à l'eau-forte, *l'Armoire*, traité de main de maître, reproduction du sujet à la fois grivois et familier de son dessin. Faut-il rappeler ces parents menant grand bruit du dégât causé à leur fille qui se lamente d'avoir laissé ébrécher son capital par un jeune drôle trouvé tout penaud dans l'armoire, cachant encore, de son chapeau, le désordre de sa toilette. Voilà une paysannerie qui dut bien divertir les amateurs en l'an de grâce 1778 date de la gravure.

Avec *l'Armoire*, sa maîtresse pièce, l'artiste se révèle aquafortiste consommé : le travail est large et possède cette sûreté, cette maëstria des eaux-fortes de peintre, que jamais l'interprétation la meilleure n'a su donner.

Une estampe par exemple qui sort de sa manière, c'est la grande pièce qu'il dessina et grava en l'honneur de *Franklin*. On sait la réception enthousiaste qui fut faite à l'envoyé des États-Unis, venu pour demander l'appui de la France dans la revendication de leur indépendance. Le patriote américain visita les artistes au Louvre. Fragonard prévenu, composa tout exprès cette vaste allégorie avec la légende :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis,



LES TRAITANTS

D'après l'eau-forte de Fragonard.

qui fait allusion à sa double gloire, et il eut l'attention de tirer devant lui la première épreuve de son eau-forte pour la lui offrir.

Aux côtés de l'artiste, un personnage dont nous avons déjà esquissé la physionomie, tenait une place importante dans



LA CAVALCADE

D'après un croquis au crayon.

sa vie. Comme le nom de Watteau est indissolublement lié à celui de M. de Jullienne et celui de Boucher accolé à Mme de Pompadour, le nom de Fragonard ne peut plus être séparé de celui de Bergeret. Il s'agit du receveur des finances Bergeret de Grandcour, l'original de la gravure bien connue de Demarteau, gros homme à l'air bon et fin, qui fut pour lui un vrai Mécène.



Ses commandes donnèrent naturellement aux relations entre le peintre de nature aimable et le financier enclin à s'entourer d'artistes, un tour plus étroit. Les dessins de Fragonard fourmillent des preuves indirectes de cette intimité, surtout ceux qui avaient été conservés longtemps dans sa



Mlle GÉRARD DONNANT UNE LEÇON DE DESSIN AU FILS DE BERGERET

D'après un croquis au crayon.

famille et parmi lesquels les Laperlier, les Walferdin et les Marcille purent choisir. C'est ainsi qu'il faut reconnaître dans *le Concours* et *la Récompense* les deux beaux dessins à l'encre de Chine que nous reproduisons, des épisodes familiers de l'intérieur de Bergeret, scènes dont son jeune fils était le héros. Dans l'un, des enfants récitent et écrivent sous les yeux des maîtres, et dans le second, les parents ramènent en triomphe le vainqueur du concours, qu'applaudissent ses jeunes

concurrents. On ne peut qu'admirer la joie communicative, le mouvement, la gaieté, l'intimité qui règnent dans ces deux intéressantes compositions. Des croquis provenant de la famille Fragonard représentent encore tantôt une leçon de dessin, où l'on reconnaît très bien Mlle Gérard à côté du fils de Bergeret, tantôt des portraits-charges des amis de la maison, croquis intimes, enlevés dans la minute même, et fixant le souvenir de bonne amitié des deux familles, amitié qui devait amener la pensée d'un voyage en commun en Italie.

Bergeret s'était engoué de son peintre; il l'invitait avec les siens, dans son hôtel de la rue du Temple, et plus tard à la Folie-Beaujon, qu'il avait achetée. Mlle Gérard donnait des leçons de dessin au fils du financier. Enfin tout ce monde partait l'été pour Cassan, la maison de campagne de Bergeret.

C'est bien sûr à un épisode de ces séjours que se rapporte une série de croquis, retraçant les phases d'un petit accident que l'artiste prit soin d'annoter : *M. Frago qui se trompe de porte et tombe dans un endroit où il n'y avait point de chaise percée, et se fait une entorse cruelle à huit heures et demie et deux secondes.* Sur le croquis suivant on le voit couché : *Situation d'ordonnance pour quinze jours.* Puis ce sont des femmes qui lèvent les bras de surprise en l'apercevant ainsi, et Fragonard d'inscrire : *Retour de ces dames à dix heures; effets douloureux et bien doux pour l'aimable Frago.*

Il était de mode en ce temps-là de se faire suivre d'un artiste dans ses voyages. A l'imitation de Randon de Boisset qui s'était fait accompagner par Boucher en Hollande, Bergeret demanda à son ami Fragonard, comme la chose la plus simple, de l'accompagner en Italie. L'artiste dut saisir avec joie cette occasion de refaire à douze ans de distance ce pèlerinage au pays des arts, et quant au financier, depuis trop longtemps



LE CHAT EMMAILLOTÉ

D'après l'eau-forte de Mlle Gérard

les chefs-d'œuvre de la peinture, les monuments fameux, Saint-Pierre surtout, trottaient dans son imagination. Et puis la vie qu'on menait à Rome, l'espoir d'y découvrir des objets curieux pour orner ses résidences, l'agrément d'être conduit par un artiste expérimenté, toutes ces considérations étaient bien faites pour le décider à partir avec Fragonard pour *cicerone*.







LA DANSE DE L'OURS

D'après l'eau-forte de Saint-Non

CHAPITRE V

Deuxième voyage de Fragonard en Italie. — *Journal* du receveur des finances Bergeret de Grandcour. — Description de la caravane. — Passage à Négrepelisse. — Toulouse, Nîmes, Gênes, Florence. — Séjour à Rome. — Le cardinal de Bernis. — Natoire et les pensionnaires de l'Académie de France, Vincent, Paris, Berthélemy, Ménageot. — Bergeret et sa *Conversation*. — Voyage à Naples. — Mme Fragonard et son cordonnier. — Retour par Rome, Venise, Vienne et l'Allemagne. — Procès entre Fragonard et Bergeret au sujet des dessins faits pendant le voyage.

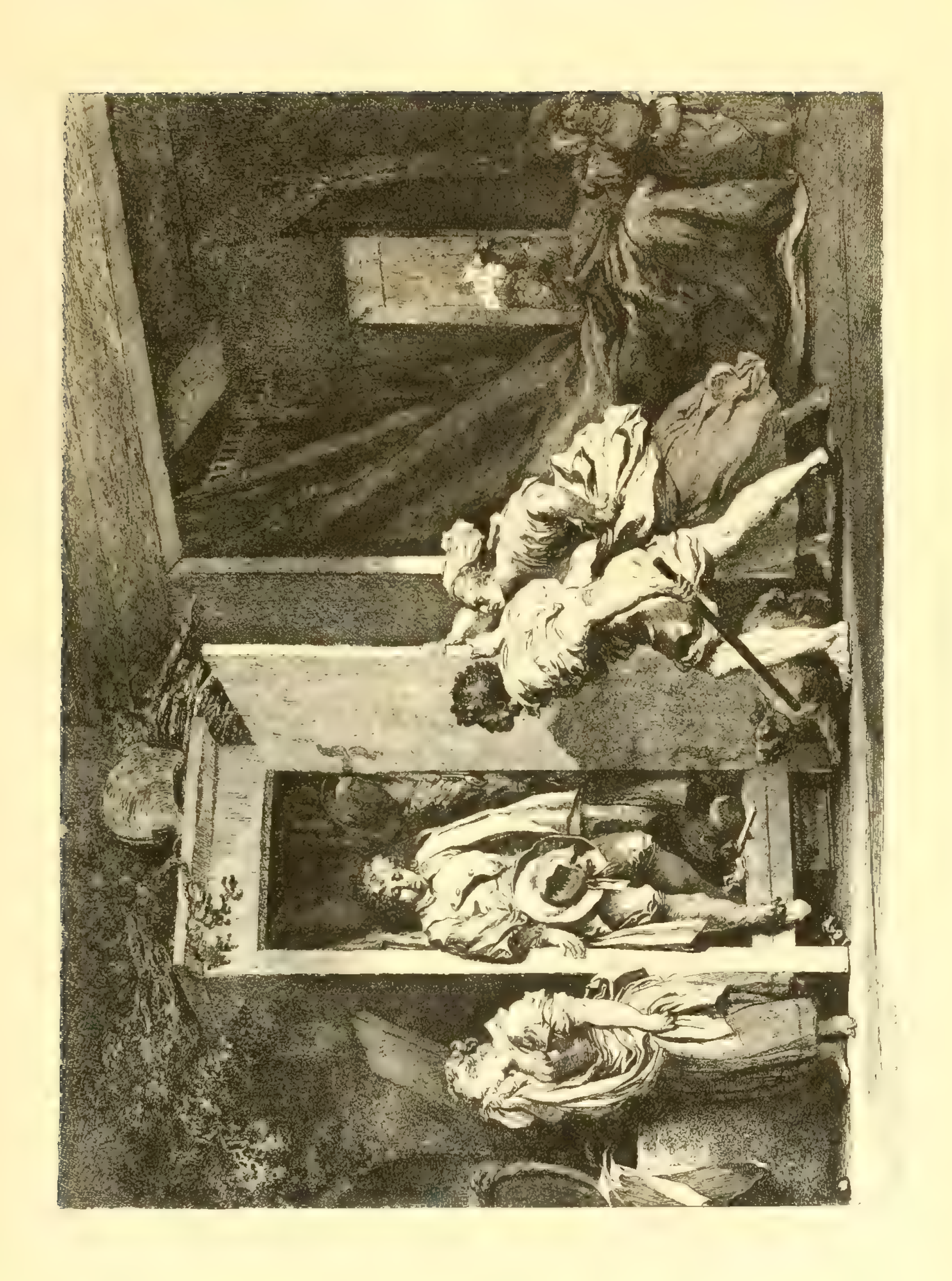
Quelle charmante chose que ces voyages d'Italie jadis, pour les artistes partant en bandes, légers d'argent, mais riches de jeunesse et d'espérances, leur brevet de pensionnaire du Roi dans leur poche, ou bien voyageant, libres de toute préoccupation, à la remorque de quelque fermier général ou d'un amateur généreux! Tel Cochin accompagnait M. de Vandières, le frère de Mme de Pompadour, tel Greuze avait été

emmené par l'abbé Gougenot, tel Fragonard partait en 1773 avec son ami Bergeret qui n'était pas fâché d'avoir dans ses bagages un homme capable de lui ouvrir sur la peinture des horizons nouveaux.

On dut le préparer longtemps à l'avance, ce voyage en chaise de poste. Que de beaux projets se combinèrent entre le financier et l'artiste dans l'hôtel de la rue du Temple! Quelle moisson de dessins et d'antiquités on se promettait de rapporter! Voyager à petites journées, s'arrêter aux sites pittoresques, rendre visite aux gens de marque, tel était le programme. Bergeret emportait de grands registres pour y consigner ses impressions, écrire en un mot son *Journal*. Ce journal resté inédit[1], nous avons eu l'heureuse fortune de le retrouver. Bien que le fermier général y parle peu de son peintre dont il se préoccupe beaucoup moins que de son cuisinier, cependant, comme on sent là Fragonard, comme on devine son influence sur les opinions artistiques de son compagnon, nous avons cru devoir y puiser largement.

Ces extraits auront l'avantage de relater les divers épisodes du second séjour de l'artiste en Italie et de nous donner aussi le tableau fidèle d'un voyage du temps passé, avec ses émotions naïves, les visites aux palais et aux églises, les réceptions dans la haute société, les dîners chez l'ambassadeur de France, l'audience du Saint-Père, les achats d'objets d'art, tout le train d'un riche financier aimant à paraître. Bergeret de Grandcour était, comme le banquier de la cour Beaujon, l'un des fastueux manieurs d'argent de son temps. Il avait toujours eu le goût des arts, s'était de bonne heure

1. — Le *Journal du Voyage d'Italie*, de Bergeret de Grandcour, appartenait à M. Bonsergent (de Poitiers). Il a été acquis, à sa mort, avec sa bibliothèque, par la *Société des Antiquaires de l'Ouest*.



formé une galerie, et faisait même partie depuis vingt ans[1], en qualité d'associé libre, de l'Académie royale de Peinture. C'était, à l'époque où il entreprit ce voyage, un homme d'une soixantaine d'années. Justement l'un des jeunes artistes qu'ils rencontrèrent à Rome, Vincent, nous a laissé de lui une spirituelle esquisse[2], beaucoup plus typique que la bonasse figure gravée par Demarteau, sur le dessin de Fragonard. Il est en déshabillé du matin, veste et culotte de pékin blanc; la tête coiffée d'un foulard, l'œil émerillonné, l'air vaniteux, avec une pointe de malice. Grand et gros, debout, ce qui fait valoir sa haute taille, il tient un rouleau de musique de la main droite et la gauche s'appuie sur un manuscrit, son *Journal* sans doute, posé sur un stèle antique que surmonte un sphinx de porphyre; le ruban de la croix de Saint-Louis est négligemment jeté par côté; à ses pieds, des cartons bourrés de dessins, les dessins de Fragonard!

Ce vrai type de financier dix-huitième siècle, écrit son Journal pour ses nièces. Il est censé leur adresser le récit des incidents de la route, « d'un stile de voyageur sans prétention ». Dès Orléans, le soir du mardi 5 octobre 1773, première étape du voyage, il débute en donnant le dénombrement de la troupe. Éloges du ménage Fragonard qu'il s'applaudit d'avoir emmené. Hélas! les éloges seront barrés au retour, avec observations peu bienveillantes, quand les froissements d'une longue cohabitation et la grande querelle au sujet des dessins, auront aigri des rapports si agréables au début :

« Notre bagage est composé d'une berline dans laquelle nous sommes, M. et Mme Fragonard, peintre excellent pour

1. — 31 août 1754.
2. — Musée de Besançon (Legs Paris).

son talent qui m'est nécessaire surtout en Italie, mais d'ailleurs très commode pour voyager et toujours égal; Madame se trouve de même. Comme il m'est très utile, j'ai voulu le payer de reconnaissance en lui procurant sa femme qui a du talent et est en état de goûter un pareil voyage, rare pour une femme. La quatrième personne est une gouvernante à moy, ancienne femme de chambre de Mme B... (Bergeret). Bien des raisons me l'ont fait emmener; elle n'est pas embarrassante en voyage, elle est forte et en état de rendre quelque service à des malades... Enfin je l'ai emmenée pour me garantir de toutes demandes dont j'ai été souvent persécuté par des gens qui souhaitoient faire le voyage avec moy... Par mon arrangement tout est d'accord, je me trouve le maître de ma bande. Mon fils suit dans un cabriolet avec un cuisinier, mes deux grands cochers assis sur le siège, mon valet de chambre Louis courant avec le domestique de mon fils... Le vent n'emportera pas notre voiture qui est munie de tout le nécessaire avec abondance et peut-être de quelques inutilités qui font l'agrément de notre route. Les portefeuilles avec variété de desseins de choix n'y manquent pas et livres... »

Voilà donc nos voyageurs partis en solide équipage. Bergeret confesse que le départ de Paris serre le cœur, mais la deuxième poste est un remède sûr; d'ailleurs, il n'est pas encore « rouillé du train d'auberge » depuis la Hollande et l'Allemagne qu'il avait parcourues précédemment; toutefois son cuisinier, rouage important, le préoccupe vivement : « Nos courriers qui ont débuté ont besoin de repos, surtout notre cuisinier qu'il sera nécessaire de mettre demain en cabriolet. Le détail de ses infirmités vous ennuyeroit et vous vous en doutés. Bonsoir aux chères nièces qui entrent pour beaucoup dans la peine que j'ai eue à partir. »



LE FOUR BANAL DE NÉGREPELISSE

D'après un dessin à la sépia

Traversée de la triste Sologne dans des sables difficiles pour une voiture chargée, avant d'atteindre Vierzon, jolie ville avec une grande auberge toute neuve, où le gourmet remarque que l'on mange d'excellentes perdrix : « Intéressez-vous, je vous prie, à notre cuisinier, nous sommes intéressés à le ménager ! »

Les soirées étant longues, se passent à dessiner ou à écrire, ou à se coucher, au choix de chacun. Puis par des chemins cahoteux, l'on traverse le Berry, ce qui n'est pas précisément la route de l'Italie; mais Bergeret veut profiter de l'occasion pour visiter sa terre de Négreplisse, située aux environs de Montauban : « Quels chemins et quels chevaux ! s'écrie-t-il un soir à Uzerches. Quelle voiture de fer il faut avoir pour tenir aux cahots et chemins affreux, pleins de rochers et de pierrailles. J'avois cru les chemins du Limousin accommodés, mais ils ne le sont que par portions et aux environs de Limoges, passé la quelle ville tout est encore à faire. Le beau temps nous a soutenus par bonheur et à ce moment tout est oublié après avoir fortement soupé et gayement... Comme nous sommes arrivés de bonne heure dans l'endroit le plus affreux par sa situation sur une butte entourée de montagnes et terminée par une rivière meublée de moulins qui occasionnent des chutes et cascades d'eau, nous avons, en peintres et amateurs, admiré avec extase ce que personne n'admire, jusqu'à l'heure de notre dîner. Notre docteur, M. Fragonard, toujours laborieux et actif, a projeté et exécuté un dessein de cette situation... Envoyés icy des malades qui ayent besoin de trémoussoires. »

Le peintre, on le voit, emploie ses loisirs et commence à remplir les cartons de beaux paysages. Enfin par Brives et Cahors et « croyant toujours sortir de sa chambre » tant



le voyage est agréable par un très beau temps, avec bonne humeur et bonne santé, Bergeret arrive à sa terre de Négreplisse, où en sa qualité de seigneur du pays, il se laisse haranguer. Un beau dessin, largement touché à la sépia, *le Four banal de Négreplisse*[1] ou les villageoises sont occupées à enfourner leurs miches de pain, aurait témoigné, à défaut du Journal, du passage de Fragonard aux environs de Montauban.

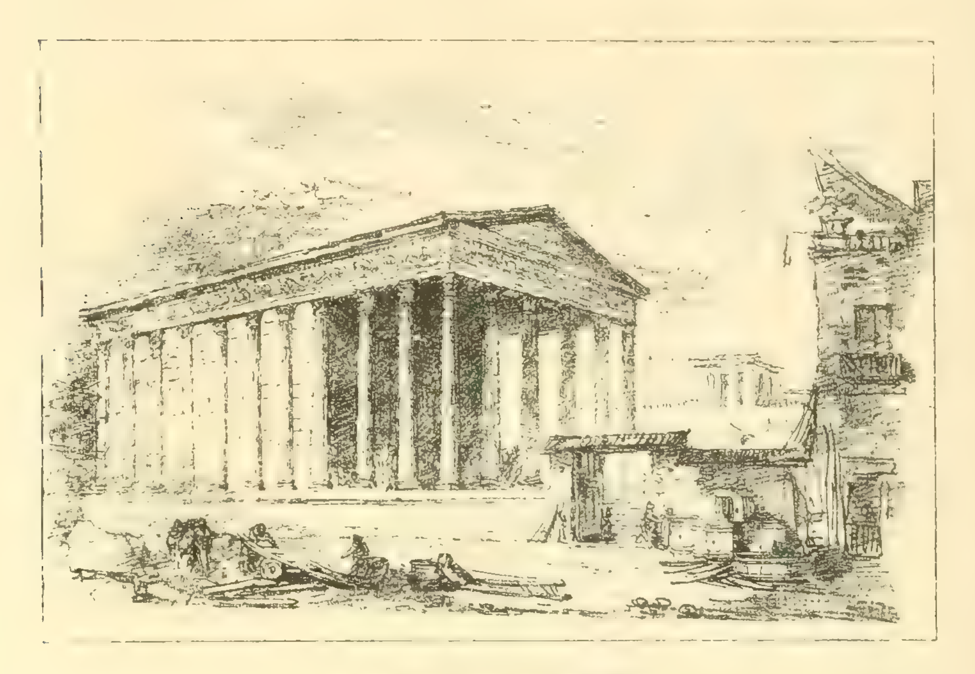
Après un séjour d'une quinzaine, la caravane se remet en route pour gagner Gênes par les belles routes du Languedoc « sur lesquels on jouerait au mail. Ce n'est pas voyager, s'écrie-t-il, c'est se promener dans l'allée des Thuilleries. » A la vaste auberge du *Grand Soleil,* à Toulouse, on est très bien logé et comme on est arrivé de bonne heure, tout le monde se transporte à cinq heures très *incognito,* dans une deuxième loge à la comédie où l'on jouait *le Procureur Arbitre* et *Tom Jones :* « Il faut bien en route s'amuser de tout. »

Puis les voyageurs passent successivement, à Nimes en y admirant les monuments romains; à Beaucaire où ils traversent le Rhône sur un pont de bateaux d'une longueur immense; à Aix en Provence où il y a beaucoup de belles maisons avec de bons tableaux, entre autres celles du président d'Albertas et du marquis de Valbelle, avec le regret de ne pas aller dans sa terre de Tourves où les étrangers sont sûrs d'avoir bonne réception du marquis qui y possède de beaux *Vernets ;* à Marseille où souffle un vent considérable, puis par la vraie Provence toute couverte de vignes et d'oliviers innombrables, de lauriers et de grenadiers dans les haies. La vue des montagnes dans lesquelles on voyage, les

1. — Collection Edmond de Goncourt.

ravit particulièrement par leur variété singulière et le caractère de rochers des plus curieux « pour gens qui regardent en peintres ».

Il est à remarquer que Fragonard, bien qu'il en passe très près, laisse de côté Grasse, sa pittoresque patrie, et n'en fait pas les honneurs à son compagnon. C'est à Antibes que l'on



LA MAISON CARRÉE A NIMES

D'après un dessin à la pierre d'Italie

s'embarque, après avoir attendu que la mer en fureur se soit calmée. La felouque a bien du mal à contenir les voitures démontées. Plaisanteries ordinaires sur « les effets que la mer fait sans considération de qui que ce soit. Chacun s'en défend et tout le monde espère jusqu'au moment, que cela ne le regardera pas ». Et la première heure n'est pas écoulée que Bergeret paie son tribut, malgré les preuves qu'il croyait avoir faites dans des voyages précédents, mais leur felouque est



LA HALTE

D'après un dessin à la sépia.

d'une structure très légère et le balottement qu'elle procure est « peu agréable pour ceux qui ne sont pas marins ».

A San Remo, le gouverneur, un Grimaldi, envoie un officier les complimenter et leur fait l'honneur de venir les voir dans leur très vilaine auberge, « où nous risquerions beaucoup de mourir de faim sans notre cuisinier ». Ils lui rendent sa politesse par une visite après souper. C'est un homme d'environ trente-cinq ans, fort honnête et parlant bien français. On faisait chez lui un trente et quarante à perdre au plus un louis ou deux avec deux dames et une douzaine d'hommes, à peu près tout ce qu'il y a à voir de gens d'une certaine espèce dans San Remo.

Le mauvais temps continuant, les voyageurs abandonnent la mer pour gagner Gênes, en chevauchant chacun un mulet : « Notre petite troupe est fort contente, écrit-il; nous regardons cet événement en peintres, nous voyons tout en tableau et notre cavalcade fait spectacle dans la ville. D'un côté nous avions vingt matelots de nos felouques qui venaient prendre nos ordres, de l'autre côté douze mulets avec quatre hommes à pied et notre bande de dix personnes, dont deux femmes aussi sur des mulets couverts de nos peaux de tigre, parure dont ils n'avaient jamais été favorisés et dont les muletiers du moins étaient très flattés... »

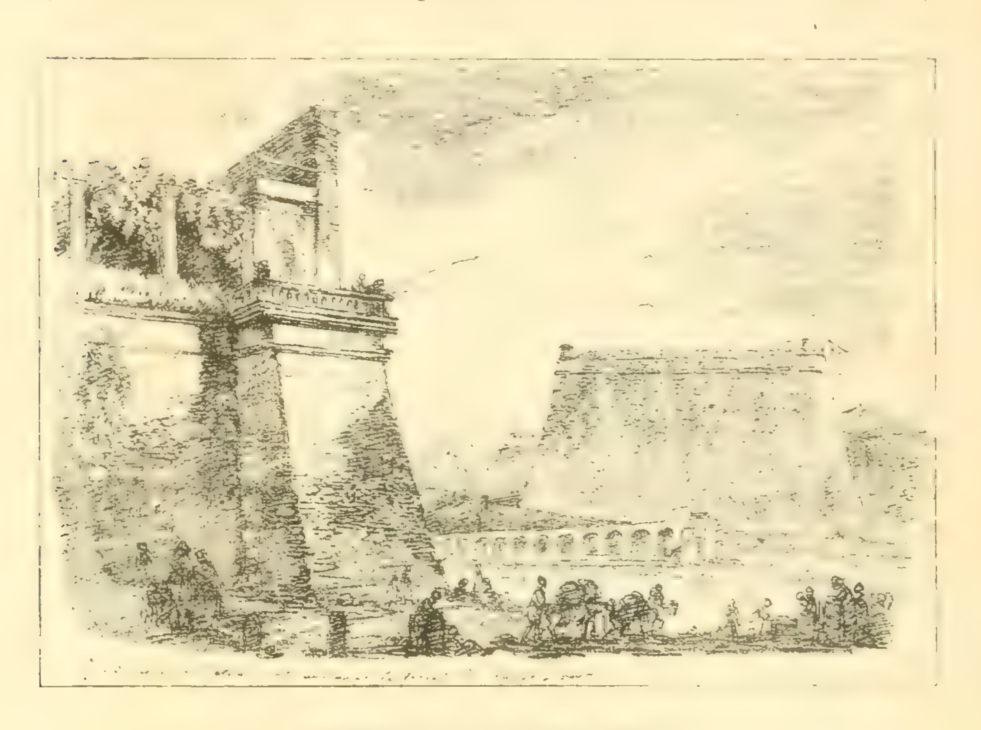
Bon appétit. Impossible de se passer du cuisinier dans les auberges; c'est décidément la grande préoccupation de Bergeret. Les lits ne sont que des tréteaux très mal outillés !

A Savone, le gouverneur marquis Doria, auquel ils vont rendre visite, les invite à dîner. Enfin ils arrivent à Gênes le mercredi 17 novembre, mais après la fermeture des portes que l'on n'ouvre qu'à un général d'armée à partir d'une cer-



nement que ce soit, je n'ay pas encore vu manquer notre souper, l'heure venant, nous oublions tout et nous sommes tout entiers à notre affaire ».

Suit une description du costume des femmes du pays qui portent des rubans aux épaules avec les cheveux très noirs,



ENTRÉE DE LA VILLE DE GÊNES
D'après un dessin à la pierre d'Italie.

nattés et retroussés sur la tète en rond, terminés par une aiguille d'argent, et d'autres qui « ont comme une serviette pliée en quatre sur la teste ». Les habitants sont fort honnètes, plus honnètes que les hôteliers, car il faut, suivant le narrateur, bien des paroles pour terminer ses comptes qui sont des plus chers. A Pise, où les voyageurs arrivent le 29 novembre, il a gelé « de l'épaisseur de deux écus ». Étonnement de Bergeret qui était parti persuadé qu'il n'y avait pas d'hiver

en Italie. Après la visite obligée aux monuments, voici Florence, mais les brouillards qui y règnent et le désir d'arriver à Rome, les empêchent de s'arrêter longtemps. Je laisse ici la parole au voyageur pour ce petit croquis d'hôtel au siècle dernier.

« L'auberge principale est chez Varini qui en tient plusieurs. On croit entrer dans un Louvre par le vaste de la maison et des pièces inutiles qui s'y trouvent et qui nous paraissent, surtout pour les chambres à coucher, fort incommodes par la gelée qu'il fait et sans rideaux aux lits. On voit que c'est la tournure des auberges d'Italie d'être extrêmement grandes surtout dans les villes. On y est très bien servi. Il y a toujours au moins trois espèces de valets de chambre ; on vous reçoit le soir à l'arrivée avec un gros flambeau de poing et l'on vous conduit dans vos apartemens garnis de miroirs, bien meublés et propres, avec force bougies... »

Successivement la caravane passe par Sienne où elle se perd volontairement dans les rues le soir, par Viterbe, où l'on dit qu'il y a bien une vingtaine de carrosses. Enfin grande émotion, car il ne reste plus qu'une étape pour toucher Rome : « Il n'y a que trente ans environ que j'y prétends, exclame Bergeret, et me voilà au moment d'être guéri d'un souhait qui m'a furieusement poursuivi. » Enfin le dimanche 5 décembre, deux mois juste après leur départ de Paris, nos voyageurs faisaient leur entrée dans la Ville Éternelle et allaient loger place d'Espagne, mais en un logis provisoire. Leur premier soin, après souper, fut d'aller, éclairés par leur falot, voir la colonnade et la fameuse église Saint-Pierre « à la distance, ajoute Bergeret, comme de chez moi rue du Temple à la place des Victoires ». Il clôt le compte rendu de cette journée par cette exclamation qui prouve sa satisfaction : *M'y voilà donc!*

« Ma première visite ce matin a été M. Natoire, directeur

général de l'Académie de peinture à Rome, qu'il y avait vingt-cinq ans que je n'avais vu depuis son départ de Paris. Je l'ai revu avec le plus grand plaisir. Il m'a fait les honneurs de son palais de l'Académie de France qui est bien digne de sa fondation. »

Natoire était en effet, quand arriva Bergeret, depuis longtemps à la tête de l'Académie de France, puisqu'il s'y trouvait déjà lors du premier voyage de Fragonard, qui dut être heureux de retrouver son vieux directeur. Les invitations commencent. Le cardinal de Bernis, le fastueux et aimable ambassadeur de France, en apprenant l'arrivée du financier, le fait prier à dîner pour le lendemain. Il *nous* a fait l'honneur, écrit Bergeret, — ce qui suppose évidemment la présence de notre Fragonard bien oublié ce semble, au milieu de tout cela, — de nous inviter à son *petit ordinaire* avec vingt personnes : « On ne peut tenir un plus grand état. »

A noter l'étonnement de Bergeret : « Que de palais ! que de fontaines ! que de ruines ! que de marbres ! et ceux qui vous conduisent, vous annoncent que vous n'avez rien vu. C'est inconcevable ! » Et son étonnement de voir tous les hommes habillés « en espèce d'abbé, manteau et collet sans rabat. Les femmes ont une coëffe noire rabattue jusque sur les yeux, ce qui rend la figure intéressante... » Est-ce à l'influence artistique de notre peintre, qu'il faut attribuer l'admiration de Bergeret pour les marbres grecs, ces chefs-d'œuvre de tous les temps? « Tout en est beau, étonnant, d'un beau choix et d'une chair vraie et souple. »

L'après-midi les voyageurs paraissent à la *conversation* du cardinal de Bernis : « Tout ce qu'il y a de prélats, cardinaux, noblesse et autres s'y rend et nombre de dames. Cela se passe dans une enfilade d'apartemens très illuminés, mais on ne



sçait pour quelle raison tout ce monde en affluence se tient dans une même pièce où on est étourdi du mouvement et du bruit et où on étouffe. Pendant deux heures et demie que dure la *conversation*, des valets de chambre vous offrent continuellement toutes sortes de rafraîchissemens, gauffres, biscuits à profusion, glaces; l'histoire dit que M[rs] les italiens prennent jusqu'à quinze glaces de suite les trouvant à bon marché. Comme on n'y joue pas, du moins à celle-là, on l'appelle *conversation da prima sera* et en sortant on va dans d'autres où on joue et qui s'appellent *da seconda sera* et ainsi en augmentant. »

Deux jours après, Bergeret dîne chez son ambassadeur : « A deux heures, je me suis rendu à dîner chez M. le cardinal de Bernis; c'est la plus forte maison qu'il y ait à Rome. Son petit couvert tous les jours est au moins de vingt personnes et trois fois la semaine de quarante, composées de cardinaux et de gens titrés et le vendredy sa *conversation*. On ne peut faire mieux les honneurs et plus magnifiquement. Notre cardinal ministre est bien fait pour plaire et réussir; ce ne sont que soutanes et quelques bas violets aspirant au cardinalat. C'est là le but de tout le monde. Je n'en sçaurais jamais assez pour vous nommer tous les grades d'officiers noirs vêtus comme aux enterremens qui précèdent un jour de gala les apartemens au coin de toutes les portes. Il y en a de toutes tournures, rabats grands, rabats petits, manteaux courts, manteaux longs, cheveux longs, cheveux courts, calottes et sans calottes, j'aurai bien de la peine, même sur le papier à faire quelque chose de beau de ce spectacle. Le premier antichambre vous annonce à haute voix, le second répète et ainsi de suite et vous arrivés jusqu'au dieu du jour... »

Le cardinal tenait, en effet, un très grand état de maison, mais n'avait pas toujours connu l'opulence. Dans sa jeunesse,

quand il refusait de souper dans le monde objectant qu'il n'avait pas de voiture pour revenir, on lui donnait trois francs pour son fiacre.

D'une physionomie heureuse, d'une nature enjouée, tournant joliment les vers, Bernis[1] fut remarqué vite par Mme de Pompadour qui le présenta à Louis XV. Il avait d'abord été chargé des affaires de France à Venise, et choisi même comme arbitre un moment par cette république et le pape. A Rome il se distingua vraiment par son esprit, ses manières avenantes et sa fastueuse hospitalité, accueillant plus spécialement les Français de distinction : « Je tiens, disait-il, l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. »

Le cardinal ne décesse pas d'inviter nos voyageurs, car ils assistent encore à peu de temps de là, à un couvert de quarante personnes, « dîner de la plus grande chère ». Bergeret y rencontre le prince de Palestrina qui le confirme dans son sentiment qu'il n'y a pour l'étranger que des galas, de la représentation, mais point d'intérieur et d'intimité. Le même jour ils se rendent à la conversation de la marquise de Puismonbrun, nièce du cardinal, où les gens du pays font la cour aux dames, mais où les étrangers sont bien *esseulés* quoique fort serrés : « Je vous assure qu'après cela j'ai trouvé bon mon hôtel garni où nous avons des ressources entre nous d'amusements d'art, en quoy nous sommes fort heureux. »

C'est que Bergeret, en dehors de son compagnon connaissant déjà Rome et le guidant aux belles choses et aux bons endroits, avait trouvé dans cette ville, non seulement Natoire auquel de vieilles relations le liaient, mais toute une colonie de jeunes artistes amoureux de leur art, pensionnaires du Roy,

1. François-Joachim de Pierres, cardinal de Bernis, né à Saint-Marcel-de-l'Ardèche le 22 mai 1715, mort à Rome le 2 novembre 1794.



FEMMES A CHEVAL

heureux de piloter des compatriotes unis par un commun amour du beau. Leurs prédécesseurs avaient, dix ans auparavant, accueilli, on sait avec quelle galanterie, Watelet et sa maîtresse Mme Lecomte, et composé en leur honneur un petit livre entièrement gravé par leurs soins.

Bergeret n'eut également qu'à se louer de l'Académie de France. Elle était ainsi composée dans l'hiver de 1773-1774. Outre le directeur Natoire, bien vieilli, bien abreuvé d'ennuis pour avoir expulsé violemment son pensionnaire Mouton qui n'avait pas voulu remplir son devoir pascal, il s'y trouvait le jeune Vincent [1], alors âgé de vingt-six ans, qui promettait un bon peintre d'histoire et de portraits. Il est à regretter qu'il se soit autant inspiré de l'École bolonaise et que ses ombres aient l'opacité et ses tableaux les effets violents qui caractérisent cette peinture. Puis le jeune Berthélemy, neveu du sculpteur de ce nom; Suvée [2] qui venait d'arriver après avoir obtenu le grand prix quoique étranger; Taillasson, voyageant à ses frais, se trouvait également à Rome alors ainsi que Paris, élève de Trouard père, le peintre Ménageot [3], les jeunes sculpteurs Stouff, Foucou, dont Fragonard a fait le portrait, et d'autres encore.

Aussi le fermier général est-il enthousiaste de ses guides intelligents : « Nous voilà en chemin dans la ville pour voir toujours du nouveau, avec M. Paris, architecte, le meilleur conducteur qui connoît tout avec les anecdotes historiques. Il n'est pas indifférent d'être bien mené... »

1. — Vincent (François-André), peintre d'histoire et de portraits, élève de Vien, né à Paris le 30 décembre 1747, mort le 3 août 1816.

2. — Suvée (Joseph-Benoît), peintre d'histoire et de portraits, né à Bruges en 1743, mort à Rome le 9 février 1807.

3. — Ménageot (François-Guillaume), peintre d'histoire, élève de Deshayes et de Vien, né à Londres en 1744, mort à Paris le 4 octobre 1816.

Celui-ci les emmène à San Pietro in Montorio, où il y a de belles œuvres d'art, visiter la villa Pamphili, aux jardins charmants par leur ombrage et faits pour attirer l'admiration par le recueil immense d'antiques dont ils sont parsemés, et à la villa Mattei, remarquable par la variété de ses eaux, « mais d'ailleurs dans un abandon qui ne peut que convenir, à remplir la teste des peintres de sites agréables sur le tableau ».

Et un peu plus tard : « Nous nous sommes mis en marche pour aller à la fameuse campagne ou ville Albane, apartenant au cardinal Albane fort agé, et cependant très amateur de belles choses et faisant continuellement décorer d'antiques et restaurer des antiques auxquels il manque souvent bras et jambes. C'est là dans un péristile que l'on voit les deux consuls en marbre bien assis et comme à l'audience ; l'un est Manlius et l'autre est Marius. Le dernier est celui que Guiart[1] ancien pensionnaire du Roy a copié avec beaucoup d'intelligence et dont j'ai un plâtre à Paris réparé par lui-même. »

Les pensionnaires et peintres français sont tous fort prévenants pour Bergeret, qui va dans leurs ateliers voir leurs nouvelles œuvres et les attire chez lui. C'est ainsi que nos voyageurs font amitié avec l'ancien pensionnaire Ménageot, grand prix de 1766, qui prolongeait ses années de séjour. C'était un artiste d'une grande distinction, d'une exquise sensibilité et dont ses contemporains veulent que l'heureux caractère se soit reflété dans ses ouvrages qui gardent en effet une expression de douceur et de grâce. Il devait diriger plus tard l'Académie de France, mais ce fut au milieu des difficultés que lui créa la situation de son pays alors en pleine Révolution.

1. — Guiard (Vincent), sculpteur, né en 1746 au Plessis, reçu à l'Académie le 27 avril 1782, protégé de M. de Vandœuvres, ouvrit une école où il a fait quelques bons élèves.



LE VILLAGE

27 décembre : « Notre matinée a été employée entièrement à faire visite à un ancien pensionnaire de l'Académie royale de France, M. Ménageot peintre et à M. Barthélemy à présent pensionnaire. Nous les avons vus chacun chez eux en particulier et la visite de leurs études et portefeuilles nous a fait le plus grand plaisir. Ils ont tous deux bien étudié et à fond Raphaël et Michel-Ange, avec choix et profit. Leurs études d'après nature et académies sont aussi très nombreuses et chacun dans son genre promet un habile homme. J'en ai retenu dans mon portefeuille quelques desseins qui m'ont fait plaisir et qu'ils m'ont cédé... Le soir le tems s'obstinant à la pluye et nous tenant renfermés, nous avons envoyé un carrosse à M. Barthélemy pour le prier de nous raporter son portefeuille et de venir souper avec nous : autre soirée fort agréable. Nous allons passer ainsi en revue toute l'Académie qui est montée en jeunes gens très honnêtes, aimant tous le travail. Je n'ai qu'à me louer de toutes leurs complaisances et honnêtetés. »

Bergeret fait au surplus un éloge chaleureux et bien mérité de cette jeunesse éprise d'art, alors comme maintenant la fleur et la ressource d'avenir de notre École française.

« Je suis toujours muni de quelque pensionnaire du Roy. Bien des gens les regardent comme des étudians et écoliers, mais ce n'est pas cela : ce sont tous gens pleins d'honneur et d'ardeur pour leur talent; bien avancés puisqu'ils ont mérité de venir à Rome en gagnant le prix à Paris et qui viennent icy avec des yeux en état de voir les anciens maîtres et d'en prendre avec discernement. Voilà l'idée que j'ay été obligé d'en donner à des étrangers qui les regardaient comme des écoliers. »

Et notre amateur ne manque pas d'aller souvent dans leurs

ateliers, en compagnie de Fragonard, voir ce qu'ils font, les encourager, et, ce qui vaut mieux, leur acheter quelque ouvrage nouveau :

« Ce matin, écrit-il le 21 février, j'étois destiné à me *ragoûter,* terme de peinture, à aller dans chaque étude de pensionnaire du Roy, m'amuser de leurs différends génies et talents, plaisir de ceux qui peuvent voir et qui aiment. J'ai donc été ce que nous appelons *en polisson* à l'Académie; ce sont mes moments les plus agréables. Nous y voyons toujours choses et études nouvelles et une émulation édifiante : Tantôt c'est un joli dessein, une galanterie que me fait quelque pensionnaire, tantôt ma chienne blanche Diane, levrette délicieusement peinte par M. Vincent, qui m'en a fait l'agréable surprise, tantôt un dessein nouveau par mon camarade de voyage M. Fragonard, quelquefois un morceau de porphire précieux à bon marché... »

Celui d'entre les pensionnaires du Roy que Bergeret semble avoir goûté davantage, est encore Vincent. Lorsqu'il note, à la date du 12 mars : « On a entrepris de me peindre et j'ai été modèle toute la matinée. Nous en verrons la réussite à Paris. » Il s'agit évidemment de l'amusante esquisse que ce jeune artiste fit du fermier général en déshabillé du matin, et qu'il se proposait d'exécuter en grand. On retrouve à la vente Bergeret le portrait de sa levrette, et jusqu'à neuf peintures de Vincent, entre autres une étude de Napolitaine, qui fut vendue 572 livres[1].

Le financier un autre jour s'en va tout seul par la ville, *en polisson*, comme il dit, cherchant à se perdre et n'y parvenant pas : « Aujourd'hui chacun a fait sa promenade comme

1. — Voir la note sur la vente après décès de Bergeret.

VUE DE PARC

il l'a entendu. Notre conducteur s'est reposé. Pour moi j'ai été en polisson gagner la porte *del Popolo*... Les Italiens commencent à croire que je connoitrai mon Rome comme Paris. »

A chaque pas Bergeret découvre du nouveau et admire de très bonne foi. Devant les ruines antiques, les tombeaux et débris grandioses, il s'écrie : « Rien ne porte plus à la réflexion et à la rêverie! On ne peut se faire une idée assez haute de cette espèce d'hommes qui nous a précédés. » Quand il remarque une statue qui l'intéresse, au Vatican, un esclave d'une tournure *singulière* : « Je l'ay notté, pour le copier en petit ou grand. » Par exemple, il ne faut pas trop lui en vouloir si, parfois, un mot malheureux ou plutôt une impropriété de terme lui échappe : « Au Capitole, figure colossale de fleuve en marbre, *retamée* par Michel-Ange. »

Et ce qu'il y a de divertissant et de touchant à la fois, c'est que cet amour de l'art et ce désir d'en faire se gagne, d'après lui, par contagion, à Rome surtout... Cette vue constante des grandes œuvres, ce frottement continuel avec les artistes, le transforme et lui redonne, à lui qui a dessiné dans sa jeunesse, l'idée de s'y remettre et de pousser le cri bien connu : *anch'io son pittore!*

« Le temps ayant été douteux, toute ma matinée a été employée à tendre dans ma chambre un grand plan de Rome très bien fait, ce qui dirige nos marches et nous fait connoître toute notre ville de Rome. Il est certain que je la connoîtrai mieux que Paris. De là, je me suis jetté dans le dessein d'après Raphaël, Michel-Ange, comme un jeune homme qui recommence ses études; aussi je m'annonce par changer ma manière : ce n'est pas *stil oriental* mais stil de peintre. J'avoue que si j'avois fait ce voyage non pas dans ma première jeunesse, mais dans ma plus mûre jeunesse, j'aurois outre le

plaisir de la théorie en peinture, peut-être pu parvenir à de meilleurs yeux et à un peu plus de talent. Mes études nouvelles m'amuseront du moins pour le présent. Il est sûr que je ne vois et ne parle que d'arts de peinture, sculpture et antiquités. Nous n'avons dîné qu'à cinq heures avec M. Ménageot, qui a beaucoup étudié et qui a rassemblé des portefeuilles considérables. Après le souper, nous nous en sommes régalés jusqu'à minuit. Voilà notre vie! »

Et quand il fait trop mauvais ou trop froid pour courir la ville, Bergeret se met à dessiner sous l'œil bienveillant de Fragonard qui lui redresse d'un coup de crayon sûr une ligne hasardée, et toujours des pensionnaires de l'Académie pour entretenir le feu sacré :

A la date du 5 janvier 1774 : « Le froid nous empêche d'aller dans les galeries et dans les jardins... A trois heures, je me suis jetté dans le dessein et toutes sortes de choses curieuses qu'on m'aporte et avant sept heures nous avons dîné-soupé avec deux pensionnaires de l'Académie. En voilà pour notre soirée à feuilleter et parler peinture avec peintres et sculpteurs... » Et quelques jours après, avec une ardeur qui fait plaisir : « Toute ma matinée a été employée à dessiner comme un jeune homme. Quels moments heureux et tranquilles cela fait passer! »

Un côté amusant de cette existence de voyageur amateur à Rome, est cette avalanche de brocanteurs et de marchands qui avaient et ont encore l'habitude d'apporter les objets à domicile. Bergeret se défend et s'en tire à force de goût et de conseils :

11 janvier : « Ma matinée s'est passée à voir les gravures en pierres et toutes sortes de pierres antiques et aussi quelques marbriers, qui sont d'une adresse singulière à tourner des



TAUREAU DE LA CAMPAGNE ROMAINE

vases de porphire dont la netteté de l'ouvrage est étonnante. »

« Il y a tous les matins, écrit-il un autre jour, grande audience de brocanteurs. Il s'agit de voir beaucoup et d'acheter peu, à quoy on est bien forcé, car il y a peu de choses tentantes, excepté les porphires et marbres rares, mais fort chers..... La soirée s'est passée à voir un boisseau de pierres et de bagues que l'on m'avoit confiées. Ce sont toutes pierres qui se trouvent tous les jours par les paysans dans la campagne d'un particulier. Elles sont gravées en creux et nous ont rendu avec la cire quelque chose de passable, mais cependant qui n'ont pas mérité de nous rendre curieux jusqu'à en savoir le prix. Cela nous a beaucoup amusé. Nous avions donné à dîner à M. Natoire et à Mademoiselle, et autres de l'Académie. »

Car en opulent voyageur qu'il est, Bergeret brûle de rendre les politesses qu'il reçoit et de tenir état de maison à la mode romaine. Pour débuter, il imagine de donner un concert dans le salon de l'Académie au Palais Mancini, que Natoire met obligeamment à sa disposition :

« Cela a fait une espèce de *conversation*, mais coupée par beaucoup de musique, et, comme l'endroit est vaste, on est maître de s'éloigner ou de s'approcher de la musique. L'assemblée a été fort nombreuse avec rafraichissements et glaces dont M. Natoire a voulu faire les frais. Nous avions des voix *claires* qui vont faire les femmes dans les opéras qui commenceront incessamment et qui ont chanté des ariettes fort agréables. »

Mieux installé ensuite dans l'étage de *palazzo* qu'il a loué, Bergeret ouvre ses salons et la foule des amateurs pensionnaires de l'Académie ou simplement les flâneurs de s'y bousculer. C'est une vraie conversation à la romaine : « J'y ai même des abbés, écrit-il, et il y a toujours desseins et portefeuilles qui ne laissent pas tarir la conversation. »

Et le 27 février : « A dix heures ma Conversation établie tous les dimanches, a lieu. Il paroît qu'on y prend goût, car de l'un à l'autre on se présente et on se fait présenter. Elle est fort nombreuse. Cela me fait plus d'honneur que ça ne vaut et me voilà au ton de tout le monde à l'exception que la mienne est beaucoup plus sans façon et assés amusante. On y voit beaucoup de choses curieuses. »

Nous nous figurons facilement l'aimable Frago se multipliant pour aider Bergeret à faire les honneurs de son salon, discutant le mérite d'un antique, la valeur d'un tableau, ou s'éloignant modestement quand on loue ce qu'il expose. Nous trouvons la mention de ces exhibitions à la date du dimanche 6 mars 1774, preuve qu'il ne restait pas inactif.

« Conversation à dix heures. Nous étions aujourd'hui vingt-cinq. Elle est quelquefois un peu bruyante, étant composée de jeunes artistes dont la plupart ont beaucoup de talents. Je vois que chacun commence à se faire honneur d'y apporter quelques ouvrages. Si cela prend, ce sera un sallon qui nous fera plaisir. Nous y fournissons, rangé dans mon cabinet, ce que mon camarade de voyage, M. Fragonard, a fait dans la semaine, ainsy que M. Vincent pensionnaire du Roy, qui a un talent particulier et qui nous procure de quoy meubler notre petit sallon. Il s'y joint les petites emplettes de vases, porphire, granits, etc. »

C'est amusant de voir combien Bergeret se réjouit en son particulier de cette affluence d'artistes, combien il est fier de jouer au protecteur des arts. Son domicile est une sorte de succursale de l'Académie de France qui s'y rend en corps. Les artistes étrangers tiennent à honneur d'y venir, se trouvent mortifiés de ne pas être invités et se croient regardés comme sans talent s'il n'a parcouru leurs portefeuilles.



Il faut entendre aussi le sceptique parisien racontant ses rencontres avec le pape et ses demi-génuflexions de condescendance :

« Le soir après dîner, je me suis transporté à la porte Pie. Après avoir fait un tour, nous avons aperçu le pape. Nous



LE COMBAT DES TITANS

D'après un en-tête du voyage à Naples, gravé par Saint-Aubin et Nicollet

nous sommes arrêtés en haye comme tout le monde, et à son passage, j'avois fléchi seulement le genouil et non tout à fait, posture fort peu commode surtout quand on est proprement vêtu. Sans le vouloir, je me suis fait, dit-on, reconnoître français. Nous sommes soupçonnés de n'avoir pas grand foi à la bénédiction papale et n'être pas d'humeur à mettre les deux genouils en terre. N'allés pas cependant croire que j'aie causé du scandale. J'ai commencé par être salué du pistolet par toute la garde

à cheval, ensuite un coup de tête honnête du porte-croix, et à la fin, en conséquence de mon inclination et génuflexion, le pape m'a donné sa bénédiction avec distinction. Mon ruban peut m'avoir attiré tous ces honneurs... De jour en jour M. le cardinal de Bernis me propose de me présenter au pape; cela arrivera un matin quand j'aurai tout vu le nouveau Muséum ou il rassemble quantité de belles choses antiques, ce qui fera matière à conversation autant qu'elle se pourra faire, le saint-père ne parlant pas françois et moi peu italien. »

Quelques relations achèvent de rendre la vie agréable à nos voyageurs : la marquise de Puismonbrun, la nièce du cardinal, « qui est fort honnête et parle bien le françois; » le bailly de Breteuil, ambassadeur de Malte à Rome, l'auditeur de rote Monsignor de Bayanne, le cardinal Orsini, ministre de Naples, qui leur fait manger « de mauvais macaronis sucrés, offerts de la meilleure grâce ». On est en visite avec le jeune duc Caëtani d'une des premières familles de Rome, « de l'étoffe dont on fait les cardinaux », et on figure à la *conversation* de la princesse Doria.

Tout cela ne satisfait pas Bergeret qui se plaint de ne faire que des révérences et craint d'oublier bientôt de savoir tourner un compliment aux dames; aussi préfère-t-il rentrer à son *palazzo*, qui a été surnommé *le petit Paris*.

On pourrait multiplier les citations. Bornons-nous à cet extrait d'une représentation théâtrale dans la ville papale. Les choses ont bien changé depuis un siècle. C'est la représentation d'ouverture au théâtre Argentina :

« Rien n'est plus rare que d'avoir des loges ce premier jour. Par bonne aventure, j'ai trouvé M. de Breteuil qui m'a offert la sienne avec instance; j'en ai joui avec lui et j'ai vu l'Opéra bien à mon aise. Voilà donc cet Opéra fameux d'Italie



et ces salles si belles que l'on nous vante tant! Si on appelle une belle salle une salle immense une fois plus grande que celle de notre Opéra de Paris, presque ronde, garnie de sept rangs de loges sans aucune décoration... Du milieu du plafond un lustre immense pendu et garni de douze gros flambeaux de poing qui éclaire parfaitement, mais que l'on remonte absolument en haut dès que le spectacle commence; alors toute la salle est dans l'obscurité et le théâtre seul y jette quelque lueur, seulement il est toléré que dans le parterre ceux qui veulent ont une petite bougie pour suivre le livre de l'opéra, ce qui fait une multitude de petites lumières... C'était un grand opéra. Il étoit composé d'environ sept acteurs dont quatre femmes et trois hommes, c'est-à-dire quatre hommes *musico* habillés en femmes avec leurs voix claires. L'illusion y est assés et la voix y contribue. Ils cherchent à y mettre toutes les grâces du genre féminin. Ils n'ont contre eux que la prévention où nous sommes que ce sont des hommes ou *espèces d'hommes*. Des trois autres il y a encore deux castrats et le dernier ténor ou voix d'homme ordinaire... Frénésie, cris, hurlements, applaudissements outrés, malheur aux têtes foibles, et pendant cette tempête l'ariette se chante et on en perd la moitié. Il y a trois actes fort longs. Après les deux premiers, il y a un ballet. Ah! quel ballet! le coup d'œil ressemble à peu près aux nôtres de Paris. Beaucoup d'hommes et de femmes, mais ces femmes sont des hommes, non pas *musico,* mais hommes ordinaires habillés en femmes. Ils ne cherchent l'illusion que dans l'habillement, car il n'est pas difficile de voir bientôt et discerner ce monstrueux assemblage... Il y a des danseurs qui dansent seuls, formant des sauts à effrayer, loin de faire plaisir. Des hommes habillés en femme y dansent aussi seuls dans le même goût et on y voit continuellement les culottes noires dont l'uni-

forme est indiqué par la police. Les écarts de jambes, les pirouettes et tout ce qu'il y a de plus singulier attirent à ces espèces de femmes danseuses, les plus sincères applaudissements avec des cris auxquels nous sommes peu accoutumés... Voilà l'Opéra d'Italie ou plutôt de Rome que l'on nous vante. Il n'y a rien que de voir les choses par soi-même et de près. »

Enfin après quatre mois et demi de séjour, la caravane se décide à partir pour Naples. C'est l'itinéraire habituel de ce voyage, et le 15 avril 1774, Bergeret écrit :

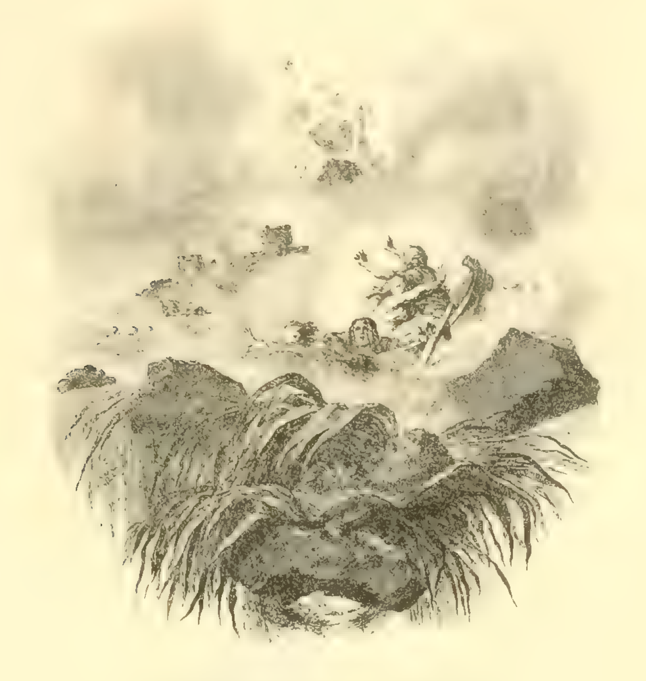
« Nous voilà donc en plein soleil. Nous nous trouvons délicieusement logés sur le bord de la mer, des quays, et vis à vis du mont Vésuve, vomissant des flammes continuellement. Nos lunettes ne le perdent pas de vüe, et pour notre arrivée il paroît qu'il aura voulu donner une représentation. Le premier coup d'œil de Naples est fort agréable. Cela sent la grande ville... Le reste de la journée s'est passé à défaire nos ballots et à découvrir des gens d'art pour nous aider à reconnoître les choses curieuses. Il se trouve justement icy un ancien pensionnaire du roy, architecte, avec beaucoup de talent. Il nous sera fort utile. Il a été retenu icy dans ses courses par des plans qu'il a donnés pour établir un wauxhal. »

Bergeret ne le nomme pas, mais nous pensons qu'il doit s'agir de l'architecte Després, qui fit en effet vers cette époque un long séjour à Naples et qui a donné tant de compositions et de dessins pour le *Voyage de Saint-Non*.

Et les lettres de recommandation de faire leur effet ordinaire. Dîners chez l'ambassadeur de France le baron de Breteuil, qui a de bons tableaux et réceptions chez sa fille, Mme de Matignon; présentation au roi à Portici, par l'ambassadeur, concerts chez lord Hamilton, représentant de l'Angle-



terre, l'heureux époux de la belle Emma, le même qui a publié et fait les frais des grands ouvrages sur les antiquités d'Herculanum; concert chez Piccini « qui va aller à Paris. Ce sera une bonne acquisition. Gare la secousse à la musique françoise! » Dîner-gala chez le prince de Francavilla, visite



ÉRUPTION DU MONTE-NUOVO

D'après la gravure de Guttenberg

au P. della Torre, astronome, et tout le train des excursions à Baïa, Pouzzoles, Herculanum, etc.

Ce séjour, déjà traversé par la maladie du jeune Bergeret, retenu au lit par un rhumatisme, est attristé par cette inquiétante rumeur : le roi Louis XV a la petite-vérole. Il faut s'abstenir de spectacles, comme tous les bons français. On n'en a que plus de temps pour dessiner. Quelques jours après arrive « l'affreuse nouvelle de la mort du roy de France »,

et Bergeret de se pourvoir d'habits de deuil, et de renoncer absolument à tout divertissement. « Et voilà des jours de noir. Nos portefeuilles se trouveront augmentés de ce genre de vie un peu retraitte. »

Nous ne retiendrons de ce séjour à Naples, d'où Fragonard data beaucoup de dessins, que l'épisode de l'ascension du Vésuve. Nous avons vu celui qu'il exécuta par un moment de halte dans la journée du 23 avril 1774, alors que toute la caravane montée sur des ânes est pittoresquement groupée.

« Nous sommes partis à neuf heures. Nous avions porté notre diné dans nos voitures jusqu'à Portici, et de là sur des mulets et ânes jusqu'au bas du Vésuve. Après avoir dîné chez l'ermite qui est au milieu, nous continuâmes notre route et nous sommes arrivés à notre destination en face de la lave qui couloit. Nous étions escortés chacun de deux hommes nous servant d'écuyers. C'est un feu d'artifice continuel et précis, l'effet de ce qu'on nomme la gerbe, excepté qu'il faut centupler cette idée. On voit à chaque gerbe des muids de pierres enflammées sauter en l'air et rouler tout en feu jusqu'au bas de la montagne. Quelques-uns de notre bande voulant se satisfaire, entreprirent de monter le long de ce fleuve de feu. Ils partirent bien gais et avec beaucoup d'ardeur, sans avoir égard à toutes nos remontrances... De notre poste nous les voyions grimper sur les mains et tâcher d'arriver au sommet, mais ils ne purent dépasser une certaine hauteur et revinrent une heure après, déchirés, sans souliers, effrayés de mille dangers et de l'effroyable bruit qu'ils avoient entendu de près, de l'odeur de souffre dont ils avoient pensé être étouffés. Nous n'étions de retour chez nous à Naples qu'à minuit, bien contents d'avoir vu. J'étais avec un peintre



nommé M. Volaire[1], qui réussit supérieurement à rendre l'horreur du Vésuve, dont je rapporterai un tableau. »

Terminons ce séjour à Naples de nos voyageurs par deux petites anecdotes typiques, le coup du foulard à la napolitaine, fait à Bergeret, raconté par lui-même, et l'autre concernant Mme Fragonard, qui, ne l'oublions pas, était du voyage.

« Avant une heure, par le plus beau soleil, j'étois peu éloigné de mon gîte, dans un espace presque comme la place Vendôme à Paris; j'étois sûr qu'à soixante pas autour de moi, il n'y avoit absolument personne, et je ne me méfiois de rien, lorsque j'entendis crier derrière moy, j'y regardai sans m'imaginer qu'il fut question de moy. Je vis bien du monde en mouvement et entre autres un jeune homme honnète qui courait et me demanda si ce n'était pas à moy que l'on venoit de voler un mouchoir. Je mis la main à la poche et je vis qu'effectivement je ne l'avais pas; je me rappelai qu'un petit polisson étoit le seul qui eut pu s'approcher de moy... Nombre de gens couroient après le drôle dans une petite rue. J'y portai mes pas et je vis un polisson tenant en l'air un mouchoir qu'il me rapporta. Je lui donnai la récompense bien juste, et, à vingt pas, je lui vis recevoir de bons coups de canne, de la main du jeune homme qui m'avoit avisé. On ne sçauroit rendre l'adresse des voleurs subtils d'icy. Je connois quelqu'un à qui on a volé trente mouchoirs depuis un an. »

L'autre anecdote concernant Mme Fragonard est rapportée par Bellier de la Chavignerie, dans ses *Artistes français oubliés du XVIIIe siècle*. Il la tenait de Théophile Fragonard, qui l'avait souvent entendue raconter à sa grand'mère elle-même.

1. Volaire, élève de Joseph Vernet, établi à Naples, avait la spécialité des vues du Vésuve. Bergeret acheta deux tableaux au chevalier Volaire. A sa vente, l'un se vendit 300 et l'autre 1500 livres.

« A Naples, nous nous arrêtâmes dans un des meilleurs hôtels de la ville. Un matin, mon mari était sorti; on m'annonce un visiteur italien, dont le nom m'était inconnu. — Mon mari n'y est pas, répondis-je. — C'est madame que l'on demande. — Faites entrer alors, mais ne me quittez pas, ajoutai-je à la femme de chambre. Mon visiteur était un signor d'assez bonne mine, supérieurement vêtu. Après trois saluts profonds, il me fit signe de m'asseoir, oubliant que j'étais chez moi. Je lui obéis, le regardant toutefois de tous mes yeux. Alors il tira de sa poche un mouchoir de fine batiste qu'il déposa à mes pieds, et sur ce carreau improvisé, il s'agenouilla respectueusement. Que signifiaient toutes ces cérémonies? Avais-je affaire à un fou? Je me trouvais clouée sur mon fauteuil par la crainte et la surprise. Je regardai ma servante qui conservait un imperturbable sang-froid; heureusement l'explication ne se fit pas longtemps attendre. Mon chevalier tira de sa poche une mesure et l'approcha de mon pied. J'avais, en effet, demandé à mon hôtelier un cordonnier dont l'intervention m'était nécessaire. L'hôtelier avait averti le *cordonnier de la cour!* Mon artiste, son opération terminée, recommença avec solennité ses révérences et disparut. Dès qu'il fut parti, je me pris à rire de lui et de moi. »

Enfin il faut songer au retour et mettre le cap sur la France, non sans s'arrêter souvent en route, et faire, après mûre délibération, un grand tour par l'Allemagne. Et d'abord, première étape à Rome, où, le 20 juin, le cardinal de Bernis présente les voyageurs au saint-père.

« Il est sans façon, comme un bon petit moine, riant avec bonté. La conversation a été fort agréable. Mon fils a eu une bénédiction de plus que moy, attendu que le cardinal a dit

qu'il avait eu à Naples un rhumatisme qui l'avoit retenu un mois au lit, et qu'une bénédiction du saint-père lui feroit du bien et, en même temps, en riant, il l'a donnée. On est bien aise d'être dehors, car le saint-père a l'habitude de se tenir toujours en moëteur tout enfermé, et de plus, il fait brûler du



LA DISCORDE

D'après la gravure de Choffard.

sucre. Jugez, un grand jour de chaleur, le surcroît dont on jouit. »

A Florence, visite aux Galeries et à la célèbre *Tribuna*, et dîner chez le marquis de Barbantane, notre ambassadeur. A Bologne, on joue le *Mahomet* de Voltaire, en italien; enfin par Ferrare, sur « des voitures d'eau et par des canaux meublés de maisons », arrivée à Venise.

« Rien n'est plus tranquille que cette ville, cela nous pa-

roît même jusqu'à l'ennuy. Venise est comme un grand cloitre de moines », telle est l'impression que fait à Bergeret la reine de l'Adriatique.

Après s'être fourni chez les marchands des suites de Piazzetta gravées par Pitteri, de celles de Tiepolo, et constaté que les tableaux *poussent au noir,* Bergeret se décide à revenir par l'Allemagne à cause de la grande incommodité de démonter les voitures au Mont-Cenis, et aussi pour les belles galeries de tableaux qui se trouvent sur le chemin. Il diminue son personnel, mais garde son cuisinier, « meuble indispensable en Allemagne comme en Italie ».

Notons à Vienne la visite au palais du prince de Lichtenstein, riche en beaux Rubens et superbes Van Dyck : « J'en rapporte des desseins faits par M. Fragonard », et à Dresde, l'impression que lui fait la magnifique collection formée par l'Électeur :

« Ma fluxion m'ayant un peu laissé en repos, je suis retourné en carrosse aux galleries où sont établis M. et Mme Fragonard dès le matin, pour y faire récolte de desseins... Il y a à terre encore quatre cents tableaux qui attendent place. Ce ne sont que tableaux précieux... Quand on y est, il est difficile d'en sortir. Gardiens des plus honnêtes; liberté à tout le monde d'y dessiner, copier ce que l'on veut. Rien n'est plus glorieux pour un prince que de se prêter ainsy au progrès des arts. J'en feray bien honte à quelques soi-disant princes romains qui tiennent les tableaux enfermés en mauvais état, les laissant dépérir sans être de la moindre utilité aux arts, et cela, de ce qu'ils n'y connoissent rien. »

Enfin, après avoir dîné chez le comte de Sacken, ministre des affaires étrangères, avoir été présentés au duc de Courlande et à l'Électeur, visité à Leipzik la galerie de tableaux



du négociant Vinkler, si souvent cité par Wille, et passé par Francfort et Strasbourg, nos voyageurs un peu moulus, revoient enfin leur bonne ville de Paris. Le *Journal* finit ainsi à la date du 8 septembre :

« Nous nous portons tous bien et moi toujours le dernier couché, écrivant comme Frontin l'histoire de mes voyages. Tout va bien, jusqu'à notre voiture qui a fait bien des cent lieues et à laquelle il ne manque rien. Ce n'est pas la faute des cahots et chemins affreux et du nord et du midi qui l'ont mise à de rudes épreuves. Je finis et me couche. »

Mais ce que Bergeret ne dit pas là, c'est que, par suite de la promiscuité forcée d'un long voyage, des froissements, des malentendus se sont produits entre le financier et son compagnon : aussi barre-t-il d'une plume rageuse les éloges décernés au couple Fragonard à la première page de son Journal, et ce n'est pas sans colère et sans injustice qu'il écrit à la marge en regard : « Observation faite à mon retour avec connoissance de cause, on peut prouver les bornes de son talent dont moi-même je me suis trop enthousiasmé. Ses connoissances qu'on peut encore borner sont de peu de ressources à un amateur, étant noyées dans beaucoup de fantaisies, ainsy j'évalue tout ce qu'il a de talens et de connoissances le tout bon à luy seul et à quelques enthousiastes dont j'ay été. »

Bergeret avait aussi vanté l'égalité de caractère de son peintre et de sa femme : barré également avec ce renvoi peu flatteur :

« Toujours égal parce qu'il avoit joué cette égalité et toute la souplesse qu'il parroît avoir, ne viens que de lacheté, poltronnerie, ayant peur de tout le monde et n'osant donner un avis franc en négative, disant toujours ce qu'il ne pense

pas, il en est convenu luy-même. Pour madame, il ne vaut pas la peine d'en parler, cela pourroit gâter mon papier. »

Et quand la brouille s'accentue, perdant tout sentiment de mesure, il ajoute encore avec colère que ses compagnons ne lui ont été d'aucune ressource et qu'ils étaient indignes de faire un pareil voyage avec lui. C'est qu'une grave divergence d'appréciation s'élevait entre eux. Quand il s'agit de rendre à chacun ses paquets déposés à l'arrivée à l'hôtel de Bergeret, Fragonard réclama ces fameux portefeuilles bourrés de dessins que l'on feuilletait avec tant de plaisir les jours de pluie, ou plus exactement, tous les dessins faits par lui à chaque moment du voyage, toutes ces vues prises au vol, les grasses sanguines, les sépias, les crayons et les bistres enlevés de verve, qui remplissaient toute une caisse. C'était son bien, d'après lui, ce qui devait l'indemniser du temps consacré à courir les grands chemins. Bergeret prétendait de son côté conserver tout ce qui avait été exécuté par son compagnon, pendant un voyage dont il supportait les frais, affirmant que cette convention, pour tacite qu'elle fût, n'en était pas moins évidente, et comme une sorte de remboursement bien légitime.

Il fallut aller en justice, procéder à une nomination d'experts. « On plaida, affirme Villot dans ses *Notices des Tableaux du Louvre*. Le fermier général fut condamné à rendre les dessins ou à payer une somme de 30000 livres, ce qu'il préféra. »

Bergeret paya-t-il? La preuve n'est rien moins que faite car si nous y trouvons quelques peintures décoratives de Fragonard, vraisemblablement exécutées avant le voyage, nous ne rencontrons dans le catalogue de la vente après décès de Bergeret qu'un seul dessin : *les Grâces*, exécuté à la sanguine. Où seraient donc passées les centaines de dessins en litige?



Il est plus probable que Fragonard put conserver le plus grand nombre, ou plutôt en tirer parti; car on rencontre souvent des études et épisodes de son voyage, datés de 1773 et 1774, paysans dans des ruines antiques, femmes romaines à la fontaine, têtes d'hommes du peuple, et tant de souvenirs de ses courses.

Quoi qu'il en soit, ce désaccord brouilla les deux amis pendant quelques années. On veut pourtant qu'ils se soient revus et même que Fragonard ait accepté d'amener sa famille à la maison de campagne du financier. Il est certain que l'artiste reprit avec le fils de Bergeret, qui succéda à son père vers 1785 comme receveur général des finances, les relations anciennes. Il retourna à Cassan, se trouvait souvent à Paris à la Folie-Beaujon que Bergeret fils habitait faubourg du Roule. La tradition en est encore conservée dans la descendance de la famille Bergeret[1].

1. Bergeret fils avait épousé Mlle de la Chabeaussière, qui avait un fils de son premier mariage, d'où descend M. le colonel de la Girennerie qui a bien voulu nous donner ces détails.





LA JEUNE MÈRE

D'après l'Estampe de N. de Launay



LA RÉSURRECTION DE LAZARE

D'après un dessin à l'encre de Chine.

CHAPITRE VI

Les Dessinateurs du XVIII[e] siècle. — Les dessins de Fragonard. — Paysages d'Italie. — Dessins familiers et galants : *l'Abreuvoir*, *le Verrou*, *l'Armoire*, *la Lessive*, *les Jets d'eau*, *les Pétards*, *le Coucher des Ouvrières*, *le Maître de Danse*, *la Culbute*. — Dessins mythologiques : *Satyre lutiné par les Nymphes*, *Danaé*, *Pygmalion*, *Psyché et l'Amour*. — Scènes enfantines : *la Première Leçon d'Équitation*, *la Hache*, *la Marmote*, *l'Éducation fait tout*. — Dessins du *Retour au Logis* et de *l'Éducation de la Vierge*. — Les trois séries pour les *Contes de La Fontaine*. — Lettre d'Augustin de Saint-Aubin. — Dessins d'Illustrations : *Roland furieux*, *Don Quichotte*, *les Veillées du Château*, *le Voyage à Naples* de Saint-Non.

Le dessin, voilà le triomphe de Fragonard. Adorable le pinceau à la main, quand il tient le crayon il est irrésistible. Et quel cortège lui font les artistes de son temps, descendants directs des anciens crayonneurs de portraits, ces amoureux de la vérité, des Dumonstier, des Lagneau, des Nanteuil. Au XVII[e] siècle, le dessin est austère et sérieux chez

Simon Vouët, Poussin et Le Brun, ou frise la caricature avec Callot et Romain de Hooghe; si Lesueur a de la douceur et Claude Lorrain de la poésie, il faut pourtant arriver au XVIIIe siècle, à Bernard Picart et Gillot, pour rencontrer la grâce des motifs et l'esprit du crayon.

Avec Watteau et son École, le charme éclate et le dessin pétille d'esprit français. La sanguine et le crayon noir s'unissent sous ses doigts, en un piquant mélange qui fait valoir les minois et les tournures lestement troussées de ses femmes. Portail, après Watteau, est celui qui manie les crayons de couleur avec le plus de goût. Voici Bouchardon et ses médaillons finement ombrés à la sanguine, d'un contour serré qui appelle la sculpture, Pajou aux figures allégoriques, Clodion dont les crayons rehaussés de blanc valent des bas-reliefs, Chardin et la fermeté de ses études prises dans la bourgeoisie et le peuple, Greuze au faire large et sûr, dont les *encres de Chine* sentent le grand peintre.

Dans la série des livres de fêtes, de mariages princiers ou d'obsèques, excellent les Slodtz et les Blondel. Pour poser des orchestres sur une estrade, enchevêtrer les masques d'un bal paré, saisir une scène d'Opéra avec son public de cour, Cochin et Moreau le jeune n'ont pas de rivaux. Ils savent encore, et le chevalier de Lespinasse avec eux, mouvoir sans confusion les milliers de spectateurs d'une fête populaire, d'une revue ou d'un sacre, et donner une individualité à ces personnages gros comme des têtes d'épingles.

Tous les artistes en cette bienheureuse époque lancent leurs dessins aux quatre vents de la renommée : Leprince, dont les lavis sont des documents d'une précision ethnographique, Natoire et ses paysages colorés dans un genre pittoresque; Boucher animant de bergers et de bergères, de



nymphes couchées et de paysages de convention, des milliers de feuilles de son papier teinté, pendant que les dessinateurs de mœurs et de costumes, les Moreau, les Freudeberg, les Desrais, les Debucourt composent avec un soin délicat des lavis charmants.

En même temps le livre se pare de tous les enchantements de la vignette et nombreux sont les artistes prêts à donner des modèles aux graveurs : Augustin de Saint-Aubin et Cochin pour dessiner le portrait de l'auteur ; et pour commenter les textes, Cochin encore, au crayon impeccable ; Gravelot aux élégants personnages ; Eisen à la mine de plomb si moelleuse ; Moreau le jeune et Marillier, ce dernier surtout habile arrangeur de scènes minuscules dans de petits cadres historiés qui font penser à des réductions de tableaux de Boucher dans des intérieurs de Lavreince.

Les voilà qui se pressent à l'envi, dans cette seconde moitié de siècle ! Monnet, ancien pensionnaire du roi, devenu vignettiste comme Saint-Quentin ; Quéverdo aux compositions raffinées, placées généralement dans d'élégants encadrements ; Duclos, un graveur doublé d'un dessinateur ; Borel aux élucubrations trop souvent libertines, et Choffard, le plus ingénieux des ornemanistes, dont le faire, plein de feu, se confond souvent avec celui de Fragonard quand ils traitent le fleuron ou le cul-de-lampe. Tous ont du talent dans leur genre ; Le Barbier, avec son dessin froid mais pur ; Duplessi-Bertaux et ses amusantes figurines ; Huet, le traducteur par excellence des paysanneries et des animaux, comme Loutherbourg, comme Oudry, l'illustrateur des Fables de La Fontaine.

Et les pastellistes, qu'il faut ranger dans les dessinateurs, car c'est du crayon qu'ils usent : La Tour, l'inimitable physionomiste ; Perronneau, aux tonalités distinguées ; Vigée, Du-

creux, Chardin. Et les faiseurs d'aquarelles, et les faiseurs de gouaches : Lavreince, le peintre des intérieurs mondains avec une élégance que n'atteint pas Mallet; Baudouin, celui de l'amour en robe de chambre; Van Blarenberghe et ses minuscules personnages; Gabriel de Saint-Aubin, ce *gribouilleur de génie* du fait-divers; et Monsiau, et Trinquesse, et les costumes de Watteau de Lille et l'enchanteur Prudhon !

Il faut s'arrêter! Entre tous ces talents divers, les dominant par sa chaude allure, brille Fragonard. On aimait à rencontrer de son temps la silhouette élégante de ses femmes, le facile arrangement de ses couples de jeunes gens heureux de vivre. Comme jadis, aujourd'hui l'on recherche ces lavis délicats tout imprégnés d'une aisance et d'un charme bien personnels. Qu'il laisse courir sur le papier son pinceau chargé de bistre, aussitôt partent, comme des fusées, le rire des jeunes filles et la turbulente gaieté des gamins. En quelques coups de son crayon léger, il explique un conte gaulois ou déroule une scène de mythologie gracieuse. D'une fine pointe de sanguine, il esquisse un portrait parlant ou masse énergiquement les cyprès et les allées de chênes verts d'une villa italienne. Il est sans rival dans le paysage, ou plutôt si, il a trouvé un émule en son ami Hubert Robert, tant leurs ouvrages, souvent faits au même moment, ont de similitude.

En examinant bien cependant, Robert a plus de parti pris. D'abord ses dessins ont un côté architectural qui n'est qu'accidentel dans ceux de notre *Frago*. Il affectionne plus particulièrement les ruines, en souligne chaque anfractuosité et les accentue de teintes bleuâtres caractéristiques. Les personnages dont il anime ses compositions sont aussi moins souples et plus secs que ceux de son ami.



PORTRAIT DE BERGERET

D'après l'Esquisse peinte de Vincent au Musée de Besançon

Ce qui caractérise surtout le dessin de Fragonard, c'est l'esprit dans le coup de crayon. On y trouve toujours une recherche amusante de l'effet, la science des jeux de la lumière, et puis ses qualités maîtresses, le mouvement, la gaieté, la vie.

Aucun des artistes de son temps n'a fait preuve au même degré de ces dons si rares. Baudouin seul montrerait autant d'animation dans ses gouaches. Encore leurs procédés diffèrent-ils, Fragonard ne demandant qu'au papier les lumières de ses dessins.

Nous avons vu comment, installé à la villa d'Este à Tivoli, notre artiste a tiré parti de ce coin de nature italienne, donnant une légèreté charmante aux bouquets de sycomores séculaires, à ces allées de chênes verts au sombre feuillage. Paysagiste amusant, qualité rare, il excelle à égayer de promeneurs les terrasses des villas de Frascati, comme à peupler de groupes épars les gazons d'où s'élancent les pins parasols de la villa Pamphili. *L'Allée Ombreuse,* à l'énergique frondaison, à la fraîcheur pénétrante, *l'Allée de Parc,* où bruissent les fontaines et les nombreuses vues de jardins italiens, sont parmi ses beaux paysages. C'est en revenant de les admirer chez l'abbé de Saint-Non que Mariette écrivait, enthousiasmé : « Je n'ai guère vu de crayon plus flatteur que le sien. »

La vente Walferdin a fait sortir quelques-uns des plus réussis. D'autres en assez grand nombre se trouvent au musée de Besançon, par suite du legs Paris, et à la bibliothèque de l'Académie de Médecine de Montpellier. Dans les premiers surtout l'on remarque ces dessins largement touchés de bistre ou de sanguine, *les Grands Cyprès de la villa d'Este, les Cascades de Tivoli* et *le Temple de Vesta,* aux classiques aspects, mais

vus d'une façon originale et séduisante. La nature est là si étrangement harmonieuse qu'on pourrait accuser l'auteur de l'avoir arrangée à plaisir. Un bon critique, Léon Lagrange, décrit bien son procédé inspiré du vrai, mais doublé d'une habileté suprême :

« On l'accuse d'adresse, mais l'adresse chez lui n'est que le pétillement du génie... Regardez cette *Vue de la Cascade de Tivoli,* elle écume en plein soleil. La poussière humide qu'elle projette, s'étend ainsi qu'un voile transparent devant les collines. Au premier plan tout est dans l'ombre, le gazon, les oliviers, les jeunes peupliers au bord de l'eau. Un âne paît l'herbe fraîche pendant que le guide dresse le couvert sous ce berceau naturel et que Frago lui-même, en attendant le déjeuner, esquisse d'une main preste et légère, à larges touches d'une sanguine grasse et un peu violacée, ce paysage de l'effet le plus piquant. Dans ses doigts la sanguine devient le plus souple, le plus délicat, le plus ferme des instruments, tantôt crayon, tantôt pinceau. »

Le dessinateur passe en effet sans effort d'un procédé à l'autre, lave hardiment un jour au bistre comme dans *l'Abreuvoir* le taureau meuglant aux amours des bergers, et le lendemain agenouille avec prestesse d'une chaude sanguine des *Laveuses* au bord d'un clair ruisseau. Ailleurs il montrera ses qualités d'aquarelliste dans *le Temps Orageux,* et sa sépia diaphane comme une fumée, couvrira de charmilles les terrasses d'une villa.

On l'a dit, Fragonard rend mieux le mouvement que le repos. La remarque est des plus justes en face du *Verrou,* son tableau bien connu, mais c'est surtout dans les dessins de ce sujet qu'il faut juger sa vivacité et sa nervosité passionnées. Dans celui que l'on peut voir ici, on ne saurait



trop admirer la subtile exécution à la fois libre et précise.

L'autre dessin du *Verrou*, accentué de légers rehauts de sanguine, qui a figuré à la vente Walferdin, est également d'une délicieuse exécution. Fragonard avait donné pour pendant à cette composition la première pensée de *l'Armoire*, sujet



LES PÉTARDS

D'après la gravure d'Auvray.

dont il a fait la grande et belle eau-forte datée de 1778. Les deux dessins faisaient partie de la collection de Varanchan, mais en ce temps-là déjà, il faut le croire, les amateurs craignaient les copies et les supercheries, car celui qui les acheta à sa vente 8 et 900 livres, exigea de l'artiste un certificat constatant leur authenticité. Voici le curieux autographe qui leur fut annexé.

« Je certiffie moi Fragonard peintre du Roy, que les deux

dessins que M. Mercier a acheté à la vente de M. Varenchan nommé le Veroux et Larmoir sont originaux. Ce 7 juillet 1789. »

Et à la suite : « Le présent certificat écrit de la main de M. Fragonard m'a été remis pour servir à M. Fiquet, propriétaire des dits desseins. Paris 7 juillet 1789, Mercier. »

C'est le même Varanchan, ce curieux affolé de tout ce qui représente la femme sous ses aspects les plus affriolants, ayant la toquade des chambrées de jeunes filles aperçues dans le désordre intime du déshabillé, qui possédait aussi les originaux bien connus par la gravure, *Ma Chemise brûle, les Jets d'Eau* et *les Pétards*. Ces farces, très en faveur jadis, qui consistaient à faire éclater des pétards dans les jambes des jeunes personnes, ou à leur seringuer de l'eau par une trappe pour les réveiller, sont bien passées de mode aujourd'hui, mais elles n'ont pas moins donné lieu à des groupes aussi imprévus que divertissants.

Chez le même collectionneur se trouvait également *le Coucher des Jeunes Ouvrières,* un autre dessin, fait sur commande bien sûr pour ce friand de frais minois. C'est, on le devine, une nichée de jeunes filles, se dévêtant sans défiance, ou s'étirant sur leurs lits, et détail amusant, deux d'entre elles, entr'ouvrant leurs chemises, semblent en train de chercher... une puce! Lavreince, entre autres, a traité à sa manière ce sujet pour lequel, en ce temps frivole, il semblerait qu'on ait ouvert un concours.

Toujours la polissonnerie montre alors par quelque détail le bout de l'oreille. C'est la jupe retroussée dans la composition ainsi décrite au siècle dernier : « Dames s'amusant à faire tenir droit un chien pendant qu'un jeune homme fait sauter une jeune fille. » Ce dessin n'est autre que *le Maître de Danse,*

AUTOGRAPHE DE FRAGONARD

jè certiffie moi fragonard peintre
du Roy que les deux desseins que
monsieur mercier a acheté a la vente
de Mr d'arenchan nommé Le verou
et Larmoir sont originaux ce 7 juillet
1789

présent certificat écrit de la main de Mr fragonard m'a
été remis pour servir a Mr fiquet propriétaire des dits desseins
a paris 7 juillet 1789 Mercier

gravé si joliment par Jules de Goncourt. Il a figuré à la vente Saint, plus tard à la vente Dreux et à la vente Marcille, et le suffrage de ces hommes de goût affirme encore l'importance de ce morceau délicat.

Ailleurs, dans *la Culbute,* une des bonnes choses de la collection de Goncourt, le groupe formé par le garçon de ferme qui renverse la fille sur une botte de paille, d'une si chaude étreinte, ne laisse aucun doute sur ce qui va se passer. On a dû dire avec raison jadis de ce dessin, qu'il était fait « avec chaleur ».

L'Occasion Saisie, saisie par ces deux amoureux en mal de puberté, s'embrassant au-dessus d'un poêle qui fume, voilà encore du dessin amusant et bien français. Baisers donnés, baisers rendus, sur le cou, sur la bouche, toute la gamme du *Baiser,* Fragonard la parcourt avec aisance. En regardant ces couples amoureusement tracés, on en croit entendre la céleste musique. Que de compositions, esquissées comme dans un rêve, naissent sous les doigts du maître, fugitives silhouettes indiquées du bout du pinceau et qui seront le tableau futur ou resteront à jamais inachevées!

Les Goncourt ont finement indiqué ce travail créateur de l'artiste : « Suivez-le dans le premier coup d'aile d'une idée, lorsqu'il jette au papier l'âme d'une composition, lorsqu'il cherche et tâtonne à travers le nuage. Surprenez-le dans ces dessins du matin, dans ces crayonnages qui s'éveillent. Regardez ces lavis faits de si peu, ces semis de jolies taches, ces souffles, hélas! ces riens charmants enviés du jour, pâlissant, s'effaçant, plus adorables semble-t-il, à mesure qu'ils meurent un peu. Si petit que soit leur cadre, le maître est là tout entier. »

Et les maîtres écrivains remarquent que le bistre vivement



jeté sur un trait de mine de plomb est son procédé favori. Ce bistre n'est jamais noir, jamais lourd et s'anime de légèreté, de transparence et de cette chaleur fauve qui l'avait fait adopter à Rembrandt pour ses dessins.

Mais, bistre ou sépia, quand il se lance, Fragonard est d'un osé où la pudibonderie n'a rien à voir. Que celle-ci n'ouvre



L'ENLÈVEMENT DE PROSERPINE

D'après la gravure de Choffard

donc pas trop les yeux pour contempler ce *Satyre lutiné par des Nymphes* qui lui tirent en riant la barbe et les oreilles, juste assez de douleur pour le faire grimacer de plaisir et juste assez de mythologie pour que la scène puisse s'accepter.

La mythologie de Fragonard est peu sévère et ses dieux volontiers se laissent séduire, comme ceux des poètes du temps, Chaulieu, Bernis, le chevalier de Parny surtout. *L'Amour*

en Folie qui voltige léger au-dessus des fleurs, ne fait-il pas songer à ces petits vers?

Sur un buisson
Le papillon
Voit-il la rose,
Il s'y repose;

Est-il heureux,
Amant frivole
Soudain il vole
A d'autres jeux.

Parny, voilà bien le poète dans la note, lui qui chante comme l'autre les peint, la fraîcheur du bel âge, les contours savoureux de ses maîtresses, leur tendresse ou leur inconstance, et n'est-ce pas au peintre du *Baiser* que l'on peut comparer celui qui a écrit ces deux vers :

Un baiser me faisait mourir,
Un autre me rendait la vie.

Leur Olympe à tous deux se montre accessible aux passions qui agitent les faibles humains. L'essaim des Grâces n'est pas trop farouche dans les campagnes de Cythère qu'ils décrivent, et aux alentours du temple de Paphos, Vénus ne dédaigne pas les attraits virils d'un simple mortel. Sous les doigts agiles de l'artiste, l'imprudente *Psyché* veut couper les ailes à l'Amour endormi ou bien succombe à ses attaques. Junon continue à se lamenter de *l'Enlèvement de Proserpine ;* quant à Jupiter, il visite *Danaé* sous la forme d'un nuage, et pour rendre ce nouvel avatar, le pinceau de l'artiste, guidé par une invention originale, a produit le plus éblouissant de ses bistres. La fille d'Eurydice est renversée sur un lit, ses femmes effarées s'empressent de l'asperger d'eau pour dis-



siper des vapeurs audacieuses qui ressemblent à un incendie, pendant que l'une d'elles ramasse les pièces d'or. Il y a dans cette composition une chaleur d'exécution, une animation et une perfection de facture que l'artiste n'a pas dépassées.

Plusieurs fois Fragonard, avec un grand charme, a mis en scène *Pygmalion animant Galathée*. C'est un de ses thèmes favoris, comme aussi celui du *Sacrifice de la Rose*. Dans la superbe sépia que nous reproduisons, une expression d'une grâce ineffable éclaire le visage de la jeune et défaillante victime, heureuse de l'approche du bel adolescent qui descend des nues avec une escorte d'Amours. La poétique et gracieuse image lui tenait au cœur, et c'est de bien des façons, au lavis, à l'huile, au crayon, en hauteur, en largeur, qu'il a cherché à rendre, d'un pinceau mystico-galant, le doux mystère de la perte idéale de la virginité.

Deux sortes de sujets paraissent avoir passionné surtout les amateurs du temps : les scènes galantes et les tableaux champêtres. Faut-il rappeler combien le peintre est vrai dans les scènes familières, faites de verve presque toujours, soit à la sépia, soit au bistre? Fragonard aime les enfants, il sait leurs mouvements, leurs attitudes habituelles si naturelles et si gracieuses, et les rend avec bonheur. Voici *l'Éducation fait Tout,* charmante composition où des jeunes gens s'efforcent à éduquer de petits chiens au grand amusement des bambins qui les entourent, l'un de ses plus beaux dessins par le naturel des poses et la liberté de l'exécution; *la Première Leçon d'Équitation,* avec le gros chien de la maison, sur le dos duquel on assoit un petit garçon; *la Huche,* autre composition largement lavée de bistre d'un remarquable éclat; *la Marmite,* où le peintre nous fait assister aux menus détails de l'existence villageoise.

Nous l'avons déjà remarqué, ce sont le plus souvent les attitudes de ses enfants qu'il saisit sur le vif. *Le Chat Emmailloté,* c'est sa fille Rosalie qui le berce et c'est elle aussi dans une pose naïve qui épèle ses lettres du bout d'un bâton? *Dites donc, s'il vous plaît!* ce magistral lavis, n'est-il pas la première leçon de politesse donnée au fils en bas âge du peintre, à celui qui sera *le Petit Prédicateur?*

Deux dessins encore dont il a été question déjà, à propos de la famille de Bergeret, *le Concours* et *la Récompense* sont parmi ses plus agréables pour l'heureuse expression des physionomies et l'élégance des costumes. Il y a plus que de l'habileté dans ces scènes vécues, il y a du cœur et de l'émotion.

Et puis les cours de ferme et leur amusant mélange d'enfants joueurs, d'ânes résignés, de chiens, de chats, de moutons et d'oiseaux. Et toujours la préoccupation de l'effet et de la grâce des poses dans ce joyeux pêle-mêle. L'âne est un animal que Fragonard aime à mettre en scène; dans *l'Écurie,* par exemple, en voilà un tout chargé d'enfants qu'un gars tire par la bride, au grand amusement des jeunes filles. L'arrangement parut assez heureux à Saint-Non pour lui faire graver deux fois cette composition à l'eau-forte et à l'aquatinte, en 1762 et en 1770.

Sa profonde connaissance des animaux se remarque dans le *Bœuf à son Râtelier* et dans le *Taureau de la Campagne Romaine,* à la puissante encolure. *La Lessive* donne lieu à des effets d'intérieurs envahis de mystérieuses buées. Ne confondons pas ce dessin avec un autre analogue appelé *les Lessiveuses.* Des hommes du peuple placés en contre-bas des femmes et semblant fort apprécier certaines perspectives, l'avaient fait baptiser par M. Walferdin « le Paradis de Mahomet ».



LE COUCHER DES OUVRIÈRES

D'après un Dessin de [illegible]

L'artiste aime encore à retracer du bout de son pinceau chargé de sépia les intérieurs sombres des paysans, illuminés par un rayon de soleil. Tel est *l'Intérieur de Cuisine à San Remo,* croqué au passage lors de son voyage avec Bergeret. *La Danse de l'Ours*, entourée de *contadini* curieux, encore un épisode saisi sur la grande route comme les *Enfants faisant manger un Ane dans un Sarcophage antique*, l'a été sans doute dans quelque métairie de la campagne romaine.

Ces dessins lavés de bistre, ces paysages vivement croqués, ces études de têtes d'hommes du peuple, Frago les exécutait avec une étonnante facilité. Beaucoup des plus réussis sont faits avec rien dans la vivacité du primesaut. Une note de Mariette sur le catalogue de la vente du graveur Huquier[1], faite après son décès par Joullain en 1772, nous fait prendre cette facilité sur le fait. C'est à propos de deux dessins de Leprince et de Fragonard, représentant l'un des soldats russes, et le second, celui de Frago, *la Résurrection de Lazare*, à l'encre de Chine qualifié « d'un effet piquant et d'une touche savante ». Mariette a mis en note de sa main : *Ils les firent en badinant et sur la même table chez Huquier.*

Il ajoute encore à propos d'études à la sanguine, *Vieillard* et *Mendiant chargé d'une besace* : « Il ne fera jamais rien de mieux. » Pour ce dernier, que l'on peut voir ici, on constatera, avec le goût sûr de Mariette, la fermeté du crayon et la chaleur pittoresque de la facture. Il donne l'impression d'un dessin crayonné par Watteau en regardant les Hollandais.

D'ailleurs la plupart de ses compositions, Fragonard les a à la fois dessinées et exécutées en peinture. Il a répété à

1. — Ce catalogue nous a été obligeamment communiqué, ainsi que beaucoup d'autres, par M. le baron J. Pichon.

diverses reprises *la Callirhoé,* en cherchant la forme définitive de sa grande toile. Du *Vœu à l'Amour,* cette vaporeuse vision où l'on sent comme un souffle de foi antique, on connaît aussi des études. L'artiste a tracé en dessin sa sentimentale peinture de *la Visite à la Nourrice,* et l'un de ses plus beaux par l'émotion et la grâce est certainement *le Retour au Logis* dont il fit également le tableau. Fragonard cherche habituellement avant de peindre son sujet sur le papier, et beaucoup d'amateurs préfèrent à la toile terminée le dessin primordial qui a plus d'intimité et moins de prétention. L'on retrouve ainsi presque toutes les premières pensées de ses œuvres principales : de belles études de *l'Éducation de la Vierge* et de *l'Adoration des Bergers, la Fête de Saint-Cloud,* ses différentes personnifications de *l'Amour,* la marotte ou la flèche à la main, *l'Anacréon* furent préalablement essayés à l'aquarelle; *l'Abandon, l'Amant Couronné,* figures des panneaux de Grasse existent aussi en premières pensées, ainsi que *la Liseuse, la Petite Coquette*, *la Présentation au Pacha* et beaucoup d'autres.

Bien souvent les amateurs ont dû prescrire à Fragonard les sujets de leur choix. Celui qui lui indiqua les *Contes de La Fontaine* ne le trouva certainement pas réfractaire, car il est impossible de rencontrer entre un auteur et l'artiste qui l'interprète plus de points de contact, et la bonne humeur des récits de La Fontaine ne pouvait que s'accommoder du crayon spirituel de Fragonard.

Mais quel était cet amateur? Ce fut Bergeret, nous avons lieu de le croire. Que contenait en effet de si intéressant cette malle de dessins qu'à son retour d'Italie celui-ci tenait si fort à ne pas rendre et Fragonard tant à conserver? Évidemment les vues et les croquis pris au jour le jour pendant leur voyage,



L'AMOUR-FOLIE

D'après la gravure en couleur de Janinet

mais probablement aussi des dessins dont on comptait faire usage par la suite.

Le financier met une certaine insistance dans son Journal de voyage à signaler les soirées où l'on s'occupe à dessiner. Le 1er mars 1774 il écrivait : « Depuis plusieurs jours, nous sommes plus occupés dans l'intérieur qu'à l'extérieur à des desseins et *petites entreprises* que nous suivons et qui se verront dans notre collection à Paris. »

L'idée nous est venue que l'une de ces entreprises devait être l'illustration des *Contes de La Fontaine*. Il est assez naturel de supposer parmi les livres emportés par le financier, son exemplaire des *fermiers généraux*, édition qu'il avait quelques années auparavant contribué à faire paraître. De là à profiter de la présence du spirituel dessinateur pour avoir son interprétation à lui tout seul, il n'y a pas loin.

Charles Blanc, qui a recueilli cette tradition, dit expressément dans son *Histoire des Peintres* : « La suite au crayon noir a été tracée de verve dans l'un des voyages que l'artiste fit en Italie. »

Le premier auteur de l'idée importe peu du reste, l'essentiel est que l'artiste, inspiré par les contes grivois du bonhomme La Fontaine, tirés pour la plupart de Boccace ou des *Cent Nouvelles*, ait trouvé l'occasion de les illustrer avec la verve inépuisable d'un esprit toujours aiguisé, en renouvelant ce fonds exploité avant lui. Romeyn de Hooghe avait déjà par ses expressives eaux-fortes, tenté d'en traduire la bonne humeur avec plus d'énergie que d'élégance. La suite de Larmessin d'après Lancret, Pater et les autres, est bien froide pour des sujets si réjouissants. Cochin le premier en a compris et rendu la grâce légère dans ses jolis en-têtes pour l'édition de 1743. Puis les fermiers généraux mettent

avec libéralité leurs fonds en commun, donnent l'édition de luxe qui a gardé leur nom et confient le soin de l'orner au crayon d'Eisen. De Longueil et Lemire sont là pour en graver les galantes scènes, et Choffard pour y semer à profusion ses culs-de-lampe.

Fragonard leur succède et n'a pas de peine à les dépasser, grâce au mouvement entraînant de sa composition, à son art des effets de lumière, à la gaieté de son crayon et à l'enjouement de son pinceau. Il est porté par les sujets qui visiblement l'amusent. Sous ses doigts subtils, les moines et les ermites, — oh! les ermites de Fragonard! — oublient gaiement leur vœu de chasteté; *les Cordeliers de Catalogne* sont enfumés comme des taupes, les servantes se justifient tant bien que mal, les maris sont faits cocus et ont l'air contents, Satan perd son latin à essayer, *Chose impossible,* de défriser un... cheveu de femme, *le Remède* est absorbé gaiement par celui auquel il n'était pas destiné, et *la Mandragore* produit des effets bien doux. Avec lui *le Cuvier* prend des airs de galant mystère, *la Jument du compère Pierre* se laisse agréablement caresser la croupe, le tintement de *la Clochette* sert à égarer les jeunes villageoises dans les bois et le jardinier *Mazet,* à occuper les heures vides du cloître. Personne ne sait comme Fragonard faire sauter *les Lunettes* du nez des abbesses trop curieuses, ou trouver au *Villageois qui a perdu son Veau,* tout autre chose que ce qu'il cherche. On a plaisir à suivre à travers ces sujets scabreux la main de l'artiste qui tempère leur vivacité par le bon goût.

On connaît trois séries de dessins de lui pour les *Contes de La Fontaine*, sans compter quelques feuilles isolées; la première composée de quarante-deux dessins au crayon, que nous croyons avoir été exécutée en Italie pendant son voyage;





L'ARMOIRE



LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU

D'après un dessin au crayon noir pour les *Contes de La Fontaine*

la deuxième, plus nombreuse, au lavis de sépia, compte cinquante-sept dessins reliés avec un manuscrit des Contes pour un amateur inconnu. Enfin une troisième série d'une douzaine de dessins beaucoup plus finis, faite en vue de la gravure, mais qui est restée inachevée[1].

L'importance de ces travaux dans l'œuvre de Fragonard nous oblige à les examiner séparément et avec soin.

La première suite en date est celle que M. Walferdin tenait de la famille de Fragonard et qui a figuré à sa vente. Elle se compose de quarante-deux compositions au crayon qui ont servi de prototype et furent, nous venons de le dire, tracées pendant les loisirs d'un séjour à Rome sous les yeux de Bergeret. On ne sait qu'admirer le plus dans ces dessins vivement faits, de la grâce facile de la composition ou de l'esprit qui y pétille. Plusieurs, *la Jument du compère Pierre*, *la Chose Impossible*, *la Mandragore*, *la Gageure des trois Commères*, *les Troqueurs*, *les Lunettes*, sont aussi terminés que le comportait la liberté de l'exécution; d'autres, moins travaillés, sont restés à l'état d'indications avancées, mais tous ont une franchise d'allure et une gaieté singulières. Remarquons encore *la Servante justifiée*, *l'Ermite*, *l'Oraison de saint Julien*, *le Mari battu et content*. Jamais l'artiste ne fut mieux inspiré que dans cette illustration et n'a davantage montré ses facultés d'invention et d'interprétation amusante.

La plus importante série par le nombre et la beauté des dessins, est la seconde, qui se trouve insérée dans un manuscrit des *Contes*. Quel amateur pria Fragonard de recommencer pour lui cette collection? Est-ce encore Bergeret ou plutôt son fils qui n'avait pas partagé l'animosité du père et que nous

1. — Nous négligeons à dessein six compositions à la sépia peu terminées, formant double emploi avec les suivantes.



FIGURE POUR DON QUICHOTTE

retrouvons lié plus tard avec l'artiste? Quel qu'il soit, il prit soin de faire soigneusement calligraphier le texte des cinquante-sept contes dont Fragonard lui avait fait les dessins et orna ce manuscrit superbe de la copie des culs-de-lampe de Choffard. L'aspect de la reliure en maroquin rouge qu'il y fit mettre, lui assigne une date postérieure aux premiers. En tout cas, c'est un recueil extrêmement précieux[1] tant par la facture soignée des dessins exécutés, croyons-nous, vers 1780, que par la condition de ce beau livre. L'artiste s'est servi de légères empreintes prises sur les dessins primitifs, ainsi que nous avons pu le constater, de sorte que les mêmes sujets de la première collection sont en contre-partie dans la seconde. De plus, Fragonard en composait un certain nombre d'autres et portait leur nombre à cinquante-sept, presque autant que de contes écrits par La Fontaine. Tout en conservant la grandeur des personnages, il donnait plus de développement au fond et aux accessoires, en les lavant largement et finement à la fois, à la sépia. Outre tous les sujets cités plus haut, exécutés cette fois avec tout l'effet que donne le pinceau, nous pouvons recommander encore, *le Magnifique, Richard Minutolo, A Femme avare, les Rémois, les Oies de Frère Philippe, le Contrat, Pâté d'Anguille, le Rossignol, la Coupe enchantée, le Cuvier* et nombre d'autres.

C'est vraiment un morceau magnifique. Fragonard s'y

1. Voici l'histoire de ce beau recueil. Resté sans doute entre les mains des héritiers de celui pour qui il avait été exécuté, il fut présenté en vente vers 1840 et acheté par Leblanc, libraire, pour la somme de 800 francs. Charron, marchand d'autographes, le revendit 1 200 francs en 1844 à M. Feuillet de Conches, entre les mains duquel il resta de longues années, 30 ans peut-être. Cédé par celui-ci, il fut acheté 17 500 francs par l'auteur de ce livre, qui le recéda pour le prix de 25 000 francs à M. le conseiller Eugène Paillet. A la vente à l'amiable de sa bibliothèque, le recueil fut porté par le libraire Morgand au prix de 50 000 francs et acquis par M. Henri Beraldi, dans la belle collection duquel ce monument artistique figure à la première place.



L'ERMITE

D'après l'eau-forte des *Contes de La Fontaine.*



LE MENDIANT A LA BESACE

livrant à toute sa verve a donné là le modèle complet de sa manière élégante et nerveuse de comprendre l'illustration d'un livre. L'esprit étincelle dans ces sépias transparentes qu'animent de piquants effets de lumière. Léger par le faire autant que le sujet, son pinceau chargé de malice, dit plus en deux traits que tant d'autres avec leur travail peiné. Là s'apprécie le vrai Frago dans tout son laisser-aller d'artiste sûr de lui et l'indécision dans laquelle il se complaît parfois y semble un charme de plus.

En composant cette belle suite, Fragonard n'avait évidemment pas eu le souci du graveur futur. Aussi quand on sut qu'il existait de l'auteur aimé du *Verrou* des compositions amusantes pour les *Contes de La Fontaine*, les éditeurs et graveurs à l'affût de quelque entreprise luxueuse et rémunératrice, les Tilliard, les Saint-Aubin se trouvèrent-ils en présence de dessins trop peu arrêtés pour être rendus avec la précision que le public amateur exigeait alors. Une nouvelle série de modèles propres à être gravés par les disciples de Lebas s'imposait.

Douze de ces dessins[1], faits d'après les compositions primitives, ont été retrouvés dans le pays nantais chez un arrière-petit-fils de Benjamin de La Borde, lequel était certainement mêlé à l'entreprise. Ils sont à la sépia et beaucoup plus terminés que tous les autres ; ils sont peinés même et manifestement de la vieillesse de l'artiste. La perfection du travail leur a nui en les faisant croire l'œuvre d'un graveur. Cependant le prospectus imprimé de l'édition les dit exécutés par notre artiste et d'ailleurs un reçu retrouvé de Fragonard à

1. - Dix de ces dessins ont été achetés environ 7000 francs par M. A. Piat, à la vente du baron des Jamonières.

Tilliard pour quatre de ces dessins nous semble lever tous les doutes sur leur authenticité[1].

Ils ont été très brillamment gravés par Aliamet, Patas, Halbou, Lingée, Trière et Dupréel, et ces jolies estampes forment les deux premières livraisons de l'édition que les frères Tilliard, Augustin de Saint-Aubin et Delafosse cherchaient à placer dans le public.

La lettre suivante que Saint-Aubin écrivait le 18 février 1792 à l'éditeur Tilliard, nous mettra au courant des débuts de l'affaire :

« Mon ami, j'ai reçu la visite de l'ardent jeune homme qui vous a fait le projet de prospectus pour les *Contes de La Fontaine,* il paroit toujours enthousiasmé de cet ouvrage et assure qu'il ne pouroit avoir que le plus grand succès, mais qu'il faut absolument se montrer, annoncer quelque chose et cela le plus promptement possible, sans quoi on risqueroit de se voir devancer par des gens qui ne demandent qu'à profiter des bonnes idées d'autrui. Ces raisons me paroissent bonnes, il seroit fâcheux, en effet, qu'après avoir passé trois ou quatre ans à s'occuper de cet objet, à le calculer, nous nous trouvions exposés à perdre ce que nous avons déjà fait; il me semble qu'on ne peut pas reculer davantage les premières annonces de cet ouvrage, ne fusse que pour prendre date. Voyez, pesez cela dans votre sagesse et tâchons de nous déterminer à quelque chose de positif et prochain. Nous allons entrer dans la belle saison.

« J'ai aussi eu occasion de voir un autre amateur non moins ardent qui a vu nos essais, qui en est enchanté, qui a

1. — Dans la collection d'autographes de Benjamin Fillon se trouvait un reçu de Fragonard de 250 livres pour acompte sur le prix de quatre dessins destinés à l'illustration des *Contes de La Fontaine,* qui lui était avancé par le citoyen Tilliard, ce qui laisse supposer le prix convenu au moins de 500 livres.

souscrit, qui depuis huit jours m'a apporté la soumission de quatre de ses amis et qui se propose de m'en faire avoir une douzaine.

« Je ne puis vous aller voir, j'ai un rhume affreux qui me tient depuis près d'un mois, venez que nous raisonnions un peu de cela.

« Je vous envoie une épreuve d'une petite planche que je viens de mettre au jour. Je ne crois pas qu'on puisse m'accuser de flagornerie, mais il y a tant de préventions injustes et ridicules contre tout ce qui tient à la monarchie, que je suis menacé de ne pas vendre beaucoup, quoique je n'expose que des faits.

« Adieu, je vous embrasse, votre ami,

« de Saint-Aubin.

« Mes civilités à Mlle Tilliard[1]. »

Qui sait si « l'ardent jeune homme » dont il est question ci-dessus n'était pas Renouard, qui débutait alors, et dont on mit le nom le dernier sur les prospectus et la couverture des livraisons?

Malgré l'activité des intéressés dans cette affaire, l'ouvrage qui devait contenir quatre-vingts compositions et aurait formé la plus belle édition connue des *Contes de La Fontaine*, est resté déplorablement inachevé. Le texte parut bien en l'an III de la République (1795), les estampes étaient charmantes au point de surpasser l'agrément des dessins, mais l'illustration resta en suspens. Les amateurs de publications luxueuses étaient dispersés. Fragonard, ruiné et vieilli, n'avait plus sans doute le cœur aux dessins des Contes. On s'adressa à d'autres artistes, à Lebarbier, à Monnet, à Touzé, à Mallet. Un certain

1. — Cette lettre autographe fait partie de la collection de M. Portalis.

nombre de sujets furent commencés et laissés à l'état d'eau-forte inachevée ; bref deux livraisons seules parurent complètes en 1794. Quelques amateurs se sont ingéniés à réunir aux vingt épreuves avant les numéros de ces deux livraisons, les eaux-fortes des figures et les épreuves des planches inachevées. Ces pièces rares sont fort recherchées, quelques-unes, telles que *Féronde,* introuvables, et des collections de soixante-dix à quatre-vingts pièces se sont vendues jusqu'à 20 000 francs.

Tilliard n'avait pas renoncé à terminer la suite des figures. Fragonard était mort, ses associés Saint-Aubin, Delafosse également. Mais l'éditeur n'en commandait pas moins des dessins aux dessinateurs vieillis dont le beau temps datait de quarante ans en deçà. Nous avons retrouvé à la vente Fillon le reçu de 240 livres de Moreau le jeune, daté de 1808, pour le dessin du *Cas de Conscience,* et à la même date, ceux de Monnet de 120 livres chacun, pour les dessins de *l'Anneau d'Hans Carvel, le Berceau, la Mandragore, Féronde,* les épreuves retouchées du *Juge de Mesle,* des *Deux Amis,* de *la Clochette,* de *la Fiancée du Roi de Garbe ;* de plus *la gravure à l'eau-forte du trait de Féronde, le 17 octobre 1809.* Disons à ce propos qu'on ne se doutait guère que ces pièces rares et inachevées fussent en partie gravées au trait par Monnet.

Enfin Tilliard, désireux de remplir les engagements pris jadis, avait cherché à intéresser à son entreprise Mme veuve de Saint-Aubin, héritière des droits de son mari et à former avec Treuttel et Wurtz, éditeurs, une association. On avait même rédigé un projet qui n'eut pas de suite comme on le sait et dont nous possédons le texte.

Le premier paragraphe de ce projet[1] était ainsi conçu :

1. Cette pièce fait partie de notre collection.



FIGURE POUR ROLAND FURIEUX

D'après un dessin au bistre

« Entre M. Tilliard, graveur, d'une part, et MM. Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, n° 17, d'autre part, a été convenu ce qui suit :

« 1° M. Tilliard, l'un des membres d'une association qui s'étoit formée entre lui et MM. de Saint-Aubin et Delafosse, tous deux décédés, à l'effet de graver, faire graver et publier pour les *Contes de La Fontaine,* une collection de gravures au nombre de quatre-vingts, exécutée d'après des dessins faits sur les esquisses de M. Fragonard, désirant assurer l'exécution de cette collection interrompue depuis plusieurs années, contracte par les présentes une nouvelle association avec MM. Treuttel et Wurtz, cessionnaires des droits de Mme veuve Saint-Aubin, etc... »

Les pourparlers n'aboutirent pas. Ce beau livre, imaginé par Augustin de Saint-Aubin et La Borde, et commencé sous les auspices d'Honoré Fragonard, ne fut jamais terminé et les amateurs sont condamnés à se disputer éternellement dans les ventes, avec le texte et les livraisons parues, les rares épreuves au trait des planches commencées.

Par l'ampleur de sa facture, en vrai peintre qu'il était, Fragonard semblait peu propre à fournir aux éditeurs des dessins assez terminés pour servir à l'interprétation des graveurs. Aussi ses tentatives sont-elles la plupart du temps restées à l'état d'esquisses, d'indications sommaires, de projets enfin, comme pour les dessins des *Contes de La Fontaine*. Il en fut de même de ceux que lui inspira *Roland Furieux,* le poème chevaleresque de l'Arioste. Avec quelle fougue voisine de la furie n'a-t-il pas traité les amours de Bradamante, de Roger et d'Angélique. L'excellent Cochin qui, vers cette époque, interprétait les mêmes scènes, paraît bien sage, en regard de l'entrain de notre provençal. En ces des-



sins où les touches de bistre s'écrasent sur les coups de crayon, son imagination l'emporte à ce point que sa main a peine à la suivre. C'est l'exagération de la vie, mais la verve se soutient dans les cent seize compositions de la collection Walferdin. Là le génie de Tiepolo l'inspire, un Tiepolo adouci pourtant par le charme français. Bien habile aurait été le graveur capable d'interpréter ou plutôt de compléter de pareilles pochades. L'auteur seul pouvait le tenter, aussi le *Roland* de Fragonard restera-t-il toujours à l'état de projet.

Les Aventures de Don Quichotte étaient bien faites encore pour inspirer son imagination romanesque et son crayon inventif. Pourquoi s'arrêta-t-il en chemin? On connaît une vingtaine de compositions pour le chef-d'œuvre de Cervantes, ce qui a permis à Gustave Doré d'être tout à fait neuf, sans quoi il aurait eu fort à faire d'égaler Fragonard. Parmi celles que nous avons vues, plusieurs ont un entrain remarquable, surtout quand apparaissent des figures de femmes et l'excellent Sancho, car de l'armure du chevalier, il est bien difficile de tirer parti.

Citons enfin parmi les dessins faits en vue des livres, ceux des *Veillées du Château*, exécutés alors que le plus célèbre des ouvrages de Mme la marquise de Genlis, était dans toute sa fleur. Voulut-il traduire à son jeune fils la morale en action et la science enfantine de cet ouvrage[1]? Toujours est-il qu'il a fait autant de scènes gracieuses et naïves, en interprétant une vingtaine de situations pour ce livre dont l'illustration est également restée inachevée. Ces dessins, très légèrement tracés au crayon estompé, sont gais et vifs comme tout ce que le charmant artiste a touché. Ils datent forcément de la fin de

1. — Nous avions fait graver une douzaine de ces compositions par Lalauze, Courtry, Le Rat et de Mare; mais la publication d'une nouvelle édition du livre de Mme de Genlis n'a tenté aucun éditeur. C'est regrettable.

sa vie, les costumes et quelque raideur dans les poses, l'indiquent de reste.

Et puisque nous passons en revue les dessins de Fragonard pour les livres, il faut rappeler ceux qu'il avait faits dans son beau temps pour le *Voyage à Naples et dans les Deux-*



FIGURE POUR LES VEILLÉES DU CHATEAU

D'après un dessin au crayon

Siciles, sur la demande de son ami Saint-Non. Tous les fleurons des titres sont de sa main, et quelques-uns des plus beaux en-têtes de chapitre, *le Combat des Titans*, par exemple. Pour les culs-de-lampe, il a rivalisé dans ce bel ouvrage avec Choffard, Saint-Aubin et Berthault et s'est révélé ornemaniste très distingué. Que l'on regarde ces diverses éruptions du Vésuve et de l'Etna, avec ces sirènes effrayées, ces figures de



génies, et l'on confessera que le galant dessinateur n'avait rien à envier aux spécialistes de l'ornement.

Divers épisodes, *la Découverte d'un squelette dans une maison de Pompeia*, et la reproduction de grandes compositions de Solimène et d'autres artistes, témoignent de l'intérêt qu'il



ALLÉGORIE DE LA SICILE
D'après la gravure de A. de Saint-Aubin.

prit à la magnifique mais dispendieuse publication de l'abbé de Saint-Non[1]. Cette grande entreprise, dès longtemps préparée par le graveur-amateur, commença à paraître par livraisons en 1778. Saint-Non s'était adressé aux meilleurs littérateurs et hommes de science, à Faujas de Saint-Fond, à Dolomieu, à Denon, pour l'histoire, les mœurs, les arts et l'histoire naturelle.

1. — *Voyage pittoresque ou Description du Royaume de Naples et de Sicile*, par l'abbé de Saint-Non. Paris, Lafosse, 1781-1786. — 4 tomes en 5 vol. in-fol.

En même temps ses relations lui permettaient d'obtenir des artistes en renom, Fragonard et Robert en tête, des documents intéressants; le peintre de paysages Chatelet, les architectes Paris et Després étaient envoyés à grands frais en Calabre et en Sicile, avec mission de dessiner monuments et sites pittoresques. Les meilleurs graveurs, Duplessi-Bertaux, A. de Saint-Aubin, Coiny, de Longueil, Prévost et toute l'école sortie de chez Wille et de chez Lebas, interprétaient avec soin les vues, les planches de médailles et d'antiquités. Saint-Non lui-même, avec beaucoup de dextérité, gravait à l'eau-forte ou à l'aquatinte tantôt un cul-de-lampe, tantôt un vase ou un bas-relief. Mais l'entreprise était au-dessus des forces d'un particulier Malgré son succès, ce bel ouvrage fut sa ruine. L'abbé dut sacrifier sa fortune pour tenir ses engagements et mourut sans ressources en 1791.





LE MAUVAIS GÉNIE

D'après sa gravure du *Voyage à Naples*.

CHAPITRE VII

L'atelier de Fragonard. — Ses amis et sa famille. — Billets de Mlle Gérard à son beau-frère. — La Révolution; Fragonard est protégé par le peintre Louis David. — Il est nommé conservateur du Muséum et membre du jury de peinture. — Certificats de résidence et de civisme avec signalement. — Séjour de Fragonard à Grasse. — Il achève de décorer de peintures la maison Maubert. — Les galeries du Louvre. — Fragonard est ruiné. — Sa mort. — Mlle Marguerite Gérard. — Alexandre Fragonard.

C'est ainsi que l'aimable auteur de tant d'œuvres charmantes avait passé le temps le plus fécond de sa vie, le partageant entre le travail, le plaisir et les joies de la famille. De bonne heure il avait obtenu un atelier au Louvre. Il y créa sans effort ces toiles délicieuses, ces dessins spirituels qui sont comme un écho de son heureuse existence. Orné par

lui, décoré de peintures de sa main, il en avait fait un véritable salon, tout rempli de tapisseries, de meubles, de curiosités; il contenait même un vase en argent attribué à Cellini, qui depuis appartint à Mlle Lange.

Charles Blanc s'est plu à décrire minutieusement cet intérieur d'artiste organisé à souhait pour tous les caprices : « Fragonard y avait peint des arbres fantastiques et suspendu dans un coin une balançoire sur laquelle il plaçait souvent ses modèles. C'était par cet escalier aérien que sa jeune enfant descendait de son appartement situé à l'étage supérieur. Dans l'ameublement, dans la disposition intérieure, dans la lumière, tout rappelait les féeries habituelles de sa peinture : çà et là des guirlandes de fleurs, des arbustes, même des jets d'eau, des tapis éclatants et de fines étoffes[1]. »

Dans ce pittoresque logis, Fragonard menait une vie large, presque opulente, car le peintre gagnait beaucoup d'argent dans son beau temps, une quarantaine de mille livres par an. Autour de lui sa femme, — la caissière, — comme il l'appelait, sa belle-sœur, son fils Alexandre et Rosalie sa fille, prématurément disparue à l'âge de dix-huit ans, charmante enfant à la figure mélancolique, d'où se dégage comme le pressentiment d'une fin prochaine.

Petit de taille, d'allure vive, adoré de sa famille pour l'égalité de son caractère et son inépuisable bonne humeur, Fragonard était également affectionné de bons et vieux amis que son esprit avait retenus autant que son talent. Ainsi les meilleures relations d'amitié s'étaient continuées avec Hubert Robert, son camarade de jeunesse, à la gaieté communicative, lui aussi, ce qui fit dire qu'il « amenait le plaisir avec lui ».

1. — Charles Blanc : *Histoire des Peintres.*



L'abbé de Saint-Non était également resté de ses intimes. L'artiste avait pourtant ses boutades. Un jour que l'abbé,



PORTRAIT DE FRAGONARD

Par L[illegible]

comme le peintre entrait dans son salon, s'écriait hyperboliquement : « Voilà mon roi, mon prince ! » Fragonard vexé, tournait les talons et gagnait la porte.

Un autre ami encore et son grand admirateur le minia-

turiste Hall, bien loin d'être jaloux de son habileté, s'entoura d'un grand nombre de ses productions. On est étonné de retrouver dans l'inventaire dressé en 1778, par Hall lui-même, de sa collection, avec les prix d'achat[1], neuf peintures de Fragonard, — *le Lever,* ou *Deux Femmes sur un lit,* y est marqué 200 livres, et beaucoup de bons dessins au nombre desquels on remarque *le Dortoir des jeunes Ouvrières* et *le Maître à Danser* de la vente de Varanchan, qu'il ne craignit pas de payer l'un 240 et l'autre 416 livres.

Fragonard était lié encore avec l'artiste dijonnais Hoin connu surtout par un joli portrait de Mme Dugazon dans le rôle de Nina. Il lui donna son propre portrait de grandeur naturelle, soigneusement travaillé à l'estompe rehaussée de blanc et de sanguine, avec cette mention au dos : *A son ami M. Hoin.*

L'architecte Paris, rencontré à Rome lors de son voyage avec Bergeret, professait un culte pour les moindres traits échappés de son crayon, les récoltant dans les ventes et en formant une sorte de musée légué plus tard à Besançon sa ville natale. Nous voyons Carle Vernet et Dumont le miniaturiste figurer avec Fragonard dans des actes de l'état civil comme témoins, ce qui implique une certaine intimité. Il encouragea les débuts de Taunay, en lui achetant son premier tableau et accueillait avec bonté le peintre Lantara qu'attirait, paraît-il, le fumet d'une table toujours abondamment servie.

Tous les artistes qu'il avait connus à Rome, dont beaucoup d'ailleurs se trouvent ses voisins aux galeries du Louvre, sont restés ses amis, Vincent dirigeant son atelier d'élèves, Barthélemy, Brenet, Moreau le jeune et nombre d'autres. Il avait donné pour maître à son fils Alexandre le fameux

1. — Publié par Fréd. Villot.

Louis David, que nous allons voir chercher à être utile à l'artiste vieilli.

Nicolas de Launay, le graveur qui a tant contribué par ses belles estampes à populariser les ouvrages de Fragonard, — tout le monde se rappelle *le Chiffre d'Amour*, *la Bonne Mère*, et la série des scènes intimes, *le Petit Prédicateur*, *les Beignets*, dont il avait acquis les tableaux, — en lui dédiant sa maîtresse planche, *l'Escarpolette*, se proclamait son serviteur et ami. Par une attention délicate, il fit dessiner et graver par Choffard, dans un fleuron, les initiales du peintre qu'un Amour enflamme de sa torche.

Un autre graveur, François Regnault, le pointilleur par excellence, bien qu'on l'ait qualifié « d'élève de lui-même », s'était trop bien approprié dans *la Fontaine d'Amour* et *le Baiser à la Dérobée*, la morbidesse et le charme du peintre pour ne l'avoir pas souvent fréquenté. Nous croyons aussi le comte de Paroy, le graveur-amateur de la jolie aquatinte *Spirat adhuc amor*, un de ses fidèles.

On l'a vu dans le cours de cette étude, Fragonard avait beaucoup fréquenté la maison du receveur des finances Bergeret, qui fut, on peut le dire, le bon génie de l'artiste. Elle était ornée de ses ouvrages, et le peintre passe même pour avoir donné les dessins du parc de la Folie-Beaujon, propriété du financier. Il fallut la contestation survenue à la suite de leur voyage en Italie, pour refroidir cette affection réciproque. Plus tard pourtant tout fut oublié. Bergeret obtint de Fragonard qu'il vînt s'installer avec sa famille à Cassan, près de l'Isle-Adam où se trouvait sa maison de campagne. Quand il mourut en 1785, son fils tint à honneur de témoigner la même amitié à l'artiste qui avait été son professeur de dessin. La tradition en est encore conservée dans la descen-

dance de la famille, ainsi que nous avons pu nous en assurer auprès de M. le colonel de la Girennerie[1], dont la grand'-mère était la femme de Bergeret fils.

Suivant son expression, Bergeret débarrassa pendant longtemps Fragonard de toute préoccupation matérielle : « Toute



SPIRAT ADHUC AMOR

D'après l'aquatinte du comte de Paroy

la maison, nous écrivait-il, était à ses ordres; jeunes et vieux avaient accepté tous ses caprices. On ne mangeait que les plats plaisant au bon Frago, qui ne se faisait pas faute d'user de la véritable affection qu'il inspirait. Il venait presque

1. M. de la Girennerie a pu souvent causer de Fragonard avec son grand père, le beau-fils de Bergeret, celui-là même qui, dans l'émigration, mourant de faim à Hambourg, mit à profit les leçons de dessin qu'il avait reçues, en peignant des décors de théâtre.



chaque soir aux Folies-Bergeret. On dessinait, on faisait de la musique. Fragonard aimait beaucoup ces réunions, mais le retour au logis lui était très pénible. Les Champs-Élysées passaient pour n'être pas sûrs, et le peintre exigeait toujours que mon grand-père l'accompagnât, ne s'estimant bien gardé que par lui. »

C'est dans son intérieur que l'artiste trouvait encore l'amitié la plus solide, ces joies de la famille bien faites pour satisfaire son caractère aimant et communicatif. Avec bonne humeur, il appelait familièrement sa femme et sa belle-sœur « mes poules ». Un grand malheur pourtant avait mis en deuil cette famille heureuse jusqu'alors. Rosalie Fragonard, sa fille, charmante jeune personne dont nous croyons reconnaître les traits dans divers dessins, par exemple dans cette étude de jeune fille à l'air mélancolique qu'a gravée Jules de Goncourt, mourut subitement à l'âge de dix-huit ans. Ce fut un grand chagrin. Fragonard en tomba malade et sa santé se ressentit longtemps de ce coup cruel et imprévu. Heureusement il lui restait un fils, né en 1780, et sur ce jeune Alexandre-Évariste se reporta sa sollicitude et ses espérances. On le mit de bonne heure au dessin. A quinze ans, Alexandre faisait auprès de sa tante une des figures des *Liaisons Dangereuses* de Laclos.

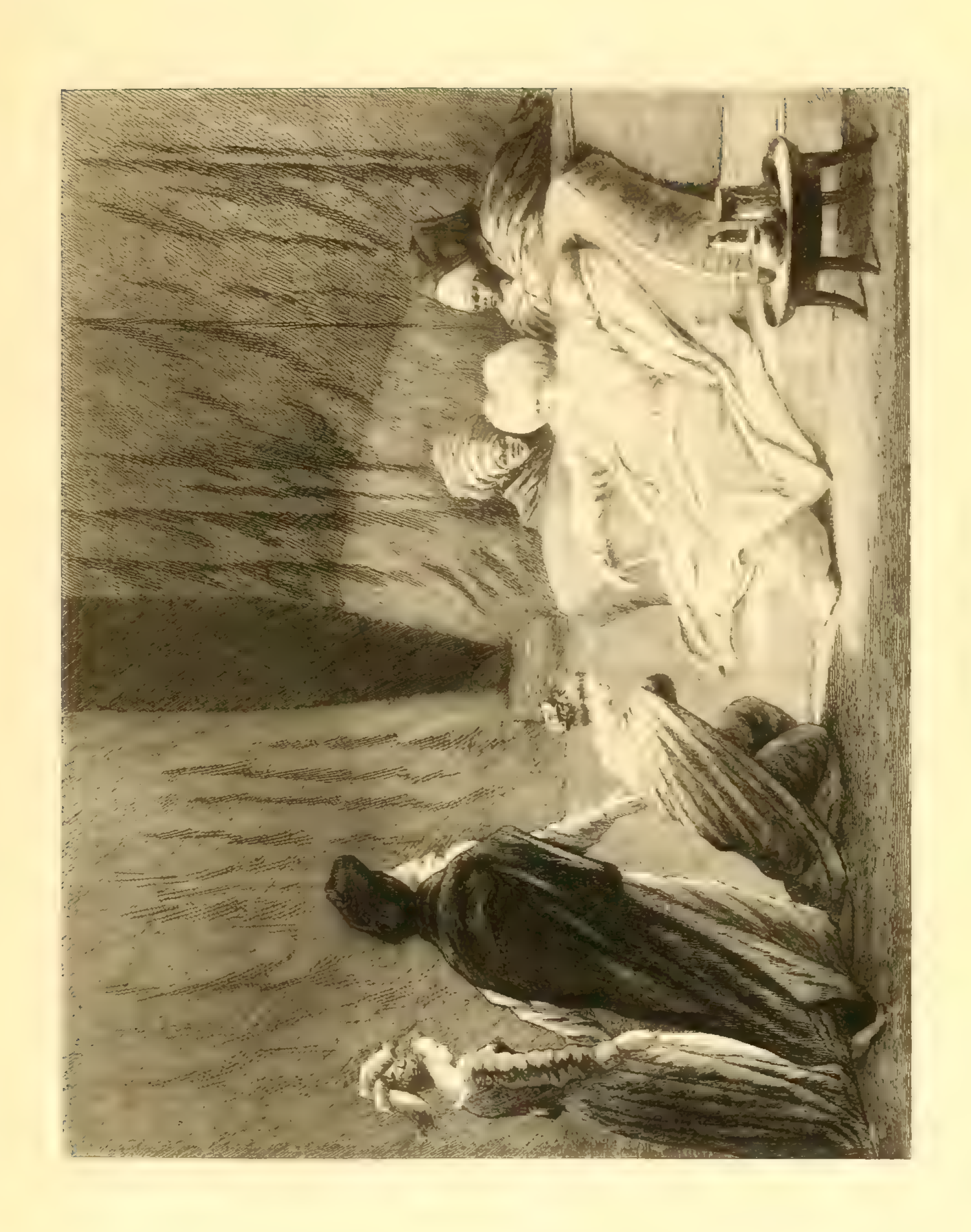
Fragonard avait aussi pour l'égayer et le soutenir, cette femme charmante qui vivait auprès de lui, qu'il avait vue grandir et se développer, Marguerite Gérard, aussi belle et distinguée que sa sœur était lourde et commune. Elle ne manquait pas de talent, mais autant celui de son beau-frère était alerte et vivant, autant le sien était froid et compassé. Le travail en commun, ces leçons données avec ardeur et reçues avec reconnaissance, où leurs haleines se confondaient, où le méri-

dional pouvait dans cette promiscuité troublante de l'atelier, oublier la belle-sœur pour ne voir que la femme, avait fait éclore une affection très vive, un sentiment plus chaud qui passe pour avoir dépassé les limites de la pure amitié. On disait de lui sur la fin de sa vie que c'était « un jeune homme dans une vieille peau ». Voilà quelqu'un de singulièrement compromettant pour une aussi jolie femme, surtout pour qui connaît le goût de l'auteur de *la Gimblette* pour le beau sexe.

Une bonne fortune due à la complaisance et au désintéressement d'un amateur, nous a fait rencontrer un piquant lot de billets que Marguerite Gérard adressait à Fragonard. Précieusement conservés par le peintre, ils étaient restés jusqu'en ces derniers temps, à cause de leur caractère intime, en possession de ses descendants et ne sont sortis que récemment de leurs mains. Malgré la tradition constante voulant que Mlle Gérard, risquons le mot, ait été la maîtresse de son beau-frère, en les lisant on pourra toutefois douter encore qu'une liaison amoureuse ait existé entre eux. C'est de l'affection passionnée; au lecteur de juger si elle est restée fraternelle!

Marguerite Gérard, qui avait l'âme tendre, manquait d'instruction première : « L'ignorance qui set mises à colifourchon sur mes épolles me brides et manpèche de parler[1] », avoue-t-elle ingénument dans cette forme incorrecte; mais l'incorrection du style n'empêche ni la chaleur du sentiment, ni la fraîcheur de la pensée. Son cœur aimant se dévoile dans ces billets envoyés d'un atelier à l'autre des galeries du Louvre et la font aimer.

1. — Nous avons respecté l'orthographe fantaisiste de cette phrase afin de donner un spécimen de l'incorrection habituelle aux femmes de ce temps. Elle est rectifiée dans les billets suivants, pour n'en pas rendre la lecture fastidieuse.



Les réponses de Fragonard, qui écrivait peu d'ailleurs, nous auraient donné sans doute la clef de ce petit roman intime que l'effusion et l'abandon font pressentir. Mais où sont ces feuilles légères, en admettant qu'elles aient jamais été écrites? Les lettres de Fragonard, ce sont ses dessins!

« Mon bon ami veut savoir si j'ai du plaisir quand je lui dis quelque chose d'agréable. Eh bien, je l'avoue, c'est ma seule jouissance, mon cœur reconnaissant et sensible n'est heureux que quand il s'occupe de son ami et lui dit tout ce qu'il lui inspire d'agréable. Mais quand la manière de s'exprimer a pu plaire à mon ami, je suis plus heureuse, je crois que je l'aime mieux croyant que je lui plais davantage.

« Mon bon ami, l'on pourrait comparer l'amitié et l'amour à deux femmes. L'une jolie, l'autre figure agréable, mais ordinaire. La jolie plaît, enchante par sa fraîcheur printanière, passe comme une fleur, ne dure qu'un instant, l'autre reste toujours la même; quelquefois elle s'embellit en vieillissant.

« Je crois que c'est l'image de la nôtre. N'es-tu pas de mon avis, mon bon ami? »

Des idées charmantes pouvaient seules sortir du cerveau de Mlle Gérard comme des traits gracieux de sa main. Quant au peintre, il devait préférer la femme qui « passe comme une fleur ». Et puis il n'y a pas qu'une rose au rosier de l'amour.

Voici un autre billet qui marque plus encore, il nous semble, le genre d'attraction des deux artistes l'un pour l'autre, page intime s'il en fut, qui semble dévoiler les résistances de la jeune femme et les ardeurs de l'amant. Et toujours l'inépuisable comparaison de l'amour et de l'amitié évoquée comme pour jeter de la neige sur le brasier ardent de ce cœur d'artiste :

« Quand mon bon ami me dit qu'il ne saurait trouver du

plaisir dans aucun lieu que quand il s'y trouve avec moi, mon cœur enchanté voudrait ne le quitter d'un instant et devenir son ombre pour le rendre heureux.

« Si je disais, ô mon ami, que le désir de lui plaire et



S'IL M'ÉTAIT AUSSI FIDÈLE!

D'après l'aquatinte de Saint-Non.

celui du travail me livrent tour à tour des combats pénibles ; qu'il m'en coûte de résister à ses désirs, d'opposer mes goûts à ses plaisirs ; revenant à la comparaison de l'amour et de l'amitié que ton fils n'a pas trouvée juste, en voici une autre : « Je compare l'amour à une rose printanière dont la couleur éblouissante séduit. Son parfum pénètre tous les sens. On la cueille non sans blessures, elle se fane, elle n'est plus ; — l'amitié

à la modeste violette dont le maintien tranquille n'attire point les regards, on ne la découvre que par son parfum, on la cueille sans crainte, elle est sans épines, et par conséquent sans danger. »



D'après l'eau-forte de Ponce.

Évidemment Mlle Gérard penchait pour la violette. En était-il de même de l'auteur du *Sacrifice de la Rose?*

Fragonard lui demande-t-il une inspiration dans un moment de lassitude? comme Mlle Gérard déplore son manque d'instruction qui l'empêche de lui venir en aide :

« Mon bon ami désire que je lui fasse compagnie et que

je l'entretienne par une conversation agréable. Combien je serais heureuse de pouvoir satisfaire à ses désirs!

« L'on dit vulgairement : babille comme une femme. Je suis femme, mais je t'avoue que l'ignorance qui s'est mise à califourchon sur mes épaules me bride et m'empêche de parler. Je sens, non sans chagrin, que pour la vie je suis condamnée à traîner ce fardeau insipide pour moi et pour les autres... »

Et ce joli portrait moral du peintre, tracé de main de maître, faut-il dire de maîtresse, car la phraséologie sentimentale du temps suffit mal à expliquer les expressions de cette page brûlante :

« Quand mon ami me demande que je lui écrive quelque chose d'agréable, je ne connais qu'un sujet, c'est de lui que je parle. De lui, parce que lui me paraît le plus aimable des sujets. Si je voulais peindre d'un enfant la joie, la gaieté et le caprice, les caresses, le bonheur, je le prendrais pour modèle. Si je voulais peindre de l'amitié les caractères, la douceur, la complaisance, les soins, la tendresse, je le prendrais encore pour modèle.

« Des philosophes le plus aimable, des peintres le plus ingénieux et le plus gracieux, des maris le meilleur, des amis le plus tendre et le plus constant, des maîtres le plus soigneux et le plus attentif, voilà le portrait de mon ami.

« Je suis glorieuse de le nommer ainsi. Sa constance m'assure que c'est pour la vie et mon bonheur est parfait. »

Et quand Fragonard se plaint de son indulgence, quand il reproche à son affection de voiler le mal pour ne laisser apercevoir que le bien, elle se récuse :

« Mon bon petit papa, tu veux que je te parle de tes défauts et tu fais cette demande à ton amie. Tu sais que l'amitié,



PORTRAIT DE MADEMOISELLE GIRARD

sœur aînée de l'amour, a la vue basse, cela tient de famille. Ce n'est donc pas à moi qu'il faut t'adresser, car je ne vois rien que ton esprit aimable, qu'un enfant qu'un rien chagrine, qu'un rien apaise ; un vrai nourrisson du caprice. Le caprice nourrit la coquetterie ; la coquetterie séduit quand elle est conduite par l'esprit. Chez toi elles sont toujours ensemble. »

Le caprice, l'esprit, ne voilà-t-il pas tout Fragonard, et pouvait-on trouver appréciation plus juste et plus sympathique? — Est-il malade, il faut la voir alors s'inquiéter et par sa tendre sollicitude, témoigner de ses sentiments d'affection :

« Mon bon ami, tu ne saurais croire combien je suis malheureuse quand je te vois indisposé. Figure-toi une colombe à qui l'on a ravi son tourtereau. Quand elle le voit en gêne combien elle est inquiétée. Elle ne peut quitter l'endroit où son ami se trouve détenu, croyant par sa présence soulager ses ennuis et par ses soins lui rendre la liberté plus vite.

« Elle voit voltiger autour d'elle ses aimables compagnes avec qui elle passait tant de jours heureux : cela n'a plus de charmes pour elle. Son ami souffre, ne peut partager ses plaisirs : il n'y en a plus pour elle. Mais quand son ami lui sera rendu plus aimable que jamais, son bonheur, sa joie, son délire même la paiera des ennuis qu'elle aura éprouvés.

« Ah! mon ami, nous ne sentons notre bonheur vivement que quand nous avons eu peur de le perdre! »

N'y a-t-il pas dans ces billets si tendres, le naïf aveu d'une affection ultra-fraternelle à laquelle la jeune femme n'avait pu résister?

Que de plaisirs en commun, que de prétextes à courir à travers la campagne où se retrempent ces deux âmes d'artistes, en y cherchant l'inspiration. Voilà un autre billet écrit au len-

demain d'une de ces courses aux environs de Paris, peut-être en revenant de Carrières ou de Petit-Bourg où le peintre eut des pied-à-terre. L'on voit Fragonard dépensant le meilleur de son entrain et de son esprit dans ces parties dont il est l'âme.

« Eh bien, mon bon ami, comment as-tu trouvé la journée? Si j'en juge par ta gaieté elle t'a paru agréable. L'influence d'un beau jour ranime et donne l'empreinte du plaisir à tout ce qui respire. Tels on entend les oiseaux au commencement du printemps chanter leurs amours et le retour de la belle saison. J'ai vu mon bon ami, par sa joie et ses aimables folies, ramener la gaieté dans toute la société et éloigner la froide mélancolie, compagne inséparable de l'âge que l'on appelle raison. Toi seul as le droit de la faire fuir par ta présence. Voilà pourquoi l'on te voit partir avec regret. Tu t'éloignes, elle revient presque aussitôt. Personne n'a l'art de s'en défendre. Elle déplaît, elle ennuie, l'on s'y habitue, l'on vit avec elle, comme avec un voisin importun que l'on ne peut renvoyer.

« Je désire que cette ennuyeuse ne s'empare jamais de toi, car elle tue tous ceux dont elle a fait choix. La gaieté et la santé sont deux compagnes inséparables, cela vaut bien mieux. »

Parfois Fragonard, insouciant comme un véritable artiste, est rappelé par Mlle Gérard, la raison même, à la réalité de la vie comme dans ce billet écrit plus tard, alors que le peintre démodé ne plaçait plus ses sujets galants :

« Mon bon ami veut que je lui dise pourquoi j'ai refusé de lui donner ce qu'il m'a demandé. Eh bien, mon bon ami, voici la raison : vous possédez une petite somme qui doit vous suffire pour longtemps. Mon bon ami sait qu'il faut être



raisonnable. Il sait encore qu'en nourrissant les fantaisies, on les augmente sans en être plus heureux. Je sais bien qu'on peut appeler ce raisonnement folie, mais chacun doit raisonner comme sa situation l'exige. Une coquette vante les plaisirs et la variété; une femme laide, la constance; une vieille, la sagesse; un guerrier, les beaux exploits. Nous devons vanter l'économie : cela tient lieu de fortune, quand on est sage. »

L'économie, la raison, voilà bien les qualités natives de Mlle Gérard et le contraste entre ces deux caractères ne s'accuse que davantage, Fragonard imprévoyant, dépensier, sans souci du lendemain. N'importe! la jeune femme avait du cœur et de la poésie, et sous ces apparentes contradictions leurs natures étaient faites pour s'aimer et eurent le bonheur de se le prouver.

Cependant la Révolution arrivait à grandes enjambées et comme on ne prévoyait pas les crimes et les bouleversements futurs, chacun se laissait aller au souffle d'idées généreuses passionnant tous les cœurs. Les artistes ne pouvaient, avec leur chaleur de sentiment, rester en dehors du mouvement provoqué par le danger de la France menacée de l'étranger, et les femmes d'artistes imaginèrent une patriotique démonstration, en faisant le sacrifice de leurs bijoux à la patrie. Le 7 septembre 1789, Mmes Vien, Lagrenée jeune, Suvée, David, Fragonard, Mlle Gérard, et beaucoup d'autres vinrent déposer sur le bureau de l'Assemblée Nationale, choisi comme autel, leurs bracelets, bagues, étuis, boucles d'oreille, tous leurs objets d'or ou d'argent. La députation reçut une courtoise réception du président de La Luzerne, évêque de Langres, scène que l'on retrouve exactement reproduite dans l'estampe gravée par Ponce, d'après le dessin du témoin oculaire Borel.

Le Moniteur ajoute qu'on leur présenta des sièges et que « l'huissier leur donna la main ».

Plus tard, quand la Commune organise un atelier national dans les salles basses du Louvre, les femmes des artistes cousent avec zèle des chemises pour les soldats, leurs enfants font de la charpie et elles servent elles-mêmes les « tables de la fraternité » les jours de repas populaires.

Quelle tristesse pourtant pour ces vieux artistes presque tous pensionnés du Roi, de voir démolir pièce à pièce l'édifice de la royauté ; d'assister à la dispersion et à la ruine de leurs anciens acquéreurs menacés dans leurs biens et souvent aussi dans leur existence. Ce n'est plus à tel marquis ou à tel fermier général que Fragonard dédie *la Bonne Mère,* mais « A la Patrie » et le tableau se retrouve à la vente d'une marchande, la dame Goman. La patrie qui n'avait que faire à ce moment des pastorales et des grivoiseries de l'ancien élève de Boucher ! Malgré les efforts d'experts comme Lebrun, les tableaux ne se vendent plus. La gêne arrive. Les Goncourt ont recueilli cette anecdote : Lorsque les rentes sur l'État furent réduites des deux tiers, Fragonard qui avait pu mettre de côté, au temps de sa prospérité, 18000 livres de rente, comme on lui apprenait la réduction de cette rente à 6000 livres, se mit à battre des entrechats : — Est-ce que tu deviens fou ? lui demande la sage ménagère Mme Fragonard. — Non, mais je me réjouis. — De quoi ? Que pouvait-il arriver de pire ? — Dame, si on avait tout pris !

Voilà comment l'artiste, qui n'avait jamais été intéressé, se consolait philosophiquement de ses malheurs financiers. Il conserva dans cette bourrasque un ami utile, le peintre Louis David, alors dans tout l'éclat du talent et de la fortune politique, membre de la Convention dont il acceptait les idées les



plus révolutionnaires. Son ancien successeur chez la Guimard lui vint en aide. David le désigna au choix de la Convention pour faire partie de la Commission du Muséum, en le mettant en tête de la liste avec cette chaude recommandation :

« Il me reste, citoyens, disait-il dans son rapport, à vous dire un mot sur les motifs qui ont dirigé le choix fait par votre comité d'Instruction publique pour composer le nouveau Conservatoire du Muséum des Arts.

« Fragonard a pour lui de nombreux ouvrages; chaleur et originalité, c'est ce qui le caractérise; à la fois connaisseur et grand artiste, il consacrera ses vieux ans à la garde des chefs-d'œuvre dont il a concouru dans sa jeunesse à augmenter le nombre[1]. »

D'après les archives du Louvre, Fragonard figure en effet dès le 12 pluviôse de l'an II, parmi les membres du Muséum National des Arts installé ce jour-là, et le 19 du même mois, il est nommé président du Conservatoire du Muséum. Il est ensuite, toujours grâce à l'influence de David, choisi membre du Jury des Arts, institué par la Convention à la place des Académies dissoutes pour désigner les lauréats des prix à décerner aux jeunes artistes. Nous lui voyons donner son avis motivé en compagnie de Prudhon, Gérard, Lesueur, aux séances tenues en brumaire sous la présidence de Pache.

S'il travaille encore, c'est sans conviction et sans goût : « Le triomphe de la nouvelle école, ont écrit les Goncourt, semble l'écraser et l'éblouir. Il paraît vouloir faire amende honorable de son genre, de sa vive peinture, et de ses vieux doigts si hardis à saisir les fantaisies dans le nuage, il travaille à des dessins pénibles, ennuyeuses imitations de l'ennui

1. — Une indemnité annuelle de 2 400 livres et le logement étaient attachés à la fonction.

des lignes d'alors, que lui achète quelque amateur arriéré, quelque banquier bruxellois, ayant encore dans l'oreille le bruit de son nom[1]. »

Il est fait allusion à deux dessins de son arrière-saison, *le Sénat assemblé pour décider la Paix et la Guerre,* et l'autre *la Fermeture du Temple de Janus,* compositions allégoriques marquant bien le goût du temps et commandées par un M. d'Aoust, de Bruxelles.

Le pauvre artiste essayait donc de réagir contre toute une vie de joyeuses et claires visions, et de hurler avec les loups en faisant aussi mauvais qu'eux. On a toujours tort de lutter contre un courant qui vous entraîne. Au lieu d'élever son fils dans le culte du passé, Fragonard envoya Alexandre dans l'atelier de David y puiser ce goût des formes sévères dont on retrouve l'influence dans ses travaux. Il fut un de ceux qui, suivant le mot plaisant de Charlet, « montraient la rotule des Atrides jusque sous le pantalon ».

Fragonard cherche ainsi à se faire pardonner son passé. Délégué par le Conservatoire du Musée, il va avec Lesueur assister, dans la cour du Louvre, à la plantation d'un arbre de la Liberté. Il se prémunit en même temps contre toute disgrâce par une pièce constatant qu'il n'a point pensé, comme tant d'autres, à fuir la France :

DÉPARTEMENT DE PARIS

« Je, soussigné, secrétaire général du Département, certifie que le citoyen *Jean-Honoré Fragonard, peintre*[2], demeurant *gallerie du Louvre, n° 1,* municipalité de *Paris,* n'est point

1. *Les Arts au XVIIIe siècle.*
2. Les mots en italiques sont manuscrits, le reste est en formule imprimée.



VUE DU PARC DE SAINT-CLOUD

D'après un Dessin à la Sépia.

porté sur les listes d'émigrés arrêtées jusqu'à présent par le département. — A Paris, au Secrétariat du Dép^t, ce *28 ventôse*, l'an II de la République une et indivisible. — *Dupré.* »

Nous avons retrouvé cette pièce et quelques autres inédites assez curieuses, comme aussi le certificat de Résidence et le certificat de Civisme suivants, pièces qu'il était prudent d'avoir alors dans sa poche, et que nous transcrivons intégralement, parce qu'elles nous donneront le signalement exact et authentique du *petit* peintre, mais petit seulement par la taille.

COMMUNE DE PARIS. — CERTIFICAT DE RÉSIDENCE

« Nous, soussignés, président et commissaires de la section des *Tuileries, sur le vu d'un certificat de non émigration délivré par le département de Paris, en datte du 28 ventôse dernier, n° 22*, sur la demande qui en a été faite en exécution des décrets de l'Assemblée nationale des 24 juin, etc... Déclarons sur l'attestation du citoyen *François Dumont, peintre, âgé de 42 ans, gallerie du Louvre, n° 5*, et du citoyen *Antoine-Charles Horace Vernet, gallerie du Louvre, n° 16*, domiciliés en cette section, que le citoyen *Jean-Honoré Fragonard, peintre, âgé de soixante-deux ans, taille de quatre pieds onze pouces, cheveux et sourcils gris, front haut, nez ordinaire, yeux gris, bouche moyenne, menton rond, marqué de petite vérole*, demeure actuellement *rue des Orties, gallerie du Louvre*, dans l'étendue de cette section, et qu'il y réside depuis dix-huit mois sans interruption. — En foi de quoi nous avons délivré la présente déclaration.

« A Paris, ce *vingt-quatre germinal*, l'an *deuxième* de la République française.

« Ont signé : *Fragonard, Vernet,* témoin, *Dumont,* témoin,

Bugleau, secrétaire greffier de la section, *Maréchalle,* commissaire, *Vidoine,* président. — Vu et certifié par nous, maire et officiers municipaux de la ville de Paris. Fait en la maison commune, ce *vingt-six germinal,* l'an *deuxième* de la République. — *Morel, Dumontier,* officiers municipaux, *Coulombeau,* secrétaire greffier[1]. »

On remarquera, par parenthèse, combien notre peintre était de petite taille. Il n'avait pas tout à fait cinq pieds.

Malgré ces attestations, la confiance ne revenait pas à Fragonard. Aux préoccupations d'argent, car tous ces peintres sont ruinés par la réduction des rentes et la suppression de leurs pensions, venaient se joindre celles d'être compromis par d'anciennes relations. Sa place de Conservateur du Muséum lui avait été enlevée sous le prétexte ironique de le rendre à ses importants travaux. Déjà son vieil ami Hubert Robert était séquestré à Saint-Lazare et ne devait la vie qu'à une méprise, un autre prisonnier du même nom avait payé pour lui. Mme Chalgrin, sœur de son témoin et ami Carle Vernet, la femme de l'architecte de l'aristocratie, montait sur l'échafaud, ainsi qu'un autre de leurs voisins le directeur de l'Imprimerie royale au Louvre, Anisson-Duperron ; enfin la misère aidant, car on voit dans les récits du temps les citoyennes Robert, Fragonard et Vien se mêlant à la foule qui assiège les boutiques de boulangers et de bouchers, notre artiste réellement terrorisé, accepta la proposition qu'un vieil ami de sa famille, M. Maubert[2] lui faisait de venir passer ces temps difficiles à Grasse sa ville natale, lui offrant dans sa maison, l'hospitalité.

Nous constatons encore la présence de Fragonard à Paris

1. — Voir aux pièces annexes, le *Certificat de Civisme.*

2. — La maison de M. Maubert, grand-père maternel du propriétaire actuel, M. Malvilan, se trouve à la porte de Grasse. Elle appartenait anciennement aux de Villeneuve.



LE GASCON PUNI

D'après la Gravure de Halbou.

en brumaire an II (1793), car il figure dans le Jury chargé de décerner le prix de peinture et motive ainsi le choix qu'il fait du tableau d'Harriet, élève de David, la *Mort de Brutus*, « sur des expressions liées à la scène et heureusement senties, des formes qui tiennent à la bonne école et un principe de couleur qui dérive d'un ton vrai ».

C'est seulement au début de l'année 1794, que le peintre, écœuré, aspirant, un peu par nécessité, à la vie calme de la province, arrivait à Grasse dans l'habitation modeste mais bien située de ses amis Maubert, apportant, roulées dans ses bagages, les toiles décoratives exécutées jadis pour la comtesse Du Barry, et rachetées à bon compte par son hôte. Nous avons décrit déjà ces peintures qui semblent s'ajuster aux dimensions des panneaux du salon comme si elles avaient été faites sur mesure. Quant à la cinquième composition, qui représente *l'Abandon*, elle passe pour avoir été peinte sur place. Faut-il partager l'opinion de ceux qui le croient? Le sujet avait été dessiné et lavé à la sépia dans son beau temps et nous le verrions plutôt laissé inachevé vingt ans auparavant, lorsque le peintre apprit que son œuvre n'avait pas eu le don de plaire en haut lieu.

Ce que nous croyons fait sur place, ce sont les dessus de porte nécessaires pour compléter cette décoration, *l'Amour Vainqueur, l'Amour-Folie, l'Amour poursuivant une Colombe, l'Amour embrasant l'Univers,* sujets qui lui étaient familiers et dont les originaux bien connus sont, pour deux du moins, dans les collections particulières et peut-être aussi le trumeau de la cheminée figurant *le Triomphe de l'Amour*.

Dans les loisirs de son séjour à Grasse, Fragonard s'occupa également à peindre les frères de son hôte, des jeunes gens coiffés de feutres gris. Ces portraits sont encore accrochés

au même clou planté jadis pour les suspendre. Afin de mettre la maison dans laquelle il recevait l'hospitalité à l'unisson des idées du jour et lui enlever tout parfum suspect d'ancien régime, le peintre s'amusa à décorer l'escalier, par larges touches, d'attributs révolutionnaires, haches, faisceaux, bonnet phrygien, et dans des mascarons, comme divinités protectrices, bien éphémères toutefois, des masques de Robespierre et de l'abbé Grégoire, vestibule bizarre et inattendu à ce salon où trônent les peintures du plus pur ancien régime.

La période qui suit son retour à Paris, n'est pas riche en productions de Fragonard. Le vieil artiste travaille encore, mais sans conviction. Il se sent démodé et cherche maladroitement, lui si spirituel, à se mettre au goût du jour. Ce qui triomphe alors, ce sont les grands tableaux inspirés de l'histoire romaine, le succès est pour le *Serment des Horaces* que l'on accourait voir dans l'atelier de David, et Fragonard a depuis bien longtemps négligé la peinture classique. Le vent est plutôt aux allégories politiques, à la reproduction des journées fameuses de la Révolution, représentées par Duplessi-Bertaux, par Monnet, par Moreau même qui se plient davantage aux nécessités du temps, et aussi, car le rire reprend toujours ses droits en France, aux caricatures de Carle Vernet et de Bosio. Enfin, on lui préfère, chose peu croyable, les sentimentalités vides et larmoyantes de sa belle-sœur, *le Triomphe de Minette*, de Mlle Gérard, à laquelle Denon écrit tout particulièrement de la part de l'empereur pour lui annoncer l'envoi d'une médaille d'or.

Adieu les amours narquois et vainqueurs soulevant les courtines au fond des alcôves, laissant entrevoir les chairs satinées du XVIIIe siècle, adieu les gimblettes dorées du soleil du matin et les escarpolettes accrochées sous les grands



JEUNE FILLE DEBOUT

arbres des parcs. Il est fini le rire argentin des bambins joufflus! Ils sont éteints à jamais les petits cris des fillettes lutinées...!

La vie que Fragonard menait aux galeries du Louvre où il avait continué d'habiter à son retour de Provence, était alors fort modeste. Nous avons sur son existence au temps du Directoire et du Consulat, un morceau bien vivant d'un contemporain, qui nous donne des notions précises sur le vieil artiste et son entourage[1].

En 1806 seulement un décret impérial ordonna l'évacuation définitive de la grande galerie du Louvre divisée en vingt-six logements différents, que desservait un long corridor unique éclairé par les fenètres du quai. C'est là qu'habitaient, depuis près de deux cents ans, grâce à la libéralité de Henri IV, des générations de savants et d'artistes. Ces logements, composés d'un rez-de-chaussée et de chambres à l'entresol, étaient des plus agréables. A la fin du XVIIIe siècle, Fragonard s'y trouvait être le voisin immédiat du sculpteur Mouchy, successeur dans la jouissance de ce logement de son oncle Pigalle; puis Jacques-Augustin de Sylvestre, maître à dessiner des Enfants de France, le peintre Regnault qui avait donné dans la Révolution, l'horloger du roi Robin, auquel succéda Isabey. Plus loin le peintre sur émail Pierre Pasquier, le sculpteur Pajou, Hubert-Robert avec lequel il pouvait se remémorer les bonnes courses d'autrefois, et sa femme. Ces derniers étaient de braves gens, le mari aimant les bons dîners et très recherché pour sa verve et sa bonne humeur. C'était Mme Robert qui, moyennant une mince rétribution, se chargeait de l'entretien du grand corridor. Puis venaient Carle Vernet, sa femme née Moreau et leur jeune fils Horace, Lagrenée le

1. — *Les Logements d'Artistes au Louvre*, par Olivier Merson, dans *la Gazette des Beaux-Arts*, année 1881, 23e tome.

jeune, le graveur Bervic, Greuze, bien vieux et bien démodé, Gounod, ancien fourbisseur du roi, l'architecte Vaudoyer, le miniaturiste Dumont, le sculpteur Moitte, le peintre Vincent et sa femme, née Labille des Vertus, veuve du sculpteur Guiard, etc.

On voit que Fragonard et sa famille, chez qui logeait également Mlle Marguerite Gérard, n'étaient pas trop mal entourés. C'est au logement nº 2 qu'habitait celui qu'on appelait aux galeries le *petit papa Fragonard.* Son portrait intime nous paraît bien ressemblant :

« Rond, replet, fringant, écrit ***, dans ses *Souvenirs,* toujours alerte, toujours gai, il avait de bonnes joues rouges, les yeux pétillants, des cheveux gris très ébouriffés et on le voyait aux galeries éternellement vêtu d'une houppelande ou *roquelaure* en drap gris mêlé, sans agrafes, ni pattes ni boutons, que le bonhomme arrêtait à la taille au moment de travailler, avec n'importe quoi, un bout de ficelle, un chiffon. Tout le monde l'aimait. Il était marié. Bien grande, bien épaisse, bien commune surtout était Mme Fragonard. Et quel goût ! Elle gâtait le peu de charmes qui avaient survécu à sa jeunesse par les désaccords de toilette les plus extravagants. Peintre en miniature, on lui reconnaissait beaucoup d'habileté en ce petit genre, et il n'était pas rare que certains de ses ouvrages fussent attribués à son mari. Elle avait rapporté de Grasse où elle était née, un accent horriblement prononcé, et, chose singulière, si déplaisant chez elle cet accent devenait une séduction, au contraire, dans la bouche de sa sœur Mlle Gérard. C'était alors une harmonie qui enchantait. Du reste, rien qui n'allât à merveille à Mlle Gérard. Elle avait autant de taille que Mme Fragonard, mais autrement d'élégance et d'air, et pour la distinction ne le cédait à personne. Pour tout dire, au superlatif l'opposé de sa sœur. Elle demeurait avec les époux Fra-



LA PERRUQUE BRULÉE

gonard qui avaient aussi auprès d'eux leur fils Alexandre. »

Voilà esquissées *de visu*, chacune des physionomies qui peuplaient l'atelier du peintre dans sa vieillesse. Lors de la suppression des logements d'artiste au Louvre, les Fragonard allèrent habiter tout près de là, rue de Grenelle-Saint-Honoré. Mais ce déménagement dut précéder de bien peu la mort de l'artiste, qui s'éteignit dans la maison du restaurateur Véri.

Malgré ses ans, le petit papa Fragonard était toujours vert, toujours alerte et pour achever par quelques traits sa physionomie sur la fin de sa carrière, nous avons une dernière lettre de Marguerite Gérard, qui sera en même temps une preuve de plus de la sympathie que l'artiste lui inspirait et de la persistante jeunesse de caractère de celui-ci.

« Du 1er janvier, an X.

« Ma chère sœur et mon cher beau-frère,

« Je croirais mal commencer l'année si je ne vous donnais de nouvelles assurances de mon attachement. Vous y croirez sans peine, me connaissant. Aimant payer mes dettes, celle que j'ai contractée envers vous est sacrée, ne peut être acquittée que par une reconnaissance éternelle et mon cœur s'est chargé de l'acquitter. Si le ciel un jour accorde à mes vœux tout ce que je désire, votre bonheur et vos jours seront sans fin et tous les ans je recommencerai ma lettre.

« La plus sincère de vos amies,

« Marguerite Gérard.

« Il est fort heureux pour moi, voulant vous souhaiter la bonne année, de m'y être prise la veille. L'on dit ordinairement que bonne volonté tient lieu de tout. Je me suis prouvée que bonne volonté sans esprit ne tient lieu de rien. Pourtant,

mon bon ami, il faut que je vous la souhaite. Vous souhaiterais-je de la gaieté, de l'esprit, du talent, du génie, de l'amabilité, des amis, une amie? Vous possédez tout cela. Mais



PETITE FILLE ÉPELANT SES LETTRES

D'après un dessin à la sépia.

que souhaiter à Monsieur? Quelques ducats de plus, deux ou trois petites filles pour jouer, folâtrer, rouler, secouer, sauter, houspiller toute la journée.

« S'il ne faut que cela pour être parfaitement heureux, je vous le souhaite accompagné de plusieurs autres. »

Ne voilà-t-il pas dépeint, le vrai Fragonard dont l'âge n'avait pu refroidir l'ardeur, et n'est-ce pas un des meilleurs tableaux que M[lle] Gérard ait signés, dans cet amusant croquis intime où l'on croit apercevoir ce bon Frago houspillant encore à soixante-douze ans les petites filles.

On le voit, le vieux peintre était resté alerte et gai sous les coups du sort. Doué d'une excellente santé qu'il tenait de son père, mort à quatre-vingt-dix ans d'une courbature prise à la chasse en voulant rapporter du gibier pour le baptême de son petit-fils, il faisait encore de grandes promenades. Un jour, en revenant du Champ-de-Mars, il eut chaud, entra dans un café prendre une glace. Une congestion cérébrale s'ensuivit qui l'emporta le 22 août 1806, à cinq heures du matin.

« Du vendredy 22 août 1806. Acte de décès de M. Jean-Honoré Fragonard, peintre de la ci-devant académie, âgé de soixante-quatorze ans neuf mois, né à Grasse, département du Var, décédé aujourd'hui à cinq heures du matin, palais du Tribunat, maison de Véri, restaurateur, division de la Butte des Moulins, époux de dame Marie Gérard.

« Les témoins ont été MM. Alexandre-Évariste Fragonard, peintre d'histoire, demeurant, 4, rue Verdelet, division de la Halle au Bled, fils du défunt, et Jean-Baptiste Alezard, propriétaire[1]. »

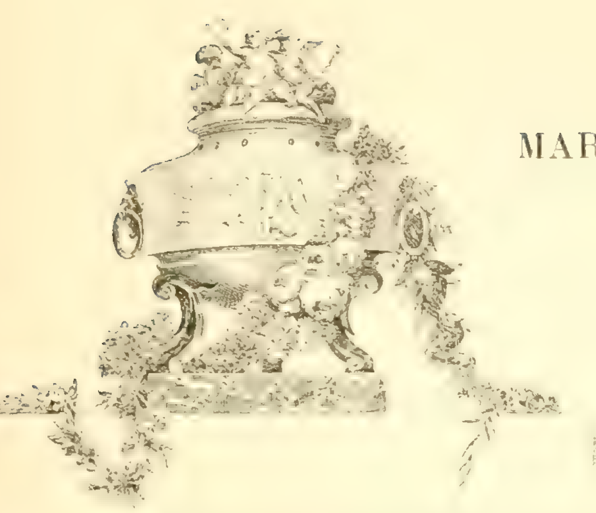
Ainsi mourait à l'âge de soixante-quatorze ans, presque inconnu, ce vrai peintre de la gaieté française. Prodigue de travaux élégants dans la plus élégante période du siècle, il disparaissait renié, oublié. Heureusement que le temps est un grand justicier. A un discrédit absolu, comme pour Watteau, comme pour Greuze, a succédé une période d'enthousiasme, un véritable regain de gloire. On a compris de nouveau tout

1. — M[me] Fragonard mourut en 1824, à l'âge de 77 ans.

ce qu'il y a de charme dans ces œuvres exquises. Mais avec le temps qui s'écoule, un triage s'opère, et chaque figure se remet à son plan. Très apprécié de son vivant, trop dédaigné ensuite, exalté maintenant par quelques-uns, Fragonard reviendra à sa vraie place parmi les meilleurs peintres de genre, l'un des plus spirituels, l'un des plus harmonieux du XVIIIe siècle, et restera le chantre de la Jeunesse et de l'Amour.

Ne pourrait-on pas, à l'exemple de Mlle Gérard, user d'une image : A la fin d'un beau jour qui a fait s'épanouir les fleurs brillantes et mûrir les fruits savoureux, le soleil à son déclin, lance encore dans l'espace d'éclatants rayons, les plus dorés peut-être, répandant l'harmonie sur ce délicieux moment de la journée, mais l'on sent qu'il va bientôt s'éteindre dans de prochaines ténèbres... Appliquons la comparaison à la peinture de cette fin de siècle qui brille d'un si vif éclat, et Fragonard à l'un de ces rayons d'or, plein de feux, d'harmonie, riche en divines colorations, mais c'est le dernier effort d'un art prêt à disparaître. La nuit qui vient, sous la forme de l'École de David, en faisant évanouir les dernières lueurs, va rafraîchir et purifier l'atmosphère, redonner de la vigueur à l'Art et préparer une aurore nouvelle, d'où naîtront le Romantisme et l'amour du *vrai*, en un mot, l'École moderne.





MARGUERITE GÉRARD

(1761-1837)

Marguerite Gérard, née à Grasse, le 8 janvier 1761, était la fille d'un distillateur d'essences. Elle vint de bonne heure habiter à Paris avec sa sœur Marie-Anne qui avait épousé Honoré Fragonard, et reçut naturellement les leçons de son beau-frère. Tout en travaillant dans son atelier, Marguerite Gérard avait commencé à graver à l'eau-forte sur ses indications. C'est d'après une composition de Fragonard qu'elle fit son premier essai : *Petite fille jouant avec un chat emmaillotté, première planche de Mlle Gérard, âgée de 16 ans, 1778.* — Vient ensuite : *La Première Leçon d'Équitation, 2e planche, dédiée à Messieurs et dame A. B. C.* Elle a copié une *Apothéose de Franklin*, avec hommage « à son maître et bon ami Frago. » Quant à sa pièce la plus connue et la plus jolie, *Monsieur Fanfan jouant avec Monsieur Polichinelle*, nous avons vu qu'elle avait signé une planche qui n'était pas d'elle, mais de son beau-frère.

Nous passerons rapidement sur les dessins si peinés et si froids pour l'édition parue en 1796, du roman célèbre de Choderlos de Laclos, *les Liaisons Dangereuses*. Les figures de Monnet, œuvre pourtant d'un bien petit génie, paraissent remplies de talent à côté des siennes.

Mlle Gérard exposa pour la première fois en 1790, à la première exposition de la Société des Arts, *Jeune fille debout*

près d'une table : en 1793, à la même Société, un tableau intitulé *l'Art d'Aimer*. Elle figure plus tard aux Salons du Louvre, mais ce sont toujours des sujets d'une rare insignifiance, *Jeune fille effeuillant une Marguerite*, *Jeune fille jouant avec son Chat*, *Je m'occupais de vous*, *le Triomphe de Raton*, *Raton et Minette*. Son tableau *les Regrets Mérités* eut pourtant l'honneur d'être gravé par de Launay, mais le plus souvent c'est son frère Henri Gérard qui les interprétait au pointillé.

Cette sentimentalité de romance et de dessus de cheminée plaisait alors : la jeune artiste obtint beaucoup de succès. « Il vint un moment sous l'Empire, dit Renouvier, où les tableaux de Mlle Gérard se vendaient mieux que ceux de Fragonard dont personne ne voulait plus. »

Les critiques du temps, ajoute-t-il, prenaient leurs épithètes les plus tendres pour parler d'elle. Chaussard, dans le *Pausanias français* (Salon de 1806), s'exprime ainsi : « L'âme candide et pure de Mlle Gérard a répandu une teinte virginale sur toutes les scènes domestiques auxquelles son pinceau prête tant de charmes... Mlle Gérard marche seule dans une carrière où son goût et ses mains habiles savent toujours faire éclore des fleurs... L'artiste a d'autant plus de mérite à bien exprimer des impressions de famille, qu'elle s'est refusée à les éprouver pour n'appartenir qu'à son art. »

Mlle Gérard a exposé pendant tout le temps de l'Empire et de la Restauration. Aussi n'a-t-elle que bien peu profité du retour de faveur de l'école du XVIIIe siècle, dont, à vrai dire, elle n'a pas fait partie. Sa peinture léchée rappelle la manière de Louis Boilly comme aussi l'intimité un peu niaise de ses sujets de tableaux. Il y aurait injustice pourtant à ne pas lui reconnaître certaines qualités de dessin, de modelé et même de sentiment.



APOTHÉOSE DE FRANKLIN

[illegible]

Donnons copie d'une lettre officielle émanée de Vivant-Denon, directeur général du Musée Napoléon, adressée à Mlle Gérard ; elle témoignera de l'estime en laquelle on tenait l'aimable artiste, de son temps :

A Mademoiselle Gérard, peintre, aux Galeries du Louvre.

Musée Napoléon. — Direction.

« Paris, ce 30 frimaire an XIII.

« Sa Majesté l'Empereur, en visitant pour la seconde fois le salon d'Exposition, a vu avec plaisir la noble émulation dont étaient animés les artistes et m'a chargé de délivrer en son nom, à ceux dont il ne peut employer les talents cette année, et comme marque de sa satisfaction, une médaille d'or de la valeur de 500 francs.

« Vous êtes, Mademoiselle, du nombre de ceux qu'il m'a désignés, et en vous l'annonçant, je me félicite que cette occasion me procure l'avantage de vous témoigner l'estime toute particulière que j'ai pour votre talent.

« Agréez, Mademoiselle, l'hommage de ma parfaite considération. « Denon. »

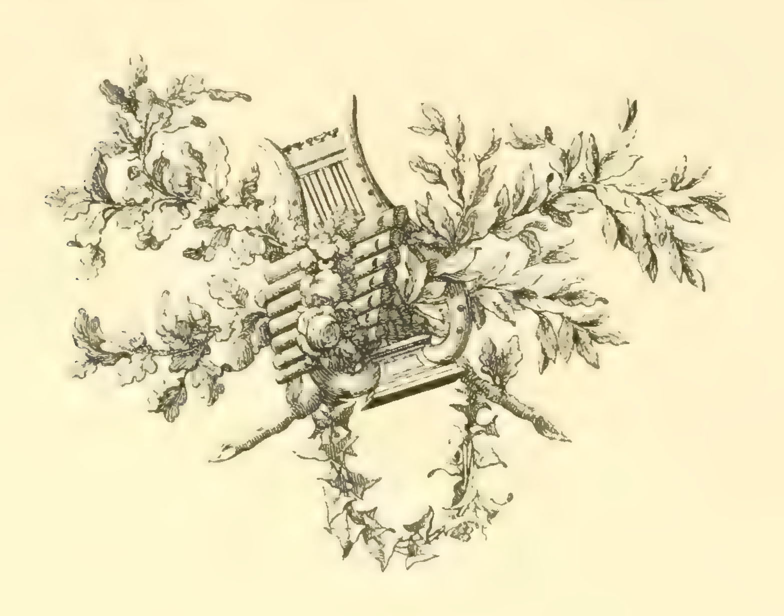
On fut d'ailleurs toujours plein d'attentions et d'égards pour Mlle Gérard, malgré la médiocrité de son talent. Dans une vente en 1822, où se trouvait un tableau d'elle, on disait : « Cette aimable artiste semble avoir transmis dans ses ouvrages, les charmes dont la nature l'a parée. Les jolis costumes qu'elle employait dans ses productions seront toujours de mode et de bon goût. Notre école lui en est redevable. »

Il pourra sembler curieux d'avoir le signalement exact de Mlle Gérard dans son beau temps. Nous le trouvons dans

un *Certificat de Résidence*, délivré par la Commune de Paris, le 24 germinal an II (1794). Il est de la même provenance que celui de Fragonard :

« Nous soussignés, etc..... Déclarons..... que la citoyenne Margueritte Gérard, fille majeure, âgée de trente-deux ans, taille de cinq pieds un pouce, cheveux et sourcils bruns, yeux bruns, nez bien fait, bouche petite, menton pointu, visage ovalle, teint vif et animé, demeure actuellement gallerie du Louvre, n° 1, etc... »

Mlle Gérard ne se maria point et mourut en 1837 à l'âge de soixante-seize ans. Sa peinture correcte manque d'originalité et ses tableaux risqueraient fort de passer inaperçus sans la chance qu'elle a eue d'être la belle-sœur d'un grand peintre. La gloire de Fragonard illumine comme d'un chatoyant reflet les ternes productions de son pinceau et l'affection du charmant artiste la fera, plus sûrement que ses ouvrages, passer à la postérité.





ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT

D'après la Gravure de Patas.



A.-E. FRAGONARD

1780-1850

Alexandre-Évariste Fragonard, peintre d'histoire et statuaire, fils d'Honoré, naquit, suivant Jal, à Grasse, en octobre 1780. Cet artiste, qui a beaucoup produit, eut de son temps une grande notoriété, mais est maintenant profondément oublié.

D'abord élève de son père, il entra très jeune dans l'atelier de David. Il fit quelques dessins pour les livres, entre autres les figures des *Œuvres de Grécourt*, 1796. Dès sa jeunesse, il eut du succès. Ainsi dans un concours de l'an III, ouvert par la Convention Nationale, Fragonard fils obtint un prix de 3000 francs sur l'esquisse qu'il avait présentée : le tableau à faire à son choix.

« C'était, dit Jal, un peintre laborieux, fécond autant que son père. Il retint de la manière de celui-ci, l'amour de l'effet poussé à l'excès et l'exécution rapide. Son style est flamboyant. »

Sous le Consulat, Fragonard fils fut appelé par Lucien Bonaparte pour orner sa maison de campagne au Plessis-Chamant. En 1806, il publia un ouvrage au trait qui n'a pas été terminé. L'ayant adressé à son ancien maître Louis David, celui-ci lui répondait le 23 vendémiaire an XIV :

« Je suis bien sensible, mon bon ami, à votre tendre souvenir; il me prouve que je suis présent à votre mémoire. J'ai reçu avec bien de la satisfaction votre ouvrage et j'ai eu un plaisir incroyable à le parcourir. Continuez, mon bon ami,

vous êtes né pour aller loin ; quand on fait à vingt-quatre ans une pareille œuvre, on doit s'estimer heureux. Je félicite votre brave père et je me mets à sa place. Qu'il jouisse complètement de la liberté qu'il vous a laissée dans les arts ; car il a senti, en habile homme, qu'il n'y avait point une seule route pour arriver au but et le nom de Fragonard sera distingué dans tous les genres. J'embrasse bien votre tendre mère et je n'oublie pas Mlle Gérard, la postérité m'en ferait trop de reproches.

« Votre ami sincère, « David. »

Alexandre Fragonard fit les projets de nombre de monuments qui ne furent jamais exécutés, tel un obélisque avec bas-reliefs qui devait s'élever sur le terre-plein du Pont-Neuf. Les événements de 1815 ne permirent pas d'exécuter ce grand travail dont les dessins étaient approuvés de l'Empereur. Il en fut de même des travaux de sculpture du fronton de la Madeleine dont il avait été chargé.

Ses tableaux sont nombreux. Citons parmi les principaux : *les Bergers de Virgile*, *Pyrrhus enfant chez Glausias*, *Psyché*, *François Ier armé chevalier par Bayard*, et *Le Primatice montrant à François Ier les achats faits en Italie* (plafonds du Louvre) ; *Henri IV et Sully chez Gabrielle d'Estrées* (chez M. Mourier, à Nîmes) ; *Jeanne d'Arc faisant son entrée à Orléans* (musée d'Orléans) et *Jeanne d'Arc montant au Bûcher ; Entrée de Charles de Blois dans la ville de Saint-Quentin*, *l'Évêque de Lisieux prend les Huguenots sous sa protection*. *Marie-Thérèse présentant son fils aux Hongrois*, et beaucoup d'autres peintures.

En fait de sculptures, la statue colossale en bronze de *Pichegru*, celle de *Jeanne de Laval*, etc.

Alexandre Fragonard a fait encore un grand nombre de



lithographies pour l'ouvrage de *la France Pittoresque* de Taylor et Nodier. Il avait fourni de nombreux dessins et mo-



ALEXANDRE FRAGONARD

D'après [illegible]

dèles de sculpture à la manufacture de Sèvres, et c'est dans cet établissement national qu'il plaça son fils Théophile Fragonard, qui s'y est distingué comme peintre sur porcelaine.

Alexandre-Évariste Fragonard mourut à Paris le 10 novembre 1850, âgé de soixante-dix ans.

La descendance directe du peintre Honoré Fragonard, existe encore, mais son arrière-petit-fils, Antonin Fragonard, mort il y a deux ans, est le dernier de la famille qui se soit occupé d'art.




ANNEXES



LE PORTRAIT

D'après un Dessin.



ALLÉGORIE DE LA VILLE DE NAPLES

D'après la gravure de Saint-Aubin dans le *Voyage de Saint-Non*.

—

ACTE DE MARIAGE DE FRAGONARD

D'APRÈS LA COPIE PRISE PAR MM. DE GONCOURT, SUR LES REGISTRES DE LA PAROISSE DE SAINT-LAMBERT DE VAUGIRARD

L'an mil sept cent soixante-neuf, le dix-sept juin, vu la permission a nous adressée par messire Chapeau, curé de Saint-Germain de Lauxerrois, en datte du quinze de ce mois, de célébrer le présent mariage ; vu la publication d'un ban faitte pour l'époux et l'épouse en l'église cathédrale et paroissiale de Grasse, en Provence, le troisième dimanche après la Pentecôte, sans opposition, comme il nous appert par le certificat portant les extraits des parties en datte du cinq juin dernier, legalisé le même jour, dispense des deux autres bans accordée par Mgr l'évêque de Grasse en datte du 4 juin dernier, insinué et contrôlé le cinq ; vu aussi la publication d'un ban faite pour l'époux et pour l'épouse en la paroisse de Saint-Germain de Lauxerrois le vingt et un mai dernier sans opposition comme il nous appert par le certificat de monsieur Armery, vicaire de la ditte

paroisse, en datte du quinze du présent, dispense des deux autres bans accordée par Mgr l'archevêque de Paris, en datte du vingt-sept mai dernier portant permission de fiancer le même jour, signé Christophe, archevêque de Paris, insinué le même jour, signé Chauveau ; vu le consentement des père et mère de la future passé devant le conseiller du Roy, notaire garde-notte, à Grasse, du septième de septembre de l'année dernière, légalisé par M. Defaudon, conseiller du Roy, lieutenant général en la sénéchaussée de la ditte ville de Grasse, en datte du cinq juin dernier, ce jourd'huy ont été mariés avec notre permission et ont reçu la bénédiction nuptiale de messire Jean-Baptiste-Augustin Granchier, prêtre, licentié es loix et vicaire de Saint-Germain de Lauxerrois, sieur Jean-Honoré Fragonard, peintre de l'académie royalle, fils majeur de François et de défunte Françoise Petit ses père et mère, d'une part, et demoiselle Marie-Anne Gérard, fille mineure de Claude et de Marie Gilette ses père et mère, d'autre part, tous deux de fait domiciliés au Louvre, paroisse Saint-Germain Lauxerrois et de droit de l'église cathédrale et paroissiale de Grasse, en Provence ; ont assisté, du côté de l'époux, François Fragonard, son père, bourgeois de Paris, demeurant au Louvre, François Grognet, de cette paroisse, et du côté de l'épouse, Jean Gérard, son frère, bourgeois de Paris, y demeurant, Marché-Neuf, paroisse Saint-Germain le Vieux, messire Denis-Martial Cochemer, prêtre de Saint-Germain Lauxerrois, y demeurant, lesquels témoins nous ont certifiés des ages, domiciles, libertés, catholicité des parties ainsi que dessus, et au désir de l'ordonnance ont signé : Fragonard, Gérard, Cochemer, Fragonard, Grognet, Granchier, A. Rousselle, curé.

NOTE SUR LA VENTE APRÈS DÉCÈS DE BERGERET

Bergeret tenant une grande place dans cette étude, le lecteur sera peut-être curieux de connaître plus en détail la collection qu'il avait formée.

Nous devons au catalogue de la vente après décès de Bergeret, qui eut lieu le lundi 24 avril 1786 et jours suivants, dans son hôtel rue du Temple au coin du boulevard, et qui nous a été gracieusement communiqué par



LA BASCULE

D'après la Gravure de Beauvarlet.

M. le baron J. Pichon, de connaître par le menu, le mobilier artistique que le financier amateur avait réuni chez lui.

Et d'abord voici le titre exact : *Catalogue des tableaux des trois écoles, gouaches, miniatures, pastels, dessins et estampes, bustes, vases, colonnes et tables de marbre, figures de bronze, terres cuites, porcelaines, meubles d'acajou, feux, bras et girandoles en bronze doré, bijoux, camées, figures moulées sur l'antique et autres effets précieux*, qui composoient le cabinet de feu M. Bergeret, commandeur, trésorier-honoraire de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, receveur général des finances, etc., à Paris. Delalande et Julliot fils, 1786.

Suit une petite notice dans laquelle les experts constatent que Bergeret « né avec un goût décidé pour la peinture, en faisait ses délices dans ses momens de loisirs, et fut l'ami des artistes de son siècle et le protecteur des talens ». Ils ajoutent que dans ses voyages, où il se faisait accompagner par des artistes célèbres, il sut, aidé de leurs lumières, recueillir des bronzes et des marbres d'une beauté supérieure, et quelques bons tableaux.

Nous remarquons dans ceux-ci deux Pannini, représentant, l'un l'extérieur et l'autre l'intérieur de Saint-Pierre de Rome, où la perspective était remarquable, adjugés à 8 200 livres. Le fils de Bergeret rachète 303 livres douze vues de monuments de Venise par Van Vitelli. On remarque encore *le Martyre de Sainte Catherine* de Véronèse, provenant de la vente du duc de Tallard et vendu 580 livres; quelques hollandais, un Hals, un Rembrandt, un Jordaëns, un beau Van den Eckout, et d'autres tableaux rapportés d'un voyage en Hollande. Dans l'École française, un Claude Lorrain vendu 555 livres, une tête de jeune homme de Grimou, achetée par Mme de Changran, deux très beaux Joseph Vernet, adjugés 9 400 livres à l'amateur Godefroy, et des toiles de Pierre Huet, Lagrenée, Robert-Hubert, deux têtes de jeunes filles de Greuze, dont une achetée par Julliot pour le duc de Liancourt, mais c'est Boucher qui prime tous les autres artistes de son temps, même Fragonard, dans cette collection.

Bergeret d'abord avait commandé le portrait de son artiste favori à Roslin, le grand portraitiste suédois, devenu si français : *Portrait de M. Boucher vu à mi-corps, la tête de trois quarts, le bras droit appuyé sur le dos d'un fauteuil et tenant à la main un portecrayon.* Il ne s'y trouvait pas moins de quarante-trois morceaux peints par Boucher, des paysages charmants, des pastorales, des mythologies, les arts figurés par des enfants

avec attributs en quatre tableaux de forme ovale, quatre autres peintures à sujets chinois qui furent achetées par Paris de Montmartel, et toutes sortes de compositions et d'esquisses dues à son génie facile et coloré. On trouve également quelques morceaux des artistes qu'il avait connus en Italie, Berthélemy, Vincent, enfin de Fragonard, la première pensée du *Corésus,* quatre dessus de portes représentant les arts sous des figures allégoriques, quatre autres allégories représentées par des enfants, ces panneaux acquis 355 et 199 livres par l'abbé de Saint-Non, enfin deux compositions : *Jeunes garçons et jeunes filles se balançant sur une branche d'arbre* et *Bergers et bergères jouant à la palette.*

Quelques gouaches de Lallemant, des pastels de Boucher, quelques-unes de ces charmantes têtes de jeunes filles que l'on connaît, une soixantaine d'importants dessins du même maître, têtes d'études, études de femmes, paysages, sujets religieux, chasses, montrant en quelle estime le financier avait le talent de Boucher. Un seul dessin important de Fragonard, *les Grâces,* et huit études de figures et paysages à la pierre noire, le tout vendu 60 livres.

Passons les estampes pour arriver aux vases, fûts, colonnes en marbre antique, et ces urnes de porphyre, de granit rose, de vert et rouge antiques, d'albâtre oriental, montés d'ornements de bronze doré à l'or moulu, si fort à la mode pour la décoration des appartements ; Bergeret en possédait un remarquable assortiment, en grande partie rapporté de son voyage d'Italie. Lenoir-Dubreuilh, le marquis de Lamure, M. de Montfermeil et M. de Courmont sont parmi les principaux acquéreurs. Suivent les bronzes et terres cuites de Clodion, le séduisant artiste qui nous paraît avoir tenu, en sculpture, dans les sympathies du financier, la place que tinrent Boucher ou Fragonard en peinture. Il y avait là une *Jeune fille caressant le dieu Pan* qui devait être quelque chose d'assez croustillant. Sa figure de Minerve, rachetée par Bergeret fils 361 livres, des vases aux anses figurant des dauphins ou des serpents, avec sujets de bacchantes au pourtour, de nombreux bas-reliefs à sujets de saturnales. De plus Bergeret avait voulu rapporter les reproductions des statues qui l'avaient le plus frappé pendant son voyage, et possédait entre autres une belle réduction du *Moïse* de Michel-Ange. On trouve encore les noms du Bernin, de Boizot et de Pajou.

Une particularité de ce catalogue montre le culte presque superstitieux de Bergeret pour les bêtes. Ainsi il avait fait exécuter par Clodion une terre cuite en mémoire d'un serin chéri : *Petit Monument exécuté pour un*



CLORINDE A CHEVAL

D'après un Dessin au Musée de Besançon

serin, le tout appuyé sur un obélisque, acheté 123 livres par M. de Cournont. Une autre terre cuite du même artiste représentait *Deux Chiens debout soutenant un piédestal sur lequel est une urne et un chien sur un coussin*. Ne seraient-ce pas là les cendres de la levrette peinte à Rome quelques années auparavant par Vincent ou de la chienne caniche peinte par Huet? Ces artistiques hommages à la fidélite peignent bien la bonté de cœur un peu naïve du financier.

Bergeret possédait encore des tables de marbre, l'une d'elles, en porphyre vert, rachetée 405 livres par Bergeret fils, des pendules à équations de Leroi et de Baillon, de riches girandoles soutenues par des figures de femmes, des feux, bras, commodes d'acajou richement montées de bronze, de la porcelaine du Japon, des bijoux, et même des instruments d'astronomie. En somme, le mobilier d'un homme de goût, aimant à s'entourer des ouvrages dus aux meilleurs artistes de son temps.

La vente produisit, non compris certains meubles et bijoux, la somme de 88 917 livres.

CERTIFICAT DE CIVISME DÉLIVRE A FRAGONARD EN 1793

COMMUNE DE PARIS — SECTION DES THUILLERIES

Certificat de civisme enregistré sous le n° 4986.

Du 25 *floréal*, an IIe de la République francaise une et indivisible, appert par procès-verbal de la séance du dit jour sur la demande d'un certificat de civisme faite par le citoyen *Jean-Honoré Fragonard, peintre, avant et depuis la Révolution, actuellement conservateur du museume*, âgé de 61 *ans*, natif de *Grace,* district de *Grace,* département du *Var,* demeurant *gallerie du Louvre, n°* 1, dans l'arrondissement de cette section ; que l'assemblée générale a renvoyé la demande du dit citoyen à son comité de surveillance, pour faire toutes les informations nécessaires, afin de s'assurer de son civisme ; d'après le rapport qui a été fait par ledit comité, ledit citoyen requérant s'étant soumis à la censure, après avoir été affiché au terme de la loi.

L'assemblée générale accorde au dit citoyen son certificat de civisme.

Suit un signalement pareil à celui que nous avons déjà transcrit, avec cette seule mention nouvelle, qu'il est dit « résidant à Paris depuis cinquante-six ans, et dans la section depuis quinze ans ».

Puis après les signatures de *Charpentier*, président, *Bugleau*, secrétaire, *George*, rapporteur, *Chambellan*, secrétaire greffier, le visa du comite révolutionnaire, section des Thuilleries, ce 24 prairial, l'an IIe de la République française une et indivisible, *Moreau*, *Charvet*, *Caudry*, *Guinet*, *Pilot*, *Mouein*, *Brunetou*, commissaires.

MANUFACTURE DES GOBELINS

MÉMOIRE D'UN TABLEAU FAIT POUR LE SERVICE DU ROY SOUS LES ORDRES DE M. LE MARQUIS DE MARIGNY, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROY, PAR FRAGONARD, POUR L'ANNÉE 1765.

Ce tableau, de 12 pieds 6 pouces de largeur sur 9 pieds 6 pouces de hauteur, est destiné à être exécuté en tapisserie à la manufacture des Gobelins.

Le sujet représente *le Grand-Prêtre Corésus qui se sacrifie pour sauver Callirhoé.* Estimé 2400 livres.

Je soussigné, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de peinture et de sculpture, certifie à M. le marquis de Marigny, directeur et ordonnateur général de ses Batiments, en vertu du pouvoir qu'il m'a donné, que l'ouvrage mentionné au présent mémoire a été fait pour le service du Roy.

Sign : COCHIN.

Paris, le 23 août 1767.

De l'ordre et en présence de M. le marquis de Marigny, conseiller du Roy en ses Conseils, commandeur de ses ordres, directeur et ordonnateur général des Batiments, Jardins, Arts, Académies et Manufactures de Sa Majesté, nous, Ange-Jacques-Gabriel, premier architecte du Roy, inspecteur général des Batiments de Sa Majesté, en vertu de la déclaration du Roy, du 7 juin 1708, et en présence de MM. les intendant et contrôleur gé-

néral des Batiments, Jardins, Arts et Manufactures, soussignés, avons fait la réception d'un tableau de 12 pieds 6 pouces de largeur sur 9 pieds 6 pouces de hauteur, représentant *le Grand-Prêtre Corésus qui se sacrifie pour sauver Callirhoé*, ledit tableau destiné pour être exécuté en tapisserie à la Manufacture royale des Gobelins et peint par M. Fragonard, peintre du Roy, pendant l'année 1765. Lequel tableau nous avons trouvé d'une belle composition et exécution.

Lesquels ouvrages de peintures, nous, premier architecte du Roy, et nous, intendant et contrôleur général, soussignés, avons arrêté à la somme de 2400 livres.

Signé : GABRIEL, BILLAUDEL, SOUFFLOT.

Fait à Paris, le 20 septembre 1770.

Documents communiqués par M. Gerspach à la *Revue de l'Art français* (avril 1888).



CATALOGUE

PORTRAITS — PEINTURES — DESSINS

ICONOGRAPHIE

[illegible]

[illegible]



HONORÉ FRAGONARD

D'après l'eau-forte de Le Carpentier



LE VERROU

D'après la Gravure au Burin de Blot.

Ans. — Toile. Ces deux tableaux en pendant ont été gravés par Godefroy. Les estampes sont dédiées à M. Vassal de Saint-Hubert, dans la collection duquel se trouvaient les originaux au siècle dernier.

L'Annonciation. — Esquisse, bois; h. 9, l. 12 pouces. — Vente Robert de Saint Victor (1822); 31 fr.

Antiochus et Stratonice. — Toile; en largeur. Exposition de l'hôtel de Chimay (1888). — Collection de M. le Docteur Worms.

L'Approche de l'Orage. — Toile; h. 68, l. 54 cent. Ce tableau est de Ruysdael avec des figures peintes par Fragonard. — Vente Delessert; vente Nariskine; vente de tableaux de la succession A. A. (1882); 5200 fr.

L'Approche de l'Orage. — Toile de forme ronde; diam. : 23 cent. — Vente Laperlier (1879); 590 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881); 1000 fr. Chez M. Michel-Lévy.

Les Arts représentés sous des figures allégoriques. — Quatre dessus de portes sur toile; h. 22, l. 18 pouces. — Vente de Bergeret (1786); 355 livres 1 sou; adj. à M. de Saint-Non.

L'Atelier de l'Artiste. — (Le peintre, sa palette à la main, regarde amoureusement son modèle, pendant qu'un galant caché baise la main de celle-ci.) Esquisse sur toile, de forme ronde; diam. : 28 cent. — 1re vente Walferdin (succession); 300 fr.

L'Atelier de Dessin. — Bois; h. 24, l. 19 c. — Vente... (1873); 465 fr.

Bacchante Endormie. — Toile; h. 46, l. 55 cent. — Musée du Louvre (galerie Lacaze.)

Bacchante. — (Vue à mi-corps, couronnée de lierre, tenant un tambourin.) Toile; h. 68, l. 63 cent. — Musée Calvet, à Avignon.

La Baigneuse surprise. — Toile; h. 27, l. 24 cent. — Vente Walferdin (nº 71). Collection de M. Déglise.

Les Baigneuses. — Toile; h. 65, l. 81 cent. — Vente Varanchan (1777); 542 livres. Musée du Louvre (galerie Lacaze).

Les Baigneuses. — Esquisse ou répétition du tableau de la galerie Lacaze au Louvre. Toile; h. 68, l. 88 cent. — 1re vente Walferdin (succession); 1200 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881); 3100 fr.; vente judiciaire (juin 1887); 1950 fr.

Les Baigneuses. — Toile; h. 32, l. 25 cent. Succession Henri Didier (1868); 940 fr.

Les Baigneuses. — (Paysage avec figures.) Peinture sur bois; h. 17, l. 24 cent. — Vente Walferdin (nº 79).

Les Baigneuses surprises. — (L'une d'elles se rhabille, aidée d'une camériste; deux hommes dissimulés derrière un rideau cherchent à voir.) Peinture de forme ovale. — Vendue avec son pendant *la Bergère effrayée*, vente Saint (1846); 207 fr.

Le Baiser. — Peinture de forme ovale; h. 30, l. 28 cent. — Vente J. Reiset (1870); 4200 fr. Voir *le Premier Baiser*.

Le Baiser. — Toile. — Galerie du Palais de Lazienki, à Varsovie. (*Revue univ. des Arts*, t. III, p. 44. 1856.)

Le Baiser. — Peinture sur bois, de forme ovale; h. 23, l. 17 cent. — Chez M. le baron J. Pichon.

Le Baiser. — Toile ovale; h. 52, l. 65 cent. — Vente Laperlier (1879); 1750 fr. Collection de M. Déglise.

Le Baiser. — Toile. — Vente (mai 1885); 450 fr.

Les Baisers. — Peintures ovales sur toile, en hauteur. Gravées par Marchand. Les estampes portent : *Tirées du cabinet de M. Jullier, architecte.*

Le Baiser amoureux. — Toile. Ce tableau a figuré à l'Exposition provinciale d'Amiens. — Provient de la collection du marquis Desandrouin. Chez M. Boca, à Amiens.

Le Baiser à la dérobée. — Toile; en largeur. Ce tableau a été gravé au pointillé, par N.-F. Regnault.

Les Baisers maternels. — Voir *les Jalousies de l'Enfance.*

La Balançoire ou la Bascule. — Toile; h. 78, l. 34 pouces. Ce tableau a pour pendant *le Colin-Maillard.* — Vente du

baron de Saint-Julien (1784); les deux : 500 livres. Chez M. le comte de Sinéty.

La Balançoire. — Toile. — Vente de M. de Cypierre (1810); 751 fr.

La Basse-Cour. — Esquisse sur toile. — Vente*** (1868); 200 fr.

Beauvau (Mme la princesse de), née Mortemart. — Ébauche sur toile, interrompue en 1789; h. 60, l. 50 cent. Exposition des Portraits du Siècle (1883). Chez M. le comte de Lesort.

Le Berger. — Toile; h. 37, l. 46 cent. Vente du comte de Polocki (1885); 630 fr.

Berger et son Chien courant après le Troupeau. — Toile; h. 92, l. 1m,19. — Vente Walferdin (no 41); 1300 fr.; vente Courtin.

Les Bergers. — **Pâtre au repos.** — Ces deux peintures, attribuées à Fragonard, ont plus d'analogie avec la manière de Loutherbourg. Toiles de forme ovale; h. 40, l. 30 cent. — Vente du baron de Beurnonville (1881); 730 fr.; vente de 280 tableaux (4e vente de Beurnonville (1885); 695 fr.

La Bergère effrayée. — Peinture de forme ovale. Elle a pour pendant *les Baigneuses surprises.* — Avec son pendant, vente Saint (1846); 207 fr.

Bergers et Bergères jouant à la Palette. — Ce tableau avait pour pendant dans la collection Bergeret, *les Jeunes Garçons se balançant sur une branche d'arbre.* Peinture sur toile; h. 29 pouces 4 lignes, l. 36 pouces. — Vente de Bergeret, receveur général (1786); 190 livres. Delalande.

Le Berceau. — Peinture sur toile de couleur énergique rappelant Rembrandt. — Vente Dubois (1860); 395 fr.; vente Otto Mundler (1871).

La Berceuse. — Toile; h. 45, l. 54 cent. Esquisse très largement peinte. — Chez M. Lavallard.

Mlle Bertin (Portrait de), marchande de modes de la reine Marie-Antoinette. — Toile, grandeur nature, en buste. — Collection de M. le comte de la Béraudière.

Billaud (Louis-François-Ignace chevalier de). — Toile; h. 54, l. 44 cent. Exposition des Portraits historiques (1878). — Collection de M. le comte Guérin.

Le Billet. — Toile; h. 37, l. 30 cent. — Vente Paul de Saint-Victor (1882); 1150 fr. Chez M. Porgès.

Le Billet doux. — Toile; h. 79, l. 69 cent. Exposé aux Alsaciens-Lorrains (1874). — Collection de M. le baron Feuillet de Conches.

Les Blanchisseuses. — Esquisse peinte sur toile; h. 55, l. 70 cent. — Vente Walferdin (no 22); 1400 fr. Musée de Rouen.

Bœufs attelés à une Charrette. — Toile. — Chez M. le marquis d'Harcourt.

La Bohémienne. — Esquisse peinte sur toile. — Vente Simonnet (1863); 115 fr.

Bœuf, Ane et Chien. — Toile. — Vente Moreau-Chaslon (1886); 490 fr.

Au Bonheur du premier Baiser. — (Sur un autel, dont le socle porte l'inscription ci-dessus, l'Amour dépose ses ailes en échangeant un baiser avec une jeune fille entrevue dans un nuage.) Bois; h. 32, l. 24 cent. — Vente Walferdin; (no 15); 2650 fr. Chez Mme Paillard.

La Bonne Mère. — Esquisse terminée sur toile; h. 28, l. 33 pouces. — *Vente d'objets curieux provenant du cabinet de Mme Goman* (1792).

La Bonne Mère. — Peinture sur toile gravée par N. de Launay. L'estampe porte : *tiré du cabinet de M. Ménage de Pressigny.*

Boudoir de l'Hôtel de Bergeret (Peintures du rue du Temple. — Ornementation dans le plus pur style Louis XVI. Boiseries peintes, avec cheminées ornées de figures sculptées par Clodion et de guirlandes de houx ciselées en bronze par Gouthière. Plafond peint par Natoire ainsi que les dessus de portes; les panneaux et les embrasures de fenêtre peints en ornements allégoriques par Fragonard, et les fleurs par Mme Vallayer-Coster. — Vendu par M. Recappé 50000 fr. au South-Kensington Museum, à Londres.



LE CHIFFRE D'AMOUR

D'après la Gravure au Burin de N. de Launay

Boudoir ou Salon Panneaux décoratifs pour un. — *Danseuse et Satyre*, *la Marchande d'Amours*, et autres sujets avec figures de femmes, de nègres et d'amours. Hauteur générale des six grands panneaux : 1m,78, l. 78 cent. Six panneaux du bas : h. 80, l. 78 cent. Panneaux moins larges : h. 50, 30 et 15 cent. — Chez Mme Denain.

La Bouquetière. — H. 30, l. 21 cent. — Vente Camille Marcille (1876); 450 fr. Chez M. Godchaux.

La Buanderie. — Toile; h. 30, l. 39 cent. Exposition d'Orléans (1884). — Chez M. Heau.

Les Buveurs. — Peinture sur toile dans la manière des maîtres hollandais; h. 21, l. 41 cent. — Vente Walferdin (no 39); 720 fr. Chez M. de Siéhen.

Cache-Cache. — (Un enfant cherche à voir sa mère qui se cache à demi derrière une porte.) Gravé par Lalauze. Toile; h. 48, l. 62 cent. — Collection Baroilhet; vente John Wilson (mars 1881); 8100 fr.

Le Café. — Le Concert. — De forme ronde, sur panneaux de bois; h. 1m,39, l. 38 cent. Ces jolies peintures dans un encadrement composé de femmes-sirènes et de guirlandes de fleurs attribuées à Leriche, forment les vantaux d'une porte provenant du salon d'un hôtel de la Chaussée d'Antin, probablement de celui de la Guimard. — Chez M. J. Doucet.

La Cascade. — Toile; h. 60, l. 70 cent. Vente du docteur Gaudinot; 390 fr.

Les Cascades de Tivoli. — Toile; h. 27, l. 36 pouces. — Vente de tableaux de l'expert Paillet (1777); 140 livres.

Les Cascatelles de Tivoli. — Toile; h. 41, l. 51 cent. — Vente du baron de Beurnonville (1881); 6900 fr. Brame.

Cavalier vêtu à l'Espagnole. — (Assis près d'une fontaine, il tient la bride de son cheval qui se désaltère.) Ébauche; h. 37, l. 27 pouces 6 lignes. — Vente Varanchan (1777); 61 livres.

Le Char. — Peinture exécutée par Fragonard et Mlle Gérard; h. 59, l. 72 cent. — Vente du marquis de Saint-Marc (1859); 1600 fr.

Chardin (Portrait de). — Toile. — Chez M. Malvilan, à Grasse.

La Charrette embourbée ou l'Orage. — Toile; h. 73, l. 96 cent. — Musée du Louvre (galerie Lacaze).

La Chemise enlevée. — Toile ovale; h. 33, l. 44 cent. — Vente Paul de Saint Victor (1882); 1300 fr. Chez M. E. Rignon.

La Chemise enlevée. — Esquisse sur toile; h. 35, l. 42 cent. Cette peinture a été gravée par Guersant. — Musée du Louvre (galerie Lacaze).

Le Cheval Fondu. — (Des jeunes gens jouent au cheval fondu au pied d'un vieil arbre.) Pendant de *la Main Chaude*. Toile; h. 1m,17, l. 88 cent. Galerie Hope; Salon de Jenny Colon. — Vente E. Pereire (1872); 5200 fr. (10400 fr. avec le pendant). Chez M. le comte Piller-Will.

Le Chiffre d'Amour. — Bois; h. 12, l. 9 p. — (*Catalogue d'objets curieux provenant du cabinet de Mme Goman*. Lebrun 1792.)

Le Chiffre d'Amour. — Bois; h. 25, l. 16 cent. Gravé par de Launay. — Vente du duc de Morny (1865); 35000 fr. Exposé en 1872 au Bethnal Green Museum. Collection de Sir Richard Wallace.

Le Colin-Maillard. — Toile; h. 78, l. 34 p. Ce tableau a pour pendant *la Balançoire*. — Vente du baron de Saint-Julien (1784); les deux : 500 livres. Chez M. le comte de Sinéty.

Le Colin-Maillard. — Jeunes gens jouant sur une terrasse. Toile; h. 60, l. 43 cent. — Vente du graveur N. de Launay (1792); vente de Cypierre (1845); 300 fr.; vente Walferdin (succession); 2500 fr. Collection de M. C. Groult.

La Collation à la Fontaine. — Le Concert dans le Parc. — Peintures sur toile formant panneaux décoratifs; h. 1m,66, l. 1m,05. — Vente du baron d'Ivry (1884); 12400 fr. Chez M. le duc de Montesquiou-Fézensac.

Collines pittoresques sur lesquelles paissent des troupeaux de moutons; des femmes de la campagne lavent à une

mare. — Toile; h. 26 pouces, l. 33 pouces 4 lignes. — Vente de tableaux de M. de B*** (Boynes) (1785).

Le Concert champêtre. — Le Repos dans un Parc. — Toiles ovales, en pendants; h. 59, l. 49 cent. — Vente*** (1860); 2e vente Boitelle; le premier 220 fr. le second 280 fr.

Le Contrat. — Toile; h. 46, l. 36 cent. Ce charmant tableau ornait, suivant Charles Blanc, la chambre à coucher de M. le comte Perrégaux. — Chez M. LE MARQUIS D'HAUTPOUL.

Conversation galante entre Berger et Bergère dans une ferme. — Toile, en largeur. — Collection DE M. EUDOXE MARCILLE.

Conversation galante dans un Parc. — Toile. — Chez Mme LA DUCHESSE DE SESTO.

La Coquette fixée. — Toile; ce tableau est gravé par Couché qui a dédié l'estampe au marquis de Boisandré.

La Coquette et le Jouvenceau. — Peinture ovale, en grisaille légèrement coloriée. Toile; h. 37, l. 31 cent. — Vente Walferdin (no 9); 1000 fr. Collection de M. C. GROULT.

Corésus se sacrifie pour sauver Callirhoé (Le grand-prêtre). — Peinture sur toile. Gravé par Danzel; h. 9 pieds 6 pouces, l. 12 pieds 6 pouces. Peinture exposée au Salon de 1765 avec cette mention : « Ce tableau est au Roi et est destiné « à être exécuté en tapisserie dans la « manufacture royale des Gobelins. » MUSÉE DU LOUVRE.

Corésus se sacrifie pour sauver Callirhoé. — Esquisse du tableau; h. 22, l. 29 p. — Vente de Trouard, architecte (1779); 580 livres; vente du citoyen Lebrun (1793).

Corésus et Callirhoé. — Esquisse du tableau du Louvre; h. 30, l. 50 à 60 cent. — MUSÉE DE SAN FERNANDO, à Madrid.

Corésus et Callirhoé. — Toile; h. 24, l. 34 pouces. — Vente de Bergeret (1786); 59 livres 19 sous. Delalande.

Corésus et Callirhoé. — Grande esquisse sur toile du tableau du Musée du Louvre; h. 99, l. 1m,95 — MUSÉE D'ANGERS.

La Correction. — Toile; h. 25, l. 34 cent. Pendant de *la Surprise*. Ces deux tableaux qui avaient souffert, ont été retouchés par Théophile Fragonard. — Vente Huot-Fragonard (1876); 365 fr.

La Crémation. — Esquisse peinte. — Vente de M. de C... (février 1884); 240 fr.

La Croisée. — (Un jeune homme cause avec une jeune fille qui paraît à une fenêtre. Toile; h. 18, l. 14 cent. — Vente Walferdin (no 1) (1880); 1250 fr. Chez M. LE COMTE DE POURTALÈS.

Le Cours d'Eau. — Toile; h. 57, l. 67 cent. — Collection Laperlier; 1re vente Walferdin (succession); 2700 fr.

La Cruche renversée. — Toile. — Vente Baroilhet (1856); 260 fr.

La Cuisine des Saltimbanques. — Toile; h. 26, l. 32 cent. — Vente Ét. Arago (1872); 280 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881); 1420 fr.; vente*** (janvier 1884); 400 fr.

Cybèle. — Toile. Esquisse énergique; h. 57, l. 85 cent. — Vente Walferdin (no 48); 420 fr.

Dame. — (In a crimson jacket, trimmed with swans-down, and white satin petticoat witnessing the chastisement of her dog by a female attendant.) 12 in. by 9 in. From Fonthill. Toile. — Vente du duc d'Hamilton (1882).

Danaé. — Une Balayeuse. — Ces deux tableaux qui se font pendant sont peints par Fragonard d'après Rembrandt; h. 34, l. 27 pouces. — Vente après décès du peintre Deshayes (1775).

Danaé. — Toile ovale; h. 16, l. 19 cent. Vente du baron Thibon; vente de tableaux de la succession A. A. (1882); 250 fr.

Dans une Cabane de Paysan, un Homme et une Femme sont endormis contre un gros Chien. — Toile; h. 26, l. 34 pouces. — Vente Varanchan (1777); 80 livres.

La Danse Lyrique. — (Représentée par une femme vêtue de blanc, accompagnée de plusieurs amours dans un

agréable paysage.) Toile; h. 20, l. 18 p. — Catalogue de tableaux (Favre, peintre a gouache 1773).

Le Début du Modèle. — Peinture sur toile de forme ovale, en largeur; h. 52, l. 62 cent. Ce tableau semble être celui indiqué à la vente Baroilhet (1856) sous le titre de : *le Peintre et son Modele*. — Vente Walferdin (nº 31); 15000 fr. Collection de M. Edouard André.

La Déclaration. — Peinture au pastel, de forme ovale; h. 31, l. 26 cent. Signé en toutes lettres et daté de 1784 ainsi que son pendant : *Serments d'Amour*. — Les deux, vente Vasserot (1845); 1020 fr.; vente du marquis de La Rochebousseau (1873); 1805 fr.

La Déclaration. — Toile de forme ovale; h. 37, l. 48 cent. — Collection de M. Déglise.

Le Départ pour le Marché. — Toile. — Vente Étienne Arago (1872); 355 fr.

Le Dépit amoureux. — Esquisse sur toile. — Vente Chenard; vente de Perrier, architecte (1832).

Dessus de porte pour l'ancien Pavillon de Louveciennes : 1º *Les Grâces*; 2º *l'Amour qui embrase l'Univers*; 3º *Vénus et l'Amour*; 4º *la Nuit*. — Toiles, en largeur.

Deux Dames lisent une Lettre dans un Jardin, pendant qu'un jeune Homme les épie. (Scène de *la Nouvelle Héloïse*.) — Toile. — Vente Duperray (1843).

Deux Enfants jouent ensemble dans leur Berceau, le Père et la Mère s'en amusent. — Esquisse sur toile. — Vente de Ch. Natoire (1778).

Deux petites Filles jouent ensemble; l'Aînée soutient sa petite Sœur montée sur un Cheval de carton. — Toile; h. 37, l. 30 p. — Vente du marquis de Véri (1785); 350 livres; adjugé à M. de Saint Marc.

Deux jeunes Femmes sont assises au pied de la Statue de Vénus; l'une tient une couronne de roses destinée à un berger qui vient à elle les yeux bandés. — Peinture; 20 pouces sur 23. — Vente de l'architecte Trouard (1779); 1550 livres.

Diane et ses Chiens. — Peinture sur toile; h. 25, l. 19 cent. — Vente Walferdin (nº 75). Chez M. Carrier.

Diderot (Portrait de Denis). — A mi-corps, appuyé sur une table et feuilletant un livre, il est tête nue, et habillé d'une robe de chambre à manches jaunes.) Toile; h. 80, l. 64 cent. Exposition des Portraits historiques au Trocadéro (1878). — 1re vente Walferdin (succession); 6000 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881); 6900 fr. Collection de M. le comte Daupias, à Lisbonne.

La Diligence. — (Paysage avec figures et animaux traités dans le goût de l'école anglaise. Dans un chemin creux passe une diligence.) Toile; h. 27, l. 36 cent. — Vente Walferdin (nº 42); 715 fr. Chez Mme Ch. Kestner.

Dites donc s'il vous plaît. — Toile. Tableau gravé par de Launay; h. 36, l. 43 cent. — Vente Duclos-Dufresnoy (1795). Exposition des Alsaciens-Lorrains. Collection de M. le comte Pillet-Will.

La Douce Résistance. — Toile. — Chez M. Schefer, de l'Institut.

La Douleur. — (Jeune femme vue à mi-corps, tenant un mouchoir sur son visage.) Toile, forme ovale; h. 22, l. 18 pouces. — Vente Varanchan (1777); 96 livres.

Mme Du Barry (Portrait de). — Toile. — Vente Khalil-Bey (1868); 1750 fr.

Mlle Dumesnil, de la Comédie Française. — (En pied, debout devant une table, en robe de soie blanche, avec écharpe bleue sur l'épaule.) Toile; h. 48, l. 40 cent. — Vente du comte Despinoy (1849).

Duthé (Portrait de la). — Attribué à Fragonard. En buste. Toile. — Chez M. Arsène Houssaye.

Duthé (Portrait de la). — Vente Laperlier (1878); 115 fr. Chez M. de Buzareingues.

L'Écurie. — Toile; h. 35, l. 45 cent. — Vente Walferdin (nº 24); 2500 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881); 2000 fr. Chez Mme Charras.

L'Écurie de l'Ane. — (Des enfants jouent avec un âne; leur mère leur sourit à la fenêtre. Toile, en largeur. — Chez M. Malvilan, à Grasse.

L'Éducation fait tout. — Toile; h. 20 pouces 6 lignes, l. 24 pouces. Ce tableau a été gravé par de Launay en pendant du *Petit Prédicateur*. — Vente de de Launay, graveur du roy (1792).

L'Éducation de la Vierge. — Toile; h. 82, l. 1m,16 — Vente Walferdin (n° 65). Chez M. de Sièhen.

L'Éducation de la Vierge. — (Même sujet que le tableau précédent, mais inachevé.) Toile; h. 91, l. 73 cent. — Vente Walferdin (n° 66); 1 300 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881); 1 220 fr. Collection de M. C. Groult.

L'Enfant blond. — (Étude de tête d'enfant que l'on suppose être le fils de Fragonard.) Toile; h. 32, l. 24 cent. — Vente Walferdin (n° 18); 11700 fr. Collection de Mme la vicomtesse de Courval.

Enfant conduisant une Vache. — (Ce tableau fait pendant à la *Jeune fille parlant à un garçon dans un intérieur d'étable*.) Toile; h. 20, l. 24 pouces. — Vente Le Roy de Senneville (1784).

Enfants couchés sur un Tertre, à la lisière d'un bois qui se détache sur un ciel orageux. — Peinture dans la manière de Ruysdaël. — Vente de M. B..., de Saint-Germain-en-Laye (1854); 29 fr.

Enfant faisant danser un Chien et un Chat. — Toile; esquisse non terminée. — Chez Mme Charcot.

L'Enjeu perdu. — Toile; h. 48, l. 62 cent. — Vente du bailli de Breteuil (1785); vente du docteur Aussant (1863); 4500 fr. Collection de M. le comte Duchatel.

L'Enlèvement. — (Un jeune homme, une torche allumée à la main, entraine une jeune femme qui lui recommande le silence.) Toile; h. 45, l. 55 cent. — Cabinet de M. d'Espremesnil.

L'Escalade ou la Surprise. — Esquisse d'un des panneaux de Grasse, qui passent pour avoir été faits pour Mme Du Barry. Il forme le pendant de *la Poursuite*. Toile; h. 67, l. 38 cent. — Vente Walferdin (n° 33 avec le n° 32); 30000 fr. Chez Mme Vve Watel.

L'Escarpolette. — Peinture sur toile. L'un des tableaux les plus célèbres du maître; h. 80, l. 64 cent. — Vente du baron de Saint-Julien (1788); vente du duc de Morny (1865); 30200 fr. Collection de Sir Richard Wallace.

L'Escarpolette. — Charmante répétition du tableau de la vente de Morny. Elle passe pour avoir servi à Nicolas de Launay pour graver sa planche. Toile; h. 82, l. 65 cent. — Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

La Petite Escarpolette. — Toile; h. 50, l. 70 cent. (Exposé Salle Petit en 1883.) — Appartient à M. le duc de Polignac.

L'Espiègle. — (Petite fille assise sur un tabouret, tirant en riant les cheveux d'un magot.) Toile; h. 88, l. 74 cent. Exposé en 1860. — Vente Laperlier (1867); 200 fr.

Essaim d'Amours. — Esquisse d'un plafond. Peinture sur toile, de forme ovale; h. 56, l. 65 cent. — Vente du baron de Beurnonville (1881); 13 500 fr. Collection de M. Henri Péreire.

L'Étable. — Toile; h. 48, l. 60 cent. — Vente Walferdin (n° 30); 14 000 fr. Chez Mme Vve Watel.

Étang dans un Bois. — (Des enfants pêchent aux écrevisses dans un étang.) Toile; h. 64, l. 72 cent. — Vente Febvre (1882); 750 fr.

L'Étude. — (Jeune femme à mi-corps assise un livre à la main; robe jaune décolletée avec fraise ou collerette.) Peinture sur toile; h. 80, l. 65 cent. — Musée du Louvre (galerie Lacaze).

L'Étude. — (Une jeune fille, les mains appuyées sur un livre, semble apprendre sa leçon.) Pendant de *la Joie*. Toile; h. 45, l. 37 cent. Vente de la comtesse de Montesquiou-Fezensac (1872).

L'Étude guidée par l'Amour. — Toile ovale; h. 23, l. 18 p. 6 lignes. — Vente de de Launay, graveur du roy (1792).

Étude de Femme nue. — Peinture sur toile attribuée à Fragonard. — Vente aux Magasins généraux (1886); 950 fr.



Étude de Lion. — Toile; h. 44, l. 31 p. — Vente Varanchan (1777); 250 livres.

Étude ou Portrait d'Homme. — (Vu jusqu'à la ceinture, tourné à droite, la main sur son épée; front chauve, moustaches épaisses; costume espagnol rayé.) Toile; h. 80, l. 65 cent. — Vente du 20 avril 1885 (Féral expert); 2900 fr.

La Famille du Fermier. (Voyez *Intérieur rustique*.) — Gravé par Beauvarlet. Au bas de la gravure on lit : *Tiré du cabinet de M. Bergeret.*

Fanchon la Vielleuse. — (La tête terminée, le reste esquissé.) Toile. — Vente Simonet (1863); 180 fr. Ce même sujet se trouve dans la collection de M. Rothan.

Les Fatigues de la Guerre. — Les Délassements de la Guerre. — Bois; 8 p. sur 12. Tableaux très bien peints dans le goût de Watteau, suivant le catalogue. — Vente du peintre Baudouin (1770); 240 livres.

Femme assise à l'ombre d'un gros arbre. — (Plus loin une paysanne et trois vaches.) Ce tableau fait pendant au *Jeune garçon près d'une brouette*, etc... Toile; h. 12, l. 15 p. — Vente Le Roy de Senneville (1784).

La Femme au Chat. — (Une jeune femme caresse un chat qu'un enfant agace.) Toile; l. 70 cent. environ. — Chez Mme [illegible], à Chollet.

Femmes couchées et endormies sur le gazon dans un Bosquet. — Toile. — Vente de Cypierre (1845); 800 fr.

La Ferme. — Esquisse peinte, dans le style de Bened. Castiglione. — Vente Féral (mars 1884); vente Moreau-Chaslon (1886); 400 fr.

La Fermière. — Toile. Exposition des Alsaciens-Lorrains. — Collection de Mme la vicomtesse de [illegible].

La Fête de Saint-Cloud. — Grande et belle toile peinte à l'huile. Pièce capitale de l'artiste. Une parade de saltimbanques à gauche, marchands de colifichets et enfants tirant les macarons au centre, théâtre de marionnettes à droite. Au fond, les massifs du parc de Saint-Cloud et le grand jet d'eau. H. 2 mètres environ, l. 3m,20. — Salle à manger du Gouverneur à la Banque de France.

Fête dans un Parc. — Bois; h. 34, l. 42 cent. — Vente Walferdin (n° 69); 720 fr.

Le Feu aux Poudres. — (Jeune fille endormie sur un lit que des Amours troublent dans son sommeil en l'embrasant de torches incendiaires.) Toile; h. 43, l. 55 cent. — Vente de Villars (1868); vente Merton (1871); 2500 fr.

La Fontaine. — (Deux enfants se suspendent au tablier d'une jeune fille qui emplit un seau à une fontaine.) Toile; h. 48, l. 60 cent. — Vente Febvre (1882); 600 fr.; 4e vente du baron de Beurnonville (1885); 540 fr.

La Fontaine d'Amour. — Toile. Gravé par N.-F. Regnault; h. 63, l. 57 cent. — Vente Duclos-Dufresnoy (1795); vente Villeminot, payeur général de la marine (1807). Collection de Nicolas de Demidoff; vente de San Donato (faite à Paris, boulevard des Italiens, en 1870); 31 500 fr. Exposé en 1872 au *Bethnal Green Museum*, à Londres. Collection de Sir Richard Wallace.

La Fontaine d'Amour. — (Répétition du tableau précédent.) Toile; h. 53, l. 46 cent. — Vente Walferdin (n° [illegible]); 12 500 fr. Chez Mme Ve [illegible].

La Fontaine d'Amour. — Esquisse d'une charmante couleur. Toile. — Vente Saint (1846); 221 fr.

La Fontaine d'Amour. — Le Songe d'Amour. — Des répliques de ces tableaux existeraient chez Lady [illegible], à Stanmore Castle, près de Londres.

La Fontaine de la Ferme. — Bois; h. 25, l. 34 cent. — Vente Walferdin (n° 70). Chez M. le comte Pozzo di Borgo.

Forêt de Fontainebleau (Vue prise dans la). — Étude sur papier collé sur bois. h. 26, l. 34 cent. — 1re vente Walferdin (succession); 610 fr.

Foucou (Portrait du sculpteur). — Toile de forme ovale; h. [illegible], l. [illegible] cent. — Chez M. Boitelle.

La Fuite à Dessein. — Peinture sur toile,

gravée par Macret et Couché; h. 59, l. 50 cent. — Vente Camille Marcille mars 1876 ; 22000 fr. Collection de M. le baron Albert de Rothschild, à Vienne.

La Fuite à Dessein. — (Répétition du tableau précédent.) Toile de forme ovale; environ 48 cent. de hauteur sur 38 de largeur. — Collection de Mme la vicomtesse d'Harcourt.

La Fuite en Égypte. — Peinture sur toile attribuée à Fragonard; h. 44, l. 54 cent. — Vente Walferdin (nº 89).

Le Génie de l'Histoire. — (Allégorie.) Toile; h. 54, l. 45 cent. — Vente Walferdin (nº 46).

Geôlier ouvrant la Porte d'une Prison. — Toile; h. 36, l. 30 pouces. — Vente Varanchan (1777); 240 livres.

Mlle **Gérard** (Portrait de). — (En buste de grandeur naturelle, la tête de trois quarts tournée vers la gauche. Cheveux bruns frisés, costume de velours doublé de fourrure.) Toile ovale; h. 65, l. 45 cent. — Vente Huot-Fragonard (1876); 1500 fr. 1re vente Walferdin (succession); 1000 fr.

Gérard et de son Chien (Portrait de Mlle). — Peinture sur toile; h. 32, l. 24 cent. — Vente Walferdin (nº 78); 35 fr.

La Gimblette. — Peinture sur toile, en hauteur. Ce tableau est bien probablement le même qui a figuré à la vente Baroilhet (1856), où il fut vendu 405 fr. — Vente Walferdin (nº 61); 7000 fr. Chez M. Poidatz.

La Gimblette. — Répétition avec variantes du sujet précédent. Toile; h. 37, l. 45 c. — Vente Walferdin (nº 62); 1010 fr. Chez M. Cedron.

La Gimblette. — Toile; h. 69, l. 88 cent. — Vente Couvreur (1875).

Le Gourmand. — Esquisse. — Vente Simonet (1863); 167 fr.

Groupe de deux Amours. — Peinture de forme ovale; h. 27, l. 18 cent. — Vente Laperlier (1867); 200 fr.

Groupes d'Enfants dans le Ciel. — Toile. Plafond ovale tiré du cabinet de M. Bergeret. — Exposé au Salon de 1767.

Groupes d'Enfants (sur fond de ciel). — Toile; h. 81, l. 72 cent. — Vente Camille Marcille (1876); 5250 fr. Chez M. Verdé-Delisle.

Guichard (Portrait du poète). — Peinture sur bois, de forme ovale; h. 32, l. 25 c. — Vente Walferdin (nº 77); 70 fr. Collection de M. Cottier.

Mlle **Guimard** (Portrait de). — Toile, en hauteur, environ 2 mètres. (En pied, grandeur nature, robe bleue garnie de dentelles et de roses; elle est représentée dansant un pas. Un Amour la vise au talon.) — Collection de M. Camille Groult.

Mlle **Guimard** (Portrait de). — (Robe mauve, corsage lacé, gorge découverte et bras nus, une rose au sein; chapeau mauve à plumes. Elle est représentée dansant un pas de ballet.) Toile; h. 31, l. 23 c. — Provient de la collection Barker. Vente du marquis de la Rochebousseau (1873); 9610 fr.

Mlle **Guimard** (Portrait de). — (Vue de trois quarts, à mi-corps, corsage brun, collerette.) Toile; h. 81, l. 64 cent. Vente Walferdin (nº 35); 9100 fr. Chez Mme Vve Watel.

Mlle **Guimard** jouant de la guitare. — (Toquet sur la tête, toilette blanche décolletée.) Toile; h. 61, l. 49 cent. 1/2. Ce tableau a appartenu à M. le comte de La Béraudière. Il a été gravé par Courtry. — Chez M. le baron Edmond de Rothschild.

Henri IV et la Belle Gabrielle. — Esquisse avancée. Toile; h. 51, l. 35 cent. — Exposition des Alsaciens-Lorrains (1874); appartient à M. Lavallard.

Henri IV et la Belle Gabrielle. — Toile; h. 46, l. 1m,38 cent. — Vente *** (1875).

Hercule et Omphale. — Toile; h. 2 pieds 10 pouces, l. 2 pieds 3 pouces. Copie par Fragonard du tableau de Boucher qui a figuré à la vente Randon de Boisset. — Vente de Sireul (1781); 23 livres 19 sous.

Hercule enfant étouffant les Serpents. — Toile. — Chez Mme la marquise de Varennes.

L'Heure du Berger. — Peinture sur bois, de forme ovale; h. 47, l. 41 cent. Musée du Louvre (galerie Lacaze).

L'Heureuse Famille. — Toile; h. 39, l. 37 c. Parait former pendant avec *la Maîtresse d'Ecole* de la même vente. C'est une variante de *l'Heureuse Fécondité*. — Vente des tableaux du comte Perrégaux (1841); 470 fr.

L'Heureuse Famille. — Toile. — Vente du comte Andréossi (1864); 900 fr. Chez M. Émile Pereire fils.

L'Heureuse Fécondité. — Même sujet gravé par N. de Launay d'après la peinture de Fragonard. L'estampe est dédiée à C.-N. Cochin et porte cette mention : *Tiré du cabinet de M. Sérat.*

L'Heureux Ménage. — Peinture de forme ronde; l. 12 pouces 6 lignes. — Vente Didot (1825); 220 fr.

Hommage rendu à la Nature par les Éléments. — Toile; h. 18, l. 22 pouces. — Vente Jourdan (1803); 131 fr.

Homme buvant à Genoux. — (Fragment d'une plus grande composition.) Toile de forme ovale. Ce tableau est seulement attribué à Fragonard; h. 1, l. 70 c. — Musée du Louvre (galerie Lacaze).

Homme et Femme dormant. — Toile; h. 2 pieds 2 pouces, l. 2 pieds 9 pouces. — Vente du peintre Baudouin (1770); 27 livres; adj. à Varanchan.

Un Homme joue du Flageolet à côté d'une Femme; auprès un berger gardant ses moutons. — **Homme et Femme conduisant des Animaux.** — Deux peintures sur toile; h. 20, l. 35 pouces. — Vente de Grammont (1774).

Houdetot (Élisabeth-Sophie comtesse d'). — Peinture; h. 30, l. 20 cent. Ce portrait a figuré à l'Exposition des Portraits historiques en 1878. Exposé par M. le comte d'Houdetot, à Foix.

Les Indiscrets. — Vente Carrier (1846); 180 fr.

L'Inspiration. — (Un homme vêtu de rouge, une plume à la main, est assis à une table chargée de papiers.) Toile; h. 80, l. 65 cent. — Musée du Louvre (galerie Lacaze).

L'Inspiration Favorable. — (Jeune femme laurée, en buste, inspirée par un Amour.) Peinture ovale sur toile, en grisaille, en hauteur. — Collection de M. E. Marcille.

L'Inspiration Favorable. — Toile. Même sujet, mais de grandeur nature. — Chez M. Filleul, au château de Chennevières près Montargis.

L'Instant désiré. — L'expert Haro a dit à propos de ce tableau intitulé par lui *les Amants Heureux* que, « dans cette « scène d'amour si passionnément ren-« due, Fragonard lui semble avoir « donné la plus complète expression « de son talent de dessinateur et de « coloriste. » Toile; h. 55, l. 65 cent. — Vente Walferdin (n° 60); 20000 fr. Chez M. Couhin.

Intérieur de Parc où se voit une fontaine monumentale dominée par une statue de Minerve; sur le bord du bassin, des femmes lavent du linge. — Peinture sur toile. — Vente du comte d'E...

Intérieur de Parc animé de Figures. — Toile. — Vente Eugène Tondu (1865).

Intérieur rustique avec Enfants et Chiens. — Peinture sur toile, de grande qualité; h. 18 pouces sur 21. Gravée par Beauvarlet sous le titre de *la Famille du Fermier*. — Vente Lambert et du Porail (1787). Collection de la reine Hortense. Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg (n° 1516 du catalogue).

Intérieur rustique italien. — (Une jeune femme debout tient un enfant dans ses bras; d'autres repassent du linge sur la gauche.) Toile en largeur. — Vente (mai 1884, Féral expert); 850 fr. Chez M. G. Moreau-Chaslon.

Intérieur Villageois. — (Une jeune femme portant deux enfants dans ses bras cause avec un homme accroupi qui tient un mouton dont on a lié les pattes.) Toile; h. 44, l. 54 cent. — 1re vente Walferdin (succession); 1 130 fr. Chez M. B. Hochon.

Les Jalousies de l'Enfance. — Même sujet que l'esquisse moins importante de la collection Walferdin. Toile; h. 44, l.

36 cent. — Vente du baron de Beurnonville (1881); 7 800 fr.; vente Laurent Richard (1886); 8 600 fr.

Les Jalousies de l'Enfance. — Toile; h. 26, l. 20 cent. — Vente Walferdin (n° 76); 1 300 fr. Chez M. HENRI STETTINER.

Jésus lave les Pieds aux Apôtres. — Peinture sur toile cintrée du haut; h. 4, l. 3 mètres. — CATHÉDRALE DE GRASSE.

Jeune Bouquetière partant pour la Ville. — Toile. — Charles Blanc qui le dit « piquant d'effet et de mouvement » signale ce tableau chez M. JULES DUCLOS.

Jeune Couple à une Fenêtre. — Jeune Mère, son Enfant dans ses Bras. — Peintures sur bois, en pendant; h. 17, l. 11 cent. — MUSÉE DE BESANÇON (Collection Paris).

Le Jeune Écolier. — Toile. — Exposé en 1872 au Bethnal Green Museum. Collection de SIR RICHARD WALLACE.

Jeune Enfant étudiant l'Alphabet. — Toile; h. 14, l. 13 pouces. — Vente de M. M*** (1793).

Jeune Enfant tenant des Fleurs. — Toile. — Vente Baroilhet (1856); 130 fr.

Jeune Enfant tenant des Cerises. — Toile ovale; h. 12, l. 9 pouces. — Vente Le Roy de Senneville (1784). Collection de Mme CHABRAS.

Jeune Femme dans un Intérieur avec plusieurs Enfants voit apparaître à la croisée un homme qui semble les surprendre. — Toile; h. 19, l. 23 pouces. — Vente de tableaux appartenant à Mme Du Barry, Radix de Sainte-Foy, etc... (1777); 1 509 livres.

Jeune Femme en Costume de Théâtre. (Portrait de Mlle Olivier?) — Blonde, coiffée d'une toque à plumes; écharpe rattachée par un nœud rouge, la main relevée; à mi-corps.) Toile en hauteur, grandeur nature. — Chez Mme DELESSE.

Jeune Femme écrivant sous la dictée de l'Amour. — Toile ovale; h. 60, l. 50 cent. — Vente*** (1873); 3 030 fr.

Jeune Femme à la Fontaine. — Toile; h. 48, l. 60 cent. — 2e vente du baron de Beurnonville (juin 1884); 850 fr.

Jeune Femme fuyant les poursuites d'un Galant. — (Charles Blanc, dans le *Trésor de la Curiosité,* dit que cette composition a été gravée sous le titre du *Pied léger?* Est-ce *la Fuite à dessein?*. — Vente Lhomme (1834).

Jeune Femme jouant avec un petit Chien. — Toile. — Vente Otto Mundler (1871); 1 550 fr. Chez M. LE MARQUIS DE CAMBIS.

Jeune Femme en jupe rayée à falbalas, chapeau volumineux, donne un ordre à sa suivante. — Toile. — Vente du comte de Soyecourt (1863).

Jeune Femme nue, couchée à plat ventre sur son lit, serre son traversin dans ses bras. — Toile en largeur. — Chez M. J. DOUCET.

Jeune Femme tenant un Enfant enveloppé de blanc. — Esquisse de forme ovale. Toile; h. 47, l. 32 cent. — MUSÉE DU LOUVRE (galerie Lacaze).

Jeune Femme voulant couper les Ailes à l'Amour endormi. — Esquisse sur toile; h. 45, l. 37 cent. — Vente*** (février 1878); 630 fr.

Jeune Fille appuyée des deux mains sur une table. — Toile. — Vente du marquis de Véri (1785); 130 livres.

Jeune Fille à demi étendue lisant une Lettre. — Esquisse peinte sur toile h. 38, l. 30 cent. — Vente Walferdin (n° 2); 800 fr.; vente Paul de Saint-Victor (1882); 380 fr.; vente (mai 1885); 350 fr.

La Jeune Fille au Chapeau de paille. — Toile; h. 53, l. 46 cent. Attribué à Fragonard dans le catalogue Walferdin (n° 88).

Jeune Fille invoquant l'Amour au pied de sa Statue. — Bois; 13 pouces sur 17. — Vente de Sireul (1781); 60 livres; sans doute le tableau de la vente Walferdin (Voir le *Vœu à l'Amour*).

Jeune Fille à la Marmotte. — (Elle tient à la main un petit chapeau de paille.) Ce tableau faisait le pendant d'un tableau de Chardin : *Aveugle et son Chien.* — Vente Duclos-Dufresnoy (1795).

Jeune Fille coiffée d'un Bonnet de dentelle noire. — Toile. — Vente du marquis de Valori (1866).

Jeune Fille parlant à un Garçon dans un



intérieur d'Étable. — Ce tableau fait pendant à l'*Enfant conduisant une vache*. Toile; h. 20, l. 24 pouces. — Vente Le Roy de Senneville (1784).

Jeune Fille la tête à demi renversée, ornée d'un ruban vert. — Peinture ovale sur toile; h. 45, l. 38 cent. — Vente Walferdin (nº 3). Collection de M. C. Groult.

Jeunes Époux venant contempler leur Enfant endormi dans son Berceau. Toile. Une des répétitions de *la Visite à la Nourrice*; h. 26, l. 32 pouces. — Vente Constantin (1816); 7 fr. Ce prix de 7 fr. atteint par une peinture de Fragonard, à la vente du marchand de tableaux Constantin, nous fait mesurer le discrédit dans lequel était tombée, en 1816, la peinture de notre artiste! Encore ce tableau n'avait-il pas peut-être trouvé amateur, car c'est Pérignon, l'expert de la vente, qui le rachète.

Jeunes Filles dessinant un petit Enfant nu debout sur une Table. — Peinture... — Vente du comte d'E...

Jeunes Filles jouant avec un Chat. — Toile; h. 65, l. 80 cent. Vente du docteur Gaudinot; 220 fr.

Jeune Garçon près d'une Brouette; deux jeunes Femmes le regardent. — Ce tableau a pour pendant la *Femme assise près d'un gros arbre*. Toile; h. 12, l. 15 p. — Vente Le Roy de Senneville (1784).

Jeune Garçon vêtu d'un Manteau à revers rouges. Bois; h. 21, l. 17 cent. — Vente Walferdin (nº 4); 5 150 fr. Chez M. le comte Cahen d'Anvers.

Jeune Homme à la Veste bleue. — Toile; h. 80, l. 65 cent. — Musée du Louvre (galerie Lacaze).

Jeune Italienne couchée sur un Lit de repos. — « Il règne dans ce tableau une belle harmonie et beaucoup de fraîcheur. » Toile; h. 18, l. 22 pouces. Vente des tableaux de M. Benoist (1786); 243 livres.

La Jeune Mère. — (Jeune femme assise, tenant un livre et berçant son enfant.) Toile; h. 50, l. 60 cent. Ce tableau rappelle la manière de Nic. Maes. — Vente O. Mundler (1871); 2 500 fr.; vente... (1871); 1 180 fr. Chez M. Levert.

La Jeune Mère. — Toile ovale, en hauteur; h. 63, l. 52 cent. — Collection de M. Spitzer.

Jeune Mère embrassée par ses Enfants. — Toile; h. 15, l. 12 pouces. — Vente Varanchan (1777); 160 livres.

Jeune Mère et son Enfant. — Pastel de forme ovale; h. 47, l. 32 cent. — Vente Walferdin (nº 319); 570 fr., avec son pendant. Collection de M. C. Groult.

Jeune personne à mi-corps écrivant sur une Table, pendant que l'Amour lui donne un Baiser et lui présente une flèche au lieu d'une plume. — « Ébauche finie au premier coup, rendue spirituellement et d'une facilité étonnante. » Toile de forme ovale; h. 16, l. 13 pouces. — Vente faite par Paillet (1777); 151 livres.

Jeune Villageoise. — Bois; h. 33, l. 24 c. — Vente Walferdin (nº 40); 1 000 fr. Baron de Beurnonville.

Jeunes Garçons et Jeunes Filles se balançant sur une Branche d'Arbre. — Toile; h. 29 pouces 4 lignes, l. 36 pouces. Ce tableau avait pour pendant des *Bergers jouant à la palette*, dans la collection Bergeret. — Vente de Bergeret, fermier général (1786); les deux : 400 livres. Delalande.

Jeux d'Enfants, Sujets de Plafonds. — Trois esquisses peintes sur toile. — Vente de Ch. Natoire (1778).

Joas et Joad. — Bois; h. 22, l. 17 cent. 1/2. — Vente Walferdin (nº 21); 610 fr.; vente Moreau-Chaslon (1886); 385 fr.

La Joie. — (Tête de jeune fille souriant, coiffée de feuilles et de rubans.) En pendant de *l'Étude*. Toile; h. 45, l. 37 c. — Vente de la comtesse de Montesquiou-Fezensac (1872).

Joueuse de Vielle appuyée sur une borne avec deux petits chiens jouant près d'une colonne. — Cuivre; h. 10 pouces 3 lignes, l. 6 pouces 9 lignes. Ce tableau fut fait pour servir de pendant à un tableau de Chardin représentant un *Aveugle et son Chien*. — Les deux

tableaux, vente du cabinet de M*** d'Assal (1773) ; 1700 livres.

La Joueuse de Vielle. — Toile ; h. 45, l. 30 cent. — Collection de M. Rothan.

Les Jumeaux. — Toile ; h. 30, l. 23 cent. — Vente Walferdin (nº 37) ; 510 fr. Chez M. le marquis de Jaucourt.

Jupiter et Léda. — Toile ; h. 38, l. 30 cent. — 1re vente Walferdin (succession).

Les Lavandières. (Des femmes font la lessive dans un souterrain d'où monte une épaisse buée.) Toile ; h. 42, l. 48 c. — Vente Febvre (1882) ; vente du baron de Beurnonville (1883) ; 260 fr.

Les Laveuses. (Paysage avec figures finement touchées ; manière de Ruysdael.) Peinture sur toile, signée en toutes lettres ; h. 17, l. 45 cent. — Vente Walferdin (nº 7) ; 4600 fr. Collection de M. Courtin.

La Leçon de Musique. — Esquisse peinte sur toile ; h. 1m,10, l. 1m,20. Ce tableau a été donné en 1849 au Musée par M. Walferdin. — Musée du Louvre.

La Leçon de Musique. — (Assise à son clavecin, une jeune femme prend une leçon de son maître. Elle est tête nue, corsage bleu, jupe rayée rouge et blanc. A ses pieds un levrier.) — Vente du comte de Soyecourt (1863).

La Leçon Retenue. — Toile, en largeur. (Nous considérons ce tableau comme une copie du sujet bien connu : *Dites donc, s'il vous plaît.*) — Vente Gellinard (1888) ; 2 400 fr.

Ledoux (Portrait de l'architecte). — Toile. — Musée de Carnavalet.

Le Lever. — Esquisse peinte sur toile ; h. 24, l. 33 cent. — Vente Daigremont (1866).

Le Lever. — (Une jeune fille debout rattache sa chemise ; une autre encore couchée joue avec un petit chien.) Toile ; h. 74, l. 60 cent. — Chez M. le comte de Reilhac.

Lion au Repos. — Esquisse peinte sur toile ; h. 37 pouces 1/2, l. 29 pouces 1/2. — Vente du baron Vivant-Denon (1826).

La Liseuse. — (Jeune fille vue à mi-corps assise et appuyée à une table lisant une lettre.) Toile. Gravé par Le Rat ; h. 38, l. 30 cent. — Catalogue des tableaux du comte de Merle (1784). Vente du marquis de la Rochebousseau (1873) ; 3800 fr. ; vente du comte de La Béraudière (1885) ; 6000 fr. — Collection de M. G. Muhlbacher.

La Liseuse. — (Jeune fille assise de profil, nœud lilas dans les cheveux, collerette blanche et robe jaune.) Toile ; h. 82, l. 65 cent. — Ancienne collection du marquis de Cypierre. Chez M. le comte de Kergorlay.

Loth et ses Filles. — Toile. — Collection de M. Chaix d'Est-Ange.

La Main Chaude. — (Des jeunes gens et des jeunes filles jouent à la main chaude.) Elle a pour pendant *le Cheval Fondu*. Peinture sur toile ; h. 1m,15, l. 92 cent. — Galerie Hope. Salon de Jenny Colon. Vente E. Péreire (1872) ; 5200 fr. (10 400 fr. avec le pendant). Chez M. le comte Pillet-Will.

Le Maître du Monde. — Toile ; h. 50, l. 42 c. — Vente Walferdin (nº 53) ; 810 fr. Chez M. le comte Mniszech.

La Maîtresse d'École. — (Elle va partager un grand pain entre une demi-douzaine de marmots.) Toile ; h. 38, l. 37 c. — Vente des tableaux du comte Perrégaux (1841). Exposé en 1872 au Bethnal Green Museum. Collection de Sir Richard Wallace.

Les Marchands de Jouets. — (Esquisse d'un épisode de la fête de Saint-Cloud.) Toile ; h. 39, l. 31 cent. — Vente Walferdin (nº 12) ; 335 fr.

La Mare. — (Des jeunes femmes pêchent dans l'eau avec des paniers ; un chien poursuit des canards.) Toile. Tableau peint dans le sentiment de Ruysdael. H. 64, l. 71 cent. — 1re vente Walferdin (succession) ; 1 050 fr.

La Mare. — (Paysage avec figures et animaux. Un paysan entré dans l'eau en chasse le bétail ; dans la manière de Ruysdaël comme le précédent.) Toile ; h. 37, l. 45 cent. — Vente Walferdin (nº 6) ; 2500 fr. Collection de Mme la vicomtesse de Courval.

Les Marionnettes. — Toile; h. 67, l. 85 c. — Étude très poussée de la partie droite du grand panneau décoratif, *la Foire de Saint-Cloud* de la Banque de France. — Collection de M. Léopold Goldschmidt.

M. Maubert (Portrait de). — Frère de l'hôte de Fragonard à Grasse; de face, coiffé d'un feutre et d'un costume gris clair. Toile forme carrée. — Chez M. Malvilan, à Grasse.

La Mélancolie. — Peinture. — Vente Baroilhet (1856); 50 fr.

Mercure et Argus. — (Manière de Jordaëns ou copie de Jordaëns.) Toile; h. 57, l. 70 cent. — Vente Walferdin (n° 47); 700 fr. Lazard.

La Mère de Famille. — *Gravé d'après le tableau original de H. Fragonard, peintre de l'Académie, par A. Romanet.* Peinture sur toile.

Le Message Amoureux. — (Jeune femme dans un coquet ajustement blanc; bonnet à plumes blanches, rubans roses. Elle est assise, vient de recevoir une lettre et contemple en même temps un portrait. Sa suivante se penche pour voir.) Toile. — Vente du comte de Soyecourt (1863).

Minerve donnant des Conseils à la Déesse de la Peinture. — Esquisse pour plafond, sur toile, en largeur. — Chez M. Arsène Houssaye.

La Mort de l'Enfant. — Bois; h. 30, l. 25 c. Petite esquisse d'un sentiment profond. — Vente Walferdin (n° 29); 1 100 fr. Collection de M. C. Groult.

Le Moulin à Vent. — Toile; h. 30, l. 40 c. — Vente Huot-Fragonard (1876), 410 fr.; 2e vente du baron de Beurnonville (1884); 205 fr.

Moutons gardés par des jeunes Pâtres. — Toile de forme ovale; h. 14, l. 10 p. — Vente Robert de Saint-Victor (1882); 150 fr.

La Musique. — (Homme assis, vu de dos, retourne la tête en jouant de la guitare.) Toile signée : *Frago 1769*. On lit derrière la toile d'une ancienne écriture : *Portrait de M. de la Bretèche, peint par Fragonard en 1769, en une heure de temps.* H. 80, l. 65 cent. — Musée du Louvre (galerie Lacaze).

La Naissance de Bacchus. — Toile; h. 70, l. 96 cent. — Vente Walferdin (n° 64); 1 325 fr. Spiridon.

Ne Réveillez pas l'Enfant qui Dort! — Toile; 16 pouces sur 14. — Vente de Clos, ancien lieutenant criminel de la Prévôté de France (1812); 600 fr. Laneuville.

La Nymphe Endormie. — Toile en largeur. — Collection de M. C. Groult.

Nymphes couchées écoutant un Satyre jouer de la Flûte de Pan. — Toile ovale; h. 54, l. 44 cent. — Collection de M. Jean Dollfus.

Ourse allaitant un Enfant. — Toile. — Chez M. le comte Lanjuinais.

Le Pacha. — Toile; h. 72, l. 90 cent. — Vente Laurent Richard (1878); 1 220 fr. Chez Mme Charcot.

Pan et Syrinx. — Toile de forme ovale; h. 50, l. 60 cent. — Collection du comte de La Béraudière. Vente Auguste Sichel (1886); 900 fr. Collection de M. Léon Michel-Lévy.

La Parade. — Étude très faite d'un épisode de *la Fête de Saint-Cloud.* Toile; h. 49, l. 37 cent. — Vente Walferdin (n° 11); 3 100 fr. Chez Mme Vve Waill.

Le Parc. — (Paysage avec figures.) Bois; h. 34, l. 48 cent. — Vente Walferdin (n° 73). Chez M. de Sibien.

Parc animé de Figures, auprès d'un temple; dans le ciel des Amours tenant des guirlandes. — Toile; h. 47, l. 42 cent. — Vente Walferdin (n° 14); 1 300 fr. Gasquet.

Parc avec Jets d'eau et Statues : Deux dames parlent à un cavalier accoudé à une balustrade. — Toile. — Vente Saint (1846); 126 fr.

La Partie interrompue. — (A l'arrivée inopportune d'une vieille femme, une jeune fille s'évanouit dans les bras de son amoureux.) Toile; h. 37, l. 30 cent. — Vente Laperlier (1879); 350 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881), 450 fr.

Pâtre debout sur une Butte jouant de la Flûte. Il a son Chien à côté de lui et une Femme l'écoute. — Tableau de 22 p. sur 18. Ce tableau fut exposé au Salon de 1765. Il appartenait à M. Bergeret de Grandcour.

Le Pâtre. — Toile de forme ovale; h. 40, l. 30 cent. — Vendu avec *les Bergers*; vente du baron de Beurnonville (1881); 730 fr.

Paysage avec Cabaret rustique et Buveurs attablés sous une Tonnelle. — Toile. — Vente Eugène Tondu (1865).

Paysage aux deux Moulins à Vent, figures et animaux. — Toile; h. 12, l. 15 p. — Vente Robert de Saint-Victor (1822); 73 fr.

Paysage éclairé par un beau soleil et d'un piquant effet. — Peinture sur toile. Tableau signalé avec d'autres de Fragonard dans la maison de l'amateur Lenoir-Dubreuilh (Thierry, *Guide des Amateurs et des Étrangers à Paris*, (1787).

Paysage avec Cavalier; chemin vivement éclairé; terrain accidenté; vieux chêne dépouillé de feuillage. — Bois; h. 26 c. 1/2, l. 43 cent. — Vente Evrard Rhôné (1861); 104 fr.

Paysage avec Chaumière et Site montagneux. — Toile; h. 30, l. 36 cent. — Provient de la collection Descamps. Musée de Rouen.

Paysage avec Cours d'eau dans des Rochers. — Toile. — Vente Moreau-Chaslon (1886); 300 fr.

Paysage avec Figures. Effet de Soleil. — Toile; h. 37, l. 29 cent. — Vente Walferdin (n° 43); 3 005 fr. Collection de Mme Risler-Kestner.

Paysage animé de Figures. — (Près d'une cascade des femmes lavent du linge. Sur un pont rustique passe un troupeau.) Toile. — Vente Dubois (1860); 1 000 fr.

Paysage avec Laveuses près d'une Mare au bord de laquelle un Ane est arrêté. — Toile; h. 91. l. 73 cent. — Acquis du marquis de Langeac en 1822. Collection de Louis XVIII. Musée du Louvre.

Paysage montagneux. — (Sur le penchant d'une colline boisée, le soleil éclaire une femme qui passe près de deux bergers.) Toile; h. 26; l. 34 cent. — Vente Étienne Arago (1872); 260 fr.

Paysage avec petites Figures. — Bois; h. 32, l. 40 cent. — Vente Walferdin (n° 67); 690 fr. Decision.

Paysage pittoresque dans le Style des Jardins d'Italie. — Toile; h. 12, l. 14 p. — Vente de Pope (1792); 180 livres.

Paysage avec Roches sablonneuses et Animaux. — Toile. — Vente Saint (1846); 180 fr.

Paysage avec une Roche d'où jaillit une Source; un Pâtre y mène boire son Troupeau. — Toile; h. 20, l. 23 pouces. — Vente du duc de Chabot (1787); 710 livres.

Paysage avec Terrasses, Statues et Personnages. — Toile; h. 50, l. 60 cent. — Vente*** (1873).

Paysage touffu d'Arbres. — (A gauche un terrain élevé et sablonneux; sur le devant deux jeunes femmes lavent du linge dans un étang; à droite un chien et des canards. Ce morceau savant de touche est fait du premier coup.) Toile; h. 24, l. 26 pouces. — Vente Le Roy de Senneville (1784).

Paysage avec Chaumière et Paysan. — Bois; h. 23, l. 35 cent. Cette peinture est seulement attribuée à Fragonard, dans le catalogue Walferdin. — Vente Walferdin (n° 80).

Paysages chauds et de bon style, enrichis de figures agréables et d'animaux. — Deux toiles; h. 13 pouces 6 lignes, l. 17 p. — Vente du cabinet de M*** (d'Assal, 1773); 2 000 livres. Adj. à Quesnay. Ces mêmes tableaux se retrouvent l'année suivante à la vente de tableaux de M. L. C. D. B. (le comte Du Barry); 1 460 livres. Vente du prince de Conti (1777); 1 597 livres.

Une Paysanne assise sur une Mule croise un Paysan conduisant un Ane par la Bride. — Toile; h. 38, l. 46 cent. — Vente du comte Potocki (1885).

Peintures de Grasse : Les Progrès de l'Amour



LA NOUVELLE ARRIVÉE AU SÉRAIL

D'après un Dessin.

dans le Cœur des Jeunes Filles ou les Amours des Bergers. — Décoration complète d'un salon, comprenant dix peintures principales et des ornements de fleurs dans les angles, dont cinq grands panneaux en hauteur, quatre dessus de porte de forme carrée et un dessus de cheminée. Peintures sur toile. 1° *L'Escalade*; h. 3m,60, l. 2m,40; 2° *la Poursuite*; h. 3m,60, l. 2m,16; 3° *la Déclaration d'amour*; h. 3m,60, l. 2m,16; 4° *l'Amant couronné*; h. 3m,60, l. 2m,40; 5° *l'Attente* ou *l'Abandon*; h. 3m,60, l. 2m,40; dessus de porte, de forme carrée, en largeur : *l'Amour-Folie*; *l'Amour et la Flèche*; *l'Amour poursuivant une Colombe*; *l'Amour vainqueur*; dessus de cheminée : *Apothéose de l'Amour*. Peintures exécutées pour Mme la comtesse Du Barry. — Chez M. MALVILAN, à Grasse.

Personnages à la Fontaine. — Toile; h. 93, l. 62 cent. — Exposition des Alsaciens-Lorrains. Collection de Mme LA DUCHESSE DE LAROCHEFOUCAULD.

Le Petit Dessinateur. — (Le jeune garçon qui dessine d'après un plâtre, serait Alexandre Fragonard, le fils d'Honoré.) Bois; h. 12, l. 17 cent. — Vente Walferdin (nº 36); collection de Mme RISLER-KESTNER.

Petit Garçon à la Curiosité. — Petite Fille à la Marmotte. — Petites peintures sur cuivre se faisant pendant; h. 11 p. 1/2, l. 9 pouces. — Vente du marquis de Véri (1785); 400 livres.

Le Petit Prédicateur. — Toile; h. 20 pouces 6 lignes, l. 24 pouces. Ce tableau a été gravé par de Launay en pendant de *l'Éducation fait tout*. — Vente de de Launay, graveur du roy (1792).

La Petite Bouquetière. — Toile. — Vente Jules Haas (1884).

La Petite Coquette. — Bois; h. 32, l. 24 c. — Vente Walferdin (nº 27); 7000 fr. Chez M. LE COMTE DE POURTALÈS.

La Petite Fille aux Chiens. — Toile ovale; h. 60, l. 50 cent. — Vente Laperlier (1879); 2260 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881); 2000 fr. SICHEL.

Petits Amours groupés sur des Nuages. — Toile ovale; h. 23, l. 20 pouces. — Vente des tableaux de M. Benoist (1786); 999 livres 19 sous.

Philosophe assis, la Tête appuyée sur sa Main. — Tableau plein de ragoût, d'une touche claire et facile. Toile; h. 3 pieds 1 pouce, l. 2 pieds 1 pouce. — Vente du peintre Baudouin (1770); 19 livres.

Pierrot. — Toile. — Collection de SIR RICHARD WALLACE.

Plafond d'un Hôtel. — Toile. Cette peinture passe pour avoir été commandée pour Trianon. — Chez Mme RIDGWAY.

Poisson (Mlle). — (Blonde, poudrée, rubans roses au corsage.) Toile ovale; h. 60, l. 50 cent. — Chez M. PICARD.

Pompadour (Portrait de la marquise de). — (Assise devant une table, le crayon à la main; un nègre lui présente une partition. En arrière une toile ébauchée, des livres...) Esquisse sur toile; h. 1m,07, l. 1m,27. — Succession du Blaizel (1873); 1000 fr.

Le Pont de Bois. — Toile; h. 62, l. 84 c. — Vente... (1873); 3200 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881); 6600 fr. Duc de Castries. Collection de Mme LA VICOMTESSE E. D'HARCOURT.

Pont de Pierre avec groupe d'Arbres; auprès un Pâtre garde ses Moutons. — (Signé en toutes lettres. Pendant du *Vieux Moulin*. Première manière de Fragonard, alors qu'il imitait Boucher.) Toile; h. 56, l. 82 cent. — Vente*** (1874).

Portrait d'Acteur. — (Grandeur nature, vu jusqu'aux genoux, regardant de gauche à droite, figure animée et colorée, costume théâtral, large collerette, vêtement jaune clair, mains largement traitées...) Toile; h. 80, l. 65 cent. — Vente Vallet, conservateur du Musée de Bordeaux (janvier 1884); 16500 fr. Collection de M. LE BARON ALPHONSE DE ROTHSCHILD.

Portrait d'Actrice. — (Jeune femme blonde, de grandeur nature, vue jusqu'aux genoux, faisant pendant au précédent. Elle est décolletée, avec collerette blan-

che et corsage gorge-de-pigeon qui enserre sa fine taile. Tenant une romance de sa main gantée de blanc, elle sourit et s'apprête à chanter. Toile; h. 81, l. 65 cent. (Il existe deux bonnes copies de ces peintures, de la main du comte de Brehan, chez M. Colette de Baudicour). — Vente Vallet (janvier 1884); 26000 fr. Collection de M. LE BARON ALPHONSE DE ROTHSCHILD.

Portrait d'une Danseuse. — Jupe gorge-de-pigeon, robe blanche à paniers; elle essaie un pas les mains sur les hanches.) Toile; h. 35, l. 26 cent. — Exposé en 1860. Collection de M. LE BARON DE SAINT-PIERRE.

Portrait d'Enfant. — Bois; h. 16, l. 12 c. — Vente du comte de la Béraudière (1885); 490 fr.

Portrait de Femme. — **Portrait d'Homme.** — Toiles, en pendant; h. 28, l. 23 cent. — Vente Levy-Cremieu (1886); 3000 fr.

Portrait d'Homme, le cou entouré d'un foulard blanc. — Toile; h. 52, l. 46 c. — Chez M. ROBLIN.

Portrait d'Homme. — H. 80, l. 64 cent. — Exposition des Portraits du Siècle (1885); Chez M. NAIGEON.

Portrait d'Homme. — Toile. — Vente (20 avril 1885); 2900 fr.

Portrait de jeune Femme blonde, coiffée d'une Fanchon blanche. — **Portrait de jeune Femme blonde, coiffée de Rubans ponceaux.** — Peintures sur toile formant pendants; h. 50 cent. Délicieuses têtes de jeunes filles, d'une pâte grasse et délicate à la fois. De la meilleure qualité de Fragonard. — Collection de Mme LA BARONNE NATHANIEL DE ROTHSCHILD.

Portrait d'un jeune Garçon. — Toile. — MUSÉE DE NANTES.

Portrait d'un jeune Garçon. — Vente Carrier (1846); 199 fr.; un autre, même vente, 116 fr.

Portrait de vieille Femme. — Toile. — Chez M. FERLET DE BOURBONNE.

Portraits des Princes de la Maison de Bourbon et de la Maison de Condé. — Série de quarante-deux portraits peints à l'huile, par Fragonard, Lemonnier et Vincent, d'après des originaux anciens. Ils ont été gravés par Miger pour l'*Histoire des Princes de la Maison de Bourbon*, par Desormeaux. Paris, 1779-1788. 5 vol. in-4. H. 18, l. 13 cent. Collection de S. A. R. LE DUC D'AUMALE, au château de Chantilly.

Le Pot au Lait. — Toile ovale, en largeur, gravée par Ponce, d'après la peinture de Fragonard, en pendant du *Verre d'Eau.*

La Poursuite. — (Esquisse de l'un des panneaux décoratifs de Grasse. Pendant de *l'Escalade* dans la collection Walferdin.) Toile; h. 67, l. 38 cent. — Vente Walferdin (n° 32 avec le n° 33); 30000 fr. Chez Mme Vve WATEL.

Le Premier Baiser. — Toile de forme ovale, gravée par J. Jacquemart; h. 38, l. 31 cent. — Vente J. Reiset (1870); 4200 fr.; vente*** (J. Wilson 1874); 8200 fr. Collection de M. VON DERWIES.

Les Premières Caresses du Jour. — Toile. Gravé par H. Gérard; h. 60, l. 45 c. — Vente Camille Marcille (1876); 1320 fr. LAZARD.

La Pièce d'Eau. — Toile; h. 30, l. 39 cent. Collection du COMTE DE LA BÉRAUDIÈRE.

Les Premiers Pas de l'Enfance. — Peinture sur bois de forme ovale; h. 22, l. 25 c. Attribuée à Fragonard dans le catalogue Walferdin. — Vente Walferdin (n° 84).

Le Printemps. — **L'Été.** — (Bas-reliefs avec Amours.) Peintures sur toile, forme dessus de portes, en grisaille; h. 87, l. 1^m,23. — Vente John Wilson (1874); 19900 fr. les deux.

Les Projets de Mariage. — Bois; h. 36, l. 30 cent. — Vente Walferdin (n° 14); 1800 fr. Collection de M. EDOUARD ANDRÉ.

Psyché et l'Amour. — Esquisse sur toile; h. 37, l. 45 cent. — Vente Walferdin (n° 38); 430 fr. Collection de M. DÉGLISE.

Psyché fait voir à ses Sœurs les Présents qu'elle a reçus de l'Amour. — Toile. C'est l'un des premiers tableaux de Fragonard. Il fut exposé dans les appartements du roi, à Versailles, en janvier 1754, alors que le jeune peintre était pensionnaire de l'*École Royale des Élèves protégés*.

Pygmalion au pied de sa Statue. — Toile : h. 36, l. 41 cent. — Vente Walferdin nº 50 ; 2550 fr. Chez M. Brizac.

Le Rabbin. — (Étude de grandeur demi nature.) Bois ; h. 31, l. 25 cent. — Vente Walferdin (nº 19 ; 380 fr. Chez M. Reinach.

Récréation après la Collation dans un Jardin. — Toile ; h. 13 pouces 6 lignes, l. 16 pouces 6 lignes. — Vente du peintre Baudouin (1770 ; 30 livres. Basan.

Les Religions du Monde. — Quatre peintures sur toile formant panneaux décoratifs : h. 1m,62, l. 70 cent : *la Religion chrétienne* ou Européenne ; *la Religion du Grand Lama* ou Asiatique ; *la Religion musulmane* ou Africaine ; *la Religion des Incas* ou du Nouveau-Monde. Médaillons avec ornements et guirlandes appropriés aux sujets. Ces peintures, qui passent pour avoir été exécutées pour M. Courtin de Saint-Vincent sous l'inspiration de Voltaire, décoraient un salon du château de Saint-Vincent, près de Roanne. En 1878, M. le prince Rospigliosi à qui ces peintures étaient arrivées par héritage ou alliance, les vendit à M. Vallas, à Roanne.

Renaud dans les Jardins d'Armide. — Toile ; h. 71, l. 90 cent. Peinture traitée en esquisse. — Vente Léopold Flameng (avril 1882) ; 9050 fr. ; vente du baron de Beurnonville (1883 ; 8000 fr. Collection de M. G. Mühlbacher.

Le Rendez-vous de Chasse. — Toile ; h. 56, l. 73 cent. — Vente Walferdin nº 25 ; 2700 fr. Chez Mme Vve Waill.

La Rentrée des Troupeaux. — Toile ; h. 56, l. 72 cent. — Vente Walferdin nº 55 ; 3850 fr.

Le Repas des Voyageurs. — Toile attribuée à Fragonard dans le catalogue Walferdin ; h. 20, l. 25 cent. — Vente Walferdin (nº 85).

Le Repos. — Esquisse sur toile ; h. 24, l. 32 cent. — Collection de M. G. Mühlbacher.

Le Repos de la Sainte Famille. — Toile de forme ovale. — Vente de Mme Auger (mai 1886 ; 2550 fr. Chez Ch. Pillet.

La Résistance. — (Une jeune soubrette qui s'est laissée choir sur un lit, se défend contre les entreprises d'un galant.) Peinture de forme ovale ; h. 75, l. 60 cent. — Collection Laperlier ; 3500 fr. ; vente de San Donato à Florence (mars 1880). Chez M. le marquis de Saint-Aubanel.

Le Retour des Champs. — Toile. — Vente du comte de Pembroke ; 810 fr.

Renaud dans la Forêt Enchantée. — (Scène de *la Jérusalem délivrée*.) Toile ; h. 72, l. 91 cent. — Vente Walferdin (nº 16) ; 1300 fr. Chez Mme Vve Waill.

Le Retour au Logis ou la Réconciliation. — Toile ; h. 72, l. 92 cent. — Vente du marquis du Blaisel (1868) ; 17000 fr. ; vente Nariskine (1883) ; 19000 fr. Collection de M. Stern.

Le Retour au Logis ou la Réconciliation. — Toile ; h. 69, l. 87 cent. — Vente Henri Didier (1868) ; 1450 fr. Collection de Mme Denain.

Le Retour au Logis. — (Esquisse ou première pensée, différente de la composition définitive.) Toile ; h. 24, l. 33 cent. — Collection de M. Deguise.

Le Réveil de la Nature. — Toile ; h. 61, l. 50 cent. — Vente du baron de Beurnonville (1881) ; 15900 fr. Collection de M. le comte Daupias, à Lisbonne.

La Rêveuse. — Charmante peinture ; belle qualité. Toile ; h. 32, l. 24 cent. Gravée à l'eau-forte par Toussaint. — Vente du baron d'Ivry (1884) ; 36000 fr. Collection de Mme la baronne Willie de Rothschild, à Francfort.

Rivière à l'entrée d'un Bois ; plusieurs personnes se disposent à monter en Bateau. — Petit tableau *fin et ragoûtant*. Cuivre ; h. 9 pouces 1/2, l. 12 pouces 1/2. — Vente du marquis de Véri (1785) ; 500 livres.

Le Rocher. — (Beau paysage représentant à gauche un chemin escarpé gravi par des paysans et des bestiaux ; au centre, le rocher ; à droite, un abreuvoir ; ciel nuageux.) Signé à gauche : *Fragonard*. Toile ; h. 53, l. 62 cent. — Vente Walferdin (nº 54) ; 5900 fr. Collection de M. Courtin.

Rocher avec Fontaine où boit une Vache blanche; trois autres vaches; auprès d'elles un homme à cheval et des moutons. — Toile; h. 20 pouces 6 lignes, l. 23 pouces. — Vente Randon de Boisset (1787); 1650 livres; vente Walferdin (succession); 1300 fr. Chez M. de Lauverjat.

Rochers avec Cascade. — Toile; h. 2 pieds 3 pouces, l. 1 pied 9 pouces. — Vente de Sireul (1777).

Ruth et Booz. — Toile; h. 43, l. 50 cent. — Vente Baroilhet (1856); 165 fr.; vente Walferdin (nº 23); 310 fr.

Le Sacrifice interrompu. — Esquisse sur toile d'un faire libre; h. 57, l. 89 cent. — Vente Walferdin (nº 8); 550 fr. Lacroix.

Le Sacrifice d'Iphigénie. — Esquisse peinte sur toile; h. 25, l. 33 pouces. — Vente Varanchan (1777); 240 livres.

Le Sacrifice d'Iphigénie. — Esquisse peinte sur carton; h. 24, l. 31 cent. Vente Walferdin (nº 49); 220 fr.

Sacrifice au Minotaure. — Toile. Cette composition semble former pendant avec la composition de *Renaud dans la Forêt enchantée*, dont elle a les dimensions. H. 72, l. 91 cent. — Vente Walferdin (nº 17); 5300 fr. Brame.

Le Sacrifice de la Rose. — Bois; h. 19, l. 15 pouces 1/2. — Vente de Godefroy, ancien contrôleur de la marine (1813); 355 fr.; vente du baron Vivant-Denon (1826).

Le Sacrifice de la Rose. — Toile; h. 59, l. 49 cent. — Vente Walferdin (nº 57); 8000 fr. Chez M. le comte de Ganay.

Le Sacrifice de la Rose. — (Composition différente de la précédente.) H. 31, l. 24 cent. — Vente Valferdin (nº 58); 4100 fr. Chez Mme Vve Paillard.

Le Sacrifice de la Rose. — Bois; h. 51, l. 41 cent. Réplique différente de la vente Walferdin. Par ses dimensions ce tableau semble être le même que celui de la vente Denon. — Vente A... A... (avril 1882); 3050 fr.

Saint Jean-Baptiste. — Toile; h. 1m,18, l. 69 cent. — Vente de Villars (1868).

Sapho inspirée par l'Amour s'apprête à tracer des Vers, avec une Flèche, du dieu que l'on adore à Cythère. — Peinture; h. 21 pouces 9 lignes, l. 17 pouces 6 lignes. — Vente du cabinet d'Augustin de Saint-Aubin (avril 1808; 7 fr. 10 sous). Adj. à Brunet.

Saint Pierre (La Délivrance de). — Esquisse peinte sur bois. H. 24, l. 30 cent. — Collection de M. Étienne Arago.

Sapho recevant des Flèches de l'Amour. Toile de forme ovale: h. 23, l. 34 pouces. Vente du marquis de Véri (1785); 625 livres. Adj. à Sobire.

Scène de Famille. — Toile. — Vente du comte d'Houdetot (1859); 585 fr.

Scène Galante. — Jeune femme sollicitée par un jeune homme placé dans la ruelle de son lit. Toile; h. 23, l. 18 cent. — Vente H. Didier (1868); 1320 fr. Chez M. Alexandre Dumas.

Scène d'Intérieur analogue à la composition gravée connue sous le nom de *la Mère de Famille*. — (Dans un intérieur rustique, une jeune femme assise tient un enfant nu près d'elle. Un homme placé par derrière soutient un enfant plus âgé, coiffé d'un grand chapeau gris. Un âne, monté par un jeune homme, passe la tête à la fenêtre. Excellente qualité. Toile; h. 29, l. 37 cent. — Vente du cabinet Brunet-Denon. Chez M. Bouctot.

Scène Mythologique. — (Divinités sur des nuages, une naïade appuyée sur une urne.) Pastel de forme ovale; h. 45, l. 37 cent. — Vente Walferdin (nº 10); 1025 fr. Chez M. Hébrard.

Au Sérail. — Toile. — Ce tableau a figuré à l'Exposition rétrospective de Marseille (1861). Cabinet de M. Gendarme de Bevotte, à Avignon.

Le Serment d'Amour. — Toile de forme ovale; h. 64, l. 55 cent. (L'un des plus charmants tableaux du maître, et bien connu par la gravure de Mathieu.) — Vente Saint (1846); 1100 fr.; collection du duc de Narbonne; vente Horsin-Déon (1868); 18000 fr. environ; vente Nariskine (1883); 42000 fr. Chez M. le baron Gustave de Rothschild.

Le Serment d'Amour. — Toile; h. 40, l. 32 c. Même composition plus petite que la précédente. — Musée de Tours.

Serments d'Amour. — Peinture au pastel de forme ovale signé en toutes lettres et datée de 1784 ainsi que le pendant, *la Déclaration*; h. 31, l. 26 cent. — Vente du marquis de la Rochebousseau (mai 1873); 2355 fr.

Site boisé et accidenté; sur le devant une jolie petite figure de femme gardant deux vaches blanches. — Bois; h. 22, l. 32 cent. — Vente Horsin-Déon (1868).

Les Soins Maternels. — Toile. — Vente Barouilhet (1856); 710 fr.

Le Sommeil d'Endymion. — Esquisse en grisaille sur toile. — Chez M. Malvilan, à Grasse.

Le Sommeil de Vénus. — Peinture attribuée par son possesseur à Fragonard. Toile en hauteur. — Chez M. Arsène Houssaye.

Le Songe d'Amour. — Peinture gravée au pointillé par Regnault. Toile; h. 60, l. 50 cent. — Vente Mareille (1857); vente Burat (1885); 3 300 fr. Collection de M. le marquis de Talleyrand.

Le Songe de Plutarque. — Toile; h. 23, l. 31 cent. — Provient de la collection Descamps. Musée de Rouen.

La Source ou l'Abreuvoir. — (Paysage orné d'une roche d'où jaillit une source retombant dans une cuve. Un pâtre y mène boire son troupeau.) Toile; h. 20 p., l. 23 pouces 1/2. — Vente du duc de Chabot (1787).

La Source ou l'Abreuvoir. — (Peint dans la manière de Benedetto Castiglione.) Toile; h. 47, l. 38 cent. — Collection de M. Déglise.

Le Souvenir. — (Voyez *le Chiffre d'Amour*.)

Stormont (Portrait de lady), depuis comtesse de Mansfield, femme de l'ambassadeur d'Angleterre auprès de la cour de France. — En buste de trois quarts, cheveux poudrés, bonnet léger blanc à ruban bleu, vêtue de bleu, avec nœud lilas et fichu blanc. Le cadre est un don de Marie-Antoinette à lady Stormont. Toile; h. 50, l. 41 cent. — Vente de San Donato (Florence 1880).

Sujet Allégorique et Mythologique. — Esquisse peinte sur toile; h. 45, l. 37 cent. Cette peinture, attribuée seulement à Fragonard par le rédacteur du livret du musée de Quimper, est accompagnée de six autres peintures attribuées au même peintre. — Musée de Quimper.

Sujet de l'Ancien Testament. — Peint dans le goût d'Elzheimer. Bois; h. 4 p. 6 lignes, l. 7 pouces. — Vente de Gramont (1774).

Sujets allégoriques représentés par des Enfants. — Quatre peintures sur toile formant dessus de portes. — Vente de Bergeret, fermier général (1786); 119 livres 19 sous; adj. à l'abbé de Saint-Non.

Sultane assise sur une Ottomane. — Toile; h. 3 pieds, l. 2 pieds 6 pouces. — Vente Randon de Boisset (1777); 4200 livres; vente Vassal de Saint-Hubert (1783); 2 700 livres.

Supplice d'une Vierge chrétienne. — Toile; h. 40, l. 52 cent. — Vente Walferdin (nº 68); 310 fr. Chez M. de Siéhen.

La Surprise. — Pendant de *la Correction*. Ces deux tableaux qui avaient souffert, ont été retouchés par Théophile Fragonard. Toile; h. 25, l. 34 cent. — Vente Huot-Fragonard (1876); 130 fr.

Le Temps orageux. — Toile, en largeur; gravée par Mathieu d'après la peinture de Fragonard. L'estampe est dédiée au comte de Choiseul-Gouffier.

Terrasse ombragée de grands Arbres aux environs de Rome. — Toile; h. 14, l. 17 p. — Vente faite par Paillet (1777); 520 livres.

Le Tertre. — (Au bord d'une rivière coulant au pied d'un tertre vert, des pêcheurs relèvent des filets.) Paysage dans le sentiment de Ruysdaël. Toile; h. 37, l. 45 cent. — Vente Walferdin (nº 26); 3150 fr. Collection de M. Borthon, à Dijon.

Tête d'Étude pour une des figures de *l'Heureuse Famille*. (Dame enveloppée d'une mante blanche.) Toile de forme ovale; h. 40, l. 31 cent. — Vente

du baron de Beurnonville (1881); 530 fr. Decaux.

Tête d'Étude pour *le Sacrifice de la Rose.* — Bois; h. 19, l. 15 cent. — Vente Walferdin (nº 59); 1520 fr. Chez M. le marquis de Breteuil.

Tête de Femme. — Exposée aux Alsaciens-Lorrains en 1874. — Collection de M. Édouard André.

Tête d'Homme. — Étude peinte. Au dos on lit sur le châssis : Par Fragonard, souvenir de Pauline Bouchardy, donné à notre ami Joseph Bouchardy. — Vente faite par Lasquin (1884).

Tête d'Homme coloré, vu de face. — Toile. — Collection de M. C. Groult.

Tête de jeune Fille d'une expression agréable. — (Elle est d'un beau ton de couleur et de l'effet le plus piquant.) Toile; h. 17, l. 14 pouces. — Vente de M. le marquis de Pille (1785).

Tête de jeune Fille, de face. — Toile, en hauteur. — Collection de M. Rothan.

Tête de jeune Fille brune avec rubans rouges dans les cheveux. — Toile; h. 45, l. 37 cent. — Vente de Mme Vve Devisme née Pigalle (1888); 1950 fr. Collection de M. J. Doucet.

Tête de jeune Fille coiffée d'un bonnet sur ses cheveux poudrés. — Peinture de forme ovale; h. 23, l. 17 cent. — Exposée en 1860. Collection Carrier.

Tête de jeune Garçon. — Peinture. — Vente Hacquin (1830); 62 fr.

Tête de jeune Homme, de profil, tourné à gauche, col rabattu, vêtements inachevés. — Toile; h. 45, l. 37 cent. — Vente Walferdin (nº 51); 610 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881); 400 fr. Collection de Mme Charras.

Tête de Prêtresse. — Toile. (Cette peinture faisait partie des envois faits par Natoire au marquis de Marigny, directeur des travaux des pensionnaires de l'Académie de France à Rome.

Tête de Vieillard, de face. — Ne serait-ce pas la *Tête de Vieillard* exposée par Fragonard au Salon de 1767? H. 14 p. 6 lignes, l. 12 pouces. — Vente après décès du peintre Baudouin (1770); 12 livres 16 sous. Lacombe.

Tête de Vieillard, de trois quarts, coiffé d'une toque. — (Dans la manière de Tiepolo. Toile; h. 52, l. 43 cent. — Collection de M. Édouard André.

La Toilette Champêtre. — Bois; h. 33, l. 25 cent. — Vente du docteur Gaudinot; 390 fr.

La Toilette de Vénus. — Toile; h. 72, l. 50 cent. — Collection Barroilhet.

Le Torrent. — Le Moulin. — Toile; h. 33, l. 38 cent. — Vente Huot-Fragonard (1876); 420 fr.

Triomphe de Vénus. — Esquisse peinte sur bois, d'un plafond circulaire. Diamètre : 77 cent. — Musée de Besançon. Collection Paris).

Les trois Arbres. — (Paysage rappelant la manière des Hollandais.) Bois; h. 33, l. 24 cent. — Vente Walferdin (nº 13); 2100 fr. Chez M. le comte de Pommereu.

Trois jeunes Filles dont une sur un Lit. — Toile; h. 2 pieds 1 pouce 9 lignes, l. 2 pieds 9 pouces. — Vente Randon de Boisset (1787); 299 livres 19 sous. Quesnay.

La Vache Blanche. — Toile; h. 58, l. 71 c. — Vente du marquis de Saint-Mars (1859); 3060 fr.

Vache dans un Paysage. — Toile. — Vente Eugène Tondu (1865).

Vaches et Bouviers à l'Abreuvoir. — Esquisse. — Vente Moreau-Chaslon (1886); 340 fr.

Vases de Fleurs avec guirlandes. — Quatre panneaux de forme carrée, formant dessus de portes. Peintures sur toile, attribuées par M. Malvilan à Fragonard. — Chez M. Malvilan, à Grasse.

Vénus refusant un Baiser à l'Amour. — Toile de forme ovale, grassement modelée. — Chez M. Malvilan, à Grasse.

Le Verre d'Eau. — Toile carrée, mais renfermant le sujet de forme ovale. Il a été gravé par Ponce. H. 32, l. 44 c. — Collection de M. G. Muhlbacher.

Le Verrou. — Tableau bien connu par la gravure de Blot. Toile; h. 27, l. 34 p.



DON QUICHOTTE ARMÉ CHEVALIER

— Vente du marquis de Véri (1785); 3950 livres; vente de Grimod de la Reynière (1792); 3010 livres.

Le Verrou. — Esquisse sur bois; h. 9, l. 12 pouces. — Vente Jourdan (1803); 80 fr.

Le Verrou. — Esquisse peinte, très légèrement exécutée. — Vente de M. B... de Saint-Germain-en-Laye (1854); 40 fr.

Vieillard les poings fermés posés sur une Table. — Toile; h. 27, l. 21 pouces. — Vente du peintre Baudouin (1770); 36 livres 5 sous.

Vieillard (Tête de). — Toile. Dans le goût de Tiepolo. — Vente Bohler (1888); 1130 fr. Collection de M. C. Groult.

La Vierge et l'Enfant Jésus. — Médaillon entouré de fleurs. Cette peinture serait due à la collaboration de Fragonard et du Jésuite d'Anvers? — Vente du prince de Conti (n° 759); 781 livres; vente de Dulac, marchand de tableaux (1778); 720 livres.

Vieux Moulin près d'une Rivière; une Femme allaite son Enfant. — Pendant du *Pont de Pierre*. Première manière de Fragonard, alors qu'il imitait Boucher. Toile; h. 56, l. 82 cent. — Vente *** (1874).

Le Village. — Signé à gauche du monogramme et daté de 1781. Toile; h. 32, l. 40 cent. — Vente Walferdin (n° 45); 1500 fr. Collection de Mme la Vicomtesse de Courval.

La Ville de Marseille protégée par Mercure dieu du commerce; allégorie. — Peinture acquise 500 fr. Elle est harmonieuse, mais d'une tonalité grise. Toile; h. 1m,22, l. 1m,65. — Musée de Longchamp, à Marseille.

La Vision du Sculpteur. — (Le sculpteur assis près de la Muse, le marteau à la main, voit en rêve le groupe en marbre dont il cherche la composition pour célébrer la guérison de Mme de Pompadour.) Toile; h. 72, l. 60 cent. — Vente *** (novembre 1868); 3700 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881); 12200 fr. Collection de M. Gustave Péreire.

La Visitation de la Vierge. — (Tableau d'un mérite éminent tant par la pureté du dessin que par la finesse de la touche et l'intelligence de la lumière qui est portée à la plus haute perfection.) Toile; h. 15, l. 20 pouces 6 lignes. — Vente de Gramont (1774); 3000 livres; vente Randon de Boisset; 2030 livres; vente du prince de Conti; 2501 livres; vente Lambert et du Porail (1787); 6000 livres; vente de Calonne (Londres 1795); 2100 fr.

La Visitation de la Vierge. — (Répétition du tableau commandé par M. de Gramont à Fragonard.) Bois; h. 23, l. 32 c. — Vente Walferdin (n° 34); 2400 fr.; vente du baron de Beurnonville (1881); 1000 fr. Chez M. Peigné-Crémieux.

La Visitation de la Vierge. — Autre répétition sur toile. — Chez M. Trumet de Fontarce.

La Visitation de la Vierge. — (Esquisse du tableau bien connu.) Toile; h. 25, l. 32 cent. — Vente Laperlier; 135 fr. vente du baron de Beurnonville (1881); 520 fr. Chez M. Grimelius.

La Visite à la Nourrice. — (Tableau composé de huit figures de quinze pouces de proportion dont le sujet est tiré du roman de *Miss Sara*, par M. de Saint-Lambert.) Toile; h. 27, l. 33 pouces. — Vente de Le Roy de Senneville, place Louis XV.

La Visite à la Nourrice. — (Autre tableau d'une harmonie de couleur admirable. Il représente le même sujet que le précédent, mais la composition est différente.) Toile; h. 12, l. 15 pouces. — Vente Le Roy de Senneville (1784).

La Visite à la Nourrice. — (Deux jeunes époux, la femme debout et l'homme assis, contemplent leur enfant bercé par la nourrice. Excellente qualité du maître.) Toile; h. 32, l. 58 cent. — Vente Le Roy de Senneville (1784); vente du baron de Beurnonville (1881); 6100 fr. Appartient à Mme Louis Stern.

La Visite à la Nourrice. — (Composition d'un ton très blond, plus grande que l'autre sur le même sujet.) Toile; h. 70, l. 90 cent. Ce tableau doit être le même que le plus grand des deux que possé-

dait Le Roy de Senneville au siècle dernier. — Vente J. Burat (avril 1885); 12100 fr. Appartient à M. Burat, à Versailles.

Le Vœu à l'Amour. — Bois; h. 25, l. 30 c. — Vente Walferdin (n° 28); 10000 fr. Chez M. Tabourier.

Vue d'une Forêt au bas de laquelle passe une rivière animée de plusieurs barques pleines de gens qui s'amusent. — Toile. — Vente Marin (1790); 106 livres 3 sous.

Vue des Jardins du Château de Fontainebleau. — Toile. — Exposé en 1872 au Bethnal Green Muséum. Collection de Sir Richard Wallace.

Vue prise à la Villa d'Este à Tivoli. — (Ce tableau éclairé par le soleil est de la touche la plus spirituelle et d'un grand effet.) Toile; h. 14, l. 17 pouces. — Vente de Ch. Natoire (1778).

Vue prise en Normandie. — Peinture; h. 15, l. 19 cent. — Vente Walferdin (n° 72).



JEUX DE SATYRES

D'après un dessin au crayon



PRINCIPAUX DESSINS

DE

HONORÉ FRAGONARD

L'Abreuvoir. — Dessin au bistre. H. 23, l. 17 c. — Collection de M. EDMOND DE GONCOURT.

L'Adoration des Bergers. — A la sépia; h. 36, l. 46 cent. — Vente Walferdin (nº 219); 530 fr. Collection de M. LE DOCTEUR SUCHET.

L'Adoration des Bergers. — A la sanguine, de forme cintrée; h. 17, l. 29 c. — Vente Féral (1877); 42 fr.

L'Adoration des Bergers. — A la sépia. — Chez Mme LA MARQUISE DE VARENNES.

L'Adoration des Mages. — Au bistre, d'après Rubens; h. 57, l. 42 cent. — Vente Norblin (1855); 96 fr.; vente Villot; vente Ed. Fould; vente du prince Soutzo (1876); 215 fr.; vente du baron de Beurnonville (1885); 350 fr.

L'Aimable Folie. — Dessin. — Vente H. Didier (1868); 55 fr.

Agar renvoyée par Abraham. — A la plume et à la sanguine. Ce dessin est exécuté d'après Rembrandt. — Vente Andréossy (1864); 60 fr.

Album de Croquis faits à Rome et au retour en passant par Lyon et par Genève. — Quarante dessins au crayon et à la sépia; en largeur. — Collection de M. ARTHUR VEIL-PICARD, à Besançon.

Allée d'Arbres au bord de l'Eau. — Au bistre; en hauteur. — Collection de M. C. GROULT.

L'Allée ombreuse. — Dessin dénommé *Allée couverte*, etc., de la vente Saint. Au bistre, signé; h. 15, l. 35 cent. Vente Saint (1846); 99 fr. 50; vente Walferdin (nº 206); 1 810 fr; vente Jean Gigoux (1882); 2 030 fr. Collection DUTUIT, à Rouen.

Allée de grands Arbres avec Fontaine surmontée d'une Statue. — Au bistre; h. 16, l. 22 cent. — Collection de M. ED. DE GONCOURT.

Allée de Parc dominée par des Terrasses. — A la sépia; h. 15, l. 23 cent. — Vente Mahérault; 105 fr.; vente B. Lasquin (1884); 510 fr. Malinet.

Les Amants. — Deux dessins au pastel de forme ovale, en pendant; h. 77, l. 26 c. — Vente*** (février 1872); 590 fr.

L'Amour caressant Pysché qui le repousse. — A la sépia; h. 32, l. 45 cent. — Collection de M. LE BARON EDMOND DE ROTHSCHILD.

L'Amour une Marotte à la Main parcourt les Airs. — L'Amour une Flèche à la Main se cache derrière un Buisson de Roses. — Gouaches de forme ovale; h. 6 p. 4 lignes, l. 13 pouces 6 lignes. Sujets gravés par Janinet. — Vente Constantin (1817); dans cette vente se trouvaient cent seize dessins de Fragonard que l'on vendit par lots.

L'Amour-Folie. — Dessin à l'aquarelle de forme ovale, signé *Fragonard*; h. 20, l. 15 cent. — Collection Edmond Marcille. (Voir aussi *la Folie*.)

L'Amour menaçant. — Aquarelle ovale; h. 15, l. 12 pouces. — Vente du cabinet de Basan père (an VI); 35 fr. Basan fils.

L'Amour et Psyché couronnés par un Amour. — Dessin au crayon noir d'après J. Romain. Palais du T à Mantoue. — Vente*** (1888); 100 fr.

L'Amour secouant son Brandon. — Première pensée d'un tableau. Dessin de forme ovale lavé de bistre sur papier blanc; h. 9, l. 7 pouces. — Vente de M. de Sireul (1781); 18 livres.

Anacréon inspiré par Vénus. — Première pensée du tableau de M. E. André. A la plume et au lavis d'aquarelle; en hauteur. — Collection de M. C. Groult.

Ancienne Porte de Ville. — H. 5, l. 7 pouces. — Vente de tableaux et dessins appartenant à Mme Du Barry, Radix de Sainte-Foy, etc. (1777); 72 livres.

Arioste inspiré par l'Amour et la Folie. — A l'encre de Chine et au bistre; h. 34, l. 46 cent. (Musée de Besançon. Collection Paris.)

L'Armoire. — Au bistre sur papier blanc; h. 9, l. 14 pouces. Pendant du *Verrou*. — Vente Varanchan (1777); 900 livres. Fiquet. Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

L'Arrivée au Harem. — A la sépia; h. 21, l. 30 cent. Vente Walferdin (nº 221); 480 fr. Collection de Mme Charcot.

L'Attente ou l'Abandon. — A la pierre noire et à la sépia; h. 34, l. 25 cent. Ce dessin est l'étude de la figure du cinquième panneau des peintures de Grasse. — Vente Walferdin (nº 209); 545 fr. Collection de M. C. Groult.

Au Génie de Franklin; allégorie. — A la sépia; h. 48, l. 37 cent., gravé à l'eau-forte par Mlle Gérard à l'âge de 16 ans, en 1778. — 1re vente Walferdin (succession); 400 fr. Chez M. Féral.

L'Avare. — Dessin ovale sur papier jaune, au crayon noir rehaussé de touches de pastel; h. 20, l. 22 cent. — Vente Villot. Collection Ed. de Goncourt.

L'Autel de l'Amour. — A la gouache. — Vente E. Tondu (1865).

Avenue en perspective, ornée de figures. — Superbe dessin au bistre sur papier blanc; h. 16, l. 13 pouces. — Vente de M. de Sireul (1781); 149 livres 10 sous.

Bacchante. — A la plume et au bistre rehaussé d'aquarelle; h. 17, l. 15 cent. — Vente des dessins du baron de Beurnonville (1885); 175 fr.

Les Bains de l'Empereur Julien. — A la sanguine; h. 35, l. 47 cent. — Vente Mahérault; 490 fr.

Le Baiser. — A la sépia; h. 32, l. 42 cent. — 1re vente Walferdin (succession); 165 fr.

Le Baiser. — Au pastel, de forme ovale; h. 25, l. 21 cent. — Vente Walferdin (nº 347); 410 fr. Collection de M. C. Groult.

Le Baiser de Judas, d'après Van Dyck. — **Une Paysanne allaitant son Enfant.** (*Rome, 1774*). — Deux dessins sous le même numéro. — Vente d'objets curieux du cabinet de M. Lebrun (1791); 26 livres.

Baraque ajustée avec un goût plein de vérité dans un milieu champêtre. — A la sanguine; h. 15, l. 21 pouces. — Vente de tableaux et dessins appartenant à Mme Du Barry, Radix de Sainte-Foy, etc. (1777); 80 livres.

Barque de Fête avec Personnages. — A la sépia; h. 21, l. 32 cent. — Chez M. le comte de Sinéty.

Bas-Reliefs, Statues, Vases, Fontaines, Tombeaux pris à Rome au Vatican, aux Palais Borghèse, Barberini, et à Naples. — Réunion de 85 dessins au crayon noir sur 35 feuilles qui ont

servi de modeles a l'abbé de Saint-Non pour ses *Griffonnis*. — Vente Mailand (1881); 3000 fr. Collection de M. Destailleur.

La Basse-Cour. — A la plume lavée d'encre de Chine; h. 28, l. 40 cent. — Chez M. Léon Michel-Lévy.

Le Beau Pâris. — A la sépia, en hauteur. — Collection de M. Étienne Arago.

Les Beignets. — A la sépia; h. 27, l. 36 c. — Vente Walferdin (nº 203); 1 540 fr. Bournet-Verron.

Bélisaire demandant l'Aumône. — Au crayon noir rehaussé de blanc. — Vente du baron de Vèze (1855); 12 fr.

Berger dansant avec une Jeune Fille. — Au bistre; h. 10, l. 14 pouces. — Vente Collet (1787); 170 livres.

Berger ramenant son Troupeau, précédé de deux Jeunes Filles. — A la plume lavé de bistre. — Vente Guichardot (1875).

La Bergère poursuivie. — A l'aquarelle. — Chez Mme Dreux.

Bergeret (Portrait du receveur général des finances). — A la sanguine. In-fol. en hauteur. Ce dessin a été gravé en manière de crayon par Demarteau. — Bibliothèque de l'Académie de médecine a Montpellier (Collection Atger).

Bergers se reposant près de leurs Moutons, à l'ombre de grands Arbres. — Au bistre; h. 11, l. 13 pouces 6 lignes. — Vente Varanchan (1777); 124 livres; vente Norblin (1860).

Les Bergers. — Au bistre avec rehauts d'aquarelle; en hauteur. — Exposition de l'École des Beaux-Arts (1879); vente B. Lasquin (1884); 110 fr. Chez Mme la baronne Salomon de Rothschild.

Bergers et Moutons dans un Paysage. — A la sépia. — 1re Vente Jean Gigoux (1873); 29 fr.

Bergers gardant leurs Troupeaux. — Au bistre; h. 10, l. 27 cent. — Vente d'un amateur; 110 fr.

Bestiaux s'abreuvant à une Fontaine. — A la plume et au bistre. — Vente Norblin (1860).

Bœuf dans son Étable. — Au bistre. — Vente du baron Vivant-Denon (1826).

Le Bonheur du premier Baiser. — A l'aquarelle. Composition semblable au tableau du même nom. H. 30, l. 22 cent. — Vente Walferdin (nº 238); 1675 fr. Collection de M. le comte de Ganay.

Bord de la Mer avec Rochers et Fanal. — Remparts d'une Ville avec Tour ronde. — Deux dessins au bistre très fins de touche; h. 11, l. 14 pouces. — Vente du duc de Chabot (1787); 262 livres; adj. a M. de Courmont.

Bords de la Mer aux Environs de Gênes. — Dessin à l'encre de Chine; h. 38, l. 48 cent. — Musée de Besançon (Collection Paris).

Le Boudoir. — A la pierre d'Italie; h. 23, l. 27 cent. — Vente Walferdin (nº 215); 500 fr. Collection de M. E. André.

Brocanteur assis devant sa Table dans un Fauteuil à bras. — Dessin signalé par Diderot au Salon de 1767.

Buste de jeune Femme, Tête nue et les Cheveux retroussés. — Au pastel; h. 17, l. 13 pouces. — Vente de M. de Sireul (1781).

Calliope. — Terpsichore. — Deux dessins a la sanguine; h. 10, l. 19 cent. — Musée de Besançon.

Caprarola (Palazzo et terrasses à). — Au crayon noir; h. 21, l. 29 cent. — Collection de M. Maurice Delestre.

Cascade dans le Parc de Saint-Cloud. — A la sépia. Ce dessin provient du cabinet de M. Fontaine, architecte; h. 23, l. 37 cent. — Vente Walferdin (nº 230); 655 fr. Collection de Mme la vicomtesse de Courval.

Cavalcade de Femmes à Cheval. — Au crayon et à l'encre de Chine; en largeur. — Collection de M. C. Groult.

Cavalcade. — Esquisse du dessin précédent, au crayon. — Collection de Mme la baronne de Ruble.

Cendrillon. — A la sanguine; h. 24, l. 21 c. — Vente Walferdin (nº 193); 465 fr. Chez M. le comte Arthur de Vogüé.

La Chasse au Papillon. — Au crayon. — Vente*** (1885); 34 fr.

Le Chat Emmailloté. — A la sépia; h. 45, l. 34 cent. — Vente Walferdin (nº 197);

900 fr. Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

Chaumière dans les Ruines d'un Temple. — Au bistre rehaussé; h. 20, l. 26 cent. — Collection de M. Eugène Rodrigues.

Chaumière construite dans une Ruine romaine. — Dessin à la plume et à l'aquarelle, signé : *Frago*. In-4°, en largeur. Collection de M. Louis Bers, à Marseille.

Chariot attelé de Bœufs près d'un Arc de Triomphe. — Le Coup de Vent. — Deux dessins à la sépia; h. 19, l. 29 cent. Vente Mailand (1881) : 36 fr.; vente de dessins du baron de Beurnonville (1885).

La Charrette Embourbée. — A la sanguine. Étude pour le tableau de la galerie Lacaze; h. 33, l. 47 cent. — Vente Walferdin; nº 225 : 540 fr. Rodier.

La Charrette Embourbée. — A la plume et à l'aquarelle; signé. Autre première pensée du tableau de la galerie Lacaze. — Vente Dreux (1870) : 160 fr.

Le Chemin de Savone à Gênes. — Signé : *Frago del. 23 sept. 1773*. (Halte du voyage de Fragonard avec le financier Bergeret.) A la sépia; h. 29, l. 37 cent. — Chez M. J. Doucet.

La Chemise Enlevée. — A l'huile sur papier; en hauteur. Se rapproche de la gravure de Guersant. — Chez M. Vasset.

Le Chien Cerbère. — A la sanguine. — 1re vente Jean Gigoux (1873); 6 fr.

Les Chiens savants. — Au crayon. — Vente Walferdin (nº 258) : 110 fr. Laine.

La Chose Impossible. — A l'encre de Chine et au bistre. Dessin pour le conte de la Fontaine; h. 20, l. 14 cent. — Vente Walferdin (nº 218); 325 fr. Lefilleul.

Clorinde à Cheval. — A l'encre de Chine et au bistre; h. 45, l. 32 cent. — Musée de Besançon (Collection Paris).

Le Coin du Feu. — La Débauche. — Deux dessins au bistre. — Vente du baron Roger (1841).

Combat de Cavalerie. — Au bistre et à l'encre de Chine; h. 14, l. 19 cent. — Musée de Besançon (collection Paris).

Composition allégorique pour un Plafond. — Deux dessins à la plume et à la sépia; h. 19, l. 13 cent. — Vente Jules Boilly (1869).

Composition de trois Figures dans une Chambre. — A la plume lavé de bistre sur carton; h. 10 pouces 3 lignes, l. 14 pouces 9 lignes. — Vente de Baudouin (1770). A cette même vente : quatre belles figures et une tête, cinq paysages ou vues de rochers et deux vues de jardins, etc...

Le Concours. — La Récompense. — Dessins à l'encre de Chine se faisant pendant; signés; h. 43, l. 34 cent. Ces deux charmantes compositions, animées de nombreux personnages, passent pour représenter la famille Bergeret. — Vente Laperlier (1867); 700 fr. Collection de M. Eudoxe Marcille.

La Confidence. — Au bistre. — Vente Brunet-Denon (1846).

La Consultation. — A la sépia; h. 23, l. 17 cent. — Vente Walferdin (nº 263); 105 fr. Lacroix; vente d'un amateur (Rich. Lion); 260 fr. Chez M. Lefèvre de Viéfville.

Contes de La Fontaine. — Série de la collection Walferdin. Quarante-huit dessins (quarante-deux dessins au crayon noir et six à la plume lavés à la sépia). H. 20, l. 13 cent. Voici les titres des *Contes* auxquels ils se rapportent :

Le Bât.
La Jument du compère Pierre.
Le Tableau.
L'Anneau d'Hans Carvel.
L'Oraison de Saint Julien.
La Servante justifiée.
L'Ermite
L'Ermite (2e dessin).
Les Troqueurs.
La Chose impossible.
Le Quiproquo.
Les Lunettes.
Le Diable de Papefiguière.
Le Villageois qui cherche son veau.
La Mandragore.
Les Cordeliers de Catalogne.
Le Cuvier.
Le Remède.
Le Cas de conscience.
Les Aveux indiscrets.
La Confidente sans le savoir.
Les Aveux indiscrets.
Richard Minutolo.
Le Diable en enfer.
La Gageure des trois Commères.
La Gageure des trois Commères (2e sujet).
Le Berceau.
Alix malade.
Le Cocu battu et content.
Le Pâté d'anguilles.
Le Calendrier des Vieillards.
Belphégor.
Le Paysan qui a offensé son seigneur.
A femme avare, galant escroc.
Le Mari confesseur.
Le Psautier.
La Clochette.
On ne s'avise jamais de tout.
Le Savetier.
Joconde.
Le Muletier.
Le Purgatoire.
Les Troqueurs. } A la sépia.
Les Lunettes.
Le Petit chien.
Le Quiproquo.
Le Muletier.
Le Cocu battu et content.

— Les quarante-huit dessins, vente Walferdin nº 227 ; 10500 fr.; quarante-quatre dessins, vente Feuillet de Con-



FIGURE POUR ROLAND FURIEUX

ches (1888 : 7000 fr. Collection de M. le baron Roger Portalis.

Contes de La Fontaine. — Recueil de cinquante-sept dessins au crayon et au bistre, reliés dans un manuscrit des *Contes*, orné de la copie des culs-de-lampe de Choffard. 2 vol. pet. in fol. maroq. rouge, dent. tr. dor. (anc. rel.) Dimension des dessins : h. 20, l. 14 cent.

1. Joconde.
2. Le Cocu battu et content.
3. Le Mari confesseur.
4. Le Savetier.
5. Le Paysan qui avait offensé son seigneur.
6. Le Muletier.
7. La Servante justifiée.
8. La Gageure des trois Commères.
9. Le Calendrier des Vieillards.
10. A Femme avare, galant escroc.
11. On ne s'avise jamais de tout.
12. Le Gascon puni.
13. La Fiancée du roi de Garbe.
14. La Coupe enchantee.
15. Le Faucon.
16. Le Petit chien.
17. Pâté d'anguilles.
18. Le Magnifique.
19. La Matrone d'Ephese.
20. Belphegor.
21. La Clochette.
22. Les Oies de frere Philippe.
23. Richard Minutolo.
24. Les Cordeliers de Catalogne.
25. Le Berceau.
26. L'Oraison de Saint Julien.
27. Le Villageois qui cherche son veau.
28. L'Anneau d'Hans Carvel.
29. L'Ermite.
30. Mazet de Lamporechio.
31. La Mandragore.
32. Les Remois.
33. La Courtisane amoureuse.
34. Nicaise.
35. Comment l'esprit vient aux filles.
36. L'Abbesse malade.
37. Les Troqueurs.
38. Le Cas de conscience.
39. Le Diable de Papefiguiere.
40. Feronde.
41. Le Psautier.
42. Le Roi Candaule et le Maitre en droit.
43. Le Diable en enfer.
44. La Jument du compere Pierre.
45. Les Lunettes.
46. Le Cuvier.
47. La Chose impossible.
48. Le Tableau.
49. Le Bât.
50. Le Faiseur d'oreilles.
51. Le Fleuve Scamandre.
52. La Confidente sans le savoir.
53. Le Remede.
54. Les Aveux indiscrets.
55. Le Contrat.
56. Le Quiproquo.
57. Le Rossignol.

— Ces cinquante sept dessins ont été gravés à l'eau forte par Martial Potémont dit Martial. Les deux volumes ont figuré au prix de 50 000 fr. dans le catalogue de la bibliothèque de M. E. Paillet, publié par Morgand en 1887. — Collection de M. Henri Beraldi.

Contes de La Fontaine. — Dix dessins à la sépia (série des Jamonières); h. 20, l. 14c. Ces dessins ont été gravés pour l'édition des *Contes*. Paris, Didot, 1795. 2 vol. in-4° :

- Le Muletier.
- Le Mari cocu, battu et content.
- Le Paysan qui avait offensé son Seigneur.
- A Femme avare galant escroc.
- La Gageure des trois Commères.
- On ne s'avise jamais de tout.
- Le Gascon puni.
- Le Savetier.
- La Fiancee du roi de Garbe.
- Le Calendrier des Vieillards.

— Collection de M. A. Pivr.

Contes de La Fontaine. — **Le Cas de Conscience.** — **La Clochette.** — Au lavis de bistre rehaussé de blanc; h. 26, l. 17 c. Ces dessins ne sont qu'attribués à Fragonard. — Vente du comte de La Beraudière; 650 fr. Chez M. Pivr.

Voir aussi *les Cordeliers de Catalogne; la Chose Impossible; le Remede; les Oies de frère Philippe; le Paysan qui avait offensé son seigneur; la Coupe Enchantée; le Petit Chien*, etc...)

Contes de La Fontaine. — Dix-huit calques d'après les dessins de Fragonard, exécutés à la mine de plomb et à la sepia par Maherault. — Vente Maherault; 2850 fr. Roblin.

La Conversation. — Au bistre; h. 27, l. 35 cent. — Vente Walferdin (n° 175); 220 fr. Chez M. Emmerich.

La Coquette. — Étude pour le tableau de ce nom. Aux crayons de couleur; h. 30, l. 21 cent. — Vente Walferdin; 290 fr. Chez M. le baron Hottinguer.

Corésus se sacrifie pour sauver Callirhoé. — Au bistre; h. 13, l. 17 pouces 7 lignes. « Dessin du grand tableau d'histoire qui a été pris à l'auteur pour être exécuté en tapisserie aux Gobelins. S'il y a plusieurs répétitions de cette belle composition, on peut assurer que celle-ci est la mieux rendue. » (Note du catalogue Varanchan.) — Vente Varanchan (1777); 720 livres.

Corésus se sacrifie pour sauver Callirhoé. — A l'estompe et au crayon noir; h. 33, l. 42. — Vente Maherault; 240 fr. Goupil.

Les Cordeliers de Catalogne. — A la sépia; h. 22, l. 17 cent. — Musée de Besançon (Collection Paris.)

Le Coucher des Ouvrières. — Intérieur d'une chambre à coucher de jeunes filles paraissant éveillées par la chaleur d'une nuit d'été. Au bistre; h. 9, l. 13 pouces 6 lignes. — Vente Varanchan (1777); 280 livres.

Le Coucher des Ouvrières. — A la sépia; h. 24, l. 37 cent. — Vente Saint (1846); 24 fr. 50; vente Brunet-Denon; vente Norblin (1860); 105 fr.; vente Walferdin (n° 213); 1 100 fr. Collection de M. C. Groult.

La Cour de la Bastille en 1788. — Vue intérieure de la Bastille. — Dessins attribués à Fragonard; au crayon noir rehaussé de blanc; h. 26, l. 42 cent. — 1re vente Walferdin (succession); 155 fr.

Le Couronnement de Sainte Marguerite. — A la plume et à l'encre de Chine rehaussés de blanc, d'après une peinture de Rubens; h. 11, l. 16 cent. — Collection Pelletan. Musée du Louvre.

Cours d'Eau ombragé d'Arbres. — A la sanguine. — Collection de M. Henri Michel-Lévy.

La Croisée. — Étude de deux figures pour un tableau de la collection Walferdin. A la sépia; h. 22, l. 17 cent. — Vente Walferdin (no 186); 580 fr. Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

Croquis ou Études de Têtes. — A la sépia. — Vente Mailand (1881); 225 fr.

La Coupe Enchantée. — Le Petit Chien qui secoue des Pierreries. — Dessins à la sépia. — Chez M. E. Perrin.

La Cuisine. — Étude pour *la Cuisine des Saltimbanques*. Au bistre; h. 24, l. 18 c. — Vente Ét. Arago (1872); 90 fr.; vente J. Gigoux (mars 1882); 575 fr.

La Culbute. — Au bistre. Gravé en fac-similé à l'aquatinte par Charpentier; h. 28, l. 40 cent. — Collection de M. Ed. de Goncourt.

Les Curieuses. — Au pastel; h. 20, l. 14 c. — Vente Mahérault; 480 fr. Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

Dame assise (Portrait d'une). — Au bistre, signé et daté : *Rome, 1774*. — Vente*** (1843); 12 fr.

Dames à Cheval à l'entrée d'un Village. — A la sépia et à l'encre de Chine. — Vente du duc de Feltre (1867).

Danaé. — Charmant dessin au bistre en largeur. — Vente Tripier-Lefranc (1883); 4 150 fr. Collection de M. Decloux.

Danaé visitée par Jupiter. — Composition de sept figures. Dessin à la sépia, différent du précédent. — Vente Saint (1846); 32 fr; vente Walferdin (no 211); 950 fr. Collection de M. Henri Meilhac.

Danaé. — A l'encre de Chine. — Vente E. Tondu (1865).

Danse d'Amours. — A la plume et au bistre. — Vente du duc de Feltre (1867).

Dans une Métairie de la Campagne romaine des Enfants font manger un Ane dans un Sarcophage antique. — Au bistre; h. 34, l. 49 cent. — Vente du duc de Chabot. Collection de M. Ed. de Goncourt.

La Danse de l'Ours. — A la sépia; h. 28, l. 39 cent. — Vente Walferdin (no 204); 850 fr. Collection L. Rœderer, à Reims.

Le Débat Amoureux. — A la gouache. — Vente Brunet-Denon (1846).

La Déclaration. — Serments d'Amour. — Dessins au pastel, de forme ovale, signés en toutes lettres et datés de 1784; h. 31, l. 26 cent. — Vente du marquis de la Rochebousseau; le premier 1805 fr., et le second, 2355 fr.

Découverte d'un Squelette dans une Maison de Pompéia. — Gravé par Fessard dans le *Voyage à Naples*. — Vente E. Tondu (1865).

La Défense Inutile. — (Une jeune fille lutinée par un jeune homme, se défend de la poursuite d'un second plus entreprenant.) A la sépia. Figures à mi-corps; h. 16, l. 20 pouces. — Vente du duc de Chabot (1787); 49 livres. Musée de Montpellier.

Défilé d'une Mascarade à Rome. — Au crayon noir; h. 14, l. 22 cent. — Vente Walferdin; vente des dessins du baron de Beurnonville (1885); 90 fr.

La Délivrance des Ames du Purgatoire. — Au lavis et à l'aquarelle. — Vente E. Tondu (1865).

Le Départ. — A la plume et à la sépia; h. 23, l. 17 cent. — Vendu avec le dessin de *la Jalousie*, vente Walferdin (nos 243 et 244); 225 fr.; *le Départ* seul, vente du comte de La Béraudière; 175 fr. Chez M. Léon Michel-Lévy.

Le Départ de la Nourrice. — Beau dessin à la sépia. — Chez M. le vicomte Greffulhe.

Le Départ de Régulus. — A la sépia. Signé : *Frago 1769*. — 1re vente Jean Gigoux (1873); 57 fr.

Le Dépit amoureux. — Dessin provenant de la vente Chenard. — Vente Perrier (1832).

Le Dieu Mars. — A la sanguine. — Collection de M. Paul Arbaud, à Aix en Provence.

Diogène la lanterne à la Main. — Au bistre; h. 10, l. 13 pouces. — Vente du cabinet de Basan père an VI : 26 fr. Brunet.

Diogène et l'envoyé d'Alexandre. — A la sépia. Il s'y trouve quatre lignes de l'écriture de l'artiste. — 1re vente Jean Gigoux 1873 : 11 fr.

Dites donc, s'il vous plaît! — (Dans un cellier une jeune fille coupe du pain d'une grande miche à des enfants qui l'entourent. Un petit garçon se tient debout, attendant sa tartine.) Au bistre. Gravé en réduction par de X. Launay; h. 32, l. 45 cent. — Vente Villot. Collection de M. Ed. de Goncourt.

Dites donc, s'il vous plaît! — A la sépia; h. 17, l. 23 cent. — Vente Camille Marcille (1876); 1 160 fr.

Dites donc, s'il vous plaît! — A la sépia. Signé. Il est différent de celui de la vente C. Marcille; h. 15, l. 22 cent. — Vente Walferdin nº 171 : 660 fr. Chez M. le comte de Pourtalès.

Don Quichotte. — Suite de dix-neuf dessins pour le roman de Cervantes. Dessins légèrement tracés au crayon et lavés au bistre. — Vente du cabinet du baron Denon (1826) : 305 fr.; neuf autres dessins sur le même sujet, vendus 18 fr., 19 fr., 9 fr., 4 fr. Sept dessins à la pierre noire ont passé vente Walferdin; adj. au marquis du Lau. Chez M. H. Lacroix.

Dum dormitat senex vigilat puella. — (Une jeune fille est renversée par son amoureux pendant qu'un vieillard sommeille dans un fauteuil.) Au bistre et à la sépia, en largeur. — Bibliothèque de l'Académie de Médecine à Montpellier.

Éclosion d'Amours. — A la sépia. — 1re vente Jean Gigoux 1873 : 67 fr.

L'Écurie. — (Des jeunes filles s'amusent d'un âne chargé d'enfants que tire par la bride un jeune garçon.) Dessin à la plume relevée d'aquarelle, signé : *Fragonard 1770*. H. 18, l. 26 cent. Collection de M. Ed. de Goncourt.

L'Éducation fait tout. — Au bistre; h. 34, l. 45 cent. — Vente Walferdin nº 216 : 3000 fr. Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

L'Éducation de la Vierge. — Première pensée du tableau. Au crayon et à l'encre de Chine rehaussés de blanc; h. 55, l. 44 cent. — Vente Walferdin nº 196 ; 520 fr. Chez M. de Laperlier.

L'Éducation de la Vierge. — Au bistre, en hauteur. — Vente Féral (1884); 120 fr. Chez M. C. Groult.

L'Éducation de la Vierge. — Fougueuse esquisse à l'encre de Chine. — Vente Norblin avril 1860 : 215 fr.

Énée combattant les Harpies. — A la sanguine, d'après une peinture italienne; en largeur. — Bibliothèque publique de Besançon (Portefeuilles Paris).

L'Enfant à Ane. — A la sépia bistrée; h. 23, l. 16 cent. — Vente Walferdin nº 219 ; 315 fr. Goupil

Enfant debout riant, s'appuyant sur un Balcon, les Bras tendus en avant; sa mère est assise derrière lui. — A la sépia; en hauteur. — Collection de M. le marquis de Chennevières.

Enfant sur un Cheval; des Enfants jouent à l'entour. — Croquis. — Bibliothèque publique de Besançon (Portefeuilles Paris).

Enfants jouant avec un Ane. — **Intérieur d'Écurie.** — Deux dessins en pendant, au bistre sur papier blanc. — Vente du cabinet de Basan père (an VI); 36 fr. Basan fils.

L'Enlèvement de Proserpine. — Gravé par Choffard dans le *Voyage à Naples*. A la sépia; h. 32, l. 39 cent. — Vente Walferdin (nº 190); 255 fr. Probablement le même dessin vendu 80 fr. à la vente Déveria en 1858. Collection de M. C. Groult.

En Pelerinage. — A l'aquarelle. — Vente du baron R. Portalis; 52 fr.

Ensevelissement d'un Saint. — Au bistre. Daté de *Rome, 1774*. — Collection de M. le marquis de Chennevières.

Entrée d'un Parc. — A la sépia; h. 21, l. 30 cent. — Vente des dessins du ba-

ron de B... Beurnonville, 1885); vente d'un amateur (Rich. Lion); 300 fr.

Entrée de Parc avec Perron en forme de Fer à Cheval. — A l'aquarelle; signé *Frago, Roma*. H. 22, l. 27 cent. — Vente du comte de la Béraudière; 400 fr. Chez M. Paul Mulbert.

Entrée d'un Parc avec Personnages. — A la sanguine; h. 22, l. 19 cent. — Vente des dessins du baron de Beurnonville (1885); 155 fr.

Entrée d'un Parc avec Fontaine. — A la sanguine; h. 25, l. 32 cent. — Vente de dessins anciens (MM. Muhlbacher et Lacroix, 1887); 550 fr.

Environs de Gênes. — Au bistre; h. 16, l. 22 cent. — Musée de Besançon (Collection Paris).

Environs de Naples. — H. 36, l. 49 cent. — Vente de dessins anciens (MM. Muhlbacher et Lacroix, 1887); 55 fr.

Épisode ou **Accident arrivé à Fragonard.** — Neuf dessins au crayon dans un cadre. — Vente Walferdin (n° 270); 90 fr. Collection de M. C. Groult.

L'Éruption du Vésuve. — A l'encre de Chine; h. 31, l. 24 cent. Cul-de-lampe pour le *Voyage à Naples* de Saint-Non. — Vente Jacquinot.

Escalier sous des Voûtes. — A la plume et au bistre. — Vente du baron Vivant-Denon (1826).

Escalier dans un Parc italien avec Fontaine monumentale et Promeneurs. — A la sanguine; h. 22, l. 38 cent. — Collection de M. Ed. de Goncourt.

L'Escamoteur. — Il est assis au bout d'une table, montre une carte et son chapeau vide; autour de lui des hommes et des jeunes filles qui rient. A la mine de plomb, lavée de bistre. En largeur. — Collection de M. le marquis de Chennevières.

L'Escarpolette. — A la gouache. — Vente E. Tondu (1865).

Ésope (d'après un buste antique). — Au crayon. — Bibliothèque publique de Besançon (Portefeuilles Paris).

Esquisses et Croquis faits dans la Famille de Bergeret. — Six au crayon et au lavis. — Vente Walferdin (n° 272); 27 fr. Chez M. le colonel de La Girennerie.

L'Étable. — A la sépia; h. 14, l. 18 c. — Vente du baron de Schwiter; 500 fr. Collection de M. Hochon.

Études de Petites Filles. — Cinq dessins in-folio, à la sanguine. — Bibliothèque publique de Besançon.

Étude de Tête d'Homme coiffé d'un Turban. — Bistre. — Musée du Louvre.

Études de Têtes. — Deux dessins au crayon et à la sépia. — Chez Mme la marquise de Nadaillac.

Études de Têtes. — A la sépia; h. 20, l. 28 cent. — Vente Walferdin (n° 245); 140 fr. Lacroix.

Études de Femmes. — Trois dessins au crayon et à la sanguine. — Vente Saint (1846); 71 fr.

Études de Moines et de Draperies. — Quatre dessins à la sanguine. In-fol. en haut. — Bibliothèque de l'Académie de Médecine de Montpellier (Collection Atger).

La Famille du Paysan. — A la sépia; — Vente Saint (1846); 16 fr.

Femme allongée sur un Banc de Jardin. — Au crayon noir légèrement lavé d'encre de Chine; signé : *F...g.* H. 31, l. 39 c. — Collection de M. Ed. de Goncourt.

Femme assise de Face sur une Chaise, les Mains sur les Genoux. — Dessin à la sanguine, signé : *Frago, 1785*. H. 22, l. 17 cent. — Vente de M. Marcille père. Collection de M. Ed. de Goncourt.

Femme assise rattachant sa Jarretière. — Au bistre. — Collection de M. C. Groult.

Femme assise sur un Sopha surprise de l'arrivée d'un homme qui lui apporte une lettre. — Au bistre. — Vente du cabinet de M. Lebrun (11 avril 1791); 24 livres.

Femme assise vêtue d'une Amazone. — Au bistre. — Vente Brunet-Denon (1846).

Femme couchée vue par derrière. — Aux trois crayons rehaussé de blanc. — Vente*** (1861); 13 fr. Gigoux.

Femme penchée sur le Corps d'un jeune Homme qui vient de se suicider dans un Bois. — A la sépia; h. 24, l. 36 cent. — Collection de M. Jean Dollfus.



LA CHOSE IMPOSSIBLE

D'après un Dessin au Crayon noir pour les *Contes de La Fontaine*

Femme vue de Dos accrochant un Cadre. — Dessin au bistre; en hauteur. Gravé à l'eau-forte par Jules de Goncourt comme frontispice à *l'Art au XVIIIe siècle*. — Collection Alf. Sensier.

Les Femmes à Cheval. — Au crayon noir; en largeur. Ce dessin a été gravé à l'eau-forte par Fragonard lui-même. — Collection de M. Beurdeley.

Femmes à la Fontaine. — Dessin à la sépia, daté de Rome 1774; h. 37, l. 29 c. — Vente Walferdin (nº 191); 400 fr. — Collection de M. C. Groult.

Femmes dans un Jardin faisant jouer des Enfants avec un Chien. — Jeunes Filles cachées derrière un Rideau et jouant avec des Fleurs. — Deux dessins en pendant. — Vente du graveur N. de Launay (1792).

Les Femmes et le Secret. — A la sépia. Dessin pour les *Fables de La Fontaine*. H. 22, l. 16 cent. — Vente Walferdin (nº 267); 400 fr. Lefilleul.

Femme faisant des Crêpes; auprès son Enfant joue avec un Chien. — A la sépia. — Collection de M. Beurdeley.

Ferme dans les Environs de Rome. — A la sépia; h. 28, l. 36 cent. — Vente Walferdin (nº 255); 200 fr. — Collection de Mme Charcot.

La Fermeture du Temple de Janus. — Ce dessin en *grisaille* avait pour pendant: *le Sénat assemblé pour décider la Paix et la Guerre*. Les deux dessins, suivant les Goncourt, furent envoyés par Fragonard à M. d'Aoust, banquier à Bruxelles, qui les paya 400 livres. — Vente du prince de Ligne (Vienne, 1814).

La Fête de la Bonne Maman. — A la sépia, en largeur. — Vente Renouard (1853); 19 fr.

Fête donnée à Rambouillet par le duc de Penthièvre. — Pendant du dessin du *Parc de Versailles*. A la sépia; h. 34, l. 45 cent. — Vente Etienne Arago (1872); 300 fr.

La Fête de Saint-Cloud. — A l'aquarelle. Première pensée du tableau de la Banque. — Chez Mme la baronne de Ruble.

Fête de Village avec la Procession sortant de l'Église. — A l'encre de Chine. — Vente du duc de Feltre (1867).

Le Feu. — Fleuron allégorique, à l'encre de Chine. — Vente Carré (1888).

Fons Virilis. — (Un homme lance de l'eau la tête entre les jambes.) A la sanguine, en contre-épreuve. — Bibliothèque de l'Académie de Médecine de Montpellier (Collection Atger).

La Folie. — (Figurée par un Amour dans les airs une marotte à la main.) Dessin rehaussé d'aquarelle, de forme ovale. h. 21, l. 17 cent. — Vente de Mme la comtesse de Nadaillac (1887); 810 fr.

La Fontaine. — A l'encre de Chine. — Vente E. Tondu (1865).

Fontaine du Bernin à la villa Pamphile. — A la sépia. — Vente E. Tondu (1865).

La Fontaine Médicis au Luxembourg. — Au lavis d'encre de Chine; h. 16, l. 23 cent. — Vente J. Boilly (1869); 150 fr.

Fontaine prise dans la Villa d'Este. — A la sanguine; h. 25, l. 31 cent. — Vente Walferdin (nº 253); 380 fr. Baron de Beurnonville.

Le Four banal de Négrepelisse. — Titre écrit de la main de l'artiste avec la date *Octobre 1773*, pendant son voyage avec Bergeret. Au bistre; h. 29, l. 37 cent. — Du cabinet de M. le duc de Chabot. — Collection de M. Ed. de Goncourt.

Fragments choisis dans les Peintures des Palais et des Églises d'Italie. — Deux cents dessins à la pierre d'Italie, d'après Tintoret, Titien, Veronèse, Tiepolo, Lanfranc, Lucchesi, Giordano, Schidone, Ribera, Tiarini, etc., etc., à Venise, Naples, Vicence, Plaisance, Bologne. Tous ces dessins ont été gravés à l'aquatinte par l'abbé de Saint-Non. H. 30, l. 22 cent. — Chez M. H. Lacroix.

— Dix autres des même séries. Chez M. E. Rodrigues.

— Huit dessins à la pierre d'Italie, d'après Solimène, Tornioli, l'Albane, etc..., à Naples, Bologne et Gênes. — Chez M. Maurice Delestre.

— Cinq dessins des mêmes suites, d'après L. Carrache, A. Carrache, Parmesan,

Raphaël et Michel-Ange. — Chez M. Delafosse.

Fragonard chez le Receveur général Bergeret. — Croquis au crayon. — Chez M. le colonel de La Girennerie.

Fragonard (Portrait de) par lui-même. (Voir ci-dessus, à *Portraits de Fragonard*.)

Fragonard (Portrait de Mme). — A l'estompe et à la sanguine mélangée de lavis; h. 41, l. 30 cent. — Vente H. Porgès (1885).

Fragonard (Mme, née Gérard). — Portrait en médaillon. Dessin ovale à l'encre de Chine; h. 20, l. 9 cent. — Musée de Besançon (Collection Paris).

Fragonard (Portrait de Mme et portrait de Mlle). — Dessins à la pierre noire, de forme ronde. Diamètre : 13 cent. — Vente Huot-Fragonard (1876); 137 fr. 1re vente Walferdin (succession). Collection de M. C. Groult.

Mme Fragonard debout un Parasol à la Main. — Dessin au lavis. — Chez M. Gaston Marquiset.

Fragonard (Alexandre-Évariste). — Son portrait enfant. — A la pierre noire, de forme ronde. Diamètre : 13 cent. — Vente Huot-Fragonard (1876); 50 fr. 1re vente Walferdin (succession). Collection de M. C. Groult.

La Fuite par la Croisée. — A la sépia; h. 22, l. 17 cent. — Vente Walferdin (no 217); 265 fr. Chez M. Hecht.

La Fuite en Égypte. — A la plume et au bistre. — Vente E. Tondu (1865).

Les Funérailles. — H. 24, l. 36 cent. — Vente Walferdin (no 240); 205 fr. Collection de M. Borthon, à Dijon.

La Garde de Nuit. — (La ronde de nuit), d'après Rembrandt. Dessin encadré. 14 pouces de haut sur 17 pouces. — Vente de Gros, peintre (1778); 450 livres.

Génie planant sur les Nuages. — **Vénus couchée entourée de Colombes.** — Dessins des fleurons des titres pour l'édition des *Contes de La Fontaine*. Paris, Didot, 1795. — Collection La Souravelier.

Le Géomètre de l'École d'Athènes. — A la pierre d'Italie, d'après la fresque de Raphaël; h. 31, l. 19 cent. — Musée de Besançon (Collection Paris).

Gérard (Portrait de Mlle). — Au crayon noir rehaussé; h. 17, l. 14 c. — Collection de Mme la baronne de Ruble.

Les Grâces. — A la sanguine sur papier blanc. — Ce dessin a été vendu avec huit études de figures et paysages, sanguine et pierre noire, à la vente du receveur général Bergeret en 1785; 60 livres 1 sou; adj. à l'expert Folliot.

La grande Dame à Cheval. — A l'aquarelle. — Vente Walferdin (no 250); 380 fr. Meyer.

Le Grand-Papa. — Dessin dans la manière de Greuze, à l'encre de Chine; h. 32, l. 24 cent. — Collection de M. Ed. de Goncourt.

Grande Cascade de Tivoli. — Vue prise à travers l'arcade. A la sanguine; h. 50, l. 37 cent. — Musée de Besançon.

Les grands Cyprès de la Villa d'Este. — A la sanguine; h. 48, l. 35 cent. — Musée de Besançon.

Graffigny (Portrait de Mme). — Aux crayons de couleur. — Vente Norblin (1855); 89 fr.; comte Thibaudeau; vente Thibaudeau (1857); 51 fr.

Griffonis de l'Abbé de Saint-Non. — Un exemplaire du *Recueil de vues, paysages et fragments antiques gravés tant à l'eau-forte qu'au lavis par l'abbé de Saint-Non*, contenait cent vingt-six dessins lavés à la sépia sur le trait d'eau-forte, attribués à Fragonard, H. Robert et Clodion. — Vente Ém. Martin (1877); 1 700 fr.

Grotte de Neptune à Tivoli. — A la sanguine; h. 36, l. 48 cent. — Musée de Besançon.

Groupe de Cyprès dans les Jardins de la Villa d'Este. — A la sanguine; h. 36, l. 48 cent. — Musée de Besançon.

Groupe de Têtes. — Têtes de jeunes filles, un homme grimaçant et un chérubin. A la pierre noire; h. 20, l. 28 cent. — Musée du Louvre.

Groupe de Têtes. — Deux vieillards à longue barbe, une femme vue de profil et une tête d'enfant. A la pierre noire; h. 19, l. 27 cent. — Musée du Louvre.

Groupe de Têtes exprimant la Terreur. A la pierre noire; h. 20, l. 28 cent. — Musée du Louvre.

Groupe de Têtes de Nègres, Turcs et jeunes Filles. — Au-dessous, têtes de tigre, de cheval et de lion. A la pierre noire; h. 19, l. 28 cent. — Musée du Louvre.

Groupe de six Têtes; une jeune Femme occupe le Centre. — A la sépia, en largeur. — Collection de Mme Charras.

Guerriers combattant des Monstres. — Scène de la *Jérusalem délivrée*. A la sépia; h. 33, l. 46 cent. — Vente Féral (1877); 230 fr.

L'Heureux Accident, ou l'Occasion saisie. — Deux amoureux s'embrassent pendant que la fumée d'un poële qu'on allume les empêche d'être vus. Au bistre. — Chez Mme Vve Du Sommerard.

Homère déclame des Vers, pendant qu'un jeune Homme recueille ses Accents. — A la pierre d'Italie; h. 14, l. 21 cent. — Musée de Besançon.

Hommage à Gluck. — Un artiste lauré contemple le buste de Glück placé devant lui, entre Homère et Virgile. Il vient d'écrire ces mots : *Et mon cœur et mes œuvres*. Au bistre; signé *Fragonard;* h. 36, l. 46 cent. — Collection de Mme la baronne de Ruble.

Homme âgé assis (Portrait d'). — A la sanguine. In-fol. en haut. — Bibliothèque de l'Académie de Médecine à Montpellier.

Homme appuyé sur une Bêche.—Dessin signalé par Diderot dans le Salon de 1767.

Homme assis accompagné de son Chien. — A la sanguine. — Vente faite en 1779.

Homme assis lisant un grand Volume. — De profil; regardant à gauche. A la sanguine. In-fol. en haut. — Bibliothèque de l'Académie de Médecine à Montpellier.

Homme assis avec Bonnet, Tricorne et Bottes. — A la sanguine. In-fol. en haut. — Bibliothèque de l'Académie de Médecine à Montpellier.

Homme couché. — Étude académique à la sépia. — 1re vente Jean Gigoux (1873); 26 fr.

Homme du Peuple assis. — Dessin à la sépia. A gauche : *Roma*; h. 40, l. 27 c. — Collection de M. J. Doucet.

Homme et Femme en partie cachés par un Monticule. — A la sépia; h. 15, l. 24 c. — 1re vente Jean Gigoux (1873); 27 fr.; vente Féral (1877).

Homme tenant une Femme dans ses Bras. — Figures à mi-corps. Dessin à la sépia, en largeur. — Chez M. Boutor.

La Huche. — Superbe dessin à la sépia; h. 42, l. 60 cent. Exposé à l'École des Beaux-Arts en 1879. — Vente Walferdin no 201; 2 650 fr. Chez M. le comte de Pourtalès.

L'Imprimerie secrète. — Grisaille à l'essence sur papier; h. 32, l. 22 cent. — Collection de M. Ed. de Goncourt.

Intérieur d'une Basse-Cour. — Au bistre. — Vendu avec trois autres dessins à la vente de M. de Silvestre (1811).

Intérieur de la grande Galerie du Louvre. — A la sépia; h. 27, l. 29 cent. — Vente Walferdin no 205; 300 fr. Chez M. Jadin.

Intérieur d'un Jardin à l'Italienne. — Au bistre; h. 13, l. 18 pouces. — Vente du cabinet de Basan père (an VI); 26 fr. Basan fils.

Intérieur d'un beau Jardin avec des Percées qui conduisent à des Cazins. — Au bistre; h. 15 pouces 9 lignes, l. 20 pouces. — Vente de M. de B*** (Boynes, 1785).

Intérieur d'un Jardin orné de Statues. — A la plume et au bistre, daté de 1773; h. 32, l. 44 cent. — Musée de Besançon (Collection Paris).

Intérieur de Cuisine à San-Remo. — A la sépia; h. 29, l. 37 cent. — Vente Huot-Fragonard (1876); 72 fr.

Intérieur de Famille. — Composition d'un grand nombre de figures. Important dessin. — Vente E. Tondu (1865).

Intérieur de Parc. — A la sépia; h. 34, l. 45 cent. — Vente Mahérault; 1 000 fr. Chez M. le vicomte Greffulhe.

Intérieur de Parc. — Sur le devant une femme assise une quenouille à la main. A la sanguine; h. 38, l. 32 cent. — Musée du Louvre.

Intérieur de Parc avec Cascade et riche

Gondole voguant sur la Rivière. — Gouache d'une précieuse exécution. — Vente Saint (1846); 22 fr.; vente E. Tondu (1865).

Intérieur de Parc avec petites Figures très délicatement peintes. — Dessin à l'aquarelle et à la gouache. — Vente*** février 1885; 900 fr.

Intérieur de Parc avec Porte cintrée, animé de nombreux Personnages. — A la plume et à l'aquarelle; h. 17, l. 28 c. — Vente Mahérault; 160 fr.; vente du comte de La Béraudière; 275 fr. MALINET.

Intérieur d'un Parc, avec cascade au fond. — Au bistre; h. 13, l. 17 pouces. Pendant d'un *Intérieur de Jardin* de la même vente. — Vente du cabinet de Basan père (an VI).

Intérieur de Parc avec Lions couchés sur des Piédestaux. — A la sanguine. Ce dessin a été gravé à l'eau-forte par Fragonard lui-même; il est connu sous le nom du *Petit Parc*. H. 35, l. 44 cent. — Vente Mahérault; 1600 fr.; vente du comte de La Béraudière; 2600 fr. Collection de M. BEURDELEY.

Intérieur de Parc, etc. — A la sanguine. Même dessin que le précédent avec des différences insignifiantes; h. 34, l. 56 cent. — Vente Walferdin; 710 fr. Chez M. DE LAUVERJAT.

Intérieur de Salle de Ferme; une Femme placée près de la Porte parle à sa Fille. — A la sépia; en largeur. — Chez M. PH. BURTY.

L'Intrigue à la Fenêtre. — Au bistre. — Vendu avec *la Leçon de Dessin*, vente Saint; 81 fr.

Italienne assise dans un Jardin. — A la sanguine. — Vente du cabinet de M. de Bèze (1775).

La Jalousie. — A la sépia; h. 23, l. 17 c. — Vendu avec *le Départ*; vente Walferdin (nos 243 et 244); 225 fr. GOUPIL.

Jardin d'Italie, orné de Figures; sur le devant un Homme roule une Brouette. — Au bistre; h. 9, l. 14 pouces. — Vente Collet (1787); 48 livres 1 sou. Constantin.

Jardin et Palais Médicis. — A la sanguine; h. 31, l. 45 cent. — Vente d'un amateur (Rich. Lion); 110 fr.

Jardins de la Villa d'Este. — Vue prise devant l'escalier de la gerbe. A la sanguine; h. 38, l. 50 cent. — MUSÉE DE BESANÇON.

Jardins de la Villa d'Este. — Vue prise du pied d'une cascade. A la sanguine; h. 36, l. 49 cent. — MUSÉE DE BESANÇON (Collection Paris).

Jardins de la Villa d'Este. — Vue prise de l'une des entrées. A la sanguine; h. 49, l. 36 cent. — MUSÉE DE BESANÇON (Collection Paris).

Jardins, Cyprès et Figures; dans l'Éloignement, de l'Architecture. — H. 13, l. 17 p. — Vente de Bèze (1775).

Jardins avec Terrasse et Fontaine monumentale. — A la pierre noire. — Vente B. Lasquin (1884); 45 fr.

La Jarretière. — Première pensée d'une composition connue par la gravure? (Note du catalogue Walferdin.) Au crayon lavé de bistre; h. 36, l. 29 cent. — Vente Walferdin (n° 183); 290 fr. GUENEAU.

Jésus parlant au Peuple. — D'après Van Dyck. A la mine de plomb; h. 14, l. 18 c. — Vente Étienne Arago (1872); 52 fr.

Les Jets d'Eau. — Au bistre; h. 10, l. 14 p. 6 lignes. — Vente Varanchan (1777); 480 livres; vente du marchand de tableaux Dulac (1778); 140 livres; vente de M. de B*** (de Boynes) en 1785.

Les Jets d'Eau. — Première pensée de la composition qui a été gravée par Auvray. A la sépia. — Vente du comte de Béhague (1877).

Jeune Femme assise tenant une Couronne. — Au crayon noir rehaussé de blanc. Étude pour *la Récompense*, l'un des panneaux de Grasse; h. 37, l. 28 cent. — Vente Walferdin (n° 210); 350 fr. Collection de M. DECLOUX.

Jeune Femme accrochant un Tableau. — A la sanguine. — Vente Palla (1873).

Jeune Femme assise. — A la sanguine. — Vente Norblin (1860); 1re vente Jean Gigoux (1873); 24 fr.



Jeune Femme à Cheval. — A la sépia; h. 23, l. 17 cent. — Vente Walferdin nº 251; 380 fr. Collection de M. Arthur Veil-Picard.

Jeune Femme debout. — A la sanguine. Gravé à la manière du crayon par Demarteau. — Collection de M. C. Groult.

Jeune Femme debout, vue de face. — Dessin à la sanguine, différent du précédent; h. 35, l. 20 cent. — Chez M. Féral.

Jeune Femme debout, vue de dos. — (Robe rose, mantelet noir.) Au pastel; h. 55, l. 35 cent. — Vente Villot. Collection de M. J. Doucet.

Jeune Femme étendue entourée d'Amours. — Au lavis. — Musée du Louvre.

Jeune Femme couchée sur un Banc dans un Parc. — Au crayon rehaussé d'encre de Chine. — Collection de M. Edmond de Goncourt.

Jeune Femme lavant du Linge. — A la sanguine; h. 25, l. 36 cent. — Vente Étienne Arago (1872); 41 fr.

Jeune Femme pinçant de la Harpe. (Mme de Genlis?). — A la sépia. — Provient de la vente Villot (1859); vente Arozarena: 80 fr.; vente Dreux (1870); 100 fr.

Jeune Femme se défendant de l'Attaque de deux Hommes. — Composition de trois figures vues à mi-corps. Au bistre; h. 13, l. 17 pouces. — Vente Collet (1787); 49 livres 19 sous.

Jeune Femme se promenant. — Croquis à la sanguine; h. 30, l. 21 cent. — Musée de Besançon (Collection Paris).

Jeune Femme surprise sous une Tente de Feuillage. — Au bistre, en largeur. — Collection de M. C. Groult.

Jeune Femme assise sur un Canapé vêtue d'un élégant Costume. — A la sépia. Daté de *Rome, 1774*; h. 36, l. 27 cent. — Vente H. Porges (1885).

Jeune Femme vue de profil. — A la sépia. — Vente Villot; vente*** (1861); 34 fr. Leblanc.

Jeunes Femmes et Enfants à la Fontaine; sur la gauche arrivent des Vaches. — A la plume et au bistre; h. 25, l. 38 cent. — Vente des dessins du baron de Beurnonville (1885); 230 fr.

Je ne le ferai plus, Maman! — A la sépia; h. 23, l. 20 cent. — Vente Walferdin nº 169; 700 fr. Chez M. le comte de Pourtalès.

Jeune Fille assise à Terre, la tête penchée, les jambes croisées. Elle est coiffée d'un bonnet et porte un mantelet. — Dessin à la sanguine, signé *Frago, 1785*; h. 22, l. 17 cent. — Vente de M. Marcille père. Collection de M. Edmond de Goncourt.

Jeune Fille assise parlant à une Perruche. — A la sanguine, lavé de sépia. — Vente Mailand (1881); 850 fr. Thibaudeau.

La jeune Fille à la Colombe. — Dessin à la sépia; h. 45, l. 34 cent. — Vente Walferdin (nº 199); 730 fr. Collection de M. G. Mühlbacher.

Jeune Fille consultant un Nécromancien. — A la sépia. — Vente Norblin (1860). Collection de M. Eudoxe Marcille.

Jeune Fille debout, vue de dos, un Ruban dans les Cheveux. — A la sanguine sur papier jaune. Signé à gauche: *Fragonard*; h. 36, l. 24 cent. — Musée d'Orléans.

Jeune Fille debout appuyée contre une Caisse d'Oranges. — Au bistre mélangé d'encre de Chine; h. 11, l. 7 p. 8 lignes. — Vente Varanchan (1777); 149 livres. Ce dessin a été vendu avec celui des *Jeunes Filles en costumes grecs*.

Jeune Fille debout. — A la sépia. — Vente du prince Soutzo (1876); 140 fr. Collection J. Gigoux. Chez Mme Charras.

Jeune Fille endormie. — A la sépia; h. 15, l. 18 cent. — (1re vente Walferdin succession).

Jeune Fille endormie sur une Chaise que deux Femmes surprennent. — A la sépia; h. 33, l. 22 cent. — Collection de Mme la baronne de Ruble.

Jeune Fille endormie dans une Étable. — A la sépia. — Vente (janvier 1884).

Jeune Fille invoquant l'Amour au pied de sa Statue. — Le fond présente une intention de paysage. Au bistre sur papier blanc; h. 13, l. 17 pouces. — Vente de M. de Sireul (1781); 60 livres.

Jeune Fille de profil tenant une Rose. —

Dessin lavé au bistre; h. 9, l. 6 p. 1/2. — Vente de M. de Sireul (1781); 9 livres 10 sous.

Jeune Fille puisant de l'Eau à une Fontaine. — A la sépia; h. 35, l. 24 cent. — Vente Jules Boilly (1869); 251 fr. — Collection de M. C. GROULT.

Jeune Fille se pressant le Sein. — Dessin au pastel de forme ronde; diamètre : 10 cent. — MUSÉE DE BESANÇON (Collection Paris).

Jeune Fille tenant une Harpe. — Au crayon noir estompé. — Vente Palla (1873).

Jeune Fillette épelant ses Lettres. — Au bistre. — Vente Norblin (1855); 146 fr.

Jeune Garçon lisant. — D'après Terburg. Au bistre. — Vente J. Gigoux (1882); 150 fr.

Jeune Garçon tenant une Poêle. — Au bistre. — Vente du baron Vivant-Denon (1826).

Jeunes Filles en Costumes Grecs. — Au crayon légèrement teinté de bistre; h. 13, l. 8 pouces. — Vente Varanchan (1777); 149 livres. Ce dessin a été vendu avec une *Jeune Fille debout appuyée contre une caisse d'oranges.*

Jeune Guerrier. — Tête d'Homme barbu coiffé d'une Toque. — Au lavis de sépia; h. 44, l. 32 cent. — Vente Jacquinot (1888); 420 fr.

Un jeune Homme adresse des Serments au Médaillon d'une jeune Femme soutenu par des Amours. — Aquarelle gouachée, signée *Fragonard, juin 1787.* — Chez M. VALLET, à Montpellier.

Jeune Homme couché. — A la sépia; h. 20, l. 40 cent. — Collection de M. EUGÈNE RODRIGUES.

Jeune Homme vu de dos dessinant sur un Tabouret haut. — Deux croquis à la sanguine. — Collection de M. ÉTIENNE ARAGO.

La jeune Malade. — A la sanguine; h. 33, l. 23 cent. — Vente du baron Schwiter; 1 600 fr.

Jeune Mère et son Enfant. — A l'aquarelle. — Vente Norblin (1860).

Jeune Mère allaitant son Enfant. — A la mine de plomb. — Vente Dreux (1870); 33 fr.

Jeunes Gens et Jeunes Filles se bousculant dans le Désordre d'une Orgie. — Dessin. — Vente Norblin (avril 1860); 185 fr.

Jeune Personne coiffée à l'Anglaise, assise devant un Livre. — Au bistre; h. 17, l. 12 pouces 6 lignes. — Vente Varanchan (1777); 100 livres.

Jeune Mère assise dans un Intérieur avec trois Enfants. — A la plume, lavé de sépia. — Vente Mailand (1881); 50 fr.

Jeune Mère avec ses Enfants. — A plusieurs crayons. — Vente Saint (1846); 43 fr.

Jeune Paysan en Buste. — Dessin à plusieurs crayons. — Vente E. Tondu (1865).

Jeune Paysanne. — Au pastel; h. 44, l. 35 cent. — Vente Walferdin (nº 348); 370 fr.; adjugé à M. ALEXANDRE DUMAS.

Jeune Servante coiffée et ajustée d'une Manière pittoresque. — Au pastel; h. 17, l. 13 pouces. — Vente de M. de Sireul (1781); 12 livres 1 sou.

Jeunes Galants dans un frais Bosquet. — Au bistre. — Vente E. Tondu (1865).

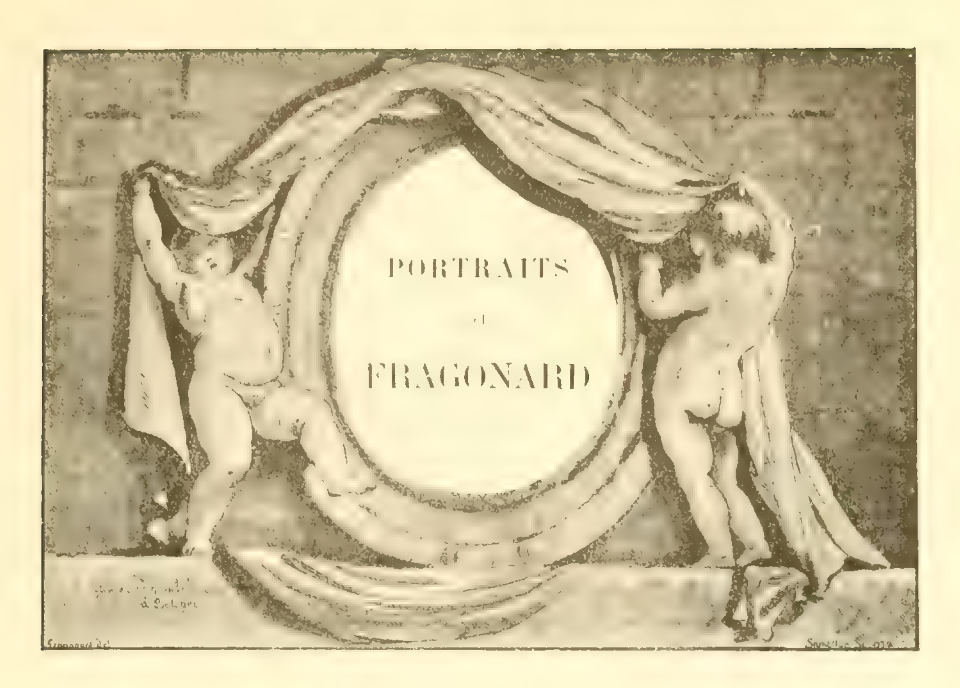
Jeux de Satyres. — A la plume et à la sépia. Ce dessin fait partie des *Jeux de Satyres* de Fragonard, mais il ne l'a pas gravé; h. 15, l. 16 cent. — 1re vente Walferdin (succession); 102 fr.; vente du baron R. Portalis (1887); 95 fr.

Joueur de Guitare monté sur une Ruine faisant danser des jeunes Filles. — A la sanguine, en hauteur. — BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, à Montpellier.

Le Joueur de Marionnettes. — Au bistre et au crayon noir. Dessin inachevé; h. 30, l. 45 cent. — Vente Walferdin (nº 178); 160 fr.; vente du comte de La Béraudière (1883); 145 fr.; vente faite en 1884; 86 fr. — Chez M. LE DOCTEUR SUCHET.

Jugement d'une Vestale. — A la gouache. H. 11 pouces 6 lignes, l. 13 pouces 6 lignes. — Vente Constantin (1817).

Jupiter. — Au bistre. — Vente Walferdin (nº 239); 200 fr. Chez M. LE BARON HOTTINGUER.



MÉDAILLON ORNÉ D'ENFANTS

D'après la gravure de Saint Non pour un titre des *Fragments [illegible] Églises d'Italie*

Fragonard, peint par lui-même dans sa vieillesse. — Toile; h. 97, l. 44 cent. — Vente Walferdin nº 74; MUSÉE DU LOUVRE.

Fragonard, par lui-même. — (Assis dans un intérieur, le bras droit appuyé sur une table, tenant à la main une lettre dépliée; près de lui un portefeuille de dessins.) — Toile; h. 57, l. 45 cent. — Vente Huot-Fragonard (1876); 5400 fr. Collection de Mme KESTNER.

Fragonard, par lui-même, peignant la miniature. — Toile; h. 44, l. 36 cent. Collection de M. J. DOLLFUS.

Fragonard, par lui-même, grandeur nature. — Dessin au crayon noir estompé relevé de sanguine. — Chez M. HENRI PEREIRE.

Fragonard, par lui-même. — Dessin en forme de médaillon, au crayon rehaussé de sanguine. — Vente Huot-Fragonard (1876); 50 fr. Collection de M. C. GROULT.

Fragonard, par lui-même. — Autre médaillon, dessin au crayon. — Vendu avec celui de Mlle Gérard, vente Huot-Fragonard (1876); 75 fr. Collection de M. C. GROULT.

Fragonard, dessiné par Lemoine. — Au crayon noir estompé rehaussé de blanc. Ce portrait a été gravé par de Marc pour Mme Vve Lefilleul. — Vente Walferdin (nº 325); 505 fr.

Fragonard, peint en miniature par Mlle Gérard. — A l'huile sur carton; h. 8, l. 5 cent. C'est d'après cette miniature qu'a été exécuté le portrait a

l'eau-forte de Le Carpentier; gravé également par Le Rat. — Vente Walferdin; 520 fr. Chez M. Rouquette.

Fragonard, peint en miniature par Alexandre Fragonard. — Sur ivoire, forme ronde. — Chez M. Greppe.

Fragonard, par lui-même. — Dessin à la mine de plomb. On lit au bas : *Se ipsum delineabat Frago apud de Bergeret anno 1789.* — Vente Walferdin; 415 fr. Chez M. Eugène Paillet.

Fragonard, par Alexandre Fragonard. — Toile. — Chez M. Lindet.



HONORÉ FRAGONARD PAR LUI-MÊME

Au crayon noir.



FLEURON DE DÉDICACE A LA REINE MARIE-ANTOINETTE

Tiré du *Voyage à Naples*

L'Abdication de Marie-Stuart. — Peinture sur bois dans la manière des hollandais ; h. 31, l. 23 cent. — Vente Walferdin (n° 20) ; 830 fr. chez M. Boulanger, à Dijon.

L'Abreuvoir. — Marche d'Animaux. — Peintures sur toile en pendant ; h. 48, l. 52 cent. — Vente Étienne Arago (1872) ; 145 fr.

L'Abreuvoir. — Toile ; h. 53, l. 65 cent. — Vente Laperlier (1867) ; 790 fr. — 1re vente Walferdin (succession) ; 1230 fr. — Chez Mme Ch. Kestner.

L'Absence des Père et Mère mise à profit. — Peinture décrite par Diderot dans son Salon de 1765, bien qu'elle ne soit pas portée au livret.

Achille demandant des Armes à Vénus. — Esquisse sur toile ; h. 33, l. 25 cent. — Collection de M. Dreyfus.

L'Adoration des Bergers. — Important tableau du maître. Toile ; h. 27, l. 34 p. — Vente du marquis de Véri (1785) ; 9,601 livres, adjugé à l'expert Paillet.

L'Adoration des Bergers. — Esquisse peinte sur toile ; h. 57, l. 44 cent. 1/2. — Musée de Lille.

Allégorie de la Peinture. — Toile, forme dessus de porte; h. 42, l. 107 cent. — Vente Rochard (1866); 165 fr.

L'Alliance de la France et de l'Allemagne, sous la forme d'une allégorie. — Toile. — Vente Baroilhet (1856); 90 fr.; Chez M. Delicourt.

L'Amant pressant. — (Dans un salon, une jeune dame en satin blanc, assise sur un canapé, est vivement pressée par un galant qui l'oblige à tirer le cordon de la sonnette.) Toile; h. 37, l. 46 cent. — Vente Pallu (de Poitiers, 1863); 1550 fr.

Les Amants. — Toile; h. 24, l. 31 cent. — Vente *** (1873); 210 fr.

Les Amants heureux. — (Voir l'*Instant désiré.*)

Amour tenant son Arc dans un Buisson de Roses. — Toile de forme ovale; h. 20, l. 16 pouces. — Vente du prince de Conti (1777); 363 livres; vente Randon de Boisset (1787); 710 livres; Paillet, pour le comte de Merle.

L'Amour (armé d'une flèche, un doigt sur la bouche, à moitié caché par un buisson de roses). — Toile ovale; h. 52, l. 44 cent. — Vente *** (1873); 1 450 fr.; vente Laurent-Richard (1886); 3 060 fr.

L'Amour avec les attributs de la Folie. — Toile de forme ovale; h. 19 pouces 6 lignes, l. 16 pouces. — Vente faite par Paillet (1777); 251 livres.

L'Amour. — La Folie. — Peintures sur toile; h. 20, l. 16 pouces 1/2. — Les deux tableaux ensemble, vente du marquis de Véri (1785); 427 livres. Ce sont probablement les mêmes peintures qui se trouvent actuellement chez M. le baron Alphonse de Rothschild, au château de Boulogne-sur-Seine.

L'Amour. — Vu à mi-corps, le jeune dieu tient une rose; une écharpe est passée autour de son bras. Grisaille sur toile, de forme ovale; h. 18, l. 15 cent. — Vente Max. Kahn en 1879; 800 fr.

L'Amour-Folie. — (Répétition du sujet traité souvent par Fragonard.) Toile de forme ovale; h. 56, l. 44 cent. — Vente *** (1874); 2400 fr. Collection de M. C. Groult.

L'Amour-Folie. — Toile. — Collection de M. Eudoxe Marcille.

Amour couché lançant une Flèche. — Petite Fille nue jouant avec des Colombes. — Dessus de porte cintrés, peints sur toile. Sur le second, le monogramme C. S. V. (Courtin de Saint-Vincent). Ces peintures proviennent du château de Saint-Vincent, près de Roanne. Elles faisaient partie de la décoration du salon que M. de Saint-Vincent avait fait peindre par Fragonard, sur les indications de Voltaire et dont le sujet était : *les Religions du monde.* — Chez M. Louis Pams.

Amours sur des Nuages. — Toile de forme ovale; h. 30, l. 32 cent. — Vente Marcille (1857); vente J. Burat (1885); 800 fr.

Les Amoureux. — Toile de forme ovale, en largeur. — Chez M. Déglise.

Les Amours des Bergers. — (Panneaux décoratifs de Grasse.) Voir *les Progrès de l'Amour dans le cœur des jeunes filles.*

Amours endormis. — Peintures sur toile, en pendants, forme dessus de porte. — Exposition des Alsaciens-Lorrains en 1874. Collection de Sir Richard Wallace.

Amours endormis sur des Roses. — Peinture sur toile en grisaille, forme dessus de porte; h. 84, l. 1m,16. — Vente du Mis de La Rochebousseau (1873); 3328 fr.

Les Amours vainqueurs. — Peinture ovale au (Pastel); h. 18, l. 22 cent. 1/2. — Vente Walferdin (nº 52); 750 fr. Chez Mme Paillard.

Amours voltigeant dans un Ciel. — Projet de plafond sur toile, de forme ronde; diamètre, 67 cent. — Vente Walferdin (nº 63); 1 200 fr.; adjugé à M. le comte Ganay.

Amours (Guirlande d'). — Toile ovale. — Vente de Beurnonville. Chez M. Henri Péreire.

Anacréon couronné par Vénus. — Toile; h. 48, l. 39 cent. — Collection de M. Édouard André.

L'Ane chargé de Reliques. — Vente Duperray (1843).

Annette à quinze Ans. — Annette à vingt

La Laitière et le Pot au Lait. — Au bistre. — Vendu avec trois autres dessins 24 fr. à la vente de M. de Silvestre (1810).

Les Lavandières. — A la sanguine; h. 34, l. 54 cent. — Collection de M. Degraux.

Laveuses dans une Ruine romaine. — A la sépia rehaussée d'aquarelle; h. 19, l. 32 cent. 1/2. — Chez M. Arnoux.

Laveuses au Pied d'un Mur ruiné, baigné par un Ruisseau. — A la sanguine; h. 35, l. 48 cent. — Musée du Louvre.

Les Laveuses. — Aquarelle non terminée; h. 40, l. 27 cent. — Vente Mahérault; 200 fr. Roquelin.

Laveuses auprès d'une Nappe d'eau coulant dans un Bassin. — A la sépia; h. 35, l. 46 cent. — Vente Leral (1877); 300 fr.

La Leçon de Danse. — (Voir *le Maître de Danse*).

La Leçon de Dessin. — Au bistre. — Vendu avec *l'Intrigue à la Fenêtre*, vente Saint 81 fr.

La Leçon de Musique. — A la sépia. — Vente du prince Soutzo (1876); 280 fr.

La Lecture. — Au crayon lavé de sépia; h. 28, l. 21 cent. — Musée du Louvre.

La Lecture. — A la sépia. Répétition du dessin du Louvre; h. 28, l. 21 cent. — Vente Walferdin (nº 192); 550 fr.

La Lecture aux Enfants. — A la sépia; h. 23, l. 17 cent. — Vente Walferdin (nº 170); 260 fr.; vente H. Porges (1885); 350 fr. Collection de M. Degeorge.

La Lessive. — Des hommes étendus en contre-bas contemplent en souriant des laveuses qui font la lessive. Charmant dessin à la sépia, qui a figuré à la vente de Bèze en 1775. H. 23, l. 36 cent. — 1re vente Walferdin succession; 600 fr.; vente Richard Lion; 1460 fr.

Les Lessiveuses. — Jeunes femmes s'occupant à laver du linge et à faire la cuisine. A la sépia; en largeur. — Chez Mme Charras.

La Lettre d'Amour. — A la sépia. — Vente Saint (1846); 21 fr. 50.

La Liseuse. — Au bistre; h. 40, l. 33 c. — Vente Walferdin (nº 182); 230 fr.

Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

Lit avec Embrasses formées d'Amours. — Aquarelle largement lavée, en hauteur. — Bibliothèque et Musée de Besançon (Portefeuilles Paris).

Ma Chemise brûle. — Charmant dessin, au bistre, en largeur. Gravé par Legrand. — Vente J. Dupont. Collection de M. le marquis de Chennevières.

Maisons rustiques au bord d'une Mare, dominées par les Ruines d'un vieux Château. — A la sépia; h. 35, l. 48 cent. — Vente du baron R. P... (1887); 140 fr. Chez M. le baron Portalis.

Le Maître de Danse. — Très joli dessin à la plume lavé de bistre. Connu aussi sous les noms de *la Leçon de Danse*, et de *Qu'en dit l'abbé?* Il a été gravé par Jules de Goncourt. H. 23, l. 36 cent. — Vente Varanchan; 385 livres; vente après décès de Hubert Robert (1809); vente Saint; 120 fr.; vente Norblin (1860); 250 fr.; vente Dreux; 430 fr.; vente C. Marcille; 2020 fr. Collection de M. Josse.

Le Maître d'École et l'Enfant qui se noie. — A la sépia. In-fol., en hauteur. — Chez M. Ricard, à Marseille.

Le Marché de Grasse. — A la sépia. In-4º, en largeur. — Chez M. Magnan, à Marseille.

Le Matin. — A la sépia; h. 23, l. 35 cent. — Vente Marmontel (1868).

La Mauvaise Nouvelle. — A la sépia; signé; h. 42, l. 35 cent. — Vente Walferdin (nº 181); 255 fr. Collection de Mme la baronne de Rublé.

Le Médaillon. — Au crayon. — Vente*** (1885); 50 fr.

Médée au Moment d'égorger ses Enfants sur l'Autel de la Folie. — Au crayon noir; h. 21, l. 25 cent. — Chez M. Philippe Gille.

La Mère de Famille. — A l'encre de Chine avec rehauts de couleur. — Exposition à la salle F. Petit (1883-1884).

Le Ménage de Faunes. — Dessin à la mine de plomb, de forme ronde. Diamètre: 14 cent. — Musée de Besançon (Collection Paris).

Mendiant portant une Besace. — A la sanguine. Signé : *Fragonard del.* H. 32, l. 17 cent. — Vente Huquier (1772). Collection de M. E. Durier.

Le Messager fidèle. — Au bistre. — Vente E. Tondu (1865).

La Mise au Tombeau (d'après A. Carrache). — A la sanguine. — 1re vente Gigoux (1873); 9 fr.

Moine prêchant dans des Ruines à Rome. A la sanguine; h. 27, l. 36 cent. Vente Walferdin (nº 176); 180 fr. Brizac.

Moine prêchant dans des Ruines à Rome. Composition différente de la précédente. Au crayon lavé de bistre; h. 27, l. 20 cent. — Vente Walferdin (nº 177); 110 fr. Chez M. le comte de Lauveriat.

La Mort d'un Ermite. — Dessin de six figures, à la plume et à l'encre de Chine. — Vente de Lebrun fils, peintre (1771); 33 livres.

La Mort de Sénèque. — A la sépia. (D'après une peinture de Luca Giordano, au palais Durazzo, à Gênes.) H. 20, l. 25 c. — Vente Walferdin (nº 241); 95 fr. Meyer.

Moulin à Vent hollandais. — Au bistre. Signé : *Fragonard*, à gauche; h. 41, l. 30 cent. — Chez M. le colonel de La Girennerie.

Murs d'un Parc. — A la sanguine. — Vente J. Gigoux (mars 1882); 26 fr.

Les Muses. — Suite de neuf dessins à la sanguine. In-fol. en hauteur. — Bibliothèque publique de Besançon (Portefeuilles Paris).

Naissance de Vénus. — A la sanguine; h. 32, l. 19 cent. — Musée de Besançon.

Notre Seigneur en Croix. — « Dessin très sçavant a la sanguine. » — Vente du peintre Baudouin (1770); 15 livres.

Nymphe couchée sur des Draperies. — A l'encre de Chine; h. 31, l. 37 cent. — Vente des dessins du baron de Beurnonville (1885); 41 fr.

Nymphe tenant un Miroir. — A l'aquarelle. — Vente Daigremont (1866).

Nymphes et Satyres. — A la sépia; h. 24, l. 37 cent. — Vente Lefebvre; 1005 fr.

L'Occasion Saisie. — Dans une chambre enfumée, pendant que la mère se détourne, une jeune fille et son amoureux profitent de l'occasion pour se donner un baiser par-dessus le poêle. Au bistre; h. 37, l. 26 cent. Ce dessin a figuré à l'Exposition des Maîtres anciens à l'École des Beaux-Arts, en 1879. — Chez Mme du Sommerard.

L'Offrande à l'Amour. — A l'aquarelle; h. 29, l. 22 cent. — Vente Féral (1777); 800 fr.

Offrandes des Premiers Chrétiens. — A la sanguine; h. 31, l. 22 cent. — Musée de Besançon.

Les Oies de Frère Philippe. — A la sépia; h. 20, l. 14 cent. — 1re vente Walferdin (succession); 160 fr.

Mlle Olivier dans le Rôle de Chérubin. — A la sanguine; h. 21, l. 16 cent. Vente Walferdin (nº 256); 600 fr.

Mlle Olivier de la Comédie française (Portrait de). — Au pastel; h. 50, l. 39 c. — Vente Walferdin (nº 351); 350 fr.

Oui, Grand-Père! — A la sépia; h. 47, l. 30 cent. — Collection de M. Étienne Arago.

Parasol de Capucin allant à Rome. — Au bistre. Signé : *Fragonard*; h. 41, l. 30 c. Chez M. le colonel de La Girennerie.

Parc avec Bosquets, Terrasses et Pièces d'Eau. — A la sanguine. — 1re vente Gigoux (1872); 36 fr.

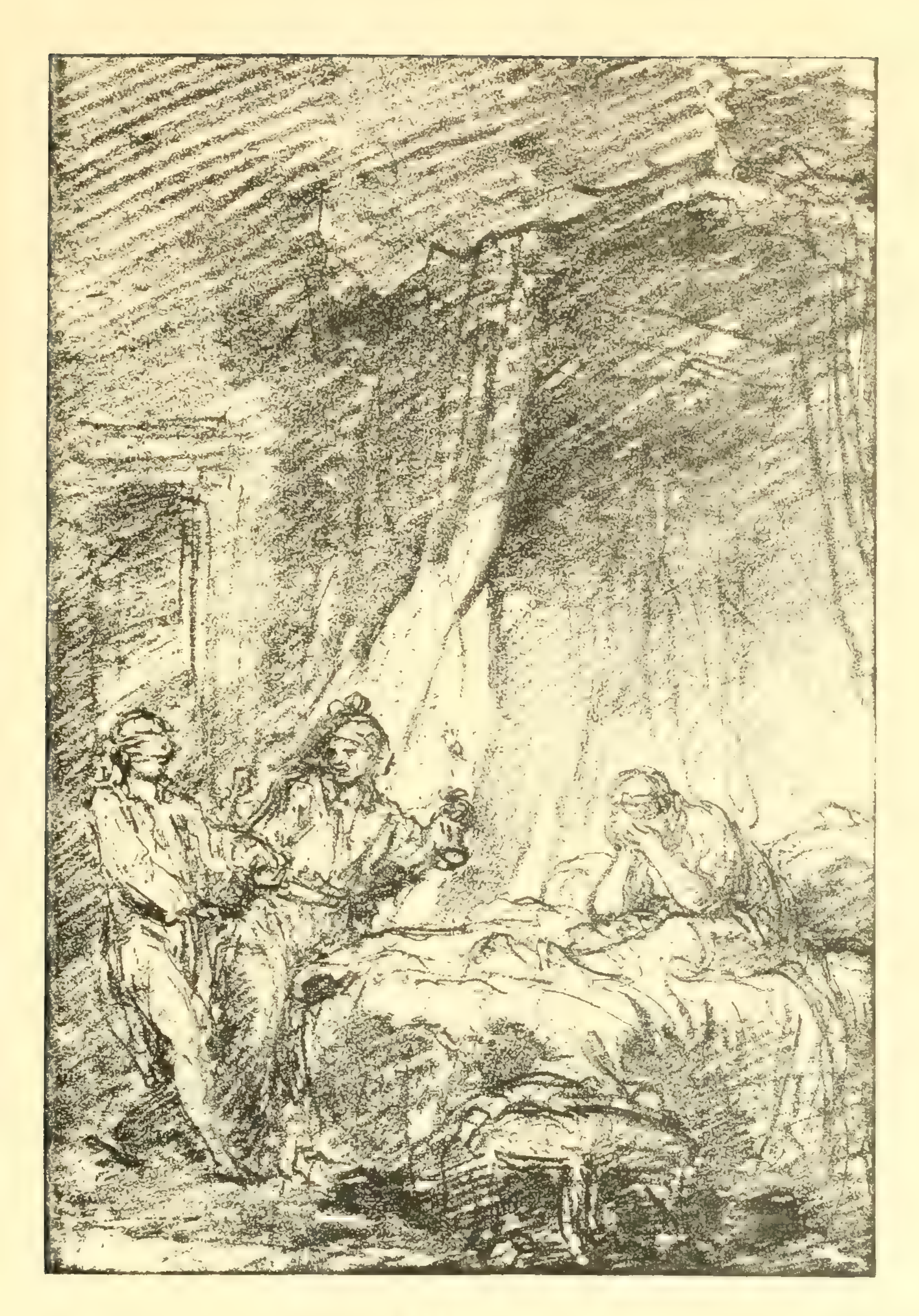
Parc avec Cascatelles; au premier plan, contre un grand vase est adossée une femme ayant deux enfants près d'elle. — Au bistre. Signé au dos : *Honoré Fragonard fecit, 1788.* H. 51, l. 37 cent. Collection de M. Ed. de Goncourt.

Parc avec Charmilles. — A la sanguine, en largeur. — Chez M. Audouin.

Parc avec grand Escalier orné de Statues. — A la sanguine; h. 25, l. 33 cent. — Vente Féral (1877); 120 fr.

Parc de Neuilly. — Deux vues de l'ancien parc de Neuilly, animées de figures. A la sépia; h. 11, l. 21 cent. — Vente du feu comte de La Béraudière (1885); 710 fr. Collection de M. Borthon, à Dijon.

Le Parc. — A la sanguine; h. 23, l. 27 c. — Chez M. Féral.



LA MANDRAGORE

D'après un Dessin au Crayon pour les *Contes de La Fontaine*

Parc avec Colonnade peuplé d'Animaux. — A la sépia. Signé : *Fragonard, 1780*. h. 33, l. 48 cent. — Chez Mme LA BARONNE DE RUBLE.

Paysage dans un Site montagneux avec Groupes de Figures. — Au bistre ; h. 13, l. 17 pouces. — Vente Collet (1787) ; 41 livres.

Parc avec Terrasse, Bassins, Chutes d'Eau et Personnages. — A la sépia ; h. 34, l. 45 cent. — 1re vente Walferdin (succession) ; 400 fr. Collection de M. LÉON MICHEL-LÉVY.

Le Parc de Versailles. — Pendant de la *Fête donnée à Rambouillet*. — A la sépia ; h. 34, l. 45 cent. — Vente Étienne Arago (1872) ; 300 fr.

Le Parc de Saint Cloud (Vue prise dans). — Au bistre ; h. 23, l. 17 cent. — Vente Walferdin n° 268 ; 305 fr. Chez M. LE MARQUIS DU LAU D'ALLEMANS.

Parc et Villa d'Italie. — A la sépia ; h. 24, l. 37 cent. — Vente d'un amateur (MM. Muhlbacher et Lacroix, 1887) ; 95 fr.

Partie sur l'Eau. — Au bistre. — Vente du baron Vivant Denon (1826).

Le Passage du Gué. — A la sépia. Signé en toutes lettres ; h. 34, l. 42 cent. — Vente Lefebvre (1883) ; 800 fr. LEPERE.

Paysage avec Architecture. — Au bistre, daté de 1773 ; h. 35, l. 47 cent. — MUSÉE DE BESANÇON.

Paysage avec une belle Vache blanche, un Troupeau de Moutons et un jeune Garçon derrière. — A l'aquarelle. — Vente Le Roy de Senneville (1784).

Paysage animé de Bergers et de Troupeaux ; Ciel orageux. — A l'aquarelle. Exposition de dessins des Maîtres anciens à l'École des Beaux-Arts en 1879 ; h. 19, l. 23 cent. — Chez M. BOTTOLIER.

Paysage, Berger sur un Tertre avec son Troupeau de Moutons, Fermière à Cheval sur le Chemin. — Pastel gouaché, en largeur. — Vente Carrier. Collection de M. PHILIPPE BURTY.

Paysage. — Dessin. — Galerie du BARON SPECK-STERNBURG, à Leipzig.

Paysage avec deux Bœufs, des Moutons, un Pâtre. Cette composition a été gravée par Denon ; h. 13, l. 17 pouces. — Vente de Lebrun (1791) ; 60 livres 10 sous.

Paysage avec Fabriques et Chute d'Eau ; sur le premier plan, un Homme, un Chien et trois Bœufs. — Ce dessin friand est lavé de bistre ; h. 13, l. 17 pouces. — Vente du cabinet de M. de Bèze (1775).

Paysage avec Figures et Animaux. — A la plume et au bistre. — Vente du docteur Suchet (avril 1882).

Paysage avec Figures. — A la sanguine ; h. 24, l. 36 cent. — Vente Walferdin n° 257 ; 170 fr. Chez Mme LA COMTESSE DE NADAILLAC.

Paysages avec Moutons et Berger. — A la sépia. — Vente J. Gigoux (mars 1882) ; 130 fr.

Paysage offrant les Intérieurs d'un Jardin dans le genre de ceux de la Ville d'Este. — Au bistre ; h. 18, l. 21 pouces. — Vente du duc de Chabot (1787) ; 110 livres.

Paysage avec Rochers, Animaux et Personnages. — A la sépia. — 1re vente Gigoux (1873) ; 41 fr.

Paysage rocheux avec Berger couché à plat Ventre et Femmes accompagnées d'Enfants. — A la gouache ; h. 29, l. 42 cent. — Vente Perignon ; vente Carrier. Collection de M. ED. DE GONCOURT.

Paysages mêlés de Ruines et ornés de Figures. — Deux dessins à la plume lavés de couleur très spirituellement touchés ; h. 7, l. 9 pouces. — Vente du cabinet de feu M. de La Tour d'Aigues, officier aux gardes françaises (1777) ; 48 livres.

Paysages avec Fabriques très pittoresques. — Deux dessins à la plume lavés de bistre ; h. 11, l. 16 pouces. — Vente du cabinet de M. de La Tour d'Aigues (1777) ; 24 livres.

Paysages légèrement coloriés. — Vente Bruzard ; vente Saint (1846) ; 40 fr.

Paysan romain tenant une Bouteille. — A la sépia ; h. 37, l. 26 cent. — Vente de Lebrun (1791) ; 38 livres 19 sous ; vente Walferdin n° 184 ; 350 fr. HARO.

Le Paysan qui avait offensé son Seigneur. — A l'encre de Chine et au bistre. Sujet des *Contes de La Fontaine* ; h. 22, l. 17 c. — MUSÉE DE BESANÇON.

Paysanne allaitant son Enfant. — *Fait à Rome en 1774.* Au bistre. — Vente de Lebrun (1791); 26 livres.

Paysans romains dans des Ruines. — Au premier plan des enfants font manger un âne sur un autel antique. L'aîné le chevauche. Au bistre. — Collection de M. Edmond de Goncourt.

Le Pêcheur. — A la sanguine; h. 50, l. 38 c. — Vente Walferdin (nº 231); 140 fr. Chez M. le baron Hottinguer.

Le Pêcheur. — Autre Étude. — Même vente (nº 232); 140 fr. Chez M. le baron Hottinguer.

La Peinture dédiant ses Crayons à Homère, Virgile et Mécène. — Allégorie ingénieuse présentée sous la figure d'un peintre dessinant sur une table antique devant les bustes de ces grands hommes. Important dessin au bistre; h. 13 pouces 1/2, l. 18 pouces. — Vente du cabinet de M. de Sireul (1781, hôtel Bullion); 72 livres.

Le Pèlerin. — Au bistre; h. 30, l. 36 cent. — Vente Walferdin (nº 248); 255 fr.

Le Père de Famille. — Dessin capital fait de bistre au pinceau sur papier blanc; h. 9 pouces 3 lignes, l. 14 pouces. — Vente du cabinet de M. de Beze (1775); 400 livres; vente du prince de Conti (1777); 340 livres. Langlier.

Pérette et le Pot au Lait. — A la sépia, en hauteur. — Collection de M. Paul Arbaud, à Aix en Provence.

La Perruque brûlée. — A la sépia; h. 36, l. 46 cent. — Chez Mme la baronne de Ruble.

Petite Fille lisant l'Alphabet. — A la sépia; h. 22, l. 17 cent. — 1re vente Walferdin (succession); 130 fr. Chez M. Henri Michel-Lévy.

Le Petit Prédicateur. — A la sépia. Gravé avec variantes, par N. de Launay; h. 35, l. 46 cent. — Vente Richard Lion; 2 000 fr.

Philosophus meditans. — A la sanguine. In-fol. en hauteur. — Bibliothèque de l'École de Médecine, à Montpellier.

Les Pins de la Villa Pamphili. — Deux dessins au bistre. — Vente Huquier; vente Villot. Collection de M. le marquis de Chennevières.

Plafond avec Buste d'Empereur romain. — A la sanguine; h. 29, l. 36 cent. — Vente Lefebvre (1883).

Le Portrait. — Jeune homme assis embrassant une jeune fille dont il fait le portrait. A la sépia; h. 22, l. 17 cent. — Vente Walferdin (nº 187); 2 005 fr. Chez Mme la vicomtesse de Courval.

La Première Leçon d'Équitation. — A la sépia; h. 21, l. 30 cent. — Vente Walferdin (nº 223); 510 fr. Chez M. le comte de Jaucourt.

La Première Leçon d'Équitation. — A la sépia. Dessin du même sujet que le précédent, mais plus important et plus terminé; h. 34, l. 45 cent. — Vente Walferdin (nº 224); 950 fr. Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

Près des Remparts d'une Ville, un petit Aqueduc. A droite de grands Arbres, à gauche une Femme chargée de deux Cruches. — Au bistre; h. 19, l. 31 cent. — Collection de M. Ed. de Goncourt.

La Prière. — A la sépia; h. 35, l. 44 c. — Vente Walferdin (nº 199); 850 fr. Chez M. le comte de Jaucourt.

La Prière à l'Amour. — A la gouache. — Vente Tondu (1865).

La Prison de Saint Pierre. — Le Martyre de Saint André. — Intérieur de Basse-Cour, etc. — Cinq dessins au bistre. — Vente de M. de Silvestre, maître à dessiner des enfants de France (1810); 24 fr.

Le Prisonnier. — A l'encre de Chine; h. 23, l. 17 cent. — Vente Walferdin (nº 234); 120 fr.

La Prière du Grand-Père. — Au bistre. — Vente Brunet-Denon (1846).

La Promenade dans le Parc. — Jeune femme de profil, ceinture rose. A l'aquarelle; h. 41, l. 35 cent. — Vente Carrier (1875). Chez M. Paul Mantz.

La Promenade dans le Parc. — Groupes de jeunes femmes et d'enfants. Belle aquarelle gouachée, attribuée à Fragonard. — Collection de M. Arthur Veil-Picard.

Promenade et Récréation dans l'Intérieur d'un Parc. — Beau dessin à la sépia et à l'encre de Chine. — Vente du duc de Feltre (1867).

Pygmalion amoureux de sa Statue. — A la plume lavé d'aquarelle; h. 33, l. 24 c. — Vente Walferdin nº 172; 400 fr.; Haro.

Pygmalion amoureux de sa Statue. — Composition différente de la précédente. A la plume rehaussé d'aquarelle; h. 33, l. 24 cent. — Vente Walferdin nº 173; 229 fr. Haro.

Quatre Vues de Parcs et Jardins, décorés de Monuments, de Statues, de Cascades et animées de Figures. — Au bistre. — Vente de M. de Silvestre (1811); 56 fr.

La Récompense ou Il a gagné le Prix. — Au crayon et à l'aquarelle. Répétition du dessin de la collection E. Marcille, mais moins achevée. (Voyez *le Concours*.) H. 43, l. 35 cent. — Vente Walferdin nº 2611; 165 fr. Collection de M. C. Groult.

Recueil de Dessins et Croquis d'après Nature, par Fragonard, Robert et autres, mis en ordre par H. Robert en 1779. — Un cahier cartonné. — Vente Saint (1816); 12 fr.

La Rencontre. — L'Aumône. — Deux dessins à la sépia, en hauteur. — Vente Roblin; 100 fr. Collection de M. A. Piat.

Le Rendez-Vous. — Vente E. Fondu (1865).

Le Rendez-vous d'Amour. — Au crayon noir; h. 45, l. 34 cent. — Vente (mai 1881); 200 fr.

Le Repos de la Garde Bourgeoise. — Dessin d'après Van der Helst, exécuté par Fragonard pendant son voyage en Hollande; 13 pouces de haut sur 18 de large. — Vente de Gros, peintre (1778); 535 livres.

La Réprimande du Grand-Papa. — Au bistre. — Vente du baron Vivant-Denon (1826).

La Résurrection de Lazare. — A la plume et à la sépia. Signé : *Frago. 1771*. H. 24, l. 36 cent. — Vente de feu M. Huquier, graveur (1772); 28 livres; 1re vente Gigoux (1873); 107 fr. — Collection de M. Féral.

Le Retour du jeune Mari. — Beau dessin à la sépia et à l'encre de Chine; h. 31, l. 40 cent. — Vente Mahérault; 7000 fr. Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

Réunion dans un Salon. — A la sépia. — Chez M. le comte de Choiseul.

Rivière avec un Bateau chargé de trois Personnes. — H. 8 pouces 1/2, l. 6 p. 1/2. — Vente Collet (1787); 36 livres 1 sou.

Roches de la Fontaine de Vaucluse. — Dessin à la sépia daté de 1783, en hauteur. — Chez M. Roblin.

Roland Furieux (Suite pour). — Cent trente-six dessins à la pierre noire lavée de bistre pour l'illustration projetée du poème de l'Arioste; h. 40, l. 25 c. — Vente Walferdin; 4000 fr. Collection L. Roederer, à Reims.

— Cinq dessins pour la même illustration. — 1re vente Walferdin (succession); 510 fr.

— Douze dessins pour la même illustration. — A la sépia; h. 36, l. 25 cent. — Vente Mahérault; 1300 fr. Collection de M. Jean Dollfus.

— Deux dessins et nombreux croquis pour la même illustration. — Au crayon et à la sépia. — Chez M. le baron Portalis.

La Ronde de Nuit. — Dessin exécuté par Fragonard pendant son voyage de Hollande, d'après le célèbre tableau de Rembrandt, à Amsterdam. — Vente du peintre Gros (1778).

Rosalie Fragonard (Portrait de). — A la pierre noire, de forme ronde; diamètre : 13 cent. — Vente Huot-Fragonard 1876; 1re vente Walferdin (succession). Collection de M. C. Groult.

Rosalie Fragonard (Portrait de). — Jeune fille assise de côté, tournée à droite, la tête aux cheveux relevés, vue de trois quarts. Au crayon noir rehaussé de blanc; h. 49, l. 35 cent. — Collection de M. Edmond de Goncourt.

Rosalie Fragonard. — Dessin à la sépia. — Collection de Jean Gigoux. Chez Mme Charras.

Ruines et Études de Paysages. — Six des-

sins à l'aquarelle et à la sanguine. — Vente de Watelet (1786).

Ruines; sur le devant un Dessinateur. — A la sanguine; daté de 1750. — Vente E. Tondu (1865).

Sacrifice à Bacchus. — Au bistre; h. 40, l. 32 cent. — Vente Walferdin (nº 259); 50 fr. Chez M. le comte Cahen d'Anvers.

Le Sacrifice d'Iphygénie. — A l'aquarelle mélangée de gouache. Ce dessin proviendrait de la vente Vassal de Saint-Hubert. — Chez M. Charles Pillet.

Le Sacrifice de la Rose. — Dessin très fini à la sépia et à l'aquarelle. Signé à gauche en toutes lettres; h. 42, l. 33 cent. — Vente Walferdin (nº 189); 2600 fr. Adjugé à M. Bartholdi.

Le Sacrifice de la Rose. — Beau dessin à la sépia; en largeur; h. 33, l. 43 cent. — Vente Denon; 121 fr. Collection de M. Edmond Marcille.

Le Sacrifice de la Rose. — A l'encre de Chine rehaussée d'aquarelle. — Vente Saint; 90 fr.

Saint Bruno transporté au Ciel par les Anges. — Pendentif de plafond. A la sanguine. — Bibliothèque de la Ville de Besançon.

Saint Hubert. — A la plume et à l'aquarelle. — Vente faite en 1779.

Saint Jérôme dans le Désert. — Au bistre; h. 26, l. 40 cent. — Vente Féral (1877); 125 fr.; vente Walferdin (nº 260); 95 fr. Chez M. André.

Saint Louis vénérant la Couronne d'Épines. — Dessin-esquisse à l'encre de Chine; h. 18, l. 9 cent. — Musée de Besançon (Collection Paris).

Saint Marc écrivant son Évangile. — A la sépia, en largeur. — Collection de M. C. Groult.

Le Saint-Père sommeillant (Clément XIII ?). — A la sanguine. Ce dessin a été gravé par l'abbé de Saint-Non. — Vente Walferdin (nº 262); 80 fr. Chez M. de Lépine.

Saint en Prière. — A la sépia. — 1re vente J. Gigoux (1873); 18 fr.

Samson livré par Dalila. — A la sépia. Dessin fait d'après une peinture de Rubens; h. 31, l. 46 cent. — Vente Devéria (1858); 80 fr.; vente Walferdin (nº 226); 360 fr. Chez M. Hreur.

Samson livré par Dalila. — Au bistre relevé de gouache; en largeur. — Chez M. Magne, à Marseille.

Sarah présentée à Abraham. — A l'aquarelle; h. 30, l. 21 cent. — Vente Schwiter; 20 fr.

Satyre lutiné par les Amours. — A la sépia; h. 46, l. 35 cent. — Vente Brûnet-Denon (1846); vente Walferdin (nº 207); 490 fr. Chez M. Reboul.

Satyre lutiné par des Bacchantes. — A la sépia; h. 24, l. 37 cent. — Vente Lefebvre (1883); 1005 fr.; vente Richard Lion; 4900 fr. Collection de M. G. Muhlbacher.

Satyre et Nymphes. — Au bistre. — Chez M. Simmonds.

Scène d'Amour sous la Feuillée. — Au crayon noir rehaussé de blanc; h. 21, l. 27 cent. — Vente Walferdin (nº 214); 360 fr.; vente H. Porgès (1885); vente d'un amateur (MM. Muhlbacher et Lacroix 1887); 190 fr. Collection de M. G. Muhlbacher.

Scène dans un Parc. — Paysage avec petites figures. A la plume rehaussé d'aquarelle; h. 20, l. 25 cent. — Vente Walferdin (nº 174); 300 fr. Chez M. le comte A. de Vogüé.

Scène d'Intérieur. — Au bistre rehaussé de blanc. — Chez M. le comte de Charnailles.

Scène d'Intérieur. — **Paysage.** — Deux dessins. — Chez M. Lévy.

Scène d'Ivresse. — A la sépia; h. 23, l. 35 cent. — Vente Marmontel (1868).

Scène tragique; Guerrier poignardant un Homme couché. — Cinq études du même sujet, avec variantes, à la plume et à la sépia; h. 18, l. 22 cent. pour le plus grand; 12 sur 10 cent. pour les plus petits. — Collection de M. Etienne Arago.

Le Sénat assemblé consultant les Oracles. — Un Prêtre offre un Sacrifice, des jeunes Filles dansent devant le Temple de Janus. — Ces deux dessins, en grisaille, formant pendant, ont été envoyés par



Fragonard à M. d'Aoust, banquier à Bruxelles, qui les a payés 200 livres. Catalogue raisonné des dessins originaux du cabinet de feu M. le prince de Ligne, par Bartsch. Vienne, 1794.

Les Sept Ages de la Vie. — Étude de sept têtes. Au bistre. Exposition de dessins des Maîtres anciens à l'École des Beaux-Arts en 1879; h. 30, l. 45 cent. — Chez Mme Kestner.

Le Serment d'Amour. — Première pensée du tableau bien connu. A la sépia; en hauteur. — Collection de M. C. Groult.

S'il m'était aussi fidèle! — Au bistre rehaussé de gouache. Le sujet a été gravé au lavis par Saint-Non; h. 27, l. 37 cent. — Collection de M. Ed. de Goncourt.

Le Sopha. — Jeune femme étendue sur un sopha, un personnage assis devant elle; un autre accoudé derrière; un chat ronronne sur le dossier. A la sépia; en largeur. — Chez M. Henri Pereire.

Sophie, la bonne de Fragonard (Portrait de). — Au pastel; h. 59, l. 50 cent. — Vente Walferdin (n° 346); 155 fr. Chez M. J. Groult.

Sous l'avance d'une Roche, dans un Site boisé, des Bestiaux boivent à un Abreuvoir. — Au bistre; h. 25, l. 30 cent. — Collection de M. Ed. de Goncourt.

Le Songe du Mendiant. — A la sépia. Signé à gauche : *Frago.*; h. 34, l. 50 c. — Vente Walferdin (n° 202); 1 025 fr. [illegible].

Les Souterrains de Tivoli appelés les Écuries de Mœcenas. — Au crayon rouge; h. 15, l. 20 pouces. — Vente des dessins de M. de B*** (Boynes, en 1785).

Statue équestre de Marc-Aurèle au Capitole. — Dessin à la sanguine animé de personnages; en hauteur. — Bibliothèque de l'Académie de Médecine, à Montpellier.

Les Suites d'une Orgie. — Figures d'hommes et de femmes, au nombre de douze, folâtrant après un repas bachique. A la sépia. — Vente Norblin (1860).

Sujet d'Enfants. — A la plume, lavé de bistre; h. 11 pouces 9 lignes, l. 15 pouces 6 lignes. — Vente du peintre Baudouin 1770; 18 livres. Lebrun.

Sujets et Paysages. — Lot de quarante-deux dessins à la sépia et au crayon. — Vente Saint (1846); 26 fr.

Le Sultan. — La jeune Mère. — Dessins au bistre. — Vente Brunet-Denon (1846).

La Sultane. — A la sépia; h. 23, l. 16 cent. — Vente du baron Schwiter; 1 350 fr. Collection de M. Léon Michel-Lévy.

Suzanne entre les Vieillards. — A la sépia; h. 22, l. 36 cent. — Vente Walferdin (n° 208); 250 fr. Chez M. Hecht.

Le Taureau. — (Voyez *l'Abreuvoir.*)

Taureau de la Campagne romaine. — Au crayon lavé de bistre; h. 37, l. 50 cent. — Vente Walferdin (n° 195); 305 fr. Collection de Mme la baronne de R[illegible].

Le Temple de la Sibylle dans les Jardins de la Villa d'Este. — A la sanguine; h. 39, l. 50 cent. — Musée de Besançon.

Le Temple de Vesta à Tivoli. — A la sanguine lavé de sépia; h. 34, l. 46 cent. — Vente Saint (1846); 8 fr. 50; vente Walferdin (n° 220); 1 110 fr. Collection de M. Beurdeley.

Le Temple de Vesta à Tivoli. — Dessin du même sujet traité à la sanguine, mais moins important; h. 34, l. 45 cent. — Vente Walferdin (n° 221); 280 fr. Chez Mme Charcot.

Le Temps orageux. — A l'aquarelle. Première pensée du tableau du maître; h. 25, l. 38 cent. — Vente Walferdin; 425 fr.; vente du baron R. Portalis; 500 fr. Chez M. Féral.

Terrasse ombragée de grands Arbres. — A la sanguine; h. 25, l. 38 cent. — Chez M. H. [illegible].

Les Terrasses de Marly. — Au bistre; en largeur. — Chez M. Henri Pereire.

Terrasse du Parc de Saint-Cloud. — A la sépia; h. 22, l. 29 cent. — Chez M. le [illegible].

Terrasse dans un Parc. — A la sanguine; h. 21, l. 31 cent. — Collection de M. E. [illegible].

Les Terrasses de la Villa d'Este à Tivoli.

— Au bistre. — Collection de M. Ed. de Goncourt.

Tête de Femme d'après Nature. — Au bistre; h. 19, l. 15 lignes. — Vente de M. de B... Boynes, en 1785).

Tête de Femme coiffée d'un Chapeau de Paille. — Aux trois crayons. — Vente de M. de La Tour d'Aigues (1777); 30 livres.

Tête de Femme. — A la sépia; en hauteur. — Bibliothèque publique de Besançon.

Tête de Guerrier. — Homme coiffé d'un Chapeau à bords relevés. — Deux dessins en médaillon à la pierre d'Italie. Diamètre: 7 cent. — Musée de Besançon.

Tête de Flamand. — A la mine de plomb; h. 10 cent. — Musée de Besançon.

Tête d'Homme et Tête de Vieille Femme. — Au bistre; h. 10 pouces 6 lignes, l. 13 pouces 6 lignes. — Vente Varanchan (1777); 121 livres.

Tête d'Homme coiffé d'un Turban. — Au bistre. — Bibliothèque publique de Besançon (Portefeuilles Paris).

Tête d'Homme du Peuple italien. — A la sépia; h. 31, l. 24 cent. Ce dessin est daté de *Rome, 1774*. — Vente Mahérault; 31 fr.; vente du baron R. P.....; 155 fr. Collection de M. C. Groult.

Tête d'un Homme portant Cuirasse. — Au crayon noir rehaussé de blanc, ovale; h. 26, l. 20 cent. — Vente Huot-Fragonard; 16 fr.

Tête de jeune Fille. — A la sépia; h. 36, l. 29 cent. — Vente Marmontel (1868).

Tête de Moine à grande Barbe. — A la sanguine, grandeur nature; signé: *Fragonard fecit, Romæ.* — Bibliothèque de l'Académie de Médecine, à Montpellier.

Tête d'Homme, d'après Rubens. — A la sanguine et au pastel; grandeur nature, de profil. — Vente J. Gigoux (mars 1882).

Tête de jeune Fille. — A l'aquarelle. — Vente*** 1873; 60 fr.

Têtes de Chérubins. — A l'encre lavé de bistre; h. 24, l. 36 cent. — Vente Walferdin (n° 266); 125 fr.

Têtes de Chimères. — A la sanguine; h. 22, l. 35 cent. — Vente Walferdin (n° 252); 265 fr. Collection de M. Borthon, à Dijon.

Têtes de Vieillards. — A la sépia; h. 27, l. 23 cent. — Vente Walferdin (n° 242); 85 fr. Scheuller.

Théâtre antique à Baies. — Connu sous le nom de *Tombeau d'Agrippine*. A la sanguine; h. 37, l. 50 cent. — Musée de Besançon.

Triomphe de Neptune. — Amours et Guirlandes. — Dessins à la sépia et à l'aquarelle. — Vente Mailand (1881); 50 fr.

Trois Figures, imitation de Watteau. — A la sépia. — Vente Brunet-Denon (1846).

Turc assis. — Au bistre. — Vente du baron Vivant-Denon (1826).

Vache à l'Abreuvoir, avec Figures de Laveuses. — A l'encre de Chine. — Vente Pau de Saint-Martin.

Les Veillées du Château. — Vingt et un dessins au crayon noir et à l'estompe pour illustrer l'ouvrage de Mme de Genlis. H. 16, l. 22 cent. — Cinq dessins: 1re vente Walferdin (succession); 405 fr.

Seize dessins: vente de la collection Walferdin sans numéros; 720 fr.

Huit dessins: vente du baron R. P...; 400 fr. Collection de M. C. Groult. — Les autres dessins chez MM. R. Portalis et L. Mercier. Un chez M. Ph. Burty.

Vénus et Adonis. — A la plume et à la sanguine, de forme ronde; h. 30 cent. — Vente du comte de La Béraudière.

Le Verrou. — Très joli dessin à la sépia, relevé de quelques traits de sanguine. Signé à droite: *Fragonard.* H. 24, l. 36 c. Vente Walferdin (n° 212); 4500 fr. Collection de M. Josse.

Le Verrou. — Charmant dessin à la sépia. Pendant de *l'Armoire;* h. 24, l. 27 c. — Vente Varanchan (1777); 800 livres. Exposition rétrospective de Marseille (1861). Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

Le Verrou. — Dessin lavé et colorié à plusieurs tons. — Vente E. Tondu (1865).

Les Vestales. — A la plume et à la sépia; h. 15, l. 20 cent. — Collection de M. le baron R. Portalis.

Le Vésuve. — A la sépia. Daté de *Naples, 23 avril 1774*; h. 28, l. 37 cent. — Vente Walferdin (nº 194): 290 fr. Adjugé à M. Abeille.

Vieillard un Bâton à la Main. — A la sanguine. — Vente du baron Roger (1841).

Vieillard et jeune Femme. — Dessin de forme ronde, à la pierre d'Italie. Diamètre: 15 cent. — Musée de Besançon.

Vieillard lisant; derrière lui un Ange. — A la pierre noire d'après le Dominiquin. (Catalogue raisonné des dessins originaux du cabinet de feu le prince de Ligne, par Bartsch. Vienne, 1794.)

Vieillard philosophant sur un Crâne. — A la sanguine; h. 39, l. 28 cent. — Vente Walferdin (nº 254): 60 fr. Chez M. le comte Cahen d'Anvers.

Vieillard poignardant une jeune Fille. — Dessin énergique au bistre, en largeur. — Bibliothèque de l'Académie de Médecine, à Montpellier.

Vieillards debout appuyés sur un Bâton et chargés chacun d'une Besace. — Deux dessins à la sanguine; h. 12, l. 6 p. 6 lignes. — Vente du graveur Huquier (1772): 54 livres. Chariot.

La Vierge entourée d'Anges. — A la sépia. — Vente C. Vernet (1831).

Le Vieux Chêne. — Paysage à la sanguine, en largeur. — Collection de M. Maurice Delestre.

Le Village. — L'Abreuvoir. — Dessins au bistre sur la même feuille; h. 12, l. 20 cent. — Vente Walferdin (nº 180): 200 fr. Meyer.

Villageois groupés autour du Feu. — A la sépia. — 1re vente J. Gigoux (1873): 25 fr.

La Villa Borghèse et ses Pins parasols. — Au bistre; h. 24, l. 39 cent. — Vente Defer. Collection de M. Ed. de Goncourt.

Villa Italienne. — Plusieurs groupes de figures dans un parterre au-dessus duquel apparaît une villa à colonnade circulaire. Au bistre, avec rehauts d'aquarelle. En hauteur. — Exposition de l'École des Beaux-Arts (1879); vente B. Lasquin (1884): 640 fr. Chez M. [illegible], à Condé.

Villa Italienne. — A la pierre d'Italie; h. 33, l. 25 cent. — Vente Féral (1877): 61 fr.

Villa Italienne. — A l'aquarelle. — Vente Féral (1877): 86 fr.

Villa Italienne avec Terrasses et Statues. — A la sépia; signé: *Fragonard*. — 1re vente Jean Gigoux (1873): 30 fr.

Villa Italienne avec Bosquets et Personnages. — A la sanguine; h. 24, l. 37 c. — Vente Huot-Fragonard (1876); 55 fr.; vente Soutzo; 75 fr.

Villa à Frascati. — A la sépia; h. 28, l. 36 cent. — Vente Mahérault; 2000 fr.

La Villa Médicis à Rome. — A la sanguine; h. 32, l. 45 cent. — Vente Villenave (1842); 10 fr. 50, vente Walferdin (nº 246): 160 fr. Goupil.

Villa Italienne dans un parc. — A la sanguine; h. 24, l. 36. cent. — Vente de Mme la comtesse de Nadaillac (1887).

Villa Italienne avec Terrasse circulaire dans un Jardin peuplé de Statues. — A l'aquarelle; h. 19, l. 23 cent. — Exposition de dessins des Maîtres anciens à l'École des Beaux-Arts (1879). Chez M. Bottolier.

Villa vue d'un Jardin. — Au bistre; h. 24, l. 36 cent. — Vente faite par Clément (mai 1884): 160 fr.

La Visite à la Nourrice. — Au bistre rehaussé d'aquarelle; h. 30, l. 38 cent. — Vente Walferdin (nº 200); 1030 fr. Chez Mme la princesse d'Aremberg.

Le Vœu à l'Amour. — Première pensée du tableau de la collection Walferdin. A la sépia; h. 35, l. 46 cent. — Vente Walferdin (nº 185); 1600 fr. Chez M. le comte Arthur de Vogüé.

Le Vœu à l'Amour. — A l'aquarelle; en hauteur. — Chez M. Henri Pereire.

Voyage pittoresque à Naples et dans les Deux-Siciles, par l'abbé de Saint-Non. Paris, 1781-1786, 5 vol. in-fol. — Plusieurs lots de dessins par Fragonard, Robert et autres artistes, gravés dans cet ouvrage, ont été vendus à la vente

du comte de La Béraudière. — Dessins pour ce livre provenant de Morel de Vinde. Chez M. le comte de Chabot.

Vue du Colisée, animée de Figures d'Artistes. — A la pierre noire; h. 15, l. 22 cent. — Vente Walferdin (nº 265); 90 fr. Baron de Beurnonville.

Vue des Jardins Pamphyle. — Vue de la Villa Madama. — A la sanguine. — Vente du cabinet de M. de Beze (1775).

Vues de la Villa d'Este à Tivoli. — Dessins au bistre. — Exposés au Salon de 1765.

Vue de la Villa d'Este à Tivoli. — Même sujet; h. 16, l. 20 pouces. — Vente de tableaux à Mme Du Barry, Sainte-Foix, etc. (1777); 80 livres.

Vue de l'Entrée de Gesnes, prise au bas de la Terrasse du Palais Doria. — Vue des Jardins de Pegli. — Via Appia. — Vue de la Maison Carrée à Nismes. — Quatre dessins au crayon noir. — Chez M. H. Lacroix.

Vue de l'Entrée de la Villa d'Est à Tivoli. — Au bistre; h. 20, l. 15 pouces 3 lignes. — Vente de B... (Boynes, 1785).

Vue de Parc avec Terrasses et Charmilles. — A la sanguine. Gravé par Fragonard sous le nom du *Petit Parc*. H. 34, l. 46 cent. — Vente Walferdin (nº 188); 710 fr. Chez M. de Lauverjat.

Vue du Pausilippe près de Naples. — Dessin daté de 1774. — Vente Walferdin (nº 294); 375 fr. Malinet.

Vue prise dans un Parc; Bouquet de Peupliers. — A la sanguine; h. 23, l. 37 c. — Vente M. Chérault; 600 fr. Chez M. Lemarié.

Vue de la Pièce d'Eau des Suisses, à Versailles. — A la sanguine. — Vente H. D... (Dreux, 1870); 18 fr.

Vue de Parc. — Vue de Murs de Parc. — A la plume et à la sépia. — Bibliothèque publique de Besançon.

Vue du Pont de San Stephano, à Sestri. — Au lavis de bistre; h. 28, l. 37 cent. — Vente du comte de La Béraudière; 170 fr. Musée de Lille.

Vue de la première des Cascatelles de Tivoli. — A la sanguine; en largeur. Signé : *Frago f.* — Académie de Médecine, à Montpellier.

Vue prise dans les Jardins du Prince Mattei. — A la sanguine; h. 31, l. 52 cent. — Vente Walferdin (nº 247); 130 fr.

Vue prise dans un Parc animé de Figures. — A l'aquarelle gouachée; h. 27, l. 34 c. — Vente Walferdin (nº 235); 350 fr. Chez M. le comte de Ganay.

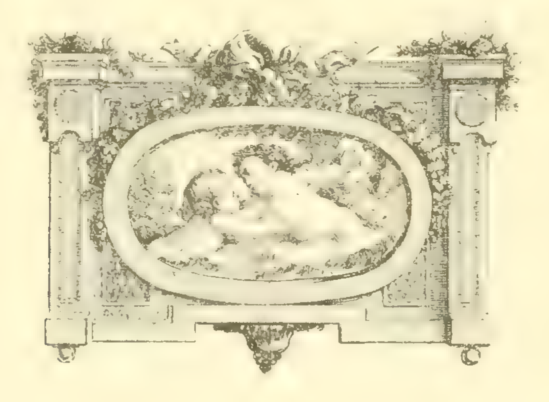
Vue prise dans un Parc, animé de nombreux Personnages. — Très beau dessin à la sépia, signé à gauche; h. 35, l. 46 c. — Vente Walferdin (nº 237); 3120 fr. Collection Dutuit, à Rouen.

Vue prise sur la Terrasse de la Villa Pamphili. — Au crayon rouge; h. 15, l. 20 pouces. — Vente de M. de B... (Boynes, en 1785).

Vue d'un Village situé au bord d'une Rivière. — Au bistre; h. 18, l. 21 pouces. — Vente du duc de Chabot (1787); 172 livres.

Vues de Parcs et de Jardins. — Quatre dessins, vente Silvestre (1810); 56 fr.

Vues prises dans le Parc de Saint-Cloud. — Deux dessins au bistre et à la sanguine. — Vente Walferdin (nº 179); 330 fr. Chez M. le comte de Pommereu.





MINIATURES

DE

HONORÉ FRAGONARD

Collection de M. Édouard André.

Jeune Fille (Tête de). — Miniature sur ivoire, médaillon de forme ovale.

Jeune Garçon coiffé d'un Chapeau. — Ivoire, ovale.

Jeune Garçon (Tête de). — Ivoire, ovale.

Collection de M. Emmanuel Bocher.

Jeune Garçon brun, vêtu d'une veste violette. — Ivoire, ovale.

Collection de M. le vicomte de Borelli.

Le Baiser. — Miniature ronde; diamètre : 8 cent. — Vente Walferdin (n° 98) ; 400 fr.

Collection de M. Decloux.

Enfant blond avec Faveurs bleues. — Ivoire, ovale.

Collection de M. C. Groult.

Petite Fille. — Sur ivoire, non terminée.

Fragonard (Mme). — Sur ivoire, carrée.

Collection de M. Michel Heine.

Petite Fille en blanc, chapeau blanc à plume noire. — Ivoire, ovale.

Jeune Fille aux Rubans bleus, aux cheveux et au corsage. — Ivoire, ovale.

Jeune Garçon à Béret noir. — Ivoire, ovale.

Jeune Garçon blond à Collerette. — Ivoire, ovale.

Enfant en Costume de Pierrot. — Ivoire, ovale. Ces cinq miniatures ont été exposées à l'hôtel de Chimay (1888).

Collection de M. le baron Hottinguer.

L'Innocence. — Miniature à l'huile sur carton, ovale; h. 11, l. 9 cent. — Vente Walferdin (n° 97) ; 950 fr.

Collection de M. G. Muhlbacher.

Jeune Garçon costumé en Pierrot. — Ivoire, forme ovale; h. 7, l. 5 cent. — Vente Walferdin (n° 100) ; 5 000 fr.

L'Enfant à l'Épée. — Ivoire, ovale.

Musée du Louvre.

Jeune Femme, en buste, de trois quarts, collerette ouverte. — Ivoire de forme ovale; h. 6, l. 5 c. — Vente Carrier (1852) ; 700 fr.

Musée de Besançon.

Portrait de Trouard Fils. — Miniature de forme ronde, par Mme Fragonard; diamètre : 4 cent.

Collection de M. Panhard.

Jeune Garçon (Tête de). — **Jeune Fille** (Tête de). — Miniatures exposées salle Petit (1883-1884).

Collection de M. Perdreau.

Jeune Garçon avec Chapeau à Ruban bleuâtre. Veste blanche. — Ivoire, ovale; h. 7, l. 5 cent. — Vente Walferdin (1880); 1 800 fr; vente Lévy-Crémieu (1886); 2 500 fr.

Jeune Fille blonde, aux cheveux retenus par un ruban blanc. — Ivoire, ovale; h. 7, l. 5 cent. — Vente Walferdin (1880); 1 260 fr; vente Lévy-Crémieu (1886); 2 050 fr.

Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.

Petite Fille au Chapeau de paille à Rubans bleus. — Ivoire, ovale.

Jeune Garçon blond. — Ivoire, ovale.

Collection de Sir Richard Wallace.

Jeunes Filles, Enfants. — Plusieurs miniatures sur ivoire.

Vente Carrier (1875).

Fillette aux Cheveux blonds noués d'un ruban bleu; écharpe violette. — Ivoire, ovale.

Petite Fille, Cheveux blond cendré, robe de mousseline blanche, rubans bleus. — Ivoire.

Jeune Garçon aux Cheveux blonds, Béret bleu, habit blanc, manteau. — Ivoire, ovale.

Vente Double (1881).

La Duthé dansant en Costume de Théâtre. — Miniature gouachée attribuée à Fragonard.

Vente du baron d'Ivry (1884).

Enfant à Chevelure blonde, de trois quarts, portant une veste bleue et collerette bouillonnée. — Ivoire, forme ronde; diamètre : 7 cent.; 1 330 fr.

Vente Lapperlier.

Jeune Femme couronnée de Roses, collier d'or, robe bleue, ceinture blanche. — Ivoire, forme ronde.

Vente Lefebvre (1883).

Jeune Fille blonde, corsage décolleté, robe bleu clair. — Miniature ovale sur ivoire.

Vente Lévy-Crémieu (1886).

Jeune Fille aux Cheveux blonds garnis de Dentelle blanche. — Ivoire, ovale, le reste ébauché; 2 050 fr.

Vente Rhôné (1861).

Les Trois Grâces. — Ivoire.

Le Passage du Gué. — Ivoire.

Vente Saint (1846).

Tête de Jeune Fille. — Ivoire; 167 fr.

Vente Tondu (1865).

Jeune Garçon et Jeune Fille. — Deux miniatures ovales dans la manière de Fragonard.

Jeune Garçon en Costume de Pierrot.

Vente Villot (1863).

Jeune Garçon, Cheveux noirs bouclés, col blanc rabattu, gilet noir, habit brun clair. — Ivoire, ovale; h. 67, l. 55 mill. — Vente Villot; 165 fr.

Petit Garçon habillé en Pierrot; cheveux blonds, feutre blanc bordé de velours bleu, veste de mêmes nuances.

Petite Fille, Coiffure rose garnie de Dentelles blanches, robe rose, épaules nues. — Miniatures sur ivoire, ovales; h. 32, l. 27 mill. — Vente Villot (1863); 1 150 fr. Une note mss. du catalogue que nous avons eu entre les mains donne ces deux miniatures comme des copies.

Petite Fille de face, Cheveux blond pâle, Rubans bleu clair, Robe blanche. — Ivoire, ovale; h. 68, l. 54 mill. Ce serait une copie, d'après une note mss. du même catalogue. — Vente Villot (1863); 450 fr.

Jeune Femme, Cheveux châtains relevés, rose placée à gauche, col découvert, robe bleue. — Ivoire, forme carrée; h. 8, l. 5 cent. — Vente Villot (1863); 1 300 fr.

VENTE WALFERDIN.

Jeune Garçon coiffé d'une Toque. — Miniature de forme ovale, attribuée à Fragonard; h. 65, l. 55 mill. — 1re vente Walferdin (succession); 256 fr.

Tête d'Enfant. — Miniature à l'huile sur bois; h. 10, l. 8 cent. — Vente Walferdin (nº 96); 710 fr.

Jeune Fille avec Fleurs au Corsage et dans les Cheveux. — Ivoire, de forme ovale; h. 7, l. 7 cent. — Vente Walferdin (nº 99); 3 500 fr. GUESNAY.

Portrait d'Enfant. — Miniature à l'huile, sur bois; h. 10, l. 8 cent. — Vente Walferdin (nº 95); 630 fr.

MINIATURES DE Mme FRAGONARD.

Huit miniatures de Mme Fragonard représentant des **Têtes de Jeunes Filles** et de **Jeunes Garçons.** — Vente du marquis de Veri (1785); vendues en deux lots de quatre, 298 livres et 256 livres.

MINIATURES DE Mme FRAGONARD.

Buste de jeune Garçon. — **Buste de jeune Fille.** — 30 lignes de haut sur 34 de large. Bordures de bronze. — (Catalogue de tableaux, pastels et miniatures provenant du cabinet de M*** 1782.)

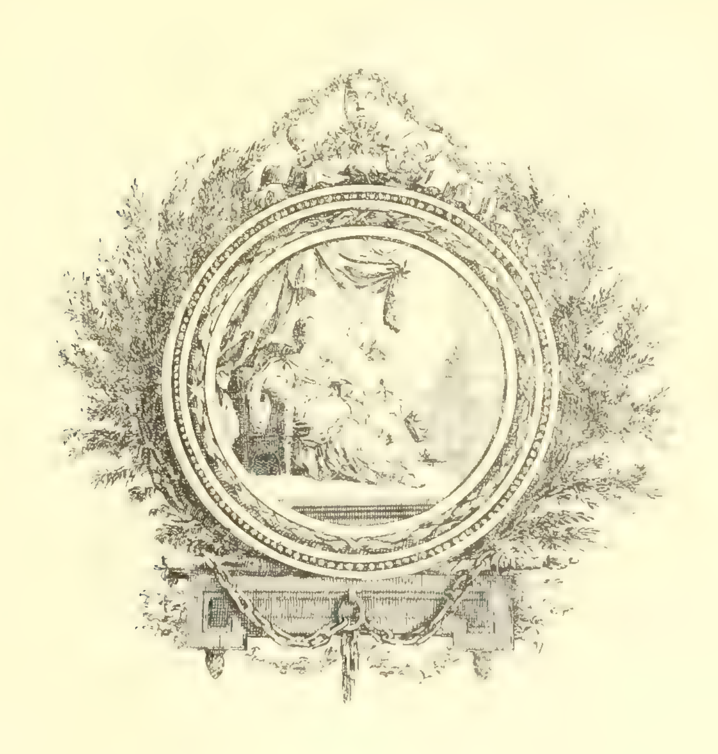
Buste d'Enfant vu de face. — H. 32 lignes sur 24 de l.

Tête de jeune Homme. — H. 21 lignes sur 16 de l. Bordures de bronze. — (Vente de tableaux de diverses écoles, gouaches, dessins 1784, Lebrun expert.)

MINIATURE DE Mlle GÉRARD.

Fragonard (Portrait de). — Miniature à l'huile, sur carton; h. 8, l. 6 cent. Cette miniature passe pour être l'original qui a servi à la gravure de Le Carpentier. — Vente Walferdin (nº 103); 520 fr. Chez M. ROUQUETTE.

Fragonard. — Autre miniature genre *fixé*. — Chez M. GROULT.





ESSAI D'ICONOGRAPHIE DE L'ŒUVRE

DE

HONORÉ FRAGONARD

1 — **L'Abreuvoir.** — Gravé à l'eau-forte par Jules de Goncourt. In-4.

2 — **L'Agréable Illusion. — Le Réveil.** — Pièces gravées par Mixelle.

3 — **L'Allée Ombreuse.** — Gravé à l'eau-forte par Greux. In-8, en hauteur.

4 — **Les Amants Heureux.** — Gravé à l'eau-forte par Lalauze. In-8, en largeur.

5 — **L'Amour.** — Gravé en couleur, forme ovale, en hauteur, en pendant de *la Folie*. *Fragonard pinx.; F. Janinet sculp. A Paris, chez l'auteur, place Maubert, maison n° ... au 1er, et chez la veuve Avaulez, rue Saint-Jacques, à la ville de Rouen, 1777. Blon. imp.* — 1er état : avec les noms des artistes à la pointe ; 2e état : celui décrit.

6 — **L'Amour caressant Psyché qui le repousse.** — Gravé à l'eau-forte dans la manière de Fragonard. In-4, en largeur.

7 — **L'Amour châtiant Vénus avec un Bouquet de Roses, pendant qu'elle est désarmée par Jupiter.** — 1er état : avant toute lettre, sans nom d'artiste.

8 — **L'Amour Ingénieux.** — Pièce en couleur, ovale. *H. Fragonard invenit, Legrand-Fureq sculp., le 8 septembre 1788. A Paris, chez Bonnet, rue de la Parcheminerie et chez l'auteur, rue Saint-Julien-le-Pauvre.*

9 — **L'Amour en Sentinelle.** — In-fol., ovale avec cadre équarri. — *Peint par Fragonard peintre du roi ; gravé par Miger. Dédié à Monsieur Pâris de Meyzieu, par son très humble et très obéissant serviteur Miger. A Paris, chez Miger, graveur, rue Montmartre, au coin de celle des Vieux Augustins.* — 1er état : avant toute lettre ; 2e état : celui décrit.

10 — **L'Amour sacrifiant ses ailes à l'Amitie.** — Gravé par Alix.

11 — **Annette à quinze Ans. — Annette à vingt Ans.** — *Fragonard pinx.; [illegible]*

sculp. Dédiées à M. Vassal de Saint-Hubert, écuyer, conseiller, fermier général du Roy, maître d'hôtel ordinaire de monseigneur le comte de Provence, par son très humble et très obéissant serviteur Godefroy. A Paris, chez l'auteur, rue des Francbourgeois-Saint-Michel, vis-à-vis la rue de Vaugirard. — 1er état : avant la lettre et la dédicace; 2e état : avec la lettre.

12 — **Antoine et Cléopâtre.** — Eau-forte attribuée à Fragonard.

13 — **L'Armoire.** — Pièce capitale du maître, gravée par lui à l'eau-forte. In-fol. en largeur. — 1er état : avant toutes lettres; signé à gauche *Fragonard, 1778, sculp., invenit*; 2e état : avec le titre : *l'Armoire* à la pointe; 3e état : avec l'adresse de *Naudet*. Il existe des épreuves avec la mention en marge : *Ducrue Tedum Naudet excud.*

14 — **L'Armoire.** — Gravé par Robert de Launay. Petit in-fol., en largeur. — Une épreuve à l'état d'eau-forte pure a figuré à la vente G. Muhlbacher.

15 — **L'Armoire.** — Copie de la pièce à l'eau-forte de Fragonard, gravée par Campion à la manière du lavis. — 1er état : avant toutes lettres et avant le chapeau; très rare.

16 — **L'Armoire.** — Copie assez commune, signée *Coron*, avec l'adresse : *A Paris, chez Vachez, marchand d'estampes.* Autre copie, *découverte*, par Guyot. In-4.

17 — **Au Génie de Franklin.** — *Eripuit cælo fulmen sceptrumque tirannis.* In-fol., en hauteur. Eau-forte généralement tirée en bistre. — 1er état : avant la lettre; 2e état : avec la lettre.

Bacchanales. — (Voyez *Jeux de Satyres.*)

18 — **La Bacchante Endormie.** — Gravé à l'eau-forte par Wallet d'après la peinture du Musée du Louvre. In-8, en largeur.

19 — **Les Beignets.** — Petit in-fol. ovale, en largeur avec encadrement. *H. Fragonard inv. et del.; N. de Launay sculp. Dédiés à Mme la Présidente du Plaa, par son très humble et très obéissant serviteur N. de Launay. A Paris*, etc. — Eau-forte, avant la bordure; 1er état : avant toute lettre; 2e état : avec l'A dans le mot *Baignets* et avant la dédicace, mais avec le titre et les armes; 3e état : avec la dédicace, l'A non corrigé; 4e état : avec l'A corrigé.

20 — **Les Baigneuses. — Vénus et Adonis.** — En largeur; gravées par Vidal (Catalogue Paignon-Dijonval).

21 — **Les Baigneuses.** — Gravé en couleur par Gaujean, d'après le tableau du Musée du Louvre.

22 — **Les Baigneuses.** — Gravé à l'eau-forte par Champollion, d'après le tableau du Musée du Louvre. In-8, en largeur.

23 — **Le Baiser.** — Gravé à l'eau-forte par Lalauze. Médaillon ovale, en largeur.

24 — **Le Baiser de l'Amour. — Le Baiser de l'Amitié.** — Pièces in-fol., en couleur, gravées par Janinet. Elles sont attribuées tantôt à Fragonard, tantôt à Doublet.

25 — **Le Baiser à la Dérobée.** — Au pointillé. In-fol., en largeur. *Gravé par N.-F. Regnault, d'après le tableau d'H. Fragonard, peintre du Roi. A Paris, chez Regnault, rue de Montmorency, n° 22.* — 1er état : avant toute lettre, le nom du graveur tracé à la pointe sous le trait carré; 2e état : celui décrit. Il y a des épreuves tirées en couleur ou coloriées au pinceau.

26 — **Le Baiser Dangereux.** — *Gravé par F. Flipart.* In-fol., ovale. Cette pièce a pour pendant *le Baiser rendu*, d'après Caresme, par le même graveur.

27 — **Le Baiser Amoureux. — L'Instant Désiré.** — Sans nom de graveur. Chez *Esnault et Rapilly.* — Très petites pièces.

28 — **Les Baisers.** — *Fragonard pinx.* : *Marchand sculp.* Deux pièces ovales, in-folio, en pendant, en hauteur. *Dédiées* l'une *à M. le comte de la Tour-d'Auvergne, maréchal des corps et armées du Roy*, et l'autre *à Monseigneur le duc de la Vallière. Tirées du cabinet de M. Jallier, architecte, gravées par son très humble et très obéissant serviteur J. Marchand.* — 1re adresse. *Rue Grenier Saint Lazare, chez le marchand de tabac*; 2e adresse : *chez l'auteur, rue Mazarine.*

29 — **Les Baisers Maternels.** — Gravé à l'eau-forte par Champollion. In-8, en hauteur.

30 — **La Bascule.** — *Fragonard pinx.; Beauvarlet sculp.* Les épreuves se rencontrent tantôt avec le nom de Boucher, tantôt avec celui de Fragonard. — 1er état : avant toute lettre ; 2e état : avec la lettre. Ce sujet a été lithographié par Lesourd de Beauregard.

31 — **Bergeret** (Portrait de). — *Fragonard inv., del.; Demarteau l'aîné sc. Du cabinet de monsieur Bergeret. A Paris, chez Demarteau, graveur du Roi, rue de la Pelleterie, à la Cloche.* — Généralement ce portrait, gravé à la manière du crayon, est tiré en sanguine.

32 — **La Bergerie.** — Gravé au lavis. *Fragonard del.; Saint-Non sc. 1776.*

33 — **Bestiaux à la Fontaine.** — Gravé à l'eau-forte par Weitz.

34 — **La Bonne Mère.** — *Peint par Fragonard, peintre du Roi; gravé par N. de Launay, graveur du Roi. Dédiée à M. Ménage de Pressigny, fermier général, conseiller de Sa Majesté, par son très humble et très obéissant serviteur N. de Launay. Tiré du cabinet de M. Ménage de Pressigny.* — Eau-forte pure avant l'encadrement ; 1er état : avant la dédicace; 2e état : avec les armes, mais avant la lettre ; 3e état : celui décrit.

35 — **La Bonne Mère.** — Sans nom d'artiste. *A Paris, chez Basset, rue Saint-Jacques.* In-8, ovale en haut., à l'aquatinte.

36 — **La Bonne Mère.** — *Fragonard pinx.* Pièce gravée en couleur par Audebert. Pet. in-fol.

37 — **La Cachète Découverte.** — Gravé par N. de Launay. Cette pièce a pour pendant *J'y passerai*, gravée par R. de Launay, d'après Borel ? — Les épreuves sont avant et avec la lettre.

38 — **Le Chant.— L'Inspiration.** — Gravés à l'eau-forte par Wallet, d'après les tableaux du Musée du Louvre. In-8, en hauteur.

39 — **Le Chat Emmailloté.** — 1re *planche de Mlle Gérard, âgée de dix-huit ans, 1778.* — Eau-forte signée de Mlle Gérard, mais manifestement retouchée par Fragonard. Baudicour signale deux états.

40 — **La Chemise Enlevée.** — *Peint par H. Fragonard, peintre du Roi. Gravé par E. Guersant. A Paris, chez Massard, graveur du Roi, rue et porte Saint-Jacques, n° 122.* In-fol. en largeur. — 1er état : avant le titre et les signatures; 2e état : celui décrit. Ce sujet a été lithographié par Barathier en 1840.

41 — **Le Cheval Fondu. — La Main Chaude.** — Gravés à l'eau-forte par Veyrassat. In-8, en hauteur.

42 — **Le Chiffre d'Amour.** — *Peint par H. Fragonard, peintre du Roi; gravé par N. de Launay, graveur du Roi. Dédié à Mme la vicomtesse de Polastron, dame du palais, par son très humble et très obéissant serviteur N. de Launay. A. P. D. R. A Paris, chez N. de Launay, graveur des Académies Royales de Paris et de Copenhague, rue de la Bucherie, n° 26.* In-fol., en hauteur. — 1er état : avant toute lettre ; 2e état : avant la dédicace, tablette blanche, mais avec les armes, le titre et les noms des artistes; 3e état : avec la lettre, celui décrit. Ce sujet a été lithographié par Gilliaux.

43 — **Le Colin-Maillard.** — *Fragonard pinx., Beauvarlet sculp. A Paris, chez l'auteur, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.* In-fol., en hauteur. — Comme pour *la Bascule*, il y a des épreuves avec le nom de Boucher. Quatre vers sont gravés au bas :

Quand à beauté jeune et novice, etc...

44 — **Contes de La Fontaine** (Figures des). — Tirées sur papier vélin, destinées à orner l'édition des Contes en deux volumes in-4, imprimés par P. Didot l'aîné. Titres des Contes auxquels se rapportent les figures des deux premières livraisons :

1re LIVRAISON	2e LIVRAISON
Le Cocu battu et content.	La 2e pl. des figures de Joconde.
Le Mari confesseur.	La 3e pl. des figures de Joconde.
Le Savetier.	Le Calendrier des Vieillards.
Le Paysan qui avait offensé son Seigneur.	La 1re pl. de la Fiancée du roi de Garbe.
La 1re pl. de la Gageure des trois Commères.	La Coupe enchantée.
A Femme avare, galant Escroc.	Le Faucon.
On ne s'avise jamais de tout.	Le Magnifique.
Le Gascon puni.	La Matrone d'Éphèse.
Pâté d'Anguilles.	Le Glouton.
Belphégor.	Le Baiser rendu.

Ces figures gravées d'après les dessins de Fra-

gonard, seront au nombre de 80, y compris le portrait de La Fontaine. Elles seront divisées en 10 livraisons de 8 estampes chacune. Les figures de la 3e livraison se terminent en ce moment et paraitront sous peu, etc...

« Il y a 150 exemplaires de ces figures tirées avant la lettre et 400 exemplaires tirés immédiatement après et sur papier velin, en tout 550 exemplaires pour être joints à pareil nombre du texte in-4 également tirés sur papier vélin, grand raisin.

« Il a été également tiré des exemplaires du texte sur grand raisin non vélin ainsi que des figures sur même papier.

« Ces deux éditions et les figures se trouvent à Paris, chez P. Didot l'aîné, imprimeur, Augustin de Saint-Aubin, graveur, Tillard, graveur, De Lafosse, graveur, Tilliard, libraire, de Bure, libraire, Renouard, libraire. » (Copie du Prospectus.)

Disons que les 20 figures publiées ont été gravées par Aliamet, Dambrun, Delignon, Halbou, Langlois, Patas et Simonet. Les amateurs y ajoutent un certain nombre d'eaux-fortes et de pièces plus ou moins terminées, d'après Fragonard, Monnet, Touzé, Le Barbier, etc., dont quelques-unes sont rares.

L'exemplaire de la vente Sieurin, contenant 83 pièces, a été vendu 20000 francs en vente publique.

Les titres des fleurons existent tirés hors texte. Toutes les figures des deux livraisons se trouvent à l'état d'eau-forte. Il existe deux planches du *Cocu battu et content*. L'une d'elles n'a jamais été terminée. On peut ajouter à cette liste, comme étant gravées d'après Fragonard, *la Clochette*, *Féronde*, *le Petit chien qui secoue des pierreries*, *l'Ermite*, les 2e et 3e planches de *la Gageure des trois Commères*, les 2e et 3e planches de *la Fiancée du roi de Garbe*. Les autres ne sont pas gravées d'après des dessins de Fragonard.

45 — **Contes de La Fontaine.** — Les vingt figures de l'édition de Didot ont été regravées de format in-12, avec un portrait par T. de Mare, pour l'éditeur Conquet; avec états.

46 — **Contes de La Fontaine.** — *Le Bât*, *la Confidente sans le savoir*, *le Contrat*, *le Faiseur d'oreilles*, *le Quiproquo*, *le Fleuve Scamandre*, *la Chaise cassée* (le Tableau); sept pièces in-4, avec bordures gravées par Caquet, d'après les compositions de Fragonard.

47 — **Contes de La Fontaine.** — Suite de soixante pièces gravées à l'eau-forte par Martial Potémont, dit Martial, d'après les dessins de Fragonard à la sépia. (Collection Béraldi.) P. Rouquette, éditeur. — 1er état : eaux-fortes non terminées sur papier de Hollande; 2e état : épreuves terminées, les noms à la pointe, tirage en bistre, remarques sur les marges, papier de Hollande; 3e état : épreuves terminées, tirage en noir, papier de Hollande; 4e état : épreuves sur papier vélin, noms au burin, remarques enlevées; 5e état : épreuves publiées avec texte par Lemonnyer, les titres des *Contes* gravés.

M. P. Rouquette a fait graver une réduction, in-8, de ces planches par Le Rat, de Los Rios, Mongin et Milius pour une édition nouvelle.

48 — **Le Contrat.** — *Gravé d'après le tableau de H. Fragonard, peintre du Roi, par M. Blot. A Paris, chez l'auteur, hôtel de Châteauvieux, rue Saint André des Arcs, près celle de l'Éperon.* — 1er état : avant l'adresse, mais avec les noms du peintre et du graveur au pointillé; 2e état : celui décrit.

49 — **La Coquette fixée.** — *Peint par Fragonard, peintre du Roi, gravé à l'eau forte par Couché, terminée par Dambrun. Dédié à M. le marquis de Boisandré, gouverneur du château du Rincy, par son très humble et très obéissant serviteur Couché. A Paris et à Londres, chez Tessari.* — 1er état : avant toute lettre; 2e état : avant la dédicace mais avec les armes; 3e état : celui décrit. On trouve aussi la pièce en bistre, les chairs tirées en sanguine.

50 — « **Corésus**, grand-prêtre de Bacchus, désespéré des refus de Callirhoé, ayant prié ce dieu de le venger, Bacchus envoya une peste. L'oracle consulté dit qu'il faut que Callirhoé soit immolée par les mains de Corésus. Les charmes de Callirhoé ayant vaincu la fureur de ce prêtre, il s'immole en sa place. » — *Gravé par J. Danzel, graveur de Leurs Majestés Impériale et Royale, d'après le tableau original peint pour la manufacture Royale des tapisseries de la couronne par J.-H. Fragonard, peintre du Roi. A Paris, chez l'auteur, Cloître Saint Benoist, la porte cochère en face du portail.* Gr. in-fol., en largeur. Cette estampe a été gravée en réduction petit in-fol. par Danzel lui-même sous le titre de *Grandeur d'âme de Corésus*, et au trait par C. Normand.

51 — **La Cour de Ferme.** — *Frago. del.; Saint-Non sc. 1762.* Gravé à l'eau-forte. In-4, en largeur.

52 — **La Cour de Ferme.** — *Frago del.; Saint-Non sc. 1770.* Gravé au lavis. In-4, en largeur. Cette pièce est appelée aussi *la Basse-Cour.*

53 — **La Culbute.** — *Fragonard inv.; Char-*



LA CLOCHETTE

D'après l'Eau-forte des *Contes de La Fontaine*.

pentier sculp. Pièce gravée au lavis. In-fol., en largeur. — 1[er] état : avant la lettre; 2[e] état : avec la lettre.

54 — **La Danse de l'Ours**. — *Frago del.; Saint-Non sc. 1762*. In-4, en largeur.

55 — **La Danse de l'Ours**. — *Dédié à M. Renault le fils par son très humble et obéissant serviteur, Varin*. In-8, en largeur.

56 — **La Déclaration**. — *Fragonard pere pinxit; Berwick del.* Gr. in-fol. en hauteur. L'épreuve que nous avons vue était tirée sur un papier moderne.

57 — **La Demande acceptée**. — Composition non terminée qui a été attribuée à Fragonard. Elle est du même arrangement et dans le même format que *les Beignets, le Petit Prédicateur* et d'autres pièces du même genre.

58 — **Les Délices de l'Amour**. — *J. Fagonau* sic *inv.; Joncet sculp.* In-8, ovale; copie du *Baiser amoureux*.

59 — **Discussion de Jeu au Cabaret?** — Gravé par Campion. In-8, en largeur. — Pièce signalée par M. Bourcard (*Les Estampes du XVIII[e] siècle*).

60 — **Dites donc, s'il vous plaît!** — *Peint par H. Fragonard, peintre du Roi, et gravé par N. de Launay, graveur du Roi. Dédié à M[me] la marquise d'Ambert par son très humble et très obéissant serviteur N. de Launay. A Paris, chez de Launay*, etc... Petit in-fol., ovale, en largeur avec encadrement. — Eau-forte; 1[er] état : avec les armes, le titre, les noms des artistes; 2[e] état : celui décrit.

61 — **Dites donc s'il vous plaît!** — In-fol. Estampe en couleur, ovale, en largeur. L'épreuve que nous avons vue sans nom d'artiste, est gravée dans la manière de Dagoty.

Eaux-fortes gravées par Fragonard, d'après les peintures des Églises et des Palais d'Italie.

62 — **Agar consolée par un Ange**. — A gauche : *Benedeto à Venize*. A droite : *Fragonard sculpsit*; en haut.

63 — **Un Ange tenant une Palme et une Couronne**. — Signé à droite : *Frago sc.*, et à gauche : *Annibal Carrache coupole de la cathédrale de Plaisance;* en largeur.

64 — **Antoine et Cléopâtre**. — En haut.; non signée. *Tiepolo, Palais Lobbia à Venise*. — Deux états : avant et avec le n° 6.

65 — **La Circoncision** (d'après Tintoret). Signé à gauche : *Frago;* pièce en largeur.

66 — **La Conception de la Vierge**. (Titre discuté). — Sans sig.; en haut.

67 — **Deux Femmes sur les Nues**. — A gauche on lit : *Cav. Libris, palais Ressonico à Venise;* en haut. On connait deux états : avant le numéro; avec le n° 5 au bas.

68 — **Deux Prophetes**. — Signé à droite : *Frago 1764 février. Annibal Carrache, coupole de la cathédrale de Plaisance;* en largeur.

69 — **Les Disciples d'Emmaüs**. — *Sébast. Rizzi. Eglise du Corpus Domini à Venize; Frago sc.;* en largeur.

70 — **Les Disciples au Tombeau**. — On lit : *Église Saint-Roch à Venise. Tintoret, Frago sculp. 1764;* en haut.

71 — **Guerrier devant un Tribunal**. — On lit à gauche : *Tiepolo, Palais Delphino, Venise*, et à droite : *Frago*. — Deux états de cette planche, avant et avec le numéro.

72 — **L'Institution de l'Eucharistie**. — On lit au bas : *Peint par Rici, Eglise de Corpus Domini*, et à droite : *Frago del. et sculp.;* en haut.

73 — **Saint Jérôme**. — D'après *Giov. Lys. Eglise Saint-Nicolas à Venise;* en haut.

74 — **Saint Luc**. — A gauche : *Lanfranc à Naples, aux Saints Apôtres;* en haut.

75 — **Saint Marc**. — A gauche : *Lanfranc à Naples. Aux Saints Apôtres*, et à droite : *Frago;* en haut. Il y a deux états de cette planche; dans le 1[er] le fond en blanc.

76 — **L'Écurie**. — Gravé à l'eau-forte par de Los Rios. In-8, en largeur.

77 — **L'Éducation fait tout**. — Petit in-fol., en largeur, ovale avec encadrement. *Peint par H. Fragonard; gravé*

par N. de Launay, etc. — Eau-forte pure, la place des armes en blanc. 1er état : avant la dédicace mais avec les armes; 2e état : avec la lettre.

78 — **L'Enfant blond.** — Gravé à l'eau-forte par Jasinski. In-8, en hauteur.

79 — **L'Enfant chéri.** — Gravé par Regnault et Vidal.

80 — **L'Enfant chéri.** — *Peint par H. Fragonard; gravé par N. de Launay*, etc. In-fol., ovale, en largeur.

81 — **Escaliers et Terrasses dans un Parc.** — *Frago del.; Saint-Non sc. 1766*, A l'aquatinte. In-4, en largeur.

82 — **La Famille du Fermier.** — *Peint par H. Fragonard, peintre du Roi; gravé à l'eau-forte par C. P. Marillier; terminé au burin par A. Romanet.* In-fol., en largeur. — A l'eau-forte, non terminé. 1er état : avant toute lettre, les noms des artistes à la pointe; 2e état : celui décrit.

83 — **La Famille du Fermier.** — *Fragonard pinxit; Beauvarlet direxit. Tirée du cabinet de M. Bergeret. A Paris, chez Beauvarlet, graveur du Roy, rue du Petit-Bourbon, attenant à la foire Saint-Germain.* In-fol., en largeur. — 1er état : avant la lettre; 2e état : celui décrit.

84 — **Femme debout de face.** — In-8, en hauteur. *Fagonard* sic *del.; Demarteau sculp.*; gravé à la manière du crayon.

85 — **Femmes à Cheval; une autre accroupie à gauche.** — Pièce à l'eau-forte, signée : *Frago;* en largeur.

86 — **La Fête de Saint Cloud.** — Gravé à l'eau-forte par T. de Mare. In-8, en largeur.

87 — **La Folie.** — Gravé en couleur, ovale, en pendant de *l'Amour. Fragonard pinx; F. Janinet sculp. A Paris, chez l'auteur place Maubert, maison neuve au premier, et chez la veuve Avaulez rue Saint-Jacques à la ville de Rouen.* — Mêmes états que pour *l'Amour*. Cette pièce a été gravée en réduction, dans la manière du lavis.

88 — **La Fontaine d'Amour.** — *Fragonard pinx.; N. F. Regnault sculp.*, le tout tracé légèrement à la pointe. Pendant du *Songe d'Amour*. In-fol., en hauteur, au pointillé. — 1er état : avant toute lettre; 2e état : avec le titre et les noms au pointillé; 3e état : avec la lettre, mais avant l'adresse; 4e état : avec l'adresse.

89 — **La Fontaine d'Amour.** — *Fragonard pinxit; Audebert sculp.* Petit in-fol. gravé au pointillé et généralement tiré en couleur.

90 — **Fragments choisis dans les Peintures et les Tableaux les plus intéressants des Palais et des Églises de l'Italie. Première suite. Rome.** — Recueil de trente-neuf planches à deux sujets sur une même feuille, gravées à la manière du lavis par l'abbé de Saint-Non, de 1770 à 1771, sur les dessins exécutés par Fragonard, d'après les peintures de l'Albane, A. Carrache, Dominiquin, Ciroferri, P. de Cortone, Raphaël, Michel-Ange, J. Romain, Salvator Rosa, Caravage, etc..., à la Farnésine, à la villa Ludovisi, à la villa Falconieri, à la galerie Farnèse, aux palais Verospi, Chigi, Borghèse, à Sant' Andrea della Valle, au Capitole, au Vatican, etc. Presque toutes les planches sont signées : *Frago del., Saint-Non sc. 1771.*

91 — **Fragments choisis dans les Peintures et les Tableaux les plus intéressants de l'Italie. Seconde suite. Rome.** — Vingt pièces de diverses grandeurs gravées au lavis par l'abbé de Saint-Non en 1771-1772, sur les dessins de Fragonard exécutés d'après les peintures de A. Carrache, Dominiquin, Bassan, Girlandaio, Michel-Ange, Pietre de Cortone, Raphaël, Rubens, P. Véronèse, au Vatican, aux palais Justiniani, Rospigliosi, Colonna, Pamphili, Farnèse, Borghèse, Chigi, et à la chapelle Sixtine, au Capitole, à San Pietro in Montorio, et à Saint-Louis.

92 — **Fragments choisis dans les Peintures et les Tableaux les plus intéressants des Palais et des Églises de l'Italie. Troisième suite. Bologne.** — Quarante pièces de grandeurs diverses gravées au lavis en 1772 sur les dessins de Fragonard, d'après les peintures d'Albane, A. Carrache, L. Carrache, C. Cignani, Calabrese, Franceschini, Guerchin, Guide,

Parmesan, Tibaldi, Tornioli, Viani, dans les palais Favi, Magnani, Tanaro, Zambeccari, dans les églises de Jesu Maria, San Paolo, San Pietro Martire, San Michele in Bosco, des Chartreux, des Mendicanti, des Convertite, de San Domenico, San Gregorio, Santa Margherita, de la Madona del Piombo, des Orphani, et au portique des Servites.

93 — **Fragments des Peintures et des Tableaux les plus intéressants de l'Italie. Quatrième suite. Naples.** (Frontispice d'après Robert. — Trente pièces de divers formats gravées au lavis en 1773 sur les dessins de Fragonard, d'après A. Carrache, Calabrese, Lanfranc, Poussin, Ribera, Luca Giordano, Schidone, Solimène, aux palais de Capo di Monte, Torre, aux églises de San Spirito, San Paolo, des Chartreux, San Pietro in Macello, Jesù Nuovo, Santi Apostoli, San Filippo di Neri et au Mont-Cassin.

94 — **Fragments des Peintures et des Tableaux les plus intéressants des Palais et des Églises de l'Italie. Cinquième suite. Venise.** Frontispice d'après Robert. Quarante pièces de divers formats gravées au lavis en 1774 sur les dessins de Fragonard, d'après les peintures de Castiglione, Celesti, Liberi, Lucchesi, Ricci, Titien, Tiepolo, Tintoret, Véronèse, aux palais Delphino, Smitz, Labbia, Savorgnano, Ducale, et aux églises de la Madona del Orto, della Fava, du Corpus Domini, de la Salute, Santa Catarina, San Cosimo, San Giovanni e Paolo, San Nicolo da Tolentino, San Giorgio Maggiore et le Scuole della Carita et di San Rocco. — Nous mentionnons le complément de ce Recueil bien qu'il soit gravé par Saint-Non en 1773 uniquement d'après ses propres dessins : *Choix de quelques morceaux de peintures antiques d'Herculanum extraits du Museum de Portici. Seconde suite de Naples.* Suite de vingt pièces gravées au lavis.

95 — **Fragonard** (Honoré). — Son portrait gravé à l'eau-forte par Le Carpentier, d'après la miniature de Mlle Gérard. In-8, médaillon ovale dans un encadrement de feuillage. — Regravé à l'eau-forte par Le Rat, in-12, médaillon ovale équarri.

96 — **La Fuite à Dessein.** — *Peint par H. Fragonard ; gravé par C. Macret et J. Couché 1783. A Mme la marquise de Turpin de Crissé, par son très humble et obéissant serviteur Couché.* In-fol., en hauteur. — Eau-forte pure non terminée. 1er état : avant la lettre et les armes, mais avec les noms des artistes ; 2e état : avant la dédicace, mais avec les armes ; 3e état : avec la lettre, l'état décrit.

97 — **La Fuite à Dessein.** — Gravé à l'eau-forte. In-8, d'après le tableau original, par Boilvin.

98 — **La Gimblette.** — *Peint par H. Fragonard ; gravé par Bertony.* In-fol., en largeur. — 1er état : avant toutes lettres et avant la draperie ; 2e état : avant toutes lettres, mais avec la draperie ; 3e état : avec la lettre.

99 — **La Gimblette.** — Gravé par Hemery. — 1er état : avant la lettre et les armes ; 2e état : avec la lettre. *La Gimblette* a été gravée en réduction par Picot, forme ronde de bonbonnière (1783) sous le titre de *New Throught.*

100 — **Griffonis de l'Abbé de Saint-Non.** — *Recueil de griffonis, de vues, paysages, fragments antiques et sujets historiques gravés tant à l'eau-forte qu'au lavis par M. l'abbé de Saint-Non, amateur honoraire de l'Académie Royale de Peinture, d'après différents maîtres des écoles italiennes et de l'école française.* S. l. n. d. Grand in-fol., 159 planches à l'aquatinte et à l'eau-forte, contenant près de 400 sujets. — De nombreux sujets sont gravés d'après le dessin de Fragonard. Beaucoup portent : *Fragonard del.; Saint-Non sc. 1767.* Le nombre des pièces dont plusieurs sont d'après Leprince, Robert et Boucher, n'est pas identique dans tous les exemplaires.

Groupes d'Amours dans un Ciel. — (Voyez *Plafond de l'hotel Bergeret.*

101 — **Mlle Guimard** (Portrait de). — Gravé à l'eau-forte par Courtry ; petit in-4 ; existe avant la lettre.

102 — **Les Hazards heureux de l'Escarpolette.** — Grand in-fol., en hauteur. La pièce est dédiée à Fragonard. Le fleuron de dédicace par Choffard porte le chiffre *H. F.* qu'un amour enflamme de sa torche. — On connaît un certain nombre d'épreuves en eau-forte pure dont les travaux sont plus ou moins avancés. 1er état : avant la lettre, le titre, la dédicace et le fleuron ; à gauche seulement près du cadre au burin : *Peint par Fragonare de l'Académie Royale de peinture et sculpture* ; à droite : *gravé par N. de Launay de la même Académie et de celle des Arts de Danemarck;* 2e état : *Peint par H. Fragonare...* Au-dessous le titre : *Les Hazards Heureux de l'Escarpolettes* avec un *s* et le fleuron aux initiales *H. F.* ; 3e état : le nom de *Fragonard* corrigé, *gravé par N. de Launay... de l'Académie des Beaux-Arts,* au lieu *des Arts* seul. *Dédiées à M. Honoré Fragonard, peintre du Roi, par son très humble et très obéissant serviteur et ami, de Launay. A Paris, chez de Launay,* etc... ; 4e état : le mot *Escarpolette* sans *s* à la fin ; 5e état : la planche est équarrie et réduite en ovale, avec coins et tablette ombrés.

103 — **L'Heureuse Famille.** — Gravé par J.-G. Huck.

104 — **L'Heureuse Fécondité.** — *Peint par Fragonard, peintre du Roi, et gravé par N. de Launay, graveur du Roi. A M. Cochin chevalier de l'ordre de Saint-Michel, garde des dessins du cabinet du Roi, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale,* etc. *A Paris chez l'auteur rue de la Bucherie, la porte cochère près de la rue des Rats.* Tiré du cabinet de M. Servat. A. P. D. R. Petit in-fol, ovale, en largeur, encadrement orné. Même composition en plus petit que *la Famille du Fermier.* — Eau-forte pure avant l'encadrement. 1er état : avant la dédicace, mais avec les armes et les noms des artistes ; 2e état : celui décrit.

105 — **L'Heureux Moment.** — *Gravé par Marchand, graveur de monseigneur le duc de Chartres.* In-fol., en largeur. Cette pièce qui ne porte point de signature de peintre est attribuée à Fragonard. Elle se rapproche comme composition de *l'Instant désiré.*

106 — **Histoire des Princes de la maison de Bourbon et de Condé**, par Désormeaux. Paris, 1772-1788. — 5 vol. in-4 ; quatorze portraits gravés par Miger, d'après Fragonard, Vincent et Lemonnier.

107 — **L'Innocence inspire la Tendresse.** — *Fragonard pinxit, Voysard sculp.* — 1er état : avant la lettre ; 2e état : avec la lettre.

108 — **L'Insomnie de Vénus.** — Gravé à la manière du crayon : *Bonnet direxit.*

109 — **L'Inspiration Favorable.** — In-fol., ovale, dans un médaillon orné de roses. *Peint par H. Fragonard, peintre du Roi. Gravé par L. M. Halbou. A Paris, chez l'auteur, rue du Fouare, maison de M. Maillar procureur au Parlement.* Le même sujet a été lithographié par Julien.

110 — **Intérieur de Parc avec Temple circulaire à droite.** — *Frago del.; Romæ. Saint-Non sc., 1761.* A l'eau-forte. In-4, en largeur.

111 — **L'Invocation à l'Amour.** — Au pointillé. Sans nom de graveur.

112 — **Les Jets d'Eau.** — **Les Pétards.** — *Fragonard del., Auvray sc. Se vend chez Alibert, marchand d'estampes au Palais-Royal et chez le sieur Chervin, peintre, rue Neuve-d'Orléans, près la porte Saint-Denis.* In-4, en largeur. — 1er état : avant la lettre et avant la bordure ; 2e état : avant les vers et avant les draperies ; 3e état : celui décrit avec les vers :

Cessez jeunes beautés d'opposer un rideau, etc...

Nous avons vu les deux pièces en contre-partie. Il y a des épreuves modernes.

113 — **Jeune femme tenant une Lettre.** — Gravé par Ruotte, 1793.

114 — **Jeune femme assise sur un Coffre,** semble écouter une femme vue à mi-corps ; un enfant mange à leurs pieds. — A l'eau-forte peu mordue. Cette pièce de format in-4, signée *Fragonard 1778,* ne paraît pas avoir été terminée.



LA CULBUTE

D'après la Gravure de Launay et Carpentier

115 — **La Jeune Fille aux petits Chiens.** — Gravé à l'eau-forte par Monziès; in-8, en hauteur.

116 — **Les Jeunes Sœurs.** — In-fol., en hauteur. Pièce gravée au burin par J. Vidal. — 1er état : avant toute lettre.

117 — **Jeu de Société dans un Parc...** — Ovale, en largeur. Cette pièce qui devait faire partie d'une suite d'estampes avec *les Beignets, le Petit Prédicateur*, etc., n'a jamais été terminée.

118 — **Jeux de Satyres.** — Quatre pièces en forme de carré long gravées à l'eau-forte, par Fragonard. Ces pièces existent à l'état non terminé. — 1er état : avant toute lettre et avec la signature *Frago*; sur la pièce où les satyres font un siège à une femme avec leurs bras, se voit la date 1763; 2e état : la pièce numérotée 1 porte : *Suite d'eaux-fortes gravées en Italie par Fragonard. A Paris, chez Joubert, rue des Mathurins, aux deux pilliers d'or.* Les autres pièces sont numérotées 2, 3 et 4. Ces pièces ont été copiées par Saint-Non. Elles sont alors en contre-partie.

119 — **Joas et Joad.** — In-4; gravé à l'eau-forte par Bracquemond.

120 — **La Lecture.** — Gravé à l'eau-forte d'après le dessin du Musée du Louvre par Jules de Goncourt. In-4.

121 — **La Liseuse.** — Gravé à l'eau-forte par Le Rat. In-8.

122 — **Ma Chemise brûle.** — *Inventé par Honoré Fragonard; gravé par Augustin Legrand. A Paris, chez le graveur, rue Saint-Julien-le-Pauvre, n° 18, le 1er janvier 1789.* In-4, au pointillé, en largeur. — 1er état : avant toute lettre; 2e état : celui décrit. Il y a des épreuves tirées en couleur, et d'autres qui portent le pseudonyme de Legrand : *D'Furcy*.

123 — **Le Maître de Danse.** — Gravé à l'eau-forte, par Jules de Goncourt. In-4, en largeur.

124 — **La Mère de Famille.** — *Gravé d'après le tableau original de H. Fragonard, peintre de l'Académie, par A. Romanet. Se vend à Paris, chez Desmarest, à l'hôt. I. de Bullion, rue J.-J. Rousseau.* In-fol., en largeur.

125 — **Le Moment favorable.** — Gravé par Berthet.

126 — **Mosieur Fanfan jouant avec Monsieur Polichinelle et Compagnie.** — A l'eau-forte. In-4. — 1er état : fond clair, effets accusés; à gauche : *Fragonard;* au milieu : *épreuve avant la lettre;* à droite : *Gérard*, le tout tracé à la pointe; 2e état : le fond travaillé fortement au pointillé faisant ressortir le personnage; à gauche : *Naudet sc.; Fragonard sp.* à droite, et la légende comme ci-dessus, le tout gravé au burin. Baudicour croit à l'existence de deux planches.

127 — **Par eux l'Amour l'éclaire.** — In-fol., carré. *Dessiné par Fragonard; gravé par Castel. A Paris, chez Bass, rue du Carousel, n° 65.*

128 — **Le Parc** (ou *le Petit Parc*). — Terrasse ornée de statues et ombragée d'arbres. Au bas une statue dans sa niche sur le socle de laquelle on voit le nom de *Fragonard*. Petite eau-forte du maître.

129 — **Le Parc.** — Copie de la pièce précédente par Saint-Non. La statue et la signature effacées.

130 — **Peintures de Grasse : Les Progrès de l'Amour dans le cœur des Jeunes Filles.**
Cinq pièces grand in-folio en hauteur à l'eau-forte et à la pointe sèche : *l'Escalade, la Poursuite, la Déclaration, l'Amant couronné, l'Abandon*, gravées par Marcellin Desboutin. — Tirage à 200 exemplaires.

131 — **Le Petit Prédicateur.** — *Peint par H. Fragonard; gravé par N. de Launay.* Petit in-fol., ovale, en largeur, avec encadrement. — 1er état : avant la lettre; 2e état : avec la lettre. Ce sujet a été lithographié par Gilliaux.

132 — **Plafond** composé d'une ronde d'Amours, pour le salon du financier Bergeret. — *Frago del., Saint-Non sc. 1766.* Gravé à l'aquatinte ou lavis. In-fol., en largeur; généralement tiré en bistre ou en sépia.

132 *bis.* — **Plafond** composé de groupes d'Amours. — *Frago del., Saint-Non sc. 1766.* A l'aquatinte. In-fol., en largeur. Sujet différent du précédent.

133 — **Plafond de l'Aurore du Guercin, ville Ludovice à Rome.** — *Fragonard del., Saint-Non sc. 1771.* Gravé à la manière du lavis, en largeur.

134 — **Les Plaisirs Interrompus.** — *Fragonard pinx., Wille sc. A Paris, chez Marcel, rue des Noyers, 27.* In-fol., en largeur. Au pointillé, en pendant du *Verrou.*

135 — **Portrait d'Acteur.** — **Portrait d'Actrice.** — Eaux-fortes gravées par Champollion. In-8, en hauteur.

136 — **Le Pot au Lait.** — *Peint par Honoré Fragonard; gravé par Nicolas Ponce. A. P. D. R.* Petit in-fol., en largeur, avec encadrement; en pendant du *Verre d'Eau.*

Eau-forte pure, planche non terminée. 1er état : terminé, mais avant l'adresse; 2e état : avec l'adresse : *A Paris, chez M. Ponce, rue Saint-Hyacinthe, no 19.*

137 — **Le Premier Baiser.** — Gravé à l'eau-forte par J. Jacquemart. In-8. — Il existe des épreuves avant la lettre.

138 — **La Première Leçon d'Équitation.** — *Gérard. Deuxième planche dédiée à Mr et dame A. B. C.* Gravé à l'eau-forte par Mlle Gérard, et retouché sans doute par Fragonard. In-4, en largeur. — Baudicour signale deux états, le second plus travaillé que l'autre, et une bonne copie sans autre lettre qu'un monogramme composé d'un A et d'un N.

139 — **Le Premier Pas de l'Enfance.** — Gravé par Vidal.

140 — **Les Premières Caresses du Jour.** — Gravé par Henri Gérard.

141 — **Psyché montrant ses Richesses à ses Sœurs.** — Gravé par H. Gérard. Il y a des épreuves tirées en couleur.

142 — **Renaud dans les Jardins d'Armide.** — Gravé à l'eau-forte par Courtry. In-8, en largeur.

143 — **La Résistance Inutile.** — **Il a cueilli ma Rose.** — En largeur; gravées par Vidal. (Pièces indiquées dans le Catalogue Paignon-Dijonval et dans Bourcard, *les Estampes du XVIIIe siècle.*)

144 — **La Résistance Inutile.** — *Fragonard pinx.; Retouché par N.-F. Regnault, graveur. A Paris, chez Depeuille, marchand d'estampes, rue Saint-Denis, 52.* In-fol., en largeur.

145 — **Le Retour au Logis.** — Gravé à l'eau-forte par Champollion, d'après le dessin à la sépia. In-8, en largeur.

146 — **Le Réveil de la Nature.** — **La Vision du Sculpteur.** — Gravées à l'eau-forte par Mme Louveau-Rouveyre. In-8, en hauteur.

147 — **La Rêveuse.** — Gravé à l'eau-forte par Toussaint. In-8, en hauteur.

148 — **Rosalie Fragonard.** — Gravé à l'eau-forte par Jules de Goncourt pour *l'Art au XVIIIe siècle;* tiré en bistre. In-4.

149 — **Sacrifice de la Rose.** — *J.-H. Fragonard pinx., H. Gérard sculp.* In-fol., en hauteur, au pointillé. Fleuron triangulaire portant : *l'Ami des Arts.* Cette estampe a pour pendant *Amour la Consume,* gravé par Chaponnier. — 1er état : avant toute lettre, le nom de *Gérard* à la pointe; 2e état : celui décrit.

150 — **Le Saint-Père sommeillant.** — Gravé à l'eau-forte par l'abbé de Saint-Non.

151 — **Sapho.** — *Peint par M. Fragonard, peintre du Roi; gravé par Mlle Angélique Papavoine. A Paris, chez l'auteur, rue Baillif, au coin de celle des Bons-Enfants, no 18.* Ovale, in-8, au pointillé. Cette pièce est la copie en contre-partie de *l'Inspiration favorable,* avec les seins plus découverts.

152 — **Satyre lutiné par les Bacchantes.** — Gravé à l'eau-forte par Lalauze. In-8, en largeur.

153 — **Scène d'Intérieur.** — Eau-forte pure, avant les trois figures d'hommes au second plan. La signature *Fragonard 1778,* tracée à la pointe au-dessous du trait carré. Vente G. Muhlbacher (1881).

154 — **Le Serment d'Amour.** — *Peint par H. Fragonard; gravé par J. Mathieu.* In-fol., en hauteur. — Eau-forte pure. 1er état : avant toute lettre; 2e état : avec la lettre.

155 — **Serment d'Amour.** — *Fragonard pinx.; Audebert sculp.* Petit in-fol., au pointillé, généralement tiré en couleur au pouce.

156 — **S'il m'étoit aussi Fidèl (sic).** — *Gravé par Dennel d'après l'esquisse de M. Fragonard, peintre du Roy. Dédiée à Mme Yon de Saint-Pierre par son très humble et très obéissant serviteur Dennel. Se vend à Paris, chez l'auteur, rue du Petit-Bourbon, près la foire Saint-Germain, nº 23, et chez Leboutre.* In-fol., en hauteur.

157 — **S'il m'était aussi Fidèle.** — Ce même sujet gravé à l'aquatinte par Saint-Non. In-4, en largeur : *Fragonard del., Saint-Non sc. 1776.*

158 — **Le Songe d'Amour.** — *Fragonard pinx., N.-F. Regnault, sculp.*, le tout tracé légèrement à la pointe. Au pointillé gr. in-fol., en hauteur. Pendant de *la Fontaine d'Amour.* — 1er état : avant toute lettre; 2e état : avec le titre et les noms des artistes tracés légèrement à la pointe; 3e état : avec la lettre mais avant l'adresse; 4e état : avec l'adresse.

159 — **Spirat adhuc amor, vivuntque commissi calores.** (Horat., liv. IV, ode VIII.) — *Fragonard del., le comte de Paroy sculp.* Pièce in-4, en largeur, gravée à la manière du lavis et généralement tirée en bistre ou sépia.

160 — **Télémaque et Eucharis.** — Pièce ovale, in-8, en couleur, gravée en pendant de *l'Amour Ingénieux* par Legrand-Fuzey, 1788.

161 — **Le Temps Orageux.** — *H. Fragonard pinxit, J. Mathieu sculpsit. Dédié à S. E. M. le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur du Roi près la Porte Ottomane,* etc. *A Paris, chez l'auteur, rue Saint-Jean-de-Beauvais, nº 4.* In-fol., en largeur. — 1er état : avant la lettre; 2e état : celui décrit.

162 — **Tête de Jeune Fille brune à ruban rouge.** — Gravé à l'eau-forte par Wallet; in-8.

163 — **La Toilette.** — Peint par Honoré Fragonard en 1770. De la collection de M. Marcille. Ce sujet a été lithographié par Barathier en 1841 en pendant de *la Chemise enlevée.*

164 — **Les Traitants.** — Petit in-fol. Eau-forte signée : *Fragonard 1778.*

165 — **Les Veillées du Château.** — Douze planches in-8, à l'eau-forte, cinq par Lalauze, quatre par Courtry, deux par Le Rat et une par de Mare. Il a été tiré des épreuves non terminées en deux teintes. Non mis dans le commerce.

166 — **Le Verre d'Eau.** — *Peint par Honoré Fragonard, gravé par Nicolas Ponce. A Paris, chez M. Ponce rue Saint Hyacinthe, nº 19. A. P. D. R.* In-fol., ovale, en largeur, avec encadrement. Pendant du *Pot au lait.* — Eau-forte pure avec l'encadrement, mais la tablette blanche sans noms d'artistes. 1er état : terminé, mais avant l'adresse; 2e état : celui décrit.

167 — **Le Verrou.** — *H. Fragonard pinx., T. M. Blot sculp.* In-fol., en largeur. Pendant du *Contrat.* — 1er état : avant toute lettre; 2e état : les noms des artistes au pointillé, le titre gravé au burin; 3e état : celui décrit; 4e état : le titre au burin ainsi que les mots : *gravé d'après le tableau de H. Fragonard, peintre du Roi, par M. Blot. A Paris, chez l'auteur, rue Saint-Étienne des Grès,* etc...; 5e état : avec l'adresse : *A Paris, chez Marel, rue des Noyers, 27.*

168 — **Le Verrou ou la Faible Résistance.** — Dessiné d'après Fragonard par Binet et gravé par Lebeau. Ovale, au pointillé, en contre-partie. Il y a de nombreuses copies ou réductions ou imitations du *Verrou.*

169 — **Le Verrou.** — *H. Fragonard pinx., Noipmacel sculp.* (anagramme de Lecampion.) In-8., en largeur, à l'aquatinte rehaussé de couleur. Autre copie plus grande, à l'aquatinte. In-4, sans nom de graveur mais attribuée à Mixelle.

170 — **Vieillard montrant une tête de Mort.** — En hauteur, gravé par Demarteau à la manière du crayon.

171 — **La Visite à la Nourrice.** — Gravé à l'eau-forte par Courtry; in-8, en largeur.

172 — **Voyage Pittoresque ou Description des Royaumes de Naples et de Sicile,** par l'abbé Richard de Saint-Non. Paris.

1781-1786; 5 vol. in-fol. — Planches dessinées par H. Fragonard : 1er volume : fleuron du titre, *Allégorie de la Ville de Naples*, volcan et sirènes, gravé par A. de Saint-Aubin; fleuron de dédicace *à la Reine*, aigles et amours (non signé); *Découverte d'un squelette dans un caveau à Pompeïa*, gr. par Fessard; *Héliodore chassé du Temple*, d'après Solimène, gr. par Martini; deux tableaux de l'Espagnolet et de Schidone, gr. par Prévost; deux compositions de Lanfranc, gr. par Gaucher; deux tableaux de Poussin et de Schidone, gr. par Macret; plafond du Calabrese, gr. par Prévost; deux peintures du Dominiquin et de A. Carrache, gr. par C. Guttenberg et Henriquez; coupole de Saint-Janvier, du Dominiquin; 2e volume: fleuron cul-de-lampe, *Éruption du Vésuve*, gr. par Nicollet; en-tête : *Combat des Titans*, eau-forte de Saint-Aubin, terminé au burin par Nicollet; fleuron, *Éruption du Monte-Nuovo*, gr. par C. Guttenberg; 3e volume : fleuron, *Génie tenant des torches enflammées*, gr. par A. de Saint-Aubin et Nicollet; en-tête, allégorie de *la Grande-Grèce*, gr. par A. de Saint-Aubin et Nicollet; 4e volume : fleuron du titre, *Enlèvement de Proserpine*, gr. par Choffard; 5e volume : fleuron du titre, *la Discorde*, gr. par Choffard.

173. — **Vue de l'Entrée de Tivoli et des Murs de la ville d'Est.** — Eau-forte, en largeur. *Saint Non sc. 1764. Frago del.*

174 — **Vue prise dans les Jardins de la Ville d'Est à Tivoli.** — Eau-forte, en largeur. *Frago del., Saint-Non sc. 1764.*

175 — **Vue prise dans les Jardins de la Ville d'Est à Tivoli** (groupes de cyprès). — A l'eau-forte, en largeur. *Saint-Non sc. 1764. Frago del.* Ces trois dernières pièces font partie des *Griffonnis.*

176 — **Vue des Restes d'un Théâtre que l'on retrouve parmi les débris de la Villa Adrienne près Tivoli, à 18 milles de Rome.** — *Fragonard del., Adélaïde Allou sc. 1771.* Eau-forte. In-4, en largeur.





TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

ŒUVRES ET NOMS CITÉS









TABLE DES MATIÈRES





HONORÉ
FRAGONARD

SA VIE — SON ŒUVRE

PAR

LE BARON ROGER PORTALIS



ILLUSTRATIONS ET EAUX-FORTES

PAR

LALAUZE, DE MARE, WALLET, COURTRY
CHAMPOLLION, ETC.

PARIS
J. ROTHSCHILD
ÉDITEUR


(1817



